

Ayuntamiento de Madrid

cd
v m *mon coeur fait*

R
852

des veu-
me tendre

Max Birnwald
41/0
Edt. Elzer

Lyon Brown R. & Plat 13 1858

Ex 26-3

LES
ENTRETIENS
D'ARISTE
ET
D'EUGENE.

DERNIERE EDITION



no 8709

A AMSTERDAM,
Chez JAQUES LE JEUNE.

CIO IDC LXXI.

Sur la Copie imprimée à Paris.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE SEIGNELAY
SECRETAIRE D'ETAT.



MONSEIGNEUR,

*Je crains bien que vous ne pre-
niez pas trop de plaisir à lire l'Ou-
vrage que je vous présente. Un e-
sprit aussi délicat que le vostre trou-
ve peu de choses qui le satisfassent;
& il faudroit parler comme vous,
pour vous entretenir agréablement.*

*Du moins, MONSEIGNEUR,
si vous n'avez pas sujet d'estre fort
content de mes Entretiens, j'ose dire
que vous devez l'estre un peu de*
* 2 *moy.*

E P I T R E.

moy. Vous sçavez combien je suis touché de vostre merite ; & que depuis que j'ay l'honneur de vous connoistre , j'admire en vous des qualitez qui ne se rencontrent gueres ensemble : un genie propre pour les sciences & pour les affaires ; un esprit également vif & solide , une memoire prodigieuse , avec un discernement fort juste ; beaucoup de feu , & en mesme temps beaucoup de discretion, soit qu'il faille parler, ou se taire. Je ne dis rien de ce zele ardent que vous avez pour la gloire du Roy , & pour le bien de l'Etat : il vous est commun avec tous ceux de vostre Maison.

Ce sont ces qualitez extraordinaires, MONSIEUR, qui ont obligé Sa Majesté à vous donner dans un âge peu avancé une des
Char-

E P I T R E.

Charges du Royaume qui demandent le plus de capacité & de prudence. Ce sage Prince a jugé, qu'étant aussi éclairé, & aussi habile que vous estes, vous n'aviez pas besoin d'estre consommé dans les affaires pour y reüssir; & que vos propres lumières vous pouvoient tenir lieu d'une longue experience. Aussi quelque bonté qu'il ait pour Monseigneur vostre Pere, il a considéré vostre personne en vous faisant Secrétaire d'Etat. Dans les autres occasions il a recompensé les services que ce fidelle Ministre luy a rendus: mais en cellecy il a eû égard particulièrement aux services que vous pouviez vous-mesme luy rendre.

Je ne m'étonne pas après cela,
MONSEIGNEUR, de l'appli-
* 3 cation

E P I T R E.

cation avec laquelle vous travaillez, pour remplir tous les devoirs de vostre Charge; ni du soin que vous prenez de vous instruire tous les jours, de tout ce qui peut vous en rendre plus capable. Que ne doit-on point faire, quand on a à soutenir le jugement du plus grand Monarque du monde?

Au reste, MONSIEUR, en vous demandant audience pour Ariste & pour Eugene, je n'ay pas dessein d'obtenir des graces de la Cour, comme la plupart des gens qui vous approchent: tout ce que je prétens est de contribuer quelque chose à vostre divertissement dans les heures où vous prenez un peu de relasche; & de vous marquer le profond respect avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obéissant serviteur B. J.

AVERTISSEMENT.

DAns cette seconde Edition l'Auteur a corrigé divers endroits qu'il n'a pas trouvez tout-à-fait à son gré en les relisant : il en a mesme changé quelques-uns qui ne luy sembloient pas mal, & où des personnes fort raisonnables ne vouloient pas qu'il touchast ; & il l'a fait, parce qu'on l'a assuré que ces endroits ne plaisoient pas à tout le monde.

Il a ajoûté quelque chose à l'Entretien de la Mer, pour le rendre plus curieux & plus agreable ; mais comme l'Entretien des Devises estoit beaucoup plus long que les autres, il l'a abregé autant que le sujet le peut permettre.

T A-

T A B L E DES ENTRETIENS.

I. ENTRETIEN.

La Mer. Page 1.

II. ENTRETIEN.

La Langue Françoisse. 42

III. ENTRETIEN.

Le Secret. 171

IV. ENTRETIEN.

Le bel Esprit. 208

V. ENTRETIEN.

Le je ne scay quoy. 257

VI. ENTRETIEN.

Les Devises. 278

LES

1

L E S
ENTRETIENS
D'ARISTE
ET
D'EUGENE.

L A M E R.

PREMIER ENTRETIEN.

IL y a quelques mois qu'Ariste & Eugene se rencontrèrent en Flandres dans une ville maritime, durant la plus belle saison de l'année. Comme la fortune les avoit presque toujours séparés depuis qu'ils sont liez d'amitié; ils furent fort aises de se retrouver après une si longue absence, & d'avoir occasion de jouir un peu à loisir de l'entretien l'un de l'autre. Ils résolurent pour cela de se voir tous les jours: & afin de le faire avec plus de liberté, ils choisirent pour le lieu de leur entreveüe un endroit commode & agreable, au bord
A de

de la mer. Car outre qu'en cet endroit le sable est ferme & uni, ce qui rend la promenade aisée : on voit d'un costé une citadelle fort bien bastie ; & de l'autre des dunes d'une figure fort bizarre , qui regnent le long de la coste , & qui representent dans la perspective quelque chose de semblable à de vieux palais tombez en ruine.

C'est là qu'Ariste & Eugene eurent quelque temps de ces conversations libres & familières , qu'ont les honnestes gens , quand ils sont amis ; & qui ne laissent pas d'estre quelquefois spirituelles , & même sçavantes , quoyqu'on ne songe pas à y avoir de l'esprit , & que l'étude n'y ait point de part.

La premiere fois qu'ils vinrent sur le rivage pour se promener , Eugene s'attachâ d'abord à considerer la mer , qui estoit alors pleine , & qui n'estoit point trop émuë. Puis tout d'un coup se tournant vers son ami , N'est-ce pas là , mon cher Ariste , luy dit-il , un admirable spectacle ? & n'en estes-vous pas touché comme moy ? Il faudroit estre aveugle ou stupide , répondit Ariste , pour n'en estre pas charmé ; & je trouve cette petite réverie où vous vous estes laissé aller , la plus raisonnable du monde. Il y a long-temps que j'admire la mer , poursuivit-il : je fis dans
ma

ma jeunesse un voyage exprés pour la voir, & je ne fus pas moins surpris en la voyant la premiere fois, que vous l'estes. La merveille est que je l'ay admirée toutes les fois que je l'ay veüe depuis, & que je l'admire encore aujourd'huy comme si je ne l'avois jamais veüe.

A ce que je voy, dit Eugene, vous y trouvez quelque chose de bien merveilleux. Ouy sans doute, reprit Ariste. Cette immense étendue d'eaux; ce flux & ce reflux; le bruit, la couleur, les figures différentes de ces flots qui se poussent régulièrement les uns les autres, ont je ne sçay quoy de si surprenant & de si étrange, que je ne sçache rien qui en approche. A force de voir les autres objets on cesse de les admirer; on s'y accoutume, & s'y apprivoise pour parler ainsi. On ne regarde presque plus le soleil que quand il s'éclipse, parce qu'on le voit tous les jours, & qu'après l'avoir une fois veü, on n'y découvre plus rien de nouveau. Il n'en est pas de mesme de la mer; elle paroist toujours nouvelle, parce qu'elle n'est jamais en un mesme état. Tantost elle est tout-à-fait tranquille, & ses ondes sont si unies qu'on la prendroit pour une eau dormante: tantost elle est un peu émue,

comme la voila maintenant. Il y a des heures qu'elle est étrangement agitée. Elle est haute en un temps, & basse en un autre. Quelquefois elle s'avance, & quelquefois elle se retire. Elle change de couleur presque à tous momens : après une grande agitation elle est toute blanche d'écume ; quand le soleil se leve ou se couche, il semble qu'elle soit toute en feu. Tantost elle paroît de couleur de pourpre ; tantost elle paroît verte ou bleuë. Ces couleurs différentes se meslent quelquefois ensemble, & ce mélange fait une peinture naturelle, que l'art ne peut imiter. Le bruit de ses flots n'est quelquefois qu'un doux murmure, qui invite à rêver agreablement ; mais c'est aussi quelquefois un mugissement épouvenable, qu'on ne peut ouïr sans frayeur. Vous sçavez ce qu'en a dit un de nos Poëtes :

*Tantost l'onde broüillant l'arene ,
Murmure & fremit de courroux ,
En se roulant sur les cailloux
Qu'elle apporte, & qu'elle rentraîne.*

En un mot il y a tant de varietez dans le mesme objet, que les yeux ne se lassent jamais de le voir, & que l'esprit y trouve toujours dequoy admirer.

Tout cela est fort bien remarqué, dit
Euge-

I. ENTRETIEN.

5

Eugene, & je demeure d'accord avec vous, qu'en quelque état que soit la mer, elle est toujours admirable. Mais dites-moy, je vous prie, en quel état elle vous plaît davantage; l'aimez-vous plus dans le calme que dans l'agitation? A vous dire le vray, répondit Ariste, je n'ay encore rien décidé là-dessus; mais pour peu que je me demande à moy-même ce que j'en pense, je prendray mon parti aisément: & sans deliberer davantage, je sens bien déjà que la mer me plaît beaucoup plus quand elle est tranquille, que quand elle est agitée.

Je ne suis pas tout-à-fait de vôtre goust, reprit Eugene. Il me semble que la mer n'est jamais si belle que dans sa colere; lorsqu'elle s'enfle, qu'elle s'agite, qu'elle mugit d'une maniere effroyable, & qu'il se fait une espece de guerre entre les vents & les flots. Ces vagues qui s'entrechoquent avec tant d'impetuosité; ces montagnes d'eau & d'écume qui s'élèvent & qui s'abaissent tout d'un coup; ce bruit, ce desordre, ce fracas, tout cela inspire je ne sçay quelle horreur accompagnée de plaisir, & fait un spectacle également terrible & agreable.

Bello in sì bella vista anco è l'horrore,

Et di mezo la tema esce il diletto.

A 3

Mais

Mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaise, dit Ariste; tout y est doux, tout y est beau. C'est une douceur bien fade, repliqua Eugene, que ce calme qui vous plaît tant; & la beauté de la mer en cet état ressemble tout au plus à celle de ces personnes qui n'ont ni vivacité, ni esprit. Je ne comprends pas, dit Ariste en souriant, qu'un emportement de colere puisse donner de la grace. Je pourrois vous répondre, repartit Eugene, qu'il y a des personnes à qui un peu de colere ne sied pas mal. Mais quoyqu'il en soit, je soutiens toujours que la mer n'est jamais plus belle, que quand elle est irritée: c'est alors qu'elle frappe les yeux, & qu'elle se fait regarder avec admiration.

Eh quoy, interrompit Ariste, n'est-ce pas un beau spectacle que cet element, quand une profonde paix y regne sous un ciel serain? Et n'y a-t-il pas beaucoup de plaisir à promener ses regards sur une étendue si vaste & si unie? n'est-ce pas encore une chose tres-agreable, que de voir un navire bien équipé aller pompeusement sur les eaux, comme un grand corps qui semble se mouvoir de soy-mesme? mais aussi, dit Eugene, y a-t-il rien qui touche, & qui divertisse mesme davantage, que de voir un navire servir de jouët

aux

aux vents & aux vagues ? Vous en parlez bien à vostre aise , interrompit Ariste : si vous vous estiez rencontré comme moy dans un naufrage , je suis sûr que de l'humeur dont vous estes , vous ne trouveriez pas la mer fort belle dans sa colère ; ou du moins vous en trouveriez le portrait plus beau que l'original. Il faut après tout que vous confessiez , poursuivit-il , qu'il a fallu estre bien hardi , pour s'exposer la premiere fois à un si furieux element. Je l'avouë , dit Eugene , & je suis mesme d'avis , que sans nous piquer mal-à-propos de hardiesse , nous nous contentions de voir de loin les tempêtes. Peut-estre que la mer courroucée fera encore plus belle dans l'éloignement & en perspective : joint qu'on n'a pas , ce me semble , l'esprit assez libre au fort de l'orage , pour bien remarquer ce qu'elle a de beau dans sa fureur ; & si je ne me trompe , on a un peu trop d'affaires , quand on craint à tous momens de perir , pour prendre ce divertissement à son aise.

Comme ils s'entretenoient de la sorte , ils aperçurent un grand vaisseau , qui ne faisoit que de sortir du port , & qui cingloit à pleines voiles en haute mer. Ils s'arrêtèrent quelque temps à le regarder , & lorsqu'il commença à s'éloigner ,

Ariste reprit aussi-tôt la parole. Sans cet homme audacieux , qui s'abandonna le premier à la merci des flots , & qui ne craignoit ni les tempestes , ni les écueils , ni les monstres de la mer ; sans cet hom-

Alti robur

& æs

triplex

Circa pe-

ctuse-

rat , qui

fragi-

len tru-

ci

Commis-

sit pela-

go ra-

tem :

Horat.

lib. 1.

od. 3.

me , dis-je , à qui Horace donne un cœur de bronze , on n'auroit pas la commodité de faire de longs voyages en peu de temps , & d'aller aux extremitez de la terre par des chemins si courts , qu'à la mesurer par là , elle ne paroist pas bien grande. C'est à l'heureuse temerité de cet homme intrepide , que nous sommes redevables des avantages qui nous reviennent du commerce des mers : c'est luy qui par son exemple a encouragé ceux qui l'ont suivi , à aller découvrir au travers de mille dangers des terres autrefois inconnuës : c'est par cet art qu'il a inventé , & que les autres ont perfectionné , qu'on a trouvé le secret de réunir ce que la nature a séparé par des espaces infinis. Car la navigation fait aujourd'huy la liaison de tous les peuples : les mesmes eaux qui divisent le monde nouveau de l'ancien , servent à la communication de l'un & de l'autre , depuis que l'avarice a rendu les hommes assez habiles , pour gouverner un navire parmi les plus horribles tempestes ; & assez hardis , pour mé-

priser

priser tout ce que la mort a d'affreux dans un naufrage.

Pour moy , dit Eugene en riant , quelques biens que la navigation nous apporte , je ne trouve pas fort bon , qu'un homme ait appris aux autres à se briser contre les rochers ; à mourir sans sepulture , & à chercher une nouvelle espece de mort sur la mer , comme s'il n'y en avoit pas assez sur la terre. Si vous me croyez , continua-t-il , nous ne nous exposerons point à ces dangers-là ; & quoyque les coquilles que la mer jette sur le rivage , ne soient pas si precieuses que les perles qu'elle renferme dans son sein , nous nous contenterons de nous promener le long de ses costes : aussi-bien l'état de nostre fortune n'a pas besoin des tresors du nouveau-monde ; & apparemment nostre interest particulier ne nous fera jamais faire de vœux pour les navires qui viennent des Indes.

Eugene ayant achevé ces paroles, Aristote & luy s'amuserent quelque temps à ramasser des coquilles , ne jugeant pas que le divertissement de Scipion & de Lelius fût indigne d'eux. Ces coquilles qui paraissent si bien le bord de la mer , & où l'on voit une varieté infinie de figures & de couleurs , dit Aristote , ne sont-ce pas des

Satis
non fuit
hominem
mori, nisi
periret
& infel-
pultus.
*Plin. hist.
nat. lib. 19.
proem.*

Non est
meum, si
mugiat
Africis
Malus
procel-
lis, ad
miseras
preces
Decur-
rere, &
votis
pacisci,
Ne Cy-
priæ
Tyriæ-
que
merces
Addant
avaro
divitias
mari.
*Hor. epod.
2.*

Concha-
rum
genus, &
in iis mi-
ra natu-
ræ lu-
dentis
varie-
tas. *Plin.*
hist. nat.
lib. 9.
c. 33.

productions de la nature fort jolies & fort bizarres ? S'il en faut croire l'homme du monde qui a le plus étudié la nature, répliqua Eugene, il n'y a rien où elle se joue, ni où elle s'égayé davantage.

Ne diriez-vous pas, reprit Ariste, que ce sont des ouvrages de l'art, tant elles sont régulièrement travaillées. Je dirois presque avec un Poète Italien, répondit Eugene, que la nature pour se divertir, imite quelquefois celui qui fait toujours gloire de l'imiter.

Di natura arte par, che per diletto

L'imitatrice sua scherzando imiti.

Mais que dites-vous, poursuivit Ariste, quand vous voyez que la mer apporte ces bagatelles sur le rivage avec tant de pompe & tant de bruit, elle qui cache une infinité de richesses dans ses abysmes ? Je me souviens, dit Eugene, de ces avares qui veulent faire les magnifiques, & qui donnent avec profusion de petites choses, tandis qu'ils gardent avec beaucoup de soin ce qu'ils ont de plus précieux.

Alors Eugene & Ariste s'étant assis auprès des dunes pour considérer la mer qui se retiroit doucement, & qui laissoit sur le sable en se retirant la trace & la figure de ses ondes, avec de l'écume, du gravier, & des coquilles ; ils furent quelque temps

temps à rêver l'un & l'autre, sans se dire presque rien : & leur conversation auroit peut-estre languie plus long-temps, si Eugene ne l'eût réveillée en demandant brusquement à son ami, quel estoit le sujet de sa rêverie.

Peut-on voir ces flots retourner au terme d'où ils sont venus, répondit Aristote, sans songer à la cause d'un si admirable mouvement ? Mais c'est en vain que j'y songe, ajouta-t-il ; comme je ne suis point Philosophe, je n'y comprends rien. Quand vous seriez aussi philosophe qu'Aristote, dit Eugene, vous ne seriez pas plus éclairé que vous estes. Ne sçavez-vous pas ce que disent quelques-uns de ce Genie de la nature, que n'ayant pû comprendre le flux & le reflux après une méditation profonde, il se précipita dans l'Euripe ; comme pour nous apprendre par sa mort que cette question estoit l'écueil de la Philosophie, & l'abysme où se perd l'esprit humain. On n'a pas laissé de raisonner beaucoup sur le flux & le reflux depuis la mort d'Aristote, repartit Aristote ; & je meurs d'envie de sçavoir ce que les sçavans en ont dit, quand ce ne seroit que pour m'en divertir : car ils ont coûtume de dire de plaisantes choses sur les matieres qu'ils n'entendent pas. Mais avec toute ma

curiosité j'ay bien la mine de ne sçavoir jamais rien de ce qu'ils pensent là-dessus , si vous ne m'épargnez la peine de lire leurs livres , en me disant leurs pensées : dites-les moy, je vous prie, & ayez la bonté de m'apprendre tout ce que vous sçavez sur le chapitre du flux & du reflux. En verité, repliqua Eugene, je n'y suis pas si sçavant que vous pensez ; & je ne sçay que vous en dire. Mais puisque vous le voulez absolument, je vous diray ce que j'en ay leû autrefois.

Il me semble que Platon s'est imaginé, qu'il y a de grands gouffres au fond de la mer ; & que les eaux, qui sortent impetueusement de ces gouffres, & qui y rentrent avec la mesme impetuosité qu'elles en sortent, produisent le mouvement que nous appellons flux & reflux.

Le fameux Apollonius de Tyane a creû que cela venoit de je ne sçay quels esprits qui soufflent sous l'ocean, & qui ébranlent les flots par leur souffle.

D'autres Philosophes se sont persuadés, que des feux souterrains faisoient bouillonner la mer, en s'allumant : que ce bouillon se répandoit peu à peu, & cessoit enfin, quand ces feux venoient à s'éteindre.

Quelques-uns disent que l'air enfermé
au

au dessous des eaux, pousse la mer, la souleve, l'étend vers ses bords : que la mer après avoir cédé quelque temps, repousse l'air avec d'autant plus de violence, qu'elle a souffert plus de contrainte.

Il y en a qui croient, que le fond de la mer estant inégal, & plus creux au milieu qu'aux bords, les eaux de tous les rivages se precipitent dans les endroits les plus bas ; mais que venant à se rencontrer toutes ensemble, elles se choquent & se chassent les unes les autres, de sorte qu'elles remontent aux lieux d'où elles sont tombées.

Plusieurs pensent que les rivières qui arrosent la terre, sont la cause du flux & du reflux : comme si en sortant de la mer, elles la faisoient couler avec elles ; & qu'en y revenant elles la fissent rebrousser, & se replier sur elle-mesme.

Si les rivières font cet effet-là, interrompit Ariste, ne pourroit-on pas dire de chaque fleuve ce que le Tasse a dit du Po, qu'il semble porter la guerre à la mer, au lieu d'y porter un tribut :

— e pare

Che guerra porti, e non tributo al mare.
Ouy, repartit Eugene en riant, dans la pensée de ces Philosophes tous les fleuves, même les moins rapides, sont des seditieux
A 7 qui

qui troublent le repos de l'ocean , par le mouvement qu'ils y excitent. Mais pour parler plus serieusement, continua-t-il, & pour vous dire tout ce que je sçay sur le flux & le reflux ; quelques Docteurs Arabes l'attribuent à la revolution journaliere du premier mobile, comme si le ciel en tournant donnoit le branle aux eaux, aussi-bien qu'aux astres.

Galilée explique ce mouvement de la mer par celui qu'il imagine dans la terre. Ce grand Astronome pretend, si je ne me trompe, qu'à mesure que la terre est emportée vers l'orient par un mouvement inégal ; les eaux de la mer, qui sont contenuës dans les concavitez de la terre, se retirent vers l'occident, jusques à ce que le mesme mouvement de la terre venant à se rallentir, elles retournent par leur propre poids au lieu d'où elles sont sorties.

Un Mathematicien de nostre temps pense que le flux & le reflux vient du balancement que le globe de la terre a sur son axe : comme si la terre s'inclinant deux fois le jour du midi au septentrion, & puis se relevant du septentrion au midi, faisoit aller & revenir les eaux selon la diversité de ces mouvemens.

➤ Ceux qui n'y entendent point de finesse,

se, decident la chose par une voye plus courte & plus aisée: ils disent sans tant de façon que la mer a d'elle-mesme cette agitation periodique; ou qu'un Ange n'a point d'autre affaire que de balancer ainsi ses flots.

Les plus fins ont recours aux astres. Les uns veulent que le soleil dilate les eaux par sa chaleur: que les eaux estant dilatées, & demandant un plus grand espace, elles se répandent sur le rivage, & qu'après elles reviennent dans leur lit par l'inclination naturelle qu'elles ont à se resserrer.

Les autres rapportent tout à la lune, comme à l'astre qui domine sur les corps humides, & qui a une telle sympathie avec la mer, que l'une change regulierement comme l'autre: ce qui a donné lieu à une devise, laquelle a pour Corps une Mer sous une lune, & pour Ame ces paroles,

con sus mudanças me mudo.

Ces Philosophes qui s'attachent à la lune, expliquent leur opinion en diverses manieres. Il y en a qui donnent aux influences de cet astre une vertu à peu près semblable à celle de l'aimant: ils disent que la lune attire les eaux à soy par une vertu secrette; & qu'elle en forme une bosse, qui venant à s'ouvrir, se répand de part & d'au-

d'autre sur les bords, d'où ces eaux se retirent ensuite, pour se rétablir en leur état naturel.

Quelques-uns soutiennent que la lune passant sur la mer, presse l'air entre son globe & cet élément: que l'air pressé enfonce l'eau, & la fait renfler des deux côtez, ce qui fait le flux: que l'eau se desenfle, & se remet peu à peu en sa première situation, à mesure que la lune passe, ce qui fait le reflux.

Mais de tous les Philosophes les plus plaisans à mon gré sur ce sujet, sont ceux qui tiennent que ce mouvement est une fièvre, laquelle a ses accès, ses redoublemens, & ses symptomes. Ils font de grands raisonnemens pour établir leur doctrine; & ils disent entr'autres choses, que comme la fièvre se forme par l'amas de quelques humeurs, dont il se fait une espece de levain, qui aidé d'un agent extérieur, se font leurs termes, s'échauffe peu à peu, se pourrit, s'enfle, & corrompt toute la masse du sang; ainsi le mouvement dont nous parlons, s'excite par le moyen des vapeurs que la lune tire du fond de la mer, lesquelles étant élevées se cuisent, se pourrissent, & se fermentent par l'impresion de cet astre, jusques à ce qu'il s'en fasse un levain, qui altere, & qui gonfle toute la mer.

Au

Au reste ils trouvent des convenances admirables entre cette fièvre & les nostres. Ils pensent expliquer fort bien selon leurs principes, d'où vient le frissonnement & le tremblement des flots : pourquoy l'eau croist & décroist peu à peu, & à des heures réglées. Ils disent que la mer se purge de temps en temps, comme les malades ont coutume de faire ; & que tous ses excréments ne sont pas de la nature de l'ambregis : car ils ajoutent que près de Messine elle se décharge réglement de certaines matieres fort puantes, & qu'à Venise elle laisse après son reflux une tres-mauvaise odeur. Ils disent même qu'elle n'est pas exempte des sueurs de la fièvre, & que les écumes salées, qu'elle jette durant ses grandes tempestes & ses grands flux, sont les sueurs de ses grands accès.

A ce que je voy, dit Ariste en riant, ces purgations & ces sueurs luy sont assez inutiles : car enfin elle est toujours agitée de sa fièvre, & il ne s'en faut rien que je ne la compare à ces fiers animaux, que la fièvre ne quitte jamais, & dont elle imite si bien les rugissemens quand elle est irritée. Pourquoy ne le feriez-vous pas, répondit Eugene ; les Pythagoriciens, les Platoniciens, & les Stoïciens, qui estoient pour le moins aussi raisonnables, & aussi sages que
vous,

vous, ont bien creû que la mer estoit un grand animal, qui faisoit le flux en pousfant son haleine, & le reflux en la retirant. Il n'y a rien de mieux imaginé, dit Ariste, & c'est dommage, ajouta-t-il, que quelqu'un de ces Philosophes n'ait vécu jusques au siecle passé: il n'auroit pas eû de peine à rendre raison, pourquoy l'an 1550. le flux & le reflux cessa un jour entier aux costes de Flandres, & parut trois fois en neuf heures à l'emboucheûre de la Tamise; car il n'auroit eû qu'à dire, que le premier accident estoit une pâmoison, & le second une toux de cet animal.

*Sander. 1.
2. de
Schism.*

Mais si la mer est un animal, continuait-il, c'est sans difficulté de toutes les bestes de charge la plus forte; les chameaux & les elephans ne sont rien en comparaison d'elle: on luy a vû porter autrefois des villes entieres dans des vaisseaux d'une grandeur prodigieuse; & elle porte tous les jours des navires qui valent presque des villes.

C'est aussi, reprit Eugene, de toutes les bestes farouches, la plus affamée & la plus furieuse; elle devore non seulement les hommes & les navires, mais les villes & les Royaumes:

_____ *ocean vorace;*
Ocean, che non pur le merci, e i legni;
Mà

Ma intere inghiotte le cittadi , e i regni.

Ce Prince qui fôïetta la mer , & qui y fit jetter des chaines pour la reduire sous son obeïssance , estoit sans doute de l'opinion de ceux qui en ont fait un animal ; & il la regardoit apparemment comme une de ces bestes feroces , que l'on chastie & que l'on enchaîne , quand on veut les apprivoiser & les adoucir.

Mais dites-moy , mon cher Ariste , de tant d'opinions differentes laquelle est-ce qui vous plaist le plus ? A vous parler sincèrement , repartit Ariste , elles ne me plaisent guere toutes. Cela vient peut-estre de ce que n'estant ni Philosophe , ni Astronome , ni Medecin , je n'ay pas l'esprit de les bien comprendre. Vous avez raison , reprit Eugene , de n'en estre pas fort content. Les unes sont évidemment fausses ; les autres ne sont pas trop raisonnables ; pas une n'explique tout ce qu'il y a de singulier dans le flux & le reflux. Car ceux qui ne font point agir les astres ne peuvent dire pourquoy la mer commence à monter quand la lune se leve sur nostre horizon , ou sur celuy de nos antipodes : pourquoy le fort du flux , que les Italiens appellent *il vivo dell' aqua* , est precisément quand la lune est à son midi : pourquoy les marées sont plus violentes-

lentes aux nouvelles & aux pleines lunes : pourquoy elles s'augmentent aux solstices & aux equinoxes ; & beaucoup plus à l'equinoxe de l'automne qu'à celuy du printemps : pourquoy le flux & le reflux se fait deux fois en vingt-quatre heures : pourquoy la mer est regulierement six heures à monter ; & six heures à descendre : & pourquoy enfin elle retarde presque d'une heure tous les jours.

Mais aussi les opinions qui attribuent tout aux astres, n'expliquent pas toutes les inégalitez de ce mouvement : d'où vient, par exemple , qu'il n'y a point de flux & de reflux dans toute la coste d'Italie , ni presque dans toute la mer mediterrannée, excepté à Venise : qu'il n'y en a point dans la mer Baltique , ni dans la coste septentrionale de la mer pacifique , quoy-qu'il soit assez grand dans les costes meridionales de cette mer : d'où vient que sous la zone torride il est fort remarquable en quelques lieux , comme dans toute la mer Rouge ; & presque insensible en d'autres, comme dans le Golphe du Mexique , à l'Isle de S. Thomas , & aux Molucques : pourquoy dans la Nouvelle France, la mer monte en cinq heures , & descend en sept ; qu'au contraire à la coste de Bourdeaux le flux est de sept heures , le reflux de cinq :
pour-

pourquoy dans la Guinée d'Afrique le flux dure quatre heures & le reflux huit : pourquoy l'un & l'autre ne dure chacun que deux heures aux rivages de Cambaya : pourquoy dans une certaine mer des Indes l'eau est quinze jours à monter, & quinze jours à descendre : pourquoy vers le pole arctique le flux & le reflux se fait réglément deux fois le jour, sans qu'il se fasse jamais la nuit : pourquoy il ne se fait que la nuit dans la mer Persique, & qu'il ne se fait que le jour dans la mer Indienne.

Ils ne peuvent encore rendre raison, d'où vient que dans les ports de Cambaya les grands flux ne sont qu'à la pleine lune; & qu'aux ports du Royaume de Calecut, qui n'en est pas fort éloigné, ils n'arrivent qu'à la nouvelle lune : d'où vient que dans la mer Adriatique les marées sont plus fortes en hiver qu'en esté, & plus foibles la nuit que le jour : pourquoy en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées sont deux ou trois jours après les nouvelles & les pleines lunes : pourquoy les marées croissent à la nouvelle lune, lorsque cet astre a le moins de force, & qu'elles diminuent quand il commence à se fortifier : Enfin pourquoy le flux se fait aussi réglément à nos rivages, quand la lune est sous nostre horison, que quand elle est

est sur nos testes , & qu'elle bat à plomb sur la mer.

Ces bizarreries du flux & du reflux , si j'ose parler de la sorte , sont encore plus étranges que celles de la lune ; & je ne voy pas que cet astre tout changeant qu'il est , puisse estre la cause de tant de diverses agitations. En voici d'autres qui ne sont pas moins irregulieres , ni moins surprenantes.

En de certains ports tres-éloignez les uns des autres , & situez sous des climats differens , le flux de chaque jour est le mesme ; & dans quelques ports voisins il est inégal. Ainsi, par exemple, l'eau est encore haute à Amsterdam , quand elle baisse aux côstes de Frise.

En quelques lieu , la mer s'enfle jusques à la hauteur de quatrevingts coudées , comme on voit aux ports de Bretagne ; en d'autres endroits , elle s'eleve à peine d'un pied , ou d'un demi-pied , comme à Marseille , à Ancone , & aux Isles de l'Amerique.

Le flux & le reflux ne se fait pas peu à peu par tout : il y a des costes où la mer vient avec tant de precipitation & tant de violence qu'elle couvre en un instant tout le rivage ; & d'où elle se retire si viste , qu'elle semble disparoistre tout d'un coup. Il y en

y en a aussi où le reflux se fait avec beaucoup de vitesse, quoy que le flux s'y fasse tres-lentement.

En quelques rivages, les eaux s'étendent sur la terre plus qu'en d'autres. Dans la pluspart des costes de Flandres, la mer se répand jusques à neuf mille pas : en Angleterre, elle fait remonter la Tamise jusques à cinquante mille pas. A Cambaya, elle occupe environ trente lieues : elle n'en occupe que deux proche la ville de Panama. Dans l'Amerique, elle repousse la riviere des Amazones jusques à cent lieues : elle repousse encore plus loin le fleuve de S. Laurens dans le Canada ; quoy que ces deux rivieres soient plus larges dans leur embouchure, que n'est la mer mediterrannée en quelques endroits.

Tout cela est fort bizarre, comme vous voyez ; & pour bien démêler un mouvement si regulier & si irregulier tout ensemble, il faudroit trouver une cause, qui en expliquât tous les accidens, & toute l'histoire. C'est ce que les Philosophes n'ont point encore fait, & ce qu'ils ne feront jamais.

Après tout, je leur pardonne, dit Aristote, de n'estre pas plus éclairés dans une matiere aussi obscure que celle-là. Et moy,

At mihi
semper,
Tu quæ-
cunque
move-
re-
tam cre-

bros causa meatus, Ut superi voluere, late. *Lucian. l. i.*

reprit Eugene, je ne leur pardonne pas, de vouloir connoître ce que Dieu veut qu'ils ignorent. Il y a des mysteres dans la nature, comme dans la grace, incomprehensibles à l'esprit humain : la sagesse ne consiste pas à en avoir l'intelligence ; mais à sçavoir que les plus intelligens ne sont pas capables de les comprendre. Ainsi le meilleur parti pour nous est de confesser nostre ignorance, & d'adorer humblement la sagesse de Dieu, qui a voulu que ce secret fust caché aux hommes.

Vous le prenez bien, répondit Ariste, & assurément nous ne sçaurions mieux faire vous & moy, que d'entrer dans les pensées d'un grand Prophete, en nous écriant avec luy à la veüe de cet element :

Mirabi-
les elat-
iones
maris,
mirabilis
in altis
Domi-
nus.

Psal. 92.

Les elevations de la mer sont admirables. Le Seigneur est admirable dans les eaux. On peut sans doute y admirer Dieu comme dans sa parfaite image, dit Eugene : car enfin la mer represente non seulement sa grandeur, son immensité, les abysses de sa providence & de sa sagesse ; mais encore sa misericorde, & sa justice, la pureté, & la plenitude de son estre. C'est ce qu'un de mes amis a exprimé assez heureusement en ces vers :

Son calme nous fait voir un Dieu plein de douceur.

SA

*Sa colere, d'un Dieu le courroux formi-
dable ;*

*Et son affreuse profondeur,
Des desseins eternels l'abysme impenetra-
ble.*

*Comme Dieu, dans son sein, parmi ses
flots d'azur*

*Elle ne souffre rien d'impur.
Immensé comme luy, toujours pleine, &
seconde*

*Elle donne toujours sans jamais s'épui-
ser ;*

*Et sans jamais se diviser
Elle répand par tout les tresors de son
onde.*

Mais ne remarquez-vous pas, poursuit
Ariste, que la mer a plusieurs faces ; & que
si d'un costé elle est l'image de Dieu, de
l'autre elle est l'image du monde, & de la
varité des choses humaines. Ces calmes,
& ces tempestes, qui se succedent à toute
heure ; ces flots, qui se poussent & qui se
choquent sans cesse ; ces vents favorables,
& ces vents contraires ; ces navigations
heureuses, & ces naufrages, qui se font sou-
vent jusques dans le port ; tout cela n'est-
il pas une fidelle peinture de ce qui se passe
dans la vie ? Y a-t-il une mer plus incon-
stante que la cour des Princes ? Y en a-t-il
même une plus perilleuse ? De quelque cô-

té qu'on se tourne , ce ne sont qu'écueils, d'autant plus dangereux qu'ils sont couverts. Le vent le plus favorable est quelquefois le plus contraire ; & si nous en croyons un saint Pere , qui regardoit le monde , comme nous , dans le rapport qu'il a avec la mer ; il en faut tout crain-

Nolite
credere,
nolite ef-
se securi,
licet in
modum
stagni
fulum æ-
quor ar-
rideat;li-
cèt vix
fumma
jacentis
elementi
terga spi-
ritu cri-
spantur:
magnum
hic cam-
pus mon-
tes ha-
bet. Intus
inclusum
est peri-
culum;
intus est
hostis.
Tran-
quillitas
ista tem-
pestas est.
S. Hieron.
Ep. ad
Heliodor.

dre , jusqu'à la bonace. Ne vous y fiez point , dit-il , ne soyez point en assurance. Quoy que cette mer soit plus tranquille & plus unie que l'eau d'un étang ; quoy qu'il n'y souffle qu'un doux zephyre ; il y a des montagnes cachées sous une surface si égale. L'ennemi , le peril est au dedans , ce grand calme est une tempeste. Et de là vient aussi , poursuit Ariste , que ceux qui se fient à ces belles apparences , sont toujours trompez.

Misero nochiero

Ch' al luzinghiero

Venticel presta fede.

L'abandonato pino

Al fin affonda

Dentro aquell' onda ,

Onde scherzò il matino.

Puisque le monde est une mer, dit Eugene, je ne m'étonne pas que tous les plaisirs qu'on y goust, soient detrempez d'amertume, & que les biens qu'on y possède, soient de la nature de ces eaux salées,

lées, qui allument la soif au lieu de l'éteindre.

Ce qui m'étonne, dit Ariste, c'est que la plupart des hommes trouvent de la douceur dans cette amertume, & qu'ils boivent l'eau de la mer comme du lait, pour user d'un mot de l'Ecriture sainte. Mais puisque nous voila sur la morale, continua-t-il, quel moyen de voir, qu'un peu de sable dompte toute la fureur de la mer; sans nous faire des reproches à nous-mêmes du déreglement de nos passions, que rien ne peut vaincre?

Il est vray, reprit Eugene, que cette obeïssance de la mer a quelque chose d'étonnant : car on diroit que quand elle est courroucée, elle va inonder toute la terre; cependant elle s'arreste tout court à son rivage, & ces montagnes d'eau, qui menacent le monde d'un second deluge, se brisent à un grain de sable. Un Pere Grec a dit, ce me semble, que quelque furieuse que soit la mer, en approchant de ses bords, elle y voit écrit un ordre de Dieu, qui luy défend de passer outre: & qu'alors elle se retire par respect en courbant ses flots, comme pour adorer le Seigneur, qui luy a marqué des bornes.

Cet ordre de Dieu, dit Ariste, est

B 2

con-

Inunda-
tionem
maris
quasi lac
lugent.
Deut. 33.

S. Basil.
Selenic.
orat. 1.

Usque
huc ve-
nies &
non pro-
cedes
amplius.
Jeb c. 38.

conceu en des termes bien precis dans les saintes Ecritures. *Vous viendrez jusqu'icy, & vous n'irez pas plus avant.* Ouy, reprit Eugene; & ces paroles sont si bien marquées sur le rivage, que rien ne les sçauroit effacer: ce que Dieu écrit sur la poussiere est immuable; ce que les hommes écrivent sur le marbre & sur le bronze ne l'est pas. Le temps qui consume tout, qui ruine peu à peu les arcs de triomphe, les obelisques & les mausolées, abolit tous les jours les noms & les titres qui sont gravez sur ces magnifiques monumens.

La mer & son sable, interrompit Aristote, me font souvenir d'une assez jolie aventure. Une femme se promenant un jour au bord de la mer, écrivit avec son doigt ces mots sur le sable:

Antes muerta que mudada.

Celuy pour qui ces paroles estoient écrites, vint un peu après. Ayant reconnu la main de la personne qu'il aimoit, il fut d'abord fort touché de voir des marques de sa fidelité & de sa constance. Mais comme il prenoit plaisir à relire ces paroles, un flot de la mer les couvrit, & les effaça en mesme temps. Cela le fit rentrer en luy-mesme; & quelque violente que fust sa passion, il reconnut sur le champ qu'il n'estoit

n'estoit pas trop sage, d'ajouter foy à des choses dites par une femme, & écrites sur du sable.

*Mirà el amor lo que ordena ,
Que os viene a hazer creer
Cosas dichas por muger,
Y escritas en el arena.*

George
de Mon-
te-Ma-
jor.

Mais pour revenir à ce que je vous disois du monde, & de ses plaisirs, reprit Eugene; si nous en croyons les naturalistes, l'eau de la mer est douce au fond, & salée seulement au dessus. Au-contrain, les douceurs du monde ne sont que superficielles; pour peu qu'on entre dans le fond des choses humaines, on n'y trouve que des amertumes; & on s'en dégoûte bien-tôt.

*Aristot.
sect. 23.
Problem.
quæst. 30.
& 31.*

Je comprends assez, dit Ariste, pourquoy les plaisirs du monde sont pleins d'amertume; mais je ne comprends pas, pourquoy les eaux de l'ocean sont ameres. C'est aussi une chose assez difficile à comprendre, repliqua Eugene, & les sçavans y sont à peu près aussi empeschez qu'au flux & au reflux: ils se sauvent par où ils peuvent. Les uns disent que certaines montagnes de sel qui sont sous la mer rendent l'eau salée. Les autres soutiennent que cette salure est un effet des exhalaisons seches & brûlées, que le soleil élève de la

B 3

terre,

terre, & que les vents portent dans la mer: & de là vient, disent-ils, que la mer est plus salée en sa surface, que dans son fond. Quelques-uns ajoutent, que le soleil tire continuellement des eaux ce qu'elles ont de plus subtil; & que ce qui reste de grossier, étant cuit par sa chaleur, contracte peu à peu la salure. Il y en a qui croient, que la mer est naturellement salée: que Dieu luy a communiqué cette qualité dès le commencement du monde; non seulement pour empêcher qu'elle ne vint à se corrompre avec le temps; mais aussi afin que ses eaux étant plus pesantes, & plus fortes, elle pût porter de plus grands fardeaux. Toutes ces raisons ne sont pas convaincantes, comme vous voyez; & il reste toujours à sçavoir pourquoy le mouvement seul, qui empêche l'eau des rivières de se corrompre, ne suffit pas pour préserver de corruption celle de la mer: pourquoy le soleil ne produit pas le même effet dans les rivières, que dans l'ocean: pourquoy tant de rivières, & tant de pluies ne l'adoucissent point: & pourquoy enfin tout ce qui naît dans la mer ne se sent point de son amertume.

Ce sont des secrets, qu'il faut adorer, & qu'il ne faut point approfondir. Disons-le encore une fois; c'est proprement dans la mer,

mer, que Dieu est admirable, & incom-
 prehensible. C'est là aussi, poursuit Ari-
 ste, qu'il prend plaisir à faire paroître ses
 merveilles, & ses chef-d'œuvres. Il sem-
 ble que ce vaste element soit le theatre de
 la puissance divine; non seulement parce
 qu'on y voit tout ce qui se rencontre ail-
 leurs: mais encore parce que les choses
 qui y naissent, sont plus parfaites, que cel-
 les que la nature produit en tous les autres
 endroits du monde.

Je sçay bien, dit Eugene, que pour ce
 qui regarde les animaux, il y en a dans la
 mer de toutes les especes qui sont sur la
 terre: car il y a des chiens, des loups, des
 sangliers, des renards, des bœufs, des
 chevaux, des lions mesme, des licornes,
 des elephans, & des singes. Ce qui me pa-
 roist plus étrange, c'est que les bestes, qui
 sont affreuses & cruelles sur la terre, sont
 belles & douces dans la mer; & qu'outre
 toutes ces especes d'animaux, la mer en a
 une infinité de particulieres, dont la plus-
 part nous sont inconnuës.

Je sçay encore qu'il y a des oiseaux
 de toutes les façons, jusqu'à des aigles &
 à des phenix. Mais sçavez-vous bien,
 dit Ariste, qu'il y a des poissons qui vo-
 lent; & qu'un entre autres s'appelle le
 poisson volant? Que ce poisson oiseau ne

Mirabi-
 lia ejus
 in pro-
 fundo.
Psal. 106.

Leo ter-
 ribilis in
 terris,
 dulcis in
 fluctibus.
Rana
 horrens
 in palu-
 dibus,
 decora in
 aquis.
S. Ambros.
Hexam.
c. 2.

Oviado
hist. de las
Indias
lib. 13. c. 5

Aristot.
hist. ani-
mal. lib.
5. c. 15.

Plin. lib.
13. c. 25.

Oviedo
hist. de
las Ind.
lib. 2. c. 5.

Majel.
dier. Ca-
nic. Collo.
10.

Majel. ib.

se peut servir de ses aîles si elles ne sont mouillées, & qu'il retombe dans l'eau des qu'elles sont seches. Sçavez-vous que la mer a ses étoiles, comme le ciel a les siennes, & que les étoiles marines sont non seulement vivantes & animées; mais encore si chaudes de leur nature, qu'elles consomment tout ce qu'elles touchent? Sçavez-vous enfin, qu'il naît toutes sortes d'herbes & de plantes dans l'ocean; qu'il y a des mers semées de tant de fleurs, que les navires n'y peuvent passer; qu'en quelques endroits on trouve des jardins, des vergers, des forests, & des prairies sous les eaux? Il ne reste qu'à y trouver des villes & des peuples, ajoûta Eugene en riant. Pour des villes, reprit Aristote, il ne seroit pas difficile de vous y en faire voir: on pourroit du moins vous montrer les restes des villes inondées & englouties par la mer. Car Dieu luy a permis quelquefois de passer ses bornes, & de faire des courses sur la terre, pour punir les crimes des hommes, comme il arriva autrefois dans la Frise, & dans la Hollande. On auroit à la vérité un peu plus de peine à trouver des peuples dans la mer, si ce n'est que les hommes marins, & les femmes marines, dont les histoires font mention, ne soient
les

les peuples qui habitent ces villes dont nous parlons.

Mais pour ne nous point arrêter à des choses fabuleuses ou incertaines, & pour nous en tenir aux véritables peuples de la mer, il faut avouer que les poissons ont quelque chose de bien merveilleux, Outre qu'ils sont en plus grand nombre, sans comparaison, que les animaux de la terre, ils les surpassent infiniment en toutes sortes de qualitez. Les viandes les plus savoureuses & les plus exquisés, n'ont pas le goût ni la délicatesse de certains poissons. Il y en a un qui porte le nom de fleur, & qui a l'odeur, aussi bien que la beauté des fleurs les plus agréables. La grandeur des elephans n'approche pas de celle des baleines, & des autres monstres de l'océan. Les plus forts lions n'ont pas la force d'un des plus petits poissons de la mer, qui arrête les navires. Les cancrs marins, qui semblent les plus stupides des poissons, ont une adresse merveilleuse à surprendre les meres-perles, quand elles s'entr'ouvrent pour recevoir la rosée du ciel. Où trouvera-t-on un animal terrestre aussi industrieux que cette sirene qui parut en Hollande sur la fin du siècle passé, & qui apprit en peu de temps à filer ? Car les sirenes ne sont pas de pures fables :

*S. Ambros.
Hexaëm.
lib. 5. c. 2.
de Thy-
mallo.*

*Corn. à
Lapide in
Isai. 13.
22.
Sirenes
in delu-
bris vo-
luptatis.*

Gesner.
hist. ani-
mal. lib. 4.
de sereni-
bus.

on en a veu en divers païs , & une des plus fameuses est celle que Philippe Archiduc d'Autriche amena à Gennes l'an 1548.

Les dauphins sont plus agiles , & plus vistes que les oiseaux , ils ne s'arrêtent jamais , non pas mesme quand ils dorment ; ce qui a fait dire à un Poëte Italien,

E dormendo riposo ancor non have.

Et ce qui a fondé aussi plusieurs devises, dont l'une a pour Ame ,

In motu quietem.

Quelque tendre que soit l'amitié de toutes les bestes pour leurs petits , elle n'égale point celle , que le dauphin a pour les siens : il les nourrit de son lait , & il les porte sur son dos ; il les reçoit dans sa bouche , & il les enferme dans son ventre , quand ils sont poursuivis par les pêcheurs. On dit mesme , que quand ils sont pris , il les suit par-tout , & qu'il ne leur survit pas long-temps. Les dauphins s'entr'aiment les uns les autres ; jusques-là qu'un dauphin ayant esté pris un jour , & amené sur le rivage d'autres dauphins accoururent en foule a son secours , & remenerent le prisonnier en triomphe , après avoir mis les pêcheurs en fuite. Ils aiment naturellement les hommes. Ils sont touchés de la beauté Ils se plaisent à la musique , & il ne faut point d'autre appast pour

Aristot.
hist. anim.
lib. 9. c. 48

pour les prendre , qu'une belle voix. Je n'aurois jamais fait , si je voulois vous dire tout ce qui regarde les dauphins , & ce qu'il y a de singulier dans chaque poisson. Ce sont de ces sujets qui menent trop loin , & dont on ne sçauroit sortir , pour peu qu'on y entre. Aussi-bien, dit Eugene, ce ne sont pas là les plus grandes richesses de la mer. Les perles , toutes petites qu'elles sont , valent encore mieux que les balaines , & que les dauphins.

Elles ne vaudroient pas tant , repartit Ariste , si le luxe & l'opinion n'en relevoient tous les jours le prix. On les estime beaucoup, parce qu'elles viennent d'un autre monde ; & qu'elles coustent souvent la vie à ceux qui les peschent. Elles ont dans elles-mêmes , dit Eugene , ce qui les fait estimer. Se peut-il rien voir de plus riche , & de plus beau que de grosses perles, fort rondes , fort blanches & fort polies ? Ce sont, à les bien définir, des chefs-d'œuvres de la nature , où l'art n'a rien à ajouter. Les autres pierres precieuses, sont toutes brutes, quand on les tire de leurs rochers ; & elles n'ont leur lustre, que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher ; il faut que l'art les achève en les polissant. Mais pour les perles, elles naissent avec cette eau nette , & écla-

tante, qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abysses de la mer; & la nature y met la dernière main, avant qu'on les arrache de leurs nacles.

Solin. c. 55 Il me semble, dit Ariste, que la dureté fait une partie de leur prix: cependant, si nous en croyons de bons Auteurs, elles sont molles dans leurs nacles, & elles ne durcissent que quand elles sentent l'air. A la vérité, repliqua Eugene, elles ne sont pas dures dans le moment qu'elles se forment; elles ne le deviennent qu'avec le temps, & il se peut faire que l'air contribue quelque chose à leur dureté. C'est peut-estre pour cela que les conques où elles sont enfermées s'élèvent quelquefois au dessus de l'eau & entr'ouvrent leurs écailles.

*Plin. hist.
nat. lib.
32. c. 2.*

Quoy qu'il en soit, ajoûta-t-il, si les perles ne sont dures qu'après avoir esté exposées à l'air, elles ont cela de commun avec le corail. Car vous sçavez que le corail est une plante fort tendre tandis qu'il demeure dans l'eau, & qu'il ne se change en pierre que quand il en est dehors. Cette propriété, dit Ariste, pour estre connue de tout le monde, n'en est pas moins merveilleuse. L'expérience nous fait voir tous les jours que plusieurs choses qui nais-

naissent à l'air, comme du bois, des herbes, & des champignons se petrifient dans les eaux, mais nous ne voyons que le corail qui estant né dans les eaux se petrifie à l'air.

Ce qui me paroist encore assez bizarre, continua Eugene, c'est qu'il ne devient rouge que quand il a esté tiré du fond de la mer; il prend alors cette teinture de sang qui luy est naturelle, & en quoy consiste sa principale beauté.

Il y a du corail qui n'est point rouge, dit Ariste; on en voit de blanc, de noir, de vert, de jaune, de cendré, & d'une certaine espece ou toutes ces couleurs sont meslées ensemble: on en rencontre mesme quelquefois des branches dont une seule a trois couleurs distinctes l'une de l'autre.

A ce que je voy, dit Eugene, la nature s'égaye & se joue dans la production du corail aussi-bien que dans celle des coquilles. Ouy sans doute, reprit Ariste: & de là vient que les diverses sortes de corail ne servent pas moins à orner les cabinets des curieux que les différentes especes de coquillage. J'ay veü un collier de l'Ordre du saint Esprit fait d'une seule piece de corail. Il n'y a rien de mieux travaillé ni de plus rare, & les connoisseurs admirent cet

ouvrage comme un chef-d'œuvre de la nature & de l'art tout ensemble.

*Plin. hist.
nat. lib.
32. c. 2.*

Les Indiens, poursuit Eugene, estiment le coral autant que les perles, & le comptent entre les pierres précieuses : leurs femmes en font des colliers dont elles se parent dans les réjouissances publiques ; & comme le guy de chesne estoit sacré parmi nos Druides, les grains de coral ont quelque chose de divin parmi les sages des Indes : Selon eux, c'est assez de porter ces grains pour estre préservé de tout malheur. Si vous en croyez les historiens de la nature, dit Ariste, le coral défend les maisons de la foudre, & en écarte les mauvais genies : il dissipe les enchantemens & les sortileges : Il arrête du moins le sang, reprit Eugene, & sa cendre beuë avec de l'eau est un remede souverain contre plusieurs maladies : elle fortifie les yeux ; elle réjouit le cœur & la teste ; elle guerit des piqueûres de l'aspic & du scorpion ; elle chasse la fièvre, l'épilepsie, & la peste.

*Excre-
menta
suo &
nostro
miracu-
la mun-
do. Ga-
rass. de
Ambare.*

Les perles mises en poudre ont à peu près la même vertu, dit Ariste ; mais de toutes les productions de la mer, la plus salutaire est l'ambre-gris : Il rajeunit les vieillards, & il rend presque la vie aux morts. Cependant ce n'est que l'écume & la bave de la mer courroucée. On ne sçait pas trop

trop ce que c'est, interrompit Eugene, & on ne le connoist guere que par les effets qu'il produit.

Les uns disent que c'est une espece de trufe ou de champignon marin, que la tempeste arrache du fond de la mer, & qu'elle pousse au rivage; car l'ambre-gris ne s'y trouve qu'après une grande agitation des flots; & c'est un present que la mer ne fait aux hommes que dans sa colere.

Les autres pensent que c'est un souffre qui de quelques fontaines où il se forme, coule dans la mer; s'y durcit & y prend cette odeur & cette vertu qui le rendent si pretieux.

Il y en a qui se persuadent que c'est quelque chose de la Baleine, par la raison que l'ambre-gris s'appelle baleine dans les Royaumes de Maroc & de Fez; & qu'il y en a en abondance sur ces costes de l'Afrique, quand les baleines y sont jettées par la violence des tempestes.

Quelques-uns enfin s'imaginent que l'ambre-gris est la cire & le miel que les mouches font dans le creux des rochers qui sont au bord de la mer des Indes: ils disent que ces ruches estant cuittes par la chaleur du soleil, se détachent par leur propre poids, & qu'elles tombent dans la mer,

*Journal
des Voya-
ges de M.
de Mon-
conys. 2.
partie.*

mer qui par son agitation & par son sel les purifie & les acheve: ils soutiennent mesme, qu'une grosse piece d'ambre encore imparfaite, ayant esté rompuë, on avoit trouvé dans le milieu de sa substance, le rayon de cire & de miel ensemble; & que quand on fait la dissolution de l'ambre-gris avec de l'esprit de vin passé sur le tartre, il reste à la fin une matiere toute semblable au miel. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Pour moy, il m'importe peu que l'ambre-gris soit un champignon, une ruche à miel, ou quelque autre chose.

Popu-
lacio
morum
atque lu-
xuria
non a-
liunde
major
quam è
concha-
rum ge-
nere.

Plin. hist.
nat. lib. 9.
cap. 34.

Ex tota
rerum
natura
damno-
sissimum
mare est;
tot mo-
dis, tot
mensis, tot
piscium saporibus, quibus pretia sapientium peri-
culo fiunt. Ibid.

De quelque nature que soient toutes ces riches productions de l'ocean, dit Aristote, il faut avoier qu'elles causent mille maux parmi les hommes: elles sont la matiere de la vanité, de la delicatesse, & de la corruption des mœurs; de sorte qu'au sentiment d'un philosophe fort éclairé, il n'y a rien au monde de plus pernicieux que la mer.

Elle est d'elle-mesme tres-utile, repliqua Eugene; & les choses qu'elle produit ne deviennent pernicieuses que par le mauvais usage que nous en faisons. Le Createur l'a renduë feconde pour l'utilité de

de tous les peuples ; & il a voulu qu'elle eût plusieurs bras & plusieurs golphes , afin que s'entremellant dans les terres fermes , elle nous apportast ses richesses jusques dans nos villes. C'est nostre faute si nous abusons des biens qu'elle nous fait.

Après ces paroles , Ariste & Eugene se leverent ; & voyant la mer retirée , ils tournerent leurs pas vers le port dans le dessein d'y voir un vaisseau nouvellement arrivé des Indes. En achevant leur promenade , ils s'entretinrent des lieux où l'on trouve l'ambre-gris ; où l'on pèche les perles & le corail. Ils parlerent des Isles que la providence conserve au milieu de ces vastes & profonds abysses , pour la commodité des voyageurs. Ils parlerent aussi de l'ocean & de la mer mediterrannée ; des noms differens qu'on donne à l'un & à l'autre , selon la diversité de leurs costes ou de leurs eaux. Ils n'oublierent pas la mer Glaciale , la mer Rouge , la mer Morte , la mer Pacifique ; & après avoir dit de tout cela ce qu'on a accoutumé d'en dire , ils conclurent qu'il n'y avoit rien de plus admirable dans la mer , que la mer mesme.

LA LANGUE FRANÇOISE.

II. ENTRETIEN.

ARISTE & Eugene se trouverent si bien de leur premiere conversation, qu'ils retournerent dès le lendemain au bord de la mer. Après qu'ils se furent un peu écartez d'une compagnie que le beau temps avoit attirée à la promenade, & qui estoit composée des plus honnestes gens de la ville : Si nous sçavions bien la langue du país, dit Ariste, nous ne serions pas si solitaires que nous sommes. Un ami de vostre sorte, repliqua Eugene, vaut toutes les compagnies du monde ; & pour moy depuis que nous sommes ensemble, je ne me suis point encore avisé de faire reflexion sur la langue du país, ni sur nostre solitude.

Ce que vous dites est fort obligeant, repartit Ariste : mais après tout, ajouta-t-il, c'est une chose assez fâcheuse, que de ne sçavoir point la langue d'un país, où l'on doit vivre quelque temps. Car outre qu'on ne peut entrer dans les sociétés agreables, ni estre d'aucune partie de diver-

divertissement, on se trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de se faire bien entendre, & d'entendre bien les autres. Les truchemens, dit Eugene, peuvent nous servir en ces rencontres. Ne me parlez point de truchemens, répondit Ariste; ils ne sont pas d'un si grand secours que vous pensez: la plupart de ces truchemens de profession ne sçavent presque pas la langue des étrangers auxquels ils servent d'interpretes: c'est pitié de voir comme ils alterent, & comme ils estropient, si j'ose parler ainsi, les choses qu'ils veulent faire entendre, & qu'ils n'entendent pas quelquefois eux-mêmes. De plus, c'est ce me semble une grande sujettion, que de ne parler jamais que par la bouche d'autrui; car si vous perdez un moment vostre interprete, il vaudroit autant que vous devinsiez tout d'un coup sourd & muet. Enfin pour moy, comme je suis toujours dans le dessein de voyager, si j'avois quelque chose à demander à Dieu pour la commodité de la vie, je croy que je luy demanderois le don des langues, ou du moins un peu du genie de ce Postel si renommé au siècle passé par la connoissance des langues, & qui se vanta un jour en presence de Charles IX. de pouvoir aller sans truchement jusqu'au bout du monde.

Tou-

Toutes vos raisons , dit Eugene , ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand : je laisse à vostre Docteur ces connoissances infinies , qui l'ont fait passer de son temps pour un prodige. Je craindrois, poursuivit-il en riant , que si je venois à parler tant de sortes de langues , on ne me prist dans le monde pour un possédé. Au-moins vous seriez bien-aîsé , dit Ariste , que toutes les langues fussent réduites à une seule , & que tous les peuples s'entendissent comme nous nous entendons , & comme ils s'entendoient autrefois. Je n'en serois pas fâché , répliqua Eugene , pourveu que nostre langue fust cette langue universelle , & que toute la terre parlât François. Vous avez raison de prendre ce parti-là , répondit Ariste , car parlant aussi-bien que vous faites , vous perdriez trop , si l'on ne parloit plus qu'Allemand ou bas Breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce costé-là , ajouta-t-il , vous devez plutôt espérer que vos souhaits seront un jour accomplis. On parle déjà François dans toutes les Cours de l'Europe. Tous les Etrangers qui ont de l'esprit , se piquent de sçavoir le François : ceux qui haïssent le plus nostre nation , aiment nostre langue : dans le país où nous sommes , les per-

personnes de qualité en font une étude particuliere, jusqu'à negliger tout à fait leur langue naturelle, & à se faire honneur de ne l'avoir jamais apprise. Les dames de Bruxelles ne sont pas moins curieuses de nos livres que de nos modes; le peuple mesme tout peuple qu'il est, est en cela du goust des honnestes gens: il apprend nostre langue presque aussi-tost que la sienne, comme par un instinct secret qui l'avertit malgré luy, qu'il doit un jour obeïr au Roy de France comme à son maistre legitime.

C'est une chose fort glorieuse à nostre nation, dit Eugene, que la langue Françoisse soit en vogue dans la capitale des Pais-bas, avant que la domination Françoisse y soit établie. La langue Latine a suivi les conquestes des Romains; mais je ne voy pas qu'elle les ait jamais precedées. Les nations que ces conquerans avoient vaincues, apprenoient le Latin malgré elles; au lieu que les peuples qui ne sont pas encore soumis à la France, apprennent volontairement le François. La gloire du Roy y contribué peut-estre autant que celle de ses predecesseurs. Les langues suivent d'ordinaire la fortune & la reputation des Princes. Les heureux succès de Charles-Quint, firent que
Bernardini Partheni orat. pro lingua Latina.
 de

de son temps les beaux esprits d'Italie apprirent l'Espagnol ; & les grandes qualitez de François I. rendirent celebre la langue Françoise , lorsqu'elle estoit encore à demi barbare. Que doit faire presentement pour une langue polie & parfaite , la grandeur d'un Monarque comme le nostre , qui reünit en sa personne le bonheur de Charles-quint , & le merite de François I.

Mais pour revenir à ce que je disois , reprit Ariste , il n'y a gueres de pais dans l'Europe où l'on n'entende le François ; & il ne s'en faut rien que je ne vous avouë maintenant , que la connoissance des langues étrangères n'est pas beaucoup necessaire à un François qui voyage. Où ne va-t-on point avec nostre langue ? C'est luy donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe , dit Eugene ; elle a cours parmi les sauvages de l'Amerique , & parmi les nations de l'Asie les plus civilisées. Une lettre écrite d'Isphahan porte en termes exprés que la proposition qui a esté faite depuis peu au Roy de Perse par les ambassadeurs de nostre incomparable Monarque pour l'establissement du commerce entre ce Royaume-là , & la France , fait que les Persans étudient le François avec une ardeur incroya-

*Lettre
des pais
étran-
gers. pag.
80.*

croyable. Je ne sçay mesme si les Chinois, & les Japonois ne l'étudient pas aussi, depuis qu'il y a des François parmi eux. Quoy qu'il en soit, si la langue Francoise n'est pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me semble qu'elle merite de l'estre. Car à la bien considerer dans la perfection où elle est depuis plusieurs années, ne faut-il pas avouer qu'elle a quelque chose de noble & d'auguste, qui l'égale presque à la langue Latine, & la relève infiniment au dessus de l'Italienne & de l'Espagnole, les seules langues vivantes qui peuvent raisonnablement entrer en concurrence avec elle.

J'avois creû jusques à cette heure, interrompit Aristte, que la majesté estoit le caractere de la langue Castillane. Croyez-moy, reprit Eugene, il y a bien à dire entre la majesté & le faste, entre la fausse & la veritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le Castillan: il n'a presque pas un mot qui n'enfle la bouche, & qui ne remplisse les oreilles: il donne de grands noms aux petites choses: témoin ses *Maravedis*, ses *Pimpollos*, ses *Gusarapas*, ses *Relampagos*, ses *Palanquines*, & mille autres mots de cette nature. Il semble que les Espagnols parlent moins pour se faire enten-

El He-
roe de
Lorenzo
Gracian.

entendre que pour se faire admirer ; tant leurs manieres de parler sont hautes & magnifiques. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour estre persuadé de ce que je dis. J'en lisois un l'autre jour qui debute par une expression merveilleuse. *Que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut : cela signifie en bon François qu'un sage prince doit se conduire de sorte , que personne ne le penetre. L'Auteur Espagnol poursuit sur le mesme ton ; & pour dire que c'est une grande habileté de se faire connoistre sans se laisser comprendre , il s'exprime ainsi. *Gran treta en el arte de entendidos ostentar se al conocimiento , pero no a la comprehensio.* Y a-t-il à vostre avis de la grandeur , & de la majesté à tout cela ? La noblesse d'une langue dépend-elle précisément du nombre des syllabes , & de l'enflure des paroles ? est-on de plus belle taille pour estre monté sur des échasses ? a-t-on meilleure mine quand on a le visage bouffi ? Pour moy je n'entends jamais ces mots & ces expressions de la langue Castellanne, que je ne me souviene du Mançanares. On diroit à entendre ce grand mot que la riviere de Madrid est le plus grand fleuve du monde : & cependant ce n'est qu'un petit ruisseau, qui est

est le plus souvent à sec ; & qui , si nous en croyons un Poëte Castillan , ne merite pas d'avoir un pont. Je me souviens des vers Espagnols , & vous ne serez peut-estre pas fasché de les apprendre en passant.

Luis de
Gongora.

Duelete de essa puente Mançanares ,

Mira que dize por ai la gente ,

Que no eres rio para media puente ,

Y que ella es puente para treinta mares.

Voila ce que c'est que le Mançanares , & voila aussi à peu près ce que c'est que la langue Castillane. Des termes vastes , & resonans ; des expressions hautaines & fanfaronnes ; de la pompe , & de l'ostentation par tout. Il n'en est pas de mesme de nostre langue : ses mots sont d'une grandeur raisonnable , comme ceux de la langue Latine ; ses expressions sont nobles & modestes tout ensemble ; elle fuit les façons de parler basses & les proverbes jusques dans le discours familier : mais elle abhorre aussi les termes empoullez , & le Phebus jusque dans le stile sublime. Elle a dequoy soutenir les matieres les plus fortes , & dequoy élever les plus foibles : le bon sens & la bienséance l'accompagnent par tout. Enfin je trouve presque autant de difference entre elle & la langue Espagnole , qu'il y en a entre une reine de

C

theatre ,

theatre, qui doit toute sa Majesté à la magnificence de ses habits ; & une veritable reine, laquelle a dans toute sa personne je ne sçay quel air majestueux, qui la fait toujours paroître ce qu'elle est, quelque habit qu'elle porte, & quelque action qu'elle fasse. Vous sçavez ce que dit le Tasse de son Herminie habillée en bergere & occupée aux exercices de la vie champêtre.

*Non copre habito vil la nobil luce,
E quanto è in lei d'altero e di gentile :
E fuor la maestà regia traluce*

Per gli atti ancor de l'essercitio humile

Mais la langue Italienne, dit Ariste, n'a rien de cette vaine grandeur, & de cet orgueil que vous reprochez à la langue Espagnole. Je l'avouë, reprit Eugene, mais avouëz aussi qu'elle va dans une autre extremité ; & qu'elle tombe dans l'enjouement en s'éloignant de la gravité & du faste. Y a-t-il rien de moins serieux que ces diminutifs qui luy sont si familiers ? ne diroit-on pas qu'elle ait dessein de faire rire avec ces *fanciulletto, fanciullino ; bambino, bambinello, bambinelluccio ; huometto, huomicino, huomicello ; dottorretto, dottorino, dottorello, dottoruzzo ; vecchino, vecchietto, vecchietino, vecchiuzzo, vecchiarello*. Ajoutez à cela les mesmes termi-

terminaisons , qui reviennent si souvent , & qui font une rime perpetuelle dans la prose. Le discours est quelquefois tout en *A*, & quelquefois tout en *O* : ou du moins les *O* , & les *A* se suivent de si près , qu'ils étouffent le son des *I*, & des *E*, qui de leur costé font aussi en quelques autres endroits une musique assez mal-plaisante.

De plus la langue Italienne aime extrêmement les jeux de paroles , les antitheses , & les descriptions : Elle s'égaye ; elle badîne mesme quelquefois dans les matieres les plus graves & les plus solides : Je parle de l'Italien & de l'Espagnol , tels qu'ils sont presentement dans les Auteurs modernes qui ont de la reputation en Italie & en Espagne. Le François est exempt de tous ces defauts , il garde un juste temperament entre ces deux langues , comme il n'a rien de l'esprit orgueilleux de l'une , il n'a rien aussi du genie enjouié de l'autre. Les *fontelette* , *montagnette* , *oyselet* , *ruisselet* , qui estoient des delicatesses dans le stile de nos vieux Auteurs , ne se peuvent supporter dans le langage d'aujourd'huy : on se mocqueroit bien maintenant d'un poëte qui diroit avec Belleau ,

Le gentil Rossignolet

Doucelet ,

C. 2

Décon-

Découpe deffous l'ombrage

Mille fredons babillards

Fretillars

Aux doux chant de son ramage.

De tous les diminutifs adjectifs, qui ont esté si en vogue autrefois, je n'en sçay pas un qui soit demeuré dans le bel usage. Nous avons horreur de *mignardelette*, *blondelette*. Pour les substantifs, outre *curvette*, *clochette*, & quelqu'autre terme de cette sorte, je ne sçache gueres qu'*amourette*, que nous ayons retenu. Car quoy que *tablette*, *lancette*, & plusieurs autres mots de cette rime ayent le caractere de diminutifs, ils n'en ont pas la signification, non plus que *bassinet* & *mantelet*. Ainsi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table, ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la verité à prendre ces mots dans leur première origine, ils sont des diminutifs de *table* & de *lance*, mais à regarder ce qu'ils signifient maintenant, selon l'usage, ils ne passent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu sa signification propre, & qui n'a plus que celle que la galanterie luy a donnée. Je dis le même de *bassinet*, & de *mantelet*: on dit le *bassinet* d'un fusil, & le *mantelet* d'un carrosse; mais on ne dit pas

pas *bassinet* pour dire un petit bassin : ni *mantelet* pour dire un petit manteau, si ce n'est en parlant de celui que les Evêques portent en des jours de ceremonie. Enfin si nous avons quelques diminutifs d'une autre espece, comme *aiglon*, *becassine*, *pigeonneau*, nous en avons peu, & nous n'avons pas la liberté d'en faire selon notre caprice, comme les Italiens qui en font autant qu'il leur plaist, & qui se plaisent tant à en faire.

Pour les rimes, nostre langue ne les peut souffrir dans la prose ; & elle n'a pas de peine à les éviter, parce que les terminaisons de ses mots sont fort differentes.

Au reste elle ne les évite pas seulement dans la chute des periodes, & dans la fin des membres qui composent les periodes ; elle les évite encore dans le commencement, & dans la suite du discours : & Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui aient un mesme son, pour rendre une periode vicieuse. Mais la langue Françoisë ne se contente pas dans la perfection où elle est, de rejeter les terminaisons tout-à-fait semblables, elle se garde mesme de tout ce qui approche de la rime, & de ce qu'on appelle consonances, comme *amertume & fortune*, *soleil & immortel*.

En quoy elle a peu de rapport , non seulement avec la langue Italienne ; mais encore avec la langue Latine qui affecte quelquefois ces sortes de rimes , jusqu'à s'en faire une espece d'ornement , qu'elle met au nombre de ses figures. Nostre langue est encore ennemie du jeu des paroles & de ces petites allusions que la langue Italienne aime tant.

A ce que je voy , dit Ariste , nostre langue est bien plus serieuse que je ne pensois. Elle l'est autant qu'elle le doit estre , reprit Eugene ; avec toute sa majesté elle est gâye & enjouée en de certaines rencontres : mais il y a toujours de l'honnesteté , & mesme de la sagesse , dans sa gayeté & dans son enjouement. Ses plaisanteries & ses débauches , si j'ose parler de la sorte , sont comme celles de ces personnes raisonnables qui ne s'oublient jamais , & à qui rien n'échappe contre la bien-seance , quelque liberté qu'elles se donnent. Dans nos bagatelles , dans nos folies ingenieuses , dans tout ce qu'on appelle jolies choses , que de noblesse , que d'élévation , que de bon sens ! Nostre langue y est en quelque façon plus admirable , que dans les grands ouvrages où la matiere la soutient ; où les choses donnent de la force & de la dignité aux paroles.

Mais

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en nostre langue, ajouta-t-il, c'est qu'estant si noble & si majestueuse, elle ne laisse pas d'estre la plus simple & la plus naïve langue du monde.

Vous voulez bien que pour vous faire mieux entendre ma pensée, je vous fasse souvenir que les langues n'ont esté inventées que pour exprimer les conceptions de nostre esprit : & que chaque langue est un art particulier de rendre ces conceptions sensibles, de les faire voir, & de les peindre : de sorte que comme les talens des peintres sont divers, les genies des langues le sont aussi. Il y a des peintres qui excellent en portraits, & qui expriment jusqu'aux mœurs & aux sentimens des personnes qu'ils peignent. Il y en a d'autres qui quelque habiles qu'ils soient, ont de la peine à attraper cet air qui distingue un visage de l'autre : Leurs couleurs sont éclatantes; leurs traits sont hardis; il y a de l'esprit, & une grande beauté d'imagination en tout leur dessein : mais ils n'observent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande, & leurs portraits ne sont pas fort ressemblans. Il en est de mesme à peu-près des langues : il y en a quelques-unes qui ne sont pas heureuses à peindre les pensées

au naturel. Telle est entre autres la langue Espagnolle. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne sont, & va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle mesure en ses metaphores ; elle aime passionnément l'hyperbole, & la porte jusqu'à l'excès. De sorte qu'on pourroit dire que cette figure est la favorite des Castillans, comme on a dit que l'ironie estoit la favorite de Socrate. Leurs livres sont pleins de ces metaphores hardies, & de ces hyperboles excessives. Un de leurs plus celebres Auteurs appelle un grand cœur, *un cœur geant, coraçon gigante*. Et celui d'Alexandre *un archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons estoit si à l'aise, qu'il y restoit encore de la place pour six autres. *Archicoraçon, pues cupo en un rincon del, todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis.*

Lorenzo
Gracian.

Pedro
Padilla.

Un bon poëte de ce païs-là, dit froidement, qu'il ne veut plus soupirer, parce qu'il craint que ses soupirs estant tout de feu n'embrasent le ciel, la terre, & la mer.

*Dexo de sospirar, por que recelo
Que siendo mis sospiros esparcidos,
Como del pecho salen encendidos
Abrasaran la tierra, mar, y cielo.*

Voila

Voila le genie Espagnol. La langue Italienne ne reüssit gueres mieux à copier les pensées. Elle n'enfle peut-estre pas tant les choses ; mais elle les embellit davantage. Elle songe plus à faire de belles peintures que de bons portraits ; & pourveu que ses tableaux plaisent , elle ne se soucie pas trop qu'ils ressemblent. Elle est de l'humeur de ces peintres fantasques qui suivent bien plus leur caprice qu'ils n'imitent la nature : ou pour mieux dire , ne pouvant parvenir à cette imitation , en quoy consiste la perfection des langues , aussi-bien que celle de la peinture , elle a recours à l'artifice , & fait à peu près comme cet apprentif , qui ne pouvant exprimer les charmes , & les traits d'Helene , s'avisa de mettre beaucoup d'or à son tableau : ce qui fit dire à son maistre qu'il l'avoit fait riche , ne l'ayant pû faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choses un certain air qui leur est propre , elle les orne , & les enrichit autant qu'elle peut. Mais ces ornemens , & ces enrichissemens ne sont pas de veritables beautez. Toutes ces expressions Italiennes si fleuries , & si brillantes , sont comme ces visages fardez qui ont beaucoup d'éclat , & qui n'ont rien de naturel. Il est vray que ces belles expressions

ont dequoy surprendre , & mesme quelquefois dequoy plaire ; mais après tout , ce sont de fausses beautez : & pour peu qu'on ait les yeux bons , on ne s'en laisse pas éblouir.

Il y a d'autres langues qui representent naïvement tout ce qui se passe dans l'esprit : Et entre celles qui ont ce talent , il me semble que la langue Françoisé tient le premier rang, sans en excepter la Grecque & la Latine. Il n'y a qu'elle à mon gré qui sçache bien peindre d'après nature, & qui exprime les choses précisément comme elles sont. Elle n'aime point les exagerations , parce qu'elles alterent la verité ; & c'est pour cela sans doute qu'elle n'a point de ces termes qu'on appelle *superlatifs* , non plus que la langue Hébraïque. Car *Grandissime* , *Bellissime* , *Habilissime* , dont les Provinciaux , & mesme quelques gens de la Cour se servent , ne sont point François : & pour *Illustrissime* , *Serenissime* , *Reverendissime* , *Generalissime* ; ce sont des termes établis , pour marquer les qualitez des personnes ; & non pas pour exagerer les choses.

Nostre langue n'use aussi que fort sobrement des hyperboles , parce que ce sont des figures ennemies de la verité : en quoy elle tient de nostre humeur franche

&

& sincere, qui ne peut souffrir la fausseté & le mensonge.

Pour la metaphore, elle ne s'en sert que quand elle ne peut s'en passer ; ou que les mots metaphoriques sont devenus propres par l'usage. Sur tout elle ne peut supporter les metaphores trop hardies : & nous ne sommes plus au temps du *zenit* de la vertu, du *solstice* de l'honneur, & de l'*apogée* de la gloire. Comme les jeunes personnes quelque bien-faites qu'elles soient ne plaisent point aux honnestes gens, si elles n'ont de la retenue & de la pudeur ; les metaphores les plus agreables ne sont point au gré de nostre langue, si elles ne sont fort modestes. Elle choisit bien celles dont elle use : elle ne les tire pas de trop loin, & ne les pousse pas trop loin aussi : elle les conduit jusqu'à un terme raisonnable : en quoy elle est encore bien differente de ses voisines qui portent toujours les choses à l'extremité. Car par exemple, si elles s'embarquent une fois en amour, elles ne manquent pas de prendre aussi-tôt pour phare, le flambeau de l'Amour mesme ; & pour étoille polaire, les yeux de la Beauté dont elles parlent : elles font voler les desirs à pleines voiles à la faveur du vent de l'esperance:elles agitent le navire de l'ame

des tourbillons de la crainte: & c'est grand hazard si elles ne le font échoüer à la fin contre le rocher d'un cœur insensible.

Ces metaphores continuées de la sorte, ou ces allegories, dont les Espagnols & les Italiens font leurs delices, sont des figures extravagantes parmi nous. Au reste nostre langue est si reservée dans l'usage des metaphores, qu'elle n'ose employer celles qui sont un peu fortes, si elle ne les adoucit, par *si j'ose dire; pour parler ainsi; pour user de ce terme; s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.*

Ce qu'il y a de remarquable en cecy, & ce qui fait voir plus que tout le reste la simplicité de la langue Françoise; c'est que la poésie n'est guere moins éloignée que la prose, de ces façons de parler figurées & metaphoriques. Les vers ne nous plaisent point s'ils ne sont naturels. Nous avons fort peu de mots poétiques; & le langage des poëtes François n'est pas comme celui des autres poëtes fort différent du commun langage. Nos Muses bien loin d'estre libres, & emportées comme celles d'Italie & d'Espagne, sans parler icy ni des Grecs, ni des Latins, nos Muses, dis-je, sont si sages & si retenues, qu'elles ne se permettent aucun excès. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette
fureur,

fureur, qui toute divine qu'elle est, fait dire aux autres assez souvent bien des folies. Ne seroit-ce point pour cela, dit Aristote, que les poëmes epiques ne réussissent pas tant en nostre langue; car comme ces sortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu & d'enthousiasme; des imaginations hardies; des expressions poëtiques, & fort élevées au dessus de la prose; il se peut bien faire que le genie de la langue Françoisë, ne s'accordant gueres avec tout cela, nos plus excellens poëtes ne peuvent parvenir en ce genre de poësie, à la perfection où les Grecs, les Latins, & les Italiens mesmes sont parvenus. Quoy qu'il en soit, reprit Eugene, il est certain que le stile metaphorique n'est bon parmi nous ni en prose, ni en vers.

Si cela est, dit Aristote, ceux qui n'appellent jamais les choses par leur nom, & qui ne parlent que par metaphore, ne parlent pas trop bien François. Ils sont aussi éloignez du caractere de nostre langue, repliqua Eugene, que les masques, qui courent les rues pendant le carnaval avec des habillemens bizarres, sont éloignez de nos modes.

Mais comme la langue Françoisë aime fort la naïveté, poursuivit-il, elle ne hait rien tant que l'affectation. Les termes trop

recherchez, les phrases trop élégantes, les périodes même trop compassées luy sont insupportables. Tout ce qui sent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte la choque; & un stile affecté ne luy déplaist gueres moins, que les fausses Precieuses déplaisent aux gens de bon goust, avec toutes leurs façons, & toutes leurs mines. Elle n'affecte jamais rien; & si elle estoit capable d'affecter quelque chose, ce seroit un peu de negligence; mais une negligende la nature de celle qui sied bien aux personnes propres, & qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierreries, & tous les autres ajustemens.

Bella ancor ch' incolta.

Sçavez-vous bien que nostre langue souffriroit plutôt des barbarismes que des affecteries; & qu'un Allemand qui écorche le François nous fait moins de peine, qu'un faux bel esprit qui ne dit que de beaux mots.

A ce compte, repartit Ariste, ceux qui raffinent eternellement sur le langage, sont bien ridicules. Ils le sont encore plus que vous ne pensez, repliqua Eugene: & pour moy je ne sçache rien qui dégoust davantage les personnes raisonnables, que le jargon de certaines femmes qui se servent à toute heure d'expressions extraordinaires

naires; & qui dans une conversation disent cent fois un mot qui ne fera que de naître.

Pour plaire, ajouta-t-il, il ne faut point avoir trop envie de plaire; & pour parler bien François, il ne faut point vouloir trop bien parler. Le beau langage ressemble à une eau pure & nette qui n'a point de goût, qui coule de source, qui va où la pente naturelle la porte; & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands, & qui y font mille différentes figures. Car la langue Française hait encore tous les ornemens excessifs: elle voudroit presque que ses paroles fussent toutes nuës, pour s'exprimer plus simplement; elle ne se pare qu'autant que la nécessité & la bienséance le demandent.

D'alta belt à, mà sua belt à non cura;

O tanto sol quant' honest à s'infregi.

Cette simplicité qu'elle cherche luy fait haïr la composition des mots. Elle ne sçait ce que c'est que de faire un mot d'un nom & d'un verbe, ou de deux noms joints ensemble. Le sommeil *charme-soucy*, le Ciel *porte-flambeaux*, le vent *chasse-nuë*, l'abeille *suce-fleurs*, les fleurs *souesve-flairantes*, les Dieux *chevre-pieds*, sont des dictions monstrueuses dans le langage moderne. Il y a longtems que nous avons
ban-

banni toutes ces sortes d'adjectifs de nostre prose, & de nos vers. Et pour les substantifs, il n'est demeuré ce me semble que *crevecœur*, *bontefeu*, & quelques autres en petit nombre qu'on a jugez necessaires. Que si nostre langue n'a rien en cela du genie de la langue Grecque, qui doit ses principales beautez à la composition; elle a beaucoup du genie de la langue Hebraïque, qui n'a presque point de composez.

Sa simplicité paroist aussi en ce qu'elle fuit avec beaucoup de soin ce qu'on appelle communément *phrases*. Les expressions simples & communes luy sont les plus agreables: & pour les phrases dont elle use, elle veut que les termes qui les composent soient propres & bien-choisis; qu'il y ait de la proportion entre eux; qu'ils soient faits en quelque façon l'un pour l'autre, & que leur alliance soit autorisée par l'usage. De sorte qu'il n'y a rien de plus contraire à la pureté du langage, que de ne pas bien assembler ces termes; ni rien de plus aisé, que de faire une méchante phrase de deux bons mots.

Ce que vous dites me fait souvenir, dit Ariste, d'une illustre Personne, à qui nostre siecle doit une partie de sa politesse, & qui n'a pas peu contribué à l'embellissement de nostre langue, On luy montra

un

un jour je neſçay quelle piece Françoisẽ, où les regles de la pureté, dont nous parlons, n'eſtoient pas fort bien observées; & on luy demanda son sentiment ſur quelques phraſes particulieres. *Ces mots-là, dit-elle en ſouïrant, ſont je croy bien étonnez de ſe voir enſemble, car apparemment ils ne s'y ſont jamais veüs.*

Mais pour vous dire tout ce que je penſe de la naïveté de noſtre langue, continua Eugene, il faut que je vous diſe une remarque, que j'ay faite il y a long-temps, & qu'un Homme de merite a faite auſſi dans ſes belles diſſertations des *Avantages de la langue Françoisẽ ſur la langue Latine*. C'eſt que la langue Françoisẽ eſt peut-eſtre la ſeule, qui ſuive exactement l'ordre naturel, & qui exprime les penſées en la maniere qu'elles naiſſent dans l'eſprit. Je vous prie de m'entendre. Les Grecs & les Latins ont un tour irregulier; pour trouver le nombre & la cadence, qu'ils cherchent avec tant de ſoin, ils renverſent l'ordre dans lequel nous imaginons les choſes: ils finiffent le plus ſouvent leurs periodes, par où la raiſon veut qu'on les commence. Le nominatif qui doit eſtre à la teſte du diſcours ſelon la regle du bon ſens, ſe trouve preſque toûjours au milieu ou à la fin.

Les

Les Italiens & les Espagnols font à peu près le mesme : l'elegance de ces langues consiste en partie dans cet arrangement bizarre ; ou plutôt, dans ce desordre , & cette transposition étrange de mots. Il n'y a que la langue Françoisé qui suive la nature pas à pas , pour parler ainsi ; & elle n'a qu'à la suivre fidèlement, pour trouver le nombre & l'harmonie , que les autres langues ne rencontrent que dans le renversement de l'ordre naturel.

La merveille est, que dans la poésie mesme où toutes les langues ont plus de liberté, elle garde cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la verité dans un poëme heroïque, les transpositions legeres qui donnent aux vers de la grace , & de la force : mais elle condamne dans toutes sortes de poësies, les transpositions violentes, qui rendent les vers rudes & obscurs.

Vostre remarque est judicieuse , & bien fondée , répondit Ariste. Mais n'avez-vous point aussi remarqué , poursuivit-il, que de toutes les prononciations, la nostre est la plus naturelle , & la plus unie. Les Chinois , & presque tous les Peuples de l'Asie chantent ; les Allemans rallent ; les Espagnols declament ; les Italiens soupi-
rent ; les Anglois sifflent. Il n'y a proprement que les François qui parlent : & cela
vient

vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accents sur les syllabes qui precedent la penultième: car ce sont ces sortes d'accents, qui empeschent que le discours ne soit continué d'un mesme ton.

Mais d'où vient, pensez-vous, dit Eugene, que les femmes en France parlent si bien? N'est-ce pas parce qu'elles parlent naturellement & sans nulle étude? Il est vray, reprit Ariste, qu'il n'y a rien de plus juste, de plus propre, & de plus naturel, que le langage de la plupart des femmes Françoises. Les mots dont elles se servent, semblent tous neufs, & faits exprés pour ce qu'elles disent, quoy qu'ils soient communs: & si la nature elle-mesme vouloit parler, je croy qu'elle emprunteroit leur langue pour parler naïvement.

Difons encore, ajoûta Eugene, que la langue Françoisse a un talent particulier, pour exprimer les plus tendres sentimens du cœur: cela paroist jusques dans nos chansons qui sont si passionnées & si touchantes; & où le cœur a bien plus de part que l'esprit, quoy qu'elles soient infiniment spirituelles; au lieu que la plupart des Italiennes & des Espagnoles, sont pleines de galimatias, & de Phebus: le soleil, & les étoiles ne manquent gueres d'y entrer. Je dirois presque que nostre langue est la
lan-

68 LA LANGUE FRANÇOISE.
langue du cœur ; & que les autres sont plus propres à exprimer ce qui se passe dans l'imagination , que ce qui se passe dans l'ame. Le cœur ne sent point ce qu'elles disent , & elles ne disent point ce que le cœur sent.

Cette naïveté, qui est le propre caractère de nostre langue , est accompagnée d'une certaine clarté , que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus opposé au langage d'aujourd'huy , que les phrases embarassées ; les façons de parler ambiguës ; toutes les paroles qui ont un double sens ; ces longues parenthèses, qui rompent la liaison des choses ; le mauvais arrangement des mots , lorsqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure , & qu'on met quelques termes entre ceux qui se suivent naturellement.

Il faut avouer, dit Ariste, que les transpositions font un étrange embarras dans les autres langues. L'obscurité de leurs Auteurs vient de là en partie: on a souvent de la peine à en démêler le sens , parce que le sens & les paroles ne s'accordent pas. Ainsi je comprends aisément, que nostre construction reguliere ne contribue pas peu à la netteté du stile , & à la clarté du discours. C'est aussi pour l'amour de
cette

cette clarté & de cette netteté, que nostre langue repete quelquefois les mesmes mots; qu'elle n'oublie jamais les articles qui ostent l'équivoque, & qui déterminent le sens.

Mais ce que j'admire le plus en elle, dit Eugene, c'est qu'elle est claire sans estre trop étendue. Il n'y a peut-estre rien qui soit moins à son goust que le stile Asiatique. Elle prend plaisir à renfermer beaucoup de sens en peu de mots. La brieveté luy plaist; & c'est pour cela qu'elle ne peut supporter les periodes qui sont trop longues, les epithetes qui ne sont point nécessaires, les purs synonymes qui n'ajoutent rien au sens, & qui ne servent qu'à remplir le nombre. En quoy elle me semble plus exacte que la langue Latine mesme, qui ne hait pas les synonymes, ni les longues periodes: & en cela elle est aussi-bien différente de la langue Grecque, qui outre les synonymes & les longues periodes, a tant d'epithetes inutiles, & tant de particules superflues. Le premier soin de nostre langue est de contenter l'esprit, & non pas de chatouiller l'oreille. Elle a plus égard au bon sens, qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois, rien ne luy est plus naturel qu'une brieveté raisonnable. Et cela est fondé en quelque façon sur nostre
lu-

humeur. Car le langage fuit d'ordinaire la disposition des esprits ; & chaque nation a toûjours parlé selon son genie. Les Grecs , qui estoient gens polis & voluptueux , avoient un langage delicat , & plein de douceur. Les Romains , qui n'aspiroient qu'à la gloire , & qui sembloient n'estre nez que pour gouverner , avoient un langage noble , & auguste ; ce qui a fait dire à un Pere de l'Eglise , que la langue Latine est une langue fiere & imperieuse , qui commande plutôt , qu'elle ne persuade. Le langage des Espagnols se sent de leur gravité , & de cet air superbe qui est commun à toute la nation. Les Allemans ont une langue rude & grossiere ; les Italiens en ont une molle & effeminée , selon le temperament & les mœurs de leur païs. Il faut donc que les François , qui sont naturellement brusques , & qui ont beaucoup de vivacité & de feu , ayent un langage court & animé , qui n'ait rien de languissant. Aussi nos Ancestres , qui estoient plus prompts que les Romains , accourcirent presque tous les mots qu'ils prirent de la langue Latine ; & pour les monosyllabes , qui ne peuvent estre abregez , ou ils n'y changerent rien du tout , ou ils les changerent en d'autres monosyllabes : ainsi ils conserverent, *si, non, plus,*

tit,

tu, es, est; & ils firent de me, te, vos, nos, moy, toy, vous, nous.

Au reste, nous avons trouvé le secret de joindre la brièveté, non seulement avec la clarté, mais encore avec la pureté & la politesse. Les autres langues ne s'accoutument gueres d'un stile coupé. Senèque & Tacite, qui donnent dans ce stile-là, & qui abandonnent tout-à-fait celui de Cicéron, & de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté; ni toutes les graces de leur langue. Thucydide, qui est de tous les Historiens Grecs le plus serré & le plus précis, n'est pas seulement obscur d'ordinaire; mais encore, si nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnasse, il se sert quelquefois de façons de parler assez vicieuses. *In judicio de Thucyd.* Parmi les Italiens, le Malvezzi, qui a une maniere d'écrire concise & sententieuse, n'écrit pas selon les regles de l'Academie *della Crusca*. Pour les Espagnols, vous sçavez que tous leurs Auteurs sont diffus; & que leur langue demande une grande étendue de pensées & de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux, ont un stile également serré & poli: ils joignent dans le François, la pureté de Cesar & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque chose de celles des Oracles; sans en avoir l'obscurité ni l'em-

72 LA LANGUE FRANÇOISE.
l'embarras, elles en ont la brieveté ; & la force. Ce caractère paroît admirablement dans quelques ouvrages de Balzac, de Voiture, de Sarasin & de Costar. Voilà un des plus considérables avantages de notre langue sur toutes les autres, & particulièrement sur la langue Castillane.

Vrayment, dit alors Ariste, si Charles-Quint revenoit au monde , il ne trouveroit pas bon que vous missiez le François au dessus du Castillan , luy qui disoit, que s'il vouloit parler aux Dames , il parleroit Italien ; que s'il vouloit parler aux hommes, il parleroit François ; que s'il vouloit parler à son cheval , il parleroit Allemand ; mais que s'il vouloit parler à Dieu, il parleroit Espagnol. Il devoit dire sans façon, reprit Eugene, que le Castillan estoit la langue naturelle de Dieu , comme le dit un jour un sçavant Cavalier de ce pais-là , qui soutint hautement dans une bonne compagnie, qu'au Paradis terrestre le serpent parloit Anglois ; que la femme parloit Italien ; que l'homme parloit François ; mais que Dieu parloit Espagnol. Pleût à Dieu, repartit Ariste, que les choses se fussent passées de la sorte : Car enfin si le serpent & Eve eussent parlé deux langages differens , peut-estre qu'ils ne se seroient pas entendus : mais par malheur

heur pour nous , ils ne s'entendirent que trop bien ; & c'est ce qui me fait un peu douter de la verité de l'histoire.

Après tout, continua Eugene, Charles-Quint avoit une grande idée de nostre langue: il la croyoit propre pour les grandes affaires, & il l'appelloit *langue d'Estat*, Perrouina. selon le témoignage du Cardinal du Perron. C'est peut-estre pour cela , qu'il luy fit l'honneur de se servir d'elle dans la plus celebre action de sa vie. L'Histoire des guerres de Flandres nous apprend, qu'il parla François aux Etats de Bruxelles , en remettant tous ses Royaumes entre les mains de Philippes I I. Mais accordons à l'Empereur, & au Cavalier Castillan , repartit Ariste , que leur langage est le langage des Dieux ; pourveu qu'ils nous accordent, que le nostre est le langage des hommes raisonnables qui n'ont rien de grossier, & de barbare. Strada de Bello Belgico lib. 1.

Voila en deux mots le portrait de nostre langue, repliqua Eugene ; j'ajoute seulement pour expliquer vostre pensée , que le François est infiniment éloigné de la rudesse de toutes les langues du Nort, dont la plupart des mots écorchent le gozier de ceux qui parlent , & les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *VV*, ces doubles *ff*, ces doubles *KK*, qui regnent dans tou-

D

tes

tes ces langues-là ; toutes ces consonnes entassées les unes sur les autres , sont horribles à prononcer , & ont un son qui fait peur. Le mélange des voyelles , & des consonnes dans le François fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aspiration forte , ny aucune de ces lettres , que les doctes nomment *Gutturales*. Il n'y a rien de plus agreable à l'oreille que nôtre *E* muet , que toutes les autres langues n'ont point , & qui finit la plupart de nos mots. Il fait les rimes feminines , qui donnent une grace singuliere à nostre poésie. Nous prononçons l'*u* , doucement , & comme une simple voyelle , au lieu que les étrangers le prononcent comme *ou* , qui a un son bien plus rude. Nous avons de la peine à souffrir l'arencontre des voyelles qui ne se mangent point , quand elle a quelque chose de choquant ; & nous avons mieux aimé établir un solecisme , en disant *mon ame* , *mon épée* , que de dire selon les regles de la Grammaire , *ma ame* , *ma épée*. En prononçant plusieurs mots , nous changeons , *oi* en *e* , pour en rendre la prononciation plus aisée & plus coulante. Ainsi quoy-que nous écrivions , *paroistre* , *faisoit* , *croiance* , nous prononçons *parestre* , *faiset* , *creance*.

Ajoutez à cette douceur des lettres &
des

des mots, le nombre & la cadence des périodes. Car quoy que nostre langue ait plus égard au sens qu'à la cadence, comme je disois tout à l'heure, elle ne laisse pas d'estre aussi nombreuse que les langues anciennes. Il y a dans le stile de nos bons Auteurs, je ne sçay quoy d'harmonieux qui flatte l'esprit & l'oreille en mesme temps, si bien que la langue Françoisé a tout ensemble la majesté de la langue Latine, & la douceur de la langue Grecque.

Mais parce que les musiques trop douces ne plaisent gueres; & que les grandes delicateffes sont insipides: nostre langue a soin d'éviter dans la prose les cadences trop mesurées; les vers ou les demi-vers qui se suivent; les chutes molles, & languissantes à la fin des périodes. Ses paroles ne sont pas toutes de soye, comme celles dont un sage politique vouloit qu'on se servist en parlant aux Princes, ni toutes de miel, comme celles d'un Auteur Grec, qui a esté appelé pour cela, *voix de miel*, & *langue de miel*. Ce qu'elle a de doux & de delicat est soutenu par ce qu'elle a de fort & de masse. Ainsi elle n'a ni la durezza de la langue Allemande, ni la mollesse de la langue Italienne: & on peut la comparer à ces anciennes Heroïnes, qui avoient toute la douceur de leur

sexe, & toute la force du nostre ; & qui de plus n'estoient pas moins chastes que vaillantes. Car c'est encore par là que nostre langue leur ressemble.

Quoy que nos mœurs ne soient peut-estre pas plus pures que celles de nos voisins, nostre langue est beaucoup plus chaste que les leurs ; à prendre ce mot dans sa propre signification ; elle rejette non seulement toutes les expressions qui blessent la pudeur, & qui salissent tant soit peu l'imagination ; mais encore celles qui peuvent estre mal interpretées : sa pureté va jusques au scrupule, comme celle des personnes qui ont la conscience tendre, & auxquelles l'ombre mesme du mal fait horreur ; de sorte qu'un mot cesse d'estre du bel usage, & devient barbare parmi nous, dès qu'on luy peut donner un mauvais sens. L'Italien & l'Espagnol n'ont garde d'estre si severes, ni si scrupuleux.

Je conclus de tout ce que nous avons dit jusqu'à cette heure, poursuit Ariste, que les trois langues modernes qui ont le plus de vogue dans le monde, n'ont gueres de rapport l'une avec l'autre. Il est vray, dit Eugene, que leurs caracteres sont aussi differens, que si elles n'avoient pas la mesme origine. Car pour vous dire encore un mot là-dessus, & pour vous exprimer

mer par des comparaisons sensibles tout ce que je pense de ces trois langues, qui viennent toutes trois du Latin, comme de leur source : l'Espagnol, à mon avis, ressemble à ces fleuves, dont les eaux sont toujours grosses & agitées; qui ne demeurent gueres renfermez dans leur liét; qui se débordent souvent, & dont les débordemens font un grand bruit, & un grand fracas. L'Italien est semblable à ces ruisseaux qui gazouillent agreablement parmi les cailloux; qui serpentent dans des prairies pleines de fleurs; qui s'enflent néanmoins quelquefois, jusqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue Francoise est comme ces belles rivières, qui enrichissent tous les lieux par où elles passent; qui sans estre ni lentes, ni rapides roulent majestueusement leurs eaux, & ont un cours toujours égal.

Mais puisque la langue Latine, reprit Ariste, est la mere de ces trois langues; ne pouvons-nous pas dire, que ce sont trois sœurs qui ne se ressemblent point, & qui ont des inclinations fort contraires, comme il arrive souvent dans les familles. Je ne vous diray pas précisément laquelle des trois est l'aînée, car le droit d'aînesse n'y fait rien, & nous voyons tous les jours des cadettes qui valent bien leurs aînées.

Ainsi pour ne parler que de leurs genies sans rien decider de leur naissance, il me semble que la langue Espagnole est une orgueilleuse qui le porte haut ; qui se pique de grandeur ; qui aime le faste, & l'excès en toutes choses. La langue Italienne est une coquette toujours parée & toujours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, & qui se plaist beaucoup à la bagatelle. La langue Françoise est une prude ; mais une prude agreable, qui toute sage & toute modeste qu'elle est, n'a rien de rude ni de farouche. C'est une fille qui a beaucoup de traits de sa mere, je veux dire de la langue Latine. Je n'entends pas par la langue Latine, la langue qu'on parloit au temps de Neron, & sous les autres Empereurs qui le suivirent : j'entends celle qu'on parloit au temps d'Auguste, dans le siecle de la belle Latinité : & je dis que nostre langue dans la perfection où elle est, a beaucoup de rapport avec la langue Latine de ce temps-là. Pour peu qu'on les examine toutes deux, on verra qu'elles ont le mesme genie & le mesme goust : & que rien ne leur plaist tant qu'un discours noble & poli ; mais pur, simple, naturel, & raisonnable.

Je croyois, dit Ariste, que la langue Italienne eust plus de conformité avec la langue

langue Latine que la nostre. Car outre qu'elle a retenu la pluspart des terminaisons Latines, elle a succédé dans toute l'Italie à la langue des anciens Romains. Si j'osois vous dire ma pensée là-dessus, répondit Eugene, je vous dirois qu'il n'y a peut-estre rien de plus opposé au langage de Cesar & de Cicéron, que celui qu'on parle maintenant à Rome; & que comme les Italiens sont un peu differents de ces illustres Romains, qui estoient autrefois les maîtres du monde, l'Italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuse langue Romaine, qui estoit la langue de l'Empire sous le regne des premiers Césars. La langue qu'on parle presentement en Italie est d'autant moins semblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en est une corruption plus sensible; & si elle luy ressemble en quelque chose, ce n'est pas tant, comme une fille ressemble à sa mere, que comme les singes ressemblent à l'homme, sans avoir rien de ses qualitez ni de sa nature. Cette ombre de ressemblance est un defect plutôt qu'une perfection. Les singes seroient moins difformes & moins ridicules, s'ils ne nous ressembloient point du tout. Ce n'est pas dans les terminaisons, & precisément dans les mots, que la langue Françoisse est

80 LA LANGUE FRANÇOISE.
conforme à langue du siecle d'Auguste;
c'est particulièrement dans le stile, & dans
ce caractere de majesté, de politesse, de
pureté, & de bon sons qui se remarque aux
Auteurs de ce temps-là, & aux bons écri-
vains de celuy-cy.

Je pourrois ajoûter que nostre langue
est capable de toutes choses, aussi-bien que
la Latine, & la Grecque. Nous avons noi-
seulement des Lettres, des Pieces de Thea-
tre, & des Satyres, qui valent bien celles
des Grecs & des Romains; mais aussi des
Harangues, des Panegyriques, & des Plai-
doyers qui approchent assez de l'eloquen-
ce d'Athenes & de Rome: & si nous n'a-
vons point encore d'Histoire generale,
qui vaille celle de Tite-Live; ni de poë-
me Epique, qui soit de la force de l'Encide;
j'ose dire, quoy que vous en pensiez, que
ce n'est pas tant la faute de la langue, que
celle des Historiens, & des Poëtes. Si tel
que je connois avoit entrepris d'écrire
l'histoire de France, & de composer un
poëme heroïque; peut-estre que nous
égalerions les Anciens, & que nous au-
rions en un mesme Auteur nostre Tite-
Live, & nostre Virgile.

Erasme n'avoit pas si bonne opinion de
nostre langue que vous, dit Ariste, luy qui
disoit que quand il vouloit parler d'une
matic-

matiere solide , il parloit Latin ; mais que quand il vouloit parler de bagatelles, il parloit François ou Hollandois. Je pourrois vous répondre , reprit Eugene, que nostre langue n'estoit pas dans la perfection où elle est, lors-qu'Erasme a dit cela. Mais j'aime mieux dire , qu'un étranger n'est pas un bon juge de ces sortes de choses ; qu'un Hollandois a bien la mine de confondre le François avec le Wallon ; & qu'un homme qui a fait le procès au maistre de la langue Latine , ne doit pas estre écouté , quand il parle mal de la nôtre.

Ad garrandum de quibuscumque nugis, sufficit mihi sermo Gallicus, aut Batavicus.

Erasm. in Cicero-niano.

Après tout, repartit Ariste, nostre langue estant aussi pauvre qu'elle est , je ne sçay comment vous osez la faire tant valloir , & la mettre en parallele avec la Latine , que Cicéron estime plus riche que la Grecque. Croyez-moy, repliqua Eugene, la langue François n'est pas si pauvre que l'on pense. Ceux qui se plaignent de sa pauvreté , devroient peut-estre se plaindre de leur ignorance , ou de la sterilité de leur esprit. Car enfin elle est abondante en toutes sortes de termes , & de façons de parler : elle en a pour le discours familier , & pour l'éloquence ; pour le stile mediocre , & pour le stile sublime ; pour le serieux , & pour le burlesque ; pour la

Ita sentio, ac scilicet dissereui, Latinam linguam non modo non inopem, sed locupletior esse quam Græcam. Cic. 1. de finib.

chicane mesme, & pour les affaires. On ne demeure jamais court, on exprime tout ce qu'on veut en nostre langue quand on la sçait bien.

Il n'y a point d'art dont nous n'ayons les mots propres: mais il y en a deux, dont les François seuls semblent avoir une connoissance parfaite, selon la remarque d'un sçavant homme du siecle passé. Ces deux arts sont la Venerie, & la Fauconnerie. Comme les François s'y sont adonnez de tout temps plus que les autres nations, & que nos Rois y ont toujours pris plaisir, parce que ce sont des divertissemens nobles, & des exercices qui servent d'apprentissage à la Guerre; la langue Françoise a des mots singuliers, pour exprimer tout ce qui regarde l'un & l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de venerie, en comparaison de la nostre: les Italiens & les Espagnols ne font que begayer au prix de nous, quand ils parlent de la chasse des bestes fauves. Pour la fauconnerie, elle a esté inconnuë aux Grecs & aux Latins, de la maniere dont nous la pratiquons. Tous leurs livres ne peuvent pas seulement fournir un mot propre pour la nommer; bien loin de nous en apprendre tous les termes. La plupart des langues étrangères sont assez pau-

pauvres en ces sortes de mots. Il n'y a proprement que la langue François qui ait dequoy parler à fond d'un exercice si divertissant & si noble ; & cela vient apparemment , de ce que les François ont inventé , ou du moins perfectionné cet art, qui estoit en vogue dans la France dès le temps de Chilperic , au rapport de Gregoire de Tours ; & dont la noblesse François a toujours fait une profession particuliere, témoin le proverbe ancien ,

D'oiseaux , de chiens , d'armes , d'amours ,

Pour un plaisir mille douleurs.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiseaux*, composé par Gaces de la Vigne, Gentilhomme de merite qui florissoit sous le regne de Philippes de Valois ; sans parler du livre de Gaston Phebus , où toutes les choses, qui appartiennent à la chasse de l'oiseau, sont décrites si exactement. Notre langue a profité plus que vous ne pensez de ces exercices. Car certains termes propres de la Venerie , & de la Fauconnerie , ont esté transportez ailleurs fort elegamment , comme *suiivre les traces , estre aux abois, rendre les derniers abois , prendre l'essor, leurre, leurrer, prendre le change, reclamer*. Sçavez-vous bien que le mot de *niais*, se dit proprement du faucon , ou d'un au-

tre oiseau de proye, qui n'a point encore volé, & qui a esté pris au nid. *Hagard* est opposé à *niais* en langage de chasse, quoy que dans le langage ordinaire il signifie quelque autre chose que *déniaisé*. Sçavez-vous bien encore que *debonnaire*, est un mot tiré de cet art, & qu'il vient, selon Henri Estienne, de *Bonne* & d'*Aire*, qui signifie le nid de l'oiseau, comme qui diroit de bon lieu, de bonne naissance, & de bon naturel. Je ne vous dis rien d'*emerilloné*, & de *hobreau*: car ces mots-là ne font pas trop du bel usage; & l'on ne s'en sert qu'en plaisantant dans le discours familier, pour marquer un esprit éveillé; & un petit gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler; il n'y a peut-estre que nostre langue, qui ait des termes pour signifier tout ce qui appartient à la monnoye: & si je ne craignois de vous fatiguer, je vous ferois un détail dont vous seriez surpris: car j'ay eu autrefois la curiosité de lire les livres, & de consulter les experts sur cette matiere. Quand je n'aurois jamais oui parler de *grenaille*, ni de *flaon*, dit Ariste, je vous en croirois sur vostre parole. Mais avec tout cela, ajouta-t-il, il vaudroit mieux que nostre langue ne fust pas si riche en

tgr-

termes de chasse , & de monnoye ; & qu'elle le fust un peu plus en d'autres termes essentiels , & necessaires au commerce de la vie. Car , à ne nous point flatter , il y a bien des choses que nous ne sçaurions dire qu'avec plusieurs paroles , parce que le mot propre nous manque.

A la verité , reprit Eugene , il nous manque quelques mots propres ; mais nostre langue ne merite pas pour cela le reproche que vous luy faites. Autrement la langue Latine seroit une langue pauvre ; toute riche qu'elle est , elle manque de beaucoup de termes que nous avons , & qui sont assez communs. Elle ne peut exprimer en un mot , *reconnoissance* , *ingratitude* , *remercement* , *indifference* , & *froidueur* à l'égard d'une personne , *fraischeur* , *frais* , *ininteressé* , *desinteressé* , *desinteressement* , *preference* , *preseance* , *conquerant* , *conquestes* , *intrigues* , *compliment* , *possible* , *impossible* , *indépendant* , *insolvable*. Je parle toujours de la langue du siècle d'Auguste , avec laquelle j'ay comparé la nostre ! Je pourrois néanmoins étendre ce que je dis au Latin des siècles suivans , notwithstanding la corruption qui commença à s'introduire alors dans la langue. Car si vous y avez fait reflexion , l'abondance n'est pas toujours la marque de la perfection des

86 LA LANGUE FRANÇOISE.
langues. Elles s'enrichissent à mesure qu'elles se corrompent, si leur richesse consiste précisément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de soin qu'on apporte à choisir les termes propres, & usitez; & par la liberté qu'on se donne, de dire tout ce qu'on veut, sans avoir égard à l'usage, ni au genie de la langue. Ainsi à mesurer la richesse de la langue Latine par le nombre des locutions, elle estoit plus riche sous Domitien & sous Trajan, que sous les premiers Empereurs. Suetone, Tacite, Pline le Jeune ont des termes, & des phrases qui ne se trouvent point dans Cicéron, ni mesme dans Seneque. *Impossibilis*, dont Quintilien se sert sans façon, n'estoit pas un mot Latin dans le temps que la langue Latine estoit florissante; de sorte que pour dire en ce temps-là qu'une chose estoit impossible, il falloit prendre un tour, & exprimer avec une phrase ce que nous disons en un mot.

Mais ces termes, *possible, impossible, indépendant, reconnaissance, ingratitude*, viennent du Latin, dit Ariste: nostre langue ne les a pas de son fonds; ce sont des biens étrangers qui ne luy appartiennent pas. Quand cela seroit, repartit Eugene, il ne s'ensuit pas que nostre langue soit aussi pauvre que vous dites. Un Prince qui a beau-

beaucoup d'or, & d'argent dans ses coffres, ne laisse pas d'estre riche, quoy que cet or, & cet argent ne naissent pas dans les terres de son Estat. Ceux qui volent le bien d'autrui, s'enrichissent à la verité par des voyes injustes, mais ils s'enrichissent néanmoins; & je n'ay jamais ouï dire, que les partisans fussent moins à leur aise après avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en sommes pas en ces termes-là. Nous parlons d'une fille qui jouit de la succession de sa mere; c'est à dire de la langue Françoisse qui tient sa naissance & ses richesses de la langue Latine. Que si cette fille a fait valoir par son industrie, & par son travail, le bien que sa mere luy a laissé en partage: si un champ qui ne rapportoit rien, est devenu fertile entre ses mains: si elle a trouvé dans une mine, des veines qu'on n'y avoit pas encore découvertes: je ne voy pas, à vous dire le vray, qu'elle en soit plus pauvre ni plus miserable.

Au reste, les mots que nous n'avons pas, sont remplacez par des expressions si belles, & si heureuses, qu'on n'a pas sujet de regretter ce qui nous manque. Mais parce que pour estre riche, ce n'est pas assez d'avoir précisément ce que la necessité demande; & qu'il faut avec cela avoir quantité de choses dont on puisse se passer:

outre

outre les termes communs & nécessaires, nous en avons de rares & d'exquis, qui comme des habits précieux servent non seulement à revestir, mais encore à orner les pensées : nous avons de plus, mille tours, & mille manieres pour exprimer une mesme chose.

Cependant, dit Ariste, on a retranché de nostre langue une infinité de mots, & de phrases ; & apparemment cela ne l'a pas enrichie. Ne pensez pas vous en moquer, repliqua Eugene : c'est par ce retranchement qu'on l'a perfectionnée, & qu'on en a fait une langue également noble & delicate. La nature ne donne pas la delicateffe, & la dernière perfection aux choses qu'elle produit, elle laisse faire cela aux arts. C'est à l'industrie des hommes à purifier les métaux, à polir les marbres, & les pierres précieuses. Cela ne se fait qu'en retranchant ce qu'il y a de grossier dans ces minéraux. On demesse l'or de la terre, & on luy oste sa crasse pour le rendre pur : on donne mille coups de ciseau à une piece de marbre, pour en faire une belle statue : il faut tailler & nettoyer un diamant, afin qu'il ait cette pureté, & ce feu qui fait tout son prix. Ainsi pour polir, pour épurer, pour embellir nostre langue, il a fallu nécessairement en re-
tran-

trancher tout ce qu'elle avoit de rude & de barbare. Nous devons un si utile retranchement aux soins de l'Academie Françoisise, qui se proposa pour but dès sa naissance, de nettoier la langue des ordures qu'elle avoit contractées dans la bouche du peuple, & des courtisans ignorans ou peu exacts. C'est ce qu'elle dit elle-mesme, dans le discours de son projet qu'elle presenta au Cardinal de Richelieu un peu avant son établissement: & c'est aussi ce qu'elle fit ensuite avec tant de succès; qu'on peut dire de cette illustre Compagnie, qu'en retranchant de nostre langue de vieux mots, & de vieilles phrases, elle y a ajouté de nouvelles-beautez, & de nouveaux ornemens: ce qui a esté assez bien exprimé par une devise qui a pour Corps une lime, & pour Ame ces paroles,

Addo dum detraho.

Si le bon-homme Henri Estienne vivoit encore, dit Ariste en riant, il sçauroit mauvais gré à Messieurs de l'Academie d'avoir fait le procès à *iceluy*, & à *icelle*; & d'avoir condamné absolument, *ains*, *jaçoit*, *comme*, *ainsi soit que*, luy qui pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liste des mots François qui signifient *avare*, & en compte jusqu'à onze ou douze, qui sont si je m'en souviens bien,

AVARI-

*De la pre-
cellence
du langa-
ge Fran-
çois.*

*avaricieux , échars , taquin , tenant , trop
tenant , chiche , chiche-vilain , pinse-maille ,
racle-denare , serre denier , pleure-pair , ser-
re-miette.* Eh mon Dieu , interrompit
Eugene , que dites vous là ? Si la langue
Françoise n'estoit riche qu'en ces sortes de
mots , ce seroit en verité une pauvre lan-
gue : cela s'appelle étaller des haillons ; &
non pas faire montre de ses richesses. Ce
n'est pas avoir appauvri la langue , que
d'en avoir retranché ces vilains mots. On
n'est pas moins riche pour avoir tout son
bien en pierreries ; & , à mon avis , ce n'est
pas une marque d'indigence , que de s'estre
défait d'une infinité de choses inutiles , &
embarrassantes.

Mais comme les langues ressemblent
non seulement aux statues , dont l'on re-
tranche toujours quelque chose pour les
achever ; mais encore aux tableaux , où
l'on ajoute toujours quelque chose pour
les finir ; on a beaucoup enrichi la langue
Françoise depuis quelques années , soit en
faisant des mots nouveaux & de nouvelles
phrases : soit en renouvelant quelques
termes & quelques phrases , qui n'estoient
pas fort en usage.

Vous me feriez plaisir , dit Ariste , de
m'apprendre quelques-unes de ces expres-
sions nouvelles ; car ayant demeuré assez
long-

long-temps dans les Provinces, & mesme hors du Royaume, elles ne seront peut-estre pas venuës jusqu'à moy. Si vous n'en avez rien appris, repliqua Eugene, ni par le commerce des honnestes gens de Province, qui vont à Paris presque tous les ans, & qui en rapportent toutes les nouveautez; ni par la rencontre des personnes de condition qui ont passé par ce país en voyageant; ni par les lettres de vos amis; vous les avez asseurément inventées vous-mesme, ou bien elles vous ont esté inspirées. Car vous vous en servez tous les jours en parlant, & en écrivant, comme si vous n'estiez jamais sorti de Paris. Comme je m'en fers, reprit Aristote, sans m'en appercevoir, & sans y entendre finesse, vous m'obligerez de me les faire connoître, & de me dire precisément quelles sont ces façons de parler qui ont cours parmi les personnes polies. Celle dont vous venez de vous servir en est une, repartit Eugene: on dit à cette heure elegamment, je n'y entends point *finesse*; il y entend *finesse*. On dit encore il m'en a fait *finesse*, pour dire il ne m'en a point parlé, il m'en a fait un mystere. Le mot de *finesse* a une signification plus étendue qu'il n'avoit au temps passé. Il ne signifioit autrefois, qu'*artifice*, *subtilité*, *fausse prudence*;

dence, il signifie maintenant *delicatesse*, *perfection*. Ainsi l'on dit *finesse* d'esprit, *finesse* de l'art : cet ouvrage a toute la *finesse* de l'art. Ce mot au pluriel n'a, ce me semble, que son ancienne signification, de méchantes *finesses* : toutes ses *finesses* ont esté découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *finesse*. Il n'y a rien de plus commun que de dire, il en fait le *fin* ; vous avez beau en faire le *fin*. Un esprit *fin*, un goust *fin*, un discernement *fin*, une raillerie *fine*, un sourire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*. Ajoûtez à cela le neutre *fin*, & l'adverbe *finement*. Il pense *finement* les choses ; il entend tout *finement*. Il sçait le *fin* de la langue ; voila le *fin* de l'affaire ; peu de gens sçavent le *fin* du Cabinet.

Vous sçavez qu'*exactitude*, *emportement*, *habileté*, *plaisanterie*, *pruderie*, *brusquerie*, *connoisseur*, *desintéressement*, *contretemps*, *intrepide*, *intrepidité*, *ferocité*, *féliciter*, *pester*, *disculper*, *insoutenable*, *incontestable*, *insurmontable*, sont des termes assez nouveaux.

Il y a plusieurs mots anciens, auxquels on a donné des significations toutes nouvelles. Je ne sçay si je pourray m'en souvenir ; en voicy quelques-uns qui me viennent.

On

On a toujours dit, avoir *égard* à son honneur ; avoir *égard* à toutes les circonstances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu, avoir des *égards* : il a de grands *égards* pour elle. *Egard* se prend encore en un autre sens ; nous jugeons des choses, non par ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles sont à nostre *égard* ; il est civil à mon *égard* ; à cet *égard* je ne croy pas tout ce qu'on dit.

On, se dit à toute heure dans un sens nouveau. Car pour dire, je vous en seray obligé, je feray mon devoir ; n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous : nous disons en parlant & en écrivant familièrement aux personnes qui nous sont égales ou inférieures, *on* vous en sera obligé ; *on* fera son devoir ; n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous : ce ne seroit pas estre juste dans le langage que d'user de cette expression à l'*égard* des personnes qui sont au dessus de nous.

On ne disoit pas au temps de Coëffeteau, & de Malherbe parler *juste*, raisonner *juste*, chanter *juste*, un esprit *juste*, un discours *juste*.

Quoy-que *delicat*, *delicateffe*, *delicatement* ayent toujours esté en usage, on ne s'en est pas toujours servi comme l'on s'en sert. Un esprit *delicat*, une raillerie
deli-

delicate, une pensée *delicate*; c'est une affaire *delicate*; tenir une conduite *delicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *delicatesse* dans l'esprit; il sçait toutes les *delicatesse*s de la langue. A raisonner un peu *delicatement*.

Ménager est un des mots que nous avons le plus fait valoir. On ne dit pas seulement *ménager* les esprits du peuple; *ménager* les bonnes grâces du Prince; *ménager* les interêts de ses amis; *ménager* une affaire; *ménager* une entreveuë; *ménager* son feu dans la poësie; *ménager* sa santé, sa fortune, son credit: mais on dit encore *se ménager*, pour dire user avec reserve de son credit; *se ménager* avec quelqu'un; *ménager* ses amis, pour dire, ne leur estre pas importun; *ménager* la foiblesse d'une personne, ne *ménager* personne, pour dire, n'avoir de la complaisance pour personne, traiter tout le monde rudement; il n'y a plus rien à *ménager* avec luy. Un de nos meilleurs Ecrivains dit, en parlant d'une belle peinture, jamais la lumiere & l'ombre n'ont esté plus judicieusement *ménagées*. Un autre dit, en parlant d'un discours fort eloquent, & fort poli: les figures y sont merveilleusement *ménagées*. Je trouye, interrompit Ariste, que merveilleusement *bien ménagées*, seroit mieux

mieux que merveilleusement *ménagées*. L'un est sans doute plus François & plus elegant que l'autre, dit Eugene.

On dit aussi, ajouta-t-il, avoir des *ménagemens* pour quelqu'un : il a de grands *ménagemens* pour elle. Cette façon de parler est de la Cour ; mais elle n'est pas fort établie, & les plus sçavans dans la langue ne la peuvent ouïr qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas, non plus qu'avoir *de la consideration* dans le monde, & s'attirer *de la consideration* : quoy-que mille gens parlent de la sorte. Car enfin ces phrases à les bien examiner ne sont pas trop Françaises. On dit bien estre en grande *consideration* dans le monde, pour dire estre estimé & considéré ; mais avoir *de la consideration*, signifie proprement considerer les choses, & non pas estre considéré des autres. Un homme qui a *de la consideration*, c'est un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner & *tour* estoient inconnus il y a quelques années dans la signification qu'ils ont maintenant. *Tour* de visage, *tour* de vers, *tour* d'esprit : il a un *tour* d'esprit fort agreable ; il donne un beau *tour* à ce qu'il dit ; le *tour* de l'expression ; le *tour* de la langue Française est bien different de celui de la langue Latine ; il écrit en prose d'un

d'un *tour* galant, & naturel. Un esprit bien *tourné*, mal *tourné*: il a l'esprit *tourné* à la bagatelle; quand on est *tourné* de la sorte. *Tourner* bien un vers; *tourner* toutes ses pensées du côté de la guerre; les choses ont *tourné* heureusement; *tourner* la conversation du côté qu'on veut; la conversation *tourna* sur le sérieux; *tourner* ses imaginations plaisamment; *tourner* une chose en raillerie; *tourner* une personne en *ridicule*. Ce dernier mot n'est pas fort ancien, non plus que *sérieux*, dans un genre neutre: on n'a pas toujours dit, traiter quelqu'un d'un grand *sérieux*; prendre son sérieux; trouver le *ridicule* d'une chose.

Le mot de *fonds* est fort en usage. J'ay un grand *fonds* de paresse; je fais un grand *fonds* sur vostre parole; faites *fonds* sur moy; je connois son *fonds*; des gens qui ne sont pas seûrs de leur *fonds*.

Ce mot de *gens* tout seul est un vieux mot que nous avons renouvelé. Je me connois un peu en *gens*; vous n'avez point de charité pour les *gens*.

Seûr & *seûreté* se disent fort. C'est un coup *seûr*; c'est jouer à jeu *seûr*; c'est un homme *seûr*; il est *seûr* de son fait; prendre ses *seûretéz*. On dit encore prendre ses *precautions*; se *precautionner*. On ne
scau-

ſçauroit prendre trop de *precautions*, dans une affaire auffi importante que celle-là ; les gens ſages doivent ſe *precautionner* contre les accidens de la fortune, contre la mort.

Le mot de *meſures* eſt à peu-près de meſme âge. Prendre ſes *meſures* pour reüſſir dans une affaire ; prendre bien ſes *meſures* ; prendre de fauſſes *meſures* ; il n'y a point de *meſures* à prendre avec des eſprits fourbes ; il a rompu toutes ſes *meſures* ; garder des *meſures* ; il ne garde point de *meſures* : on dit auffi garder toutes les *bienſeances*.

Honneur, honneſteté, honneſtetez, honneſte, mal-honneſte, honneſtement, regnent dans le langage d'aujourd'huy. Il a de l'*honneur*, il a beaucoup d'*honneur* ; il a bien de l'*honneſteté* ; il m'a fait bien des *honneſtetez* ; cela eſt bien *honneſte*, pour dire, cela eſt tres-obligeant, tres-geneux, tres-civil ; cela eſt *mal-honneſte*, pour dire le contraire ; c'eſt un *mal-honneſte-homme* ; un procéde *honneſte* ; c'eſt une perſonne avec qui il faut prendre une conduite plus *honneſte* ; des ſentimens *honneſtes* ; il a agi en cela *honneſtement*.

Comme il n'y a pas bien long-temps qu'on dit faire des *honneſtetez* ; il n'y a pas auffi long-temps qu'on dit faire des

E

amitié.

98 LA LANGUE FRANÇOISE.
amitié. Il m'a fait mille *amitié* ; faites-luy bien des *amitié* de ma part ; on dit aussi faites-moy une *amitié* , pour dire faites-moy une grace. Néanmoins on n'employe gueres ces façons de parler hors de la conversation ; & elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peut-estre qu'avec le temps elles seront receûës dans toutes sortes de stiles : car vous devez remarquer en passant , que comme c'est dans la conversation que naissent d'ordinaire les termes nouveaux , ils y demeurent , quand ils ne perissent pas un peu après leur naissance, ce qui leur arrive assez souvent ; ils y demeurent , dis-je , jusques à ce qu'un long usage leur fasse perdre entierement le caractère de la nouveauté. Vous devez encore remarquer , qu'il faut user avec beaucoup de reserve dans la conversation même , des termes qui ne font que de naistre ; & qu'on doit s'abstenir presque également des locutions trop vieilles , & des locutions trop nouvelles : les mots & les phrases d'une langue estant à peu-prés comme les fruits , qui ne valent rien ni pourris , ni verds ; & qui ne sont point de bon goust, s'ils ne sont meûrs.

Compte , & *compter* sont usitez dans un certain sens. Je vous tiendray *compte* de ce que vous ferez pour luy ; je mets toutes

tes ses obligations sur mon *compte*; j'ay leû son livre, je n'y ay pas trouvé mon *compte*; je fais mon *compte* de partir demain. Je *compte* pour rien la faveur des Grands; quand on aime bien une personne, on *compte* pour rien tout le reste; vous pouvez *compter* sur moy; je *compte* sur vostre amitié.

Soutenir n'a pas toujours eû une signification aussi ample que celle qu'il a. On dit fort aujourd'huy *soutenir* une négociation importante; *soutenir* son caractère, son personnage; *soutenir* la conversation; *soutenir* ses paroles par ses actions; *se soutenir*; dans les grandes afflictions on a besoin de toute sa force pour *se soutenir*; les vers de Desportes *se soutiennent* encore, pour dire, ils sont encore beaux à présent. Ce qui paroistroit en un autre une entreprise hardie, & inconsidérée, est *soutenu* en luy par sa probité; sa harangue estoit *soutenuë* de la vigueur de son zèle & de la reputation de sa vertu, dit un bon Auteur; un discours *soutenu*.

Détruire, gaster, empoisonner, envenimer sont devenus de beaux mots en devenant métaphoriques. Des gens qui *se détruisent* eux-mêmes par leur mauvaise conduite; *détruire* une personne dans l'esprit d'un autre; l'absence ne m'a-t-elle point dé-

truit dans vostre cœur ? A ce que je voy je ne suis pas encore *détruit* dans vostre esprit ; cette modération qu'ils affectoient dans leurs paroles, estoit *détruite* par leurs actions.

Ses reflexions *gastent* les premières pensées ; la Cour ne l'a point *gasté*, il est *gasté* ; vous le *gastez*, en parlant d'une personne pour qui on a beaucoup de bonté ; laissez-moy faire , je ne *gasteray* rien ; cela ne *gastera* rien.

Les médisans *empoisonnent*, *enveniment* tout , jusqu'aux actions les plus innocentes ; des loüanges *empoisonnées* ; un cœur *envenimé*.

Air, est tout-à-fait du bel usage. Il a l'*air* d'un homme de qualité , il a l'*air* noble ; il a bon *air*, il a méchant *air* ; cela a méchant *air* ; il s'habille, il danse de bon *air* ; il y a dans tous ses ouvrages un *air* de politesse qui le distingue des autres ; de l'*air* dont il s'y prend , il réussira. Vous oubliez le *bel air*, dit Ariste : je connois des gens qui l'ont incessamment à la bouche ; & qui prétendent parler à la mode, en disant , il a le *bel air* ; il chante, il danse, il s'habille du *bel air* ; il fait tout du *bel air* ; il a l'esprit tout-à-fait du *bel air* ; il le porte du *bel air*. Ces gens-là sont bien ridicules avec leur *bel air*, repartit Euge-

Eugene : cette façon de parler est décriée parmi ceux qui parlent bien ; ils ne s'en servent qu'en riant pour se moquer des gens du *bel air*.

Façonner, *façonner*, *façon*, sont d'autres mots à la mode. C'est trop *façonner*. C'est une grande *façonniere*. Elle a mille petites *façons* qui luy sient bien ; faire des *façons* ; je ne fais point de *façons* avec vous ; agir sans *façons* ; il se met sans *façon* au nombre des beaux esprits.

Vous pourriez, ce me semble, ajouter *maniere* à *façon*, interrompit Aristote, car ce mot est aussi en vogue. Il y a esté beaucoup plus qu'il n'y est, repliqua Eugene : à force de dire à toute heure de la *belle maniere*, il m'a obligé de la *belle maniere* ; il danse de la *belle maniere* ; je l'ay grondé de la *belle maniere* ; on s'est lassé de cette *belle maniere*, & on l'a abandonné au peuple qui le dit encore comme une belle phrase. On dit à la Cour & dans le beau monde, il a des *manieres* agreables ; il affecte des *manieres* d'agir tout-à-fait bizarres ; il a quelque chose de rude dans sa *maniere* ; on se fait à la Cour une *maniere* d'esprit qui juge plus finement des choses ; il a de l'esprit à sa *maniere* ; il a assez l'esprit de la *maniere* d'un tel.

Cet *assez*, est du nouvel usage. Cela

est *assez* de mon goust ; j'*entre assez* dans son sentiment. *Trop* en est aussi. Je ne vous suis pas *trop* obligé de vostre procédé ; je ne suis pas *trop* d'avis.

Entrer a plusieurs significations fines. *Entrer* dans le sens de quelqu'un ; *entrer* dans la pensée d'un Auteur ; *entrer* dans le monde, un jeune homme qui *entre* bien dans le monde ; *entrer* en confidence avec une personne ; *entrer* dans les secrets, dans les plaisirs, dans les interêts de quelqu'un ; *entrer* dans une affaire, pour dire s'y engager ; *entrer* dans les considérations de l'avenir ; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous ; le Latin n'*entre* guere dans le commerce du grand monde ; on a beau luy représenter que... il n'*entre* point là dedans ; en parlant d'une chose qui a contribué à la disgrâce d'une personne, on dit bien, il y *entre* un peu de cela ; en parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit, il n'*entre* point dans la conversation, il n'*entre* dans rien.

S'embarquer a beaucoup de grace, & est de la Cour dans un sens metaphorique. *S'embarquer* dans une affaire, il s'est *embarqué* un peu legerement, pour dire il s'est engagé ; *embarquer* quelqu'un dans une entreprise perilleuse. On dit aussi depuis peu *embarquer* quelque chose, j'ay
embar-

embarqué l'affaire, l'affaire est *embarquée*; mais cette dernière phrase n'est pas encore établie.

Les *engagemens* du monde, prendre des *engagemens* avec quelqu'un, sont des termes de nouvelle création, aussi-bien que *parti*, & prendre le *parti*. Le meilleur *parti* pour moy est de faire une honneste retraite; j'ay pris le *parti* de me taire; quel *parti* prenez-vous? j'ay pris mon *parti*, mon *parti* est pris, pour dire, quelle résolution prenez-vous, j'ay pris ma résolution, ma résolution est prise; vous prenez le mauvais *parti*; il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pousser les choses à l'extrémité.

Pousser est nouveau dans une certaine signification. *Pousser* les gens à bout; ne me *poussez* pas; *pousser* une matiere; cela est trop *poussé*; on dit aussi cela est *outré*.

Sacrifier & *sacrifice* sont à la mode. *Sacrifier* ses amis; il m'a *sacrifié*; *sacrifier* une personne à une autre. J'ay veü toutes vos lettres, il m'en a fait un *sacrifice*; je luy ay fait un grand *sacrifice*, pour dire, j'ay renoncé en sa considération à quelque chose de fort agreable ou de fort utile.

Donner, se dit depuis quelque temps en plusieurs façons elegantes. *Donner*

dans le sens de quelqu'un ; *donner* dans le galimatias ; l'Apostrophe est une admirable figure quand on s'en sert à propos ; tous les jeunes esprits y *donnent* d'abord , dit un bon Auteur ; *donner* un méchant jour aux actions d'une personne ; *donner* dans le panneau ; il a *donné* dedans ; il y a *donné* de tout son cœur , en parlant d'une personne qui croit legerement ; je ne *donne* pas là dedans , pour dire , je ne crois pas cela ; *donner* à tout ; *donner* aux apparences ; cette dernière phrase a deux significations , l'une garder les dehors , & l'autre se laisser persuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *duppe* , de *chapitre* , de *fort* , & de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément , je n'en suis pas la *duppe* ; ne croyez pas que je sois vostre *duppe* , il a esté pris pour *duppe*.

Il m'a parlé long-temps sur vostre *chapitre* ; il est sçavant sur le *chapitre* de la guerre ; je ne vous dis rien sur ce *chapitre*.

Je luy ay dit des choses un peu *fortes* ; ce que vous dites est un peu *fort* ; cela est *fort*. On voit peu d'amis de sa *force* ; il n'y a point d'homme au Palais de sa *force* ; deux discours d'une même *force*.

Voicy encore d'autres façons de parler assez nouvelles. *Briller* dans la conversation. Il y a des gens qui ont beaucoup d'esprit ,

d'esprit, & qui ne *brillent* point dans la conversation.

Estre *content* de soy. Je ne serois pas *content* de moy, si je ne vous avois servi en cette rencontre ; elle est fort *contente* d'elle-mesme, en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle ; je n'ay pas mal réüssi dans cette affaire, je suis assez *content* de moy.

Se sçavoir *bon gré* de quelque chose. Je me sçay *bon gré* de vous avoir dit mes sentimens ; vous devez vous sçavoir *bon gré*, de n'avoir point répondu à ses injures.

Rendre *des soins*, *des assiduites*, *de bons offices* à une personne. *Bon office* vaut mieux que *service* en quelques endroits ; par exemple, pour parler honnestement à une personne d'autorité de qui l'on a besoin, il faut luy demander un *bon office*, & non pas un *service*.

Il me semble, interrompit Ariste, avoir ouï dire à des gens qui venoient de Paris, demander *excuse* ; je vous demande *excuse*. C'est une méchante phrase, repliqua Eugene : tout le peuple s'en sert ; mais les honnestes gens demandent toujours *pardon*, & jamais *excuse*.

On dit elegamment, continua-t-il, se *desaccoutumer* d'une personne. Quand on

aime bien les gens, on ne sçauroit s'en *des-*
accoutumer.

Aller, venir, *à ses fins*. C'est un homme qui va *à ses fins*; il n'y a rien qu'il ne fasse pour venir *à ses fins*.

Se démesler d'une affaire; *démesler* une intrigue; on ne sçait comment *démesler* cela; je n'ay pas encore bien *demeslé* les sentimens que j'ay pour vous; je n'ay pû vous *démesler* dans la foule.

Distigner les personnes de merite; en faire *distinction*. On est bienaise d'estre *distingué*; des gens de basse naissance, qui se *distignent* par leur esprit, & par leur sçavoir.

S'attirer de l'estime, des reproches, de méchantes affaires. Je luy ay dit des choses fascheuses, mais il se les est *attirées*.

Se déchaisner, *déchaisnement*. Les peuples se *déchaisnent*, sont *déchaisnez* contre les favoris. C'est un *déchaisnement* horrible contre luy, en parlant d'une personne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Rafiner, *rafinement*. Il *rafine* trop; il ne faut pas tant *rafiner* sur le langage. Les *rafinemens* de l'amour propre, de la politique; ce sont des *rafinemens* ridicules.

S'entester, *entestement*. Les honnestes
gens

gens ne s'entestent point; nous autres gens de livres, dit un de nos bons Auteurs, nous sommes sujets à nous *entester* de ce que nous souhaitons. Un homme *entesté* de son merite. C'est un furieux *entestement*.

Etudier le goust, l'humeur des gens; *étudier* un homme.

Sçavoir *son monde*; sçavoir *vivre*. C'est un homme qui sçait *son monde*, qui sçait *vivre*.

Le *sçavoir faire*, est encore plus nouveau. Un homme qui a du *sçavoir faire*; il en est venu à bout, par son *sçavoir faire*. Quoy que ce terme exprime assez bien, les personnes qui parlent le mieux ne peuvent s'y accoutumer: il n'y a pas d'apparence qu'il subsiste, & je ne sçay mesme s'il n'est point déjà passé. Aussi est-il tres-irregulier, & mesme contre le genie de nostre langue, qui n'a point de substantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années, *c'est un homme tout d'une piece*, en parlant d'un homme qui n'a point d'adresse, ni de complaisance; & qui ne sçait point s'accommoder au temps, ni aux personnes. C'est un homme *naturel*, pour dire un homme trop franc, & un peu simple.

Je ne sçay quand je *parviendray* à estre

de vos amis ; il est enfin *parvenu* à luy
plaire.

Il en *use* bien ; il en *use* mal avec moy ;
il en *use* le mieux du monde.

Cela me *passé*, pour dire, je n'entends
rien à cela. On ne vous *passera* rien,
pour dire, on ne vous pardonnera rien.

Je sçay bien à quoy m'en *tenir* ; je m'en
tiens à ce que vous dites. On ne peut pas
tenir contre tant d'honnesteté, contre de
si bonnes raisons.

Quand on est sur ce *pied* là ; quand on
s'est mis sur ce *pied* là, on ne craint rien ;
les choses sont sur ce *pied* là ; je ne le re-
garde pas sur le *pied* de bel esprit ; il est à la
Cour sur un bon *pied*.

J'ay esté bien *mortifié* de ne vous point
dire adieu ; il a receû une *mortification* sen-
sible ; donner une *mortification* à quel-
qu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses services passez vous doivent *répon-
dre* de luy ; ce que vous venez de faire pour
moy me *répond* de vostre cœur.

Je ne puis me *defendre* de l'aimer, de le
servir.

Se reprocher quelque chose. On doit estre
content quand on n'a rien à *se reprocher*.

Cela m'est *revenu* de plusieurs endroits,
pour dire, j'ay appris cela de plusieurs
personnes. Ceux qui ont le plus étudié la
lan-

langue, trouvent quelque chose à dire à cette phrase; mais elle ne laisse pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu son credit, on n'en *revient* pas, on a de la peine à en *revenir*; je n'en *reviens* pas, pour dire, je suis fort étonné: quand on m'a fait de ces tours-là, je n'en *reviens* pas aisément, pour dire, j'ay de la peine à pardonner.

Elle a esté *défaite* au premier mot qu'on luy a dit, en parlant d'une personne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'est à dire pour l'embarrasser. Des personnes dont l'une *défait* l'autre, pour dire, dont l'une obscurcit le mérite de l'autre; on dit aussi dont l'une *efface* l'autre.

Vous ne sçauriez *sauver* vostre conduite, pour dire justifier. Quand elle n'a pas autant d'esprit dans la conversation, qu'elle a coûtume d'y en avoir, elle se *sauve* sur les vapeurs, sur le mal de teste; pour dire elle s'excuse sur les vapeurs, sur le mal de teste, de ce qu'elle n'a pas son esprit ordinaire. *Sauver* les dehors, les apparences. Il *sauve* du moins les apparences, en parlant d'un libertin qui ne donne point de scandale.

Les apparences sont contre vous. C'est

ap-

apparemment ce qu'il pretendoit ; *apparemment* il fera tous ses efforts pour en venir à bout.

Il est mal-aisé de vous dire à combien d'usages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours, faire des *avances* ; après les *avances* qu'il a faites , je ne puis luy refuser mon amitié ; *faire* toutes les *avances*.

Faire une *malice* à quelqu'un ; elle fait mille *malices* agreables à ses amis.

Faire un *contre-temps* ; il a fait un étrange *contre-temps*.

Faire les premiers *pas*, faire les premières *démarches* ; ce n'est pas à moy à faire les premiers *pas* ; j'ay fait la première *démarche*. Faire un faux *pas* , une fausse *démarche*.

Dit-on toujours faire *figure*, poursuivit Ariste? Faire à la cour & dans le monde une grande, une petite, une bonne, une méchante, une belle & une pauvre *figure*. Tout cela se dit encore par quelques gens, replica Eugene ; mais les personnes intelligentes l'évitent jusques dans la conversation, ou ne le disent que par raillerie.

Tout le monde dit, se faire *honneur* ; se faire un *merite* de quelque chose. Il se fait *honneur* de l'amitié d'un tel ; il se fait *honneur* d'avoir parlé hardiment. Je ne pre-
tens

tens pas me faire un *merite* de cela auprès de vous.

Se faire des *plaisirs*, des *chagrins*. Je me fais de grands *plaisirs* de peu de chose; il se fait des *chagrins* de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire, se causer de l'embarras, s'attirer des déplaisirs. Il y a des gens qui se font des *affaires* de gayeté de cœur. Vous vous estes fait une *affaire*; je me suis fait sans y penser une méchante *affaire*. On dit dans la conversation, c'est une *affaire*, pour dire c'est une chose difficile; ce n'est pas une *affaire*, pour dire, c'est une chose aisée.

Vous voyez que je vous dis confusément, & sans aucun ordre tout ce que ma mémoire me presente. Comme toutes ces façons de parler n'ont nulle liaison entre-elles, répondit Ariste, il importe peu quel ordre on leur donne. Cette façon de parler, *n'ont nulle liaison*, est usitée, & digne de remarque, continua Eugene.

On dit dans le discours familier, & on écrit dans le beau stile, je n'ay *nulle* affaire; il n'a *nulle* fidélité; il n'a *nulle* application. Ces deux negatives, qui n'affirment pas comme en Latin, ont de la grace, & s'accommodent à nostre langue, qui aime deux negatives ensemble, selon une des remarques de Vaugelas. Ainsi nous

nous disons elegamment, je ne nie pas que je ne l'aye dit.

Ces mots *fascheux*, *miserable*, *aisé*, *regulier*, *comedien*, *flatté*, *touché*, *touchant*, *entendu*, *habile*, sont nouveaux dans le sens, & dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'est un *fascheux*; le monde est plein de *fascheux*; les *fascheux*.

C'est un *miserable*, pour dire, c'est un homme sans merite; cela est *miserable*, en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un esprit *aisé*; des vers *aisez*; une taille *aisée*.

Traits du visage *reguliers*; les civilitez les plus *regulieres* ne sont pas les plus obligantes; un ami *regulier*; une femme *reguliere*. Ecrire à quelqu'un *regulierement* toutes les semaines.

C'est un grand *comedien*, en parlant d'un homme dissimulé qui joue plusieurs personnages. L'on dit aussi jouer la *comédie*, pour dire, n'agir pas sincerement.

Portrait *flatté*; *touché* hardiment. Il y a dans cet ouvrage des endroits delicate²ment *touchez*.

Une lettre tendre & *touchante*; une personne qui a quelque chose de *touchant*; des manieres *touchantes*.

Un bastiment bien *entendu*; cela est mal *entendu*, en parlant d'une chose faite sans

sans art & contre les regles ; tout y estoit merveilleusement bien *entendu*, en parlant d'un festin. Une personne *entendue*, pour dire, intelligente & habile.

Habile, a presque changé de signification. On ne le dit plus gueres, pour dire docte & sçavant ; & on entend par un homme *habile*, un homme adroit & qui a de la conduite. *Mal-habile* est un mot nouveau, qui signifie le contraire.

Ajoutez à cela, *solide*, *essentiel*, *réel*. Un ami *solide* ; un homme *essentiel* ; des empêchemens *réels*, pour dire veritables.

Penetration, *naissance*, *naturel*, *ouverture*, *société*, *attachement*, *feste*, sont de nostre temps, de la maniere dont on s'en sert.

Homme d'une grande *penetration* ; il a beaucoup de *penetration*.

Il n'y a personne qui ait une plus belle *naissance* pour les affaires ; il a une heureuse *naissance*, pour dire, il est bien né, il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'éloquence ; c'est un beau *naturel*, pour dire, c'est un beau genie ; Cicéron a plus de *naturel*, que Demosthène.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les sciences.

Une

Une *société* de personnes agreables ; il est de nostre *société* ; ils sont de mesme *société*, en parlant de personnes qui se voyent souvent.

Il a un *attachement*, pour dire, il aime une personne ; il a vescu jusqu'à cette heure sans *attachement*, pour dire, sans rien aimer.

La *Feste* de Versailles ; donner une *Feste*. Ce mot est devenu profane, comme vous voyez. Voila jusqu'où va le caprice & la tyrannie de l'usage. Il ne se contente pas de choquer souvent les regles de la Grammaire, & de la raison : il ose mesme violer quelquefois celles de la pieté. Après tout, je ne m'étonne pas trop de ce qu'un mot consacré à la religion a esté profané de la sorte. Nous faisons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyberboliques ont cours dans le langage ordinaire, nonobstant l'aversion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie, *je meurs* de peur, *J'enrage*, se disent à toute heure, pour je desire, je crains fort, je suis fâché. *Je meurs* d'envie de le voir ; *je mourrois* d'envie de sçavoir de vos nouvelles ; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas receû mon billet ; *je mourrois* de peur qu'il ne fust parti. *J'enrage* d'avoir esté pris

pris pour duppe ; j'enrage de voir des ignorans qui decident.

Infiniment & eternellement sont communs. Il a de l'esprit *infiniment*. Ils sont *eternellement* ensemble. A quoy on peut ajouter *étrangement & admirablement*. Je suis *étrangement* en peine. Cela vous sied *admirablement*.

Il y a bien d'autres expressions nouvelles, dont je ne puis pas me souvenir ; sans parler de celles qu'on nomme *precieuses*, & qui ne sont pas tant de nostre langue, que de quelques femmes, qui pour se distinguer du commun, se sont fait un jargon particulier.

Mais outre les richesses que nostre langue a de son fonds, elle en a encore d'ailleurs. Elle emprunte tous les jours plusieurs mots des langues étrangères, comme les langues étrangères en empruntent d'elle. Car il y a eû de tout temps une espece de trafic entre les langues, de mesme qu'il y en a entre les peuples ; & la nostre ressemble en quelque façon à ces Gentils-hommes de certaines Provinces privilegiées, lesquels estant fort à leur aise ne laissent pas d'augmenter leur revenu par la voye du commerce ; sans que cela déroge en rien à leur noblesse, ny à leur honneur.

Au

Au reste la langue Françoise est riche non seulement en paroles, mais aussi en choses : c'est-à-dire, qu'on trouve dans ses livres, ce qu'il y a de plus excellent dans les sciences. Les traductions qu'on a faites en nostre langue depuis quelques années, nous rendent propres toutes les richesses des Grecs & des Latins. Les grands maistres à qui nous devons ces traductions, ont esté si heureux à copier les Anciens, qu'on peut dire que les copies ne cedent point aux originaux : & pour moy, si je ne craignois de scandalizer les doctes, je ne ferois nulle difficulté de preferer l'*Alexandre* de Vaugelas à celuy de Quinte-Curce. L'*Apologetique* de Tertullien a dans le François une pureté & des graces qu'il n'a pas dans le Latin. *Thucydide*, *Lucien*, & *Tacite* ne sont gueres plus beaux en leurs langues qu'en la nostre : vous sçavez ce qu'un honneste homme a dit de celuy qui les a fait parler François.

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau :

*Son genie à son siecle a servi de flambeau;
Dans ses fameux écrits toute la France
admire,*

*Des Grecs & des Romains les precieux
tresors ;*

A sa

A sa perte, on ne sçauroit dire,

*Qui perd le plus, des vivans ou des
morts.*

Jene vous dis rien de la *Cyropédie* ou de l'*Histoire de Cyrus*, de l'*Eloge d'Agessilaus*, des *Choses memorables de Socrate*. Je passe aussi sous silence les *Vies des Hommes illustres Grecs & Romains* traduites nouvellement. Les Traducteurs de *Xenophon* & de *Plutarque* sont connus de tous les François qui ont quelque connoissance des Lettres.

Ajoutez à toutes nos traductions tant d'ouvrages composez par nos meilleures plumes, sur les matieres les plus solides, & les plus sublimes; tant de livres où la Philosophie n'a rien de barbare, où tout est fleuri jusqu'aux questions les plus épineuses.

Les *Caractères des passions*, l'*Art de connoître les hommes*, les *traitez de la Lumière*, de l'*Iris*, du *Débordement du Nil*, de l'*Amour d'inclination*, du *Raisonnement des bestes*, nous découvrent des secrets qui ont esté cachez à *Platon*, & à *Aristote*. L'Auteur de ces *traitez* a étudié la nature à fond, ou plutôt on diroit que la nature luy a revelé elle-mesme tous ses mysteres. Le *Journal des Sçavans* est un abrégé de toutes les sciences, & comme

une

une Bibliotheque en petit qui contient l'essence & la fleur des livres. L'Auteur de ce *Journal* est un esprit universel, qui parle en-mesme temps d'histoire, de jurisprudence, de philosophie, de medecine, & de mathematiques. *Le Discernement de l'Ame, & du Corps; le Discours physique de la Parole*, sont curieux & bien écrits : celui qui a donné ces deux livres au public, a beaucoup de penetration & de politesse.

Outre les traitez sçavans qui paroissent tous les jours en nostre langue, il se fait en plusieurs endroits des conferences, & des assemblées sçavantes, où l'on traite de toutes sortes de matieres : si bien qu'un François peut aisément aquerir toutes les belles connoissances, sans autre secours que celui de sa langue naturelle. Ainsi comme la France est si abondante en toutes choses, que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre; la langue Françoisé est si riche en toutes sortes de livres, que nous n'avons pas besoin des autres langues, pour estre sçavans. Dites après cela, que c'est une pauvre langue que la nostre.

Vous ne sçauriez au moins nier, dit Ariste, que ce ne soit une langue fort changeante; puisque nous changeons de lan-

langage presque aussi souvent que de modes. Non seulement nous ne parlons pas comme parloient Hugues Capet, & saint Loüis; mais nous ne parlons pas mesme comme parloient François I. & Henri le Grand. Si nos ancestres revenoient au monde, nous ne les entendrions pas: il leur faudroit des truchemens pour s'expliquer; & le mal est qu'ils auroient de la peine à en trouver parmi nous. Ils seroient plus étrangers en France, que ne le sont les Polonois, & les Moscovites.

Les Auteurs les plus polis des derniers regnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont esté les delices, & l'admiration de la vieille Cour, sont le rebut des provinces, & du peuple. Les mots & les phrases de ce temps-là, sont comme ces habits antiques, dont on ne se sert que dans les mascarades, & dans les balets. Il se fait à toute heure des changemens dans la prononciation, dans l'orthographe, & dans le stile. L'usage, qui est le roy, ou le tyran des langues vivantes, est en France le maistre du monde le plus imperieux, & le plus bizarre. Il abolit souvent de bons mots sans raison; il en établit quelquefois de mauvais contre la raison mesme; il autorise jusqu'à des solecismes, selon la remarque de Vaugelas. En un mot la langue
Fran-

Françoise tient beaucoup de la legereté de l'humeur Françoise; & c'est un reproche que les étrangers nous font avec beaucoup de justice. Il n'en est pas de mesme de la langue Italienne, & de la langue Espagnole. Elles se sentent en quelque maniere de la constance, & du flegme de leurs nations : elles ne sçavent ce que c'est que de changer.

Je ne nie pas, répondit Eugene, que nostre langue n'ait beaucoup changé depuis sa naissance. J'avouë mesme que l'ancien François a peu de rapport avec le François moderne, sinon en un point essentiel, à quoy vous n'avez peut-estre pas pris garde : c'est que le langage de nos ancestres, a beaucoup de la naïveté du nostre; comme l'or chargé de crasse & de terre, a l'essence de l'or le plus pur, & le plus fin. Et cela paroist visiblement dans nos vieux Auteurs, qui avec toute leur negligence ont une naïveté admirable : de sorte qu'on prend autant de plaisir à les lire, qu'à entendre un villageois de bon sens, qui parle mal à la verité; mais qui parle naturellement. J'avouëray encore qu'au siecle passé, le langage estoit si informe, qu'il n'y avoit ni choix, ni ordre, ni cadence dans les paroles : neanmoins je ne puis avoüer que le changement qui s'est

s'est fait dans nostre langue, soit un effet de la legereté dont on nous accuse. Cela vient à mon avis d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un défaut de la langue Françoisé, est la marque ou plutôt la cause de la perfection où elle est parvenue.

Pour entendre ma pensée, il faut remonter à la source des choses dont nous parlons. Les langues ont leur naissance, leur progrès, leur perfection, & même leur decadence, comme les Empires. Vous sçavez que la langue Grecque a eû ses differens âges; qu'elle a esté dans les foiblesses de l'enfance, avant que d'être dans sa maturité, & dans sa force; qu'elle n'est arrivée à la perfection, où elle estoit du temps d'Aristote, d'Isocrate, & de Demosthene, qu'après avoir souffert mille changemens dans ses mots, & dans ses phrases. La langue Latine, qui a esté si long-temps la langue souveraine & universelle, a eû de foibles commencemens, aussi-bien que l'Empire Romain. Ce n'estoit d'abord qu'un mélange de la langue Grecque, & de celle du país où les Romains s'établirent; ou plutôt ce n'estoit qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avoit rien de plus barbare, de plus rampant, & de plus pauvre qu'elle, sous la

F domi-

domination des Rois. Elle s'épura un peu dans les premiers temps de la République ; elle s'enrichit en suite par le commerce qu'eurent les Romains avec les nations étrangères ; elle changea tout-à-fait, & se polit fort du temps de Terence, de Scipion, & de Lelius, qui la cultivèrent avec beaucoup de soin. Mais son estat florissant fut au temps de Cicéron , & sous le regne d'Auguste.

Voilà à peu-près le destin de nostre langue. Ce n'estoit dans son origine qu'un miserable jargon , demi-Gaulois , demi-Latin, & demi-Thudesque. Dès que les Romains se furent rendus maîtres des Gaules , la langue Romaine commença à y avoir cours , non seulement parmi les honnestes gens ; mais aussi parmi le peuple : soit que cela vint de la complaisance des vaincus , qui crurent ne pouvoir se rendre agreables aux victorieux , qu'en raschant de parler leur langage : soit que ce fut un effet de la necessité, & de l'interet , les sujets ne pouvant avoir d'accès auprès de leurs maîtres, sans quelque usage de la langue Latine : soit enfin que les Ordonnances Romaines, qui obligeoient à faire tous les actes publics en Latin, fissent peu à peu cet effet-là.

Quoy qu'il en soit , les Gaulois oublièrent

rent insensiblement leur propre langage ; ou plutôt ils le corrompirent en le mêlant avec celui des Romains. Car ne pouvant se défaire tout-à-fait de l'un , ni apprendre tout-à-fait l'autre , ils les confondirent tous deux ; & de cette confusion il resulta je ne sçay quel jargon , qu'ils appellerent Roman , pour le distinguer du Latin. Les Francs qui vinrent ensuite , & qui chasserent les Romains des Gaules ; au lieu d'abolir ce langage barbare , s'y accommoderent eux-mêmes , par une politique toute contraire à celle des Romains , qui imposoient le joug de leur langue aux nations vaincues , avec celui de la servitude , comme parle saint Augustin. Ces nouveaux Conquerans voulurent apparemment faire voir par là aux Gaulois , qu'ils estoient bien éloignés de rien entreprendre sur la liberté de ceux qu'ils venoient de delivrer de la domination Romaine. Cependant pour marquer qu'ils estoient les maîtres , ils donnerent avec le temps le tour de leur langue à ce Latin corrompu , en l'assujettissant à l'usage des verbes auxiliaires , *estre & avoir* , qui sont propres à l'Allemand , & qui regnent par tout dans le François. Il ne faut pas douter qu'il ne se meslast alors beaucoup de mots Allemands à ce Latin

Opera data est ut imperiosa civitas non solum jugum verum etiam linguam suam domitis gentibus imponeret.

Aug. de civit. Dei lib. 19.

c. 7.

tin Gaulois, ou rustique, comme quelques-uns l'ont appelé. Il y a bien de l'apparence aussi, que les Goths, & les Bourguignons qui firent une irruption dans les Gaules devant les Francs; que les Huns & les Vandales qui vinrent après, ajoutèrent les uns & les autres au langage des païs où ils s'établirent, plusieurs termes, que le commerce porta en suite de ville en ville, & de province en province.

An i-
gnoras
linguam
Galli-
cam, Ita-
licam, &
Hispani-
cam lin-
guæ La-
tinx ab-
ortum
esse?
Jul. Caf.
Ssalig.

A dire vray, interrompit Ariste, voila une étrange origine pour une langue aussi noble que la nostre. Je ne trouvois pas bon, poursuivit-il, qu'un sçavant Critique l'eût appelée un avorton de la langue Latine. Mais à ce que je voy, il n'a rien dit qui ne soit bien fondé; & il auroit pû dire mesme, que dans sa naissance c'estoit un horrible monstre. La merveille est, reprit Eugene, que ce monstre dura long-temps: la barbarie du langage ayant subsisté avec celle des mœurs pendant des siècles entiers. Les Rois de la premiere race tascherent de polir un peu ce langage brut, qu'ils parloient eux-mêmes. Car outre le Thudisque, qui estoit la langue naturelle de nos premiers Rois, le Roman estoit en usage à la Cour; mais cette entreprise fut assez inu-

inutile; & tout ce que put faire Chilperic, qui se piquoit d'esprit de doctrine & d'éloquence, fut d'ajouter à l'alphabet, je ne sçay quels caracteres que le temps effaça bien-tost.

A dire les choses comme elles sont, le langage de ce siècle-là n'estoit qu'une pure barbarie, aussi-bien que celui des siècles suivans; témoin le Serment de Loüis Roy de Germanie, fait en langue Romance, & presque aussi mal-aisé à entendre que le Serment de Charles son frere Roy de France, fait en langue Thudesque. On ne se soucia guere alors de bien parler. Outre que les François estoient encore assez barbares, ils furent si occupés dans les guerres qu'ils entreprirent, & dans celles qu'ils soutinrent; qu'ils n'eurent pas le loisir de cultiver les sciences: ils songerent plus à faire de belles actions que de beaux discours.

Le langage ne commença proprement à changer que vers la fin de la seconde race de nos Rois, après quel'Empire fut séparé de la maison de France. Ce fut environ ce temps-là, comme l'a remarqué un de nos historiens, que le Roman l'emporta tout-à-fait sur le Thudesque, & qu'il devint la langue dominante depuis la Meuse, jusques aux Alpes, & aux Pyrénées.

nées. Ce Roman qui se répandit par tout, prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle ; premierement les articles dont on n'usoit point sous le regne de Charles le Chauve, ainsi qu'il paroist par le serment de Louïs son frere, qui doit estre nostre regle en ce qui regarde le vieux Roman, comme estant la seule piece, qui nous en soit demeurée. Outre *li* qui se dit d'abord, & qu'on fit servir aux deux genres, & aux deux nombres ; on dit aussi *le, la, les*, selon la difference du masculin & du feminin, du singulier & du pluriel. Cela se voit dans le Code de Guillaume le Conquerant, qui est, après le Serment de Louïs, le plus ancien monument de nostre langue. Le seul titre de ce Code fait foy de ce que je dis ; le voicy, si ma memoire ne me

* Que le
Roy
Guillau-
me ac-
corda
par gra-
ce.
I. Selden.
ad Eadm.
Not.

trompe. *Ce sont les leis & le custumes * que li Reis William grantut a tut le peuple de Engleterre, apres le conquest de la terre. Où vous voyez le, la, les en usage, aussi-bien que li.*

Au reste, si vous me demandez pourquoy nostre langage n'eût point d'articles au commencement, & qu'il en eût dans la suite ; je n'ay point d'autre raison à vous en rendre, sinon que le Roman estant un Latin corrompu, il suivit d'abord le

le genie de la langue Latine qui n'a point d'articles ; & qu'estant devenu le langage d'un peuple sorti de Franconie, il prit peu à peu des articles à l'imitation de la langue Thudesque, qui en a de propres, aussi bien que la langue Grecque, & que la langue Hebraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage, les terminaisons qui sont différentes du Latin. Ce qui se fit en retranchant, en ajoutant, en transposant quelque lettre dans les mots. Ainsi, par exemple, au lieu de *Deus* & d'*amor*, on vint à dire *Deu*, *Diex*, *Dioux* ; *amur*, *amors*, *amours*. Comme il n'y avoit rien dereglé, ni de bien étably dans la langue, ces mots se dirent indifferemment pendant plusieurs regnes, & se conserverent mesme avec *Dieu* & *amour* qui vinrent après. On fit de *mori*, *morir*, & ensuite *mourir* : d'*occidere*, *occir*, qui a duré si longtemps. Les autres mots se formerent à peu près de mesme. *Temps*, *nom*, *fin*, *an*, *mort*, *corps*, *gens*, & la pluspart de nos monosyllabes, tels que nous les avons aujourd'hui, sont de ce temps-là ; car les mots d'une syllabe ont esté faits plutôt que les autres, & n'ont pas changé comme les autres dans les diverses revolutions de la langue ; si ce n'est en ce qui regarde l'or-

128 LA LANGUE FRANÇOISE.
thographe, qui n'a pas toujours esté la
même.

Ce fut aussi, ce me semble, alors qu'on
inventa nostre *E* féminin, ou du moins
qu'on l'ajouta à plusieurs mots, pour en
rendre le son plus doux, & plus agreable;
de sorte qu'au lieu d'*hom*, & d'*occir*, qu'on
disoit dans les premiers temps, on dit *ho-*
me, & *occire* dans la suite.

Vous voyez qu'en retenant les mots
Latins, nous nous sommes défaits de la
terminaison Latine, qui est demeurée
aux Italiens, & aux Espagnols: en quoy
ils sont comme des esclaves, qui portent
toujours la marque, & les livrées de leur
maître; au-lieu que nous sommes com-
me des personnes qui jouissent d'une
entiere liberté. En ostant à nostre lan-
gue cette ressemblance sensible que ses
voisines ont avec le Latin, nous nous
sommes fait en quelque façon une langue,
qui a plus l'air d'avoir esté formée par
un peuple libre, que d'estre née dans la
servitude. C'est-à-dire, interrompit Ari-
ste en riant, que nous avons fait comme
ces hommes de fortune, qui cachent aux
autres, & à eux-mêmes ce qu'ils sont, en
déguisant le nom de leur famille; parce
qu'il leur reproche la bassesse de leur nais-
sance.

Je

Je m'imagine encore, dit Eugene, que dans les premiers voyages d'outre-mer, les François prirent des Grecs plusieurs mots qu'ils accommoderent à leur langage; & qu'ils imiterent en quelque chose le tour, & l'économie de la langue Grecque; & de là vient probablement la conformité qu'a nostre langue avec le Grec, plustost que des colonies que les Phocenses planterent à Marseille, avant que les Romains se rendissent maîtres des Gaules. Je vous dis mes conjectures, & je ne pretens pas vous obliger à me croire sur ma parole. Si vos conjectures ne sont vraies, dit Ariste, elles sont au-moins vraisemblables; & c'est beaucoup que de deviner raisonnablement, dans des choses aussi obscures que sont celles-là.

Quoy-qu'il en soit, reprit Eugene, il est certain que sous le regne de Louis le Jeune, la langue estoit formée selon les regles de la Grammaire: car on commença dès-lors à écrire en Roman, au rapport de Fauchet, & de du Verdier; & vous sçavez que la premiere marque d'une langue faite, est d'estre capable de stile, & de sortir des bornes du discours familier, où toutes les langues sont renfermées dans leur naissance.

Au reste, cette langue qui avoit ses

F 5

mots

mots, ses articles, les inflexions de ses noms, & de ses verbes, ses phrases, & sa syntaxe, estoit comme un enfant au berceau, qui n'a pas la force de se soutenir, & qui ne fait que begayer. Elle se fortifia un peu, & elle prit l'essor, pour parler ainsi, sous le regne de Philippe Auguste. Comme ce Prince veritablement auguste par la grandeur de son courage, & par celle de son genie, n'aimoit pas moins les lettres, que les armes; on s'appliqua plus aux sciences sous son regne, qu'on n'avoit fait sous les regnes de ses predecesseurs; & ensuite on prit plus de soin du langage. Les Poëtes, qui parurent alors sous le nom de *Trouveres*, & de *Fongleurs*, furent les premiers qui osterent à l'ancien Roman ce qu'il avoit de plus grossier, & de plus barbare. Car les Poëtes en tout païs ont toujours le plus contribué à polir les langues.

Les Auteurs qui vinrent après sous S. Louïs, & sous Philippe le Bel, commencerent à orner un peu la langue; vous jugez bien que ces premiers ornemens furent fort simples, dans un siecle où regnoit la simplicité. Mais enfin tout simples qu'ils estoient, ils ne laissoient pas d'estre des ornemens. Le plus celebre d'entre ces Auteurs, & celuy à qui nostre langue doit ses premieres beautez, fut Jean de Meun,
sur-

surnommé le pere, & l'inventeur de l'Eloquence François. Le *Roman de la Rose* qu'il continua après la mort de Guillaume de Lorris, est le premier livre François qui a eû quelque reputation. Il fut estimé non seulement pour l'elegance du stile, mais aussi pour le fonds de la doctrine; car on y a cherché des mysteres qui passent la galanterie, & à quoy probablement l'Auteur ne pensa jamais: mais il est toujours des chercheurs d'allegories, comme des chercheurs de pierre philosophale.

La langue se purifia beaucoup vers le milieu du regne de Philippe de Valois, témoin les registres de la Chambre des Comptes de Paris, où l'on voit une construction & une pureté qui approche de nostre âge, ou du moins de l'âge de nos peres.

Ces heureux commencemens eurent une suite encore plus heureuse, sous le regne de Charles VII. Alain Chartier son Secrétaire, qui estoit un laid homme, & un belesprit, ajoûta de nouvelles graces * Elle estoit femme du Dauphin qui fut depuis Louis XI. à la langue: ce qui le fit surnommer à son tour le pere de l'eloquence François. C'est luy que * Marguerite d'Escosse baïsa un jour en passant par une sale où il estoit endormi: vous sçavez l'histoire

stoire & ce que répondit la Princesse aux Dames de sa suite, qui trouvoient étrange qu'elle eût baisé un homme si laid. *Je n'ay pas baisé l'homme*, dit-elle, *j'ay baisé seulement la bouche d'où il est sorti tant de belles paroles.*

Depuis ce temps-là, la pureté de la langue augmenta toujours de plus en plus avec la politesse des mœurs. On vit peu à peu disparoître la barbarie des premiers siècles. Le langage perdit même à la fin son nom de Roman, comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils sont éloignez de leur source.

A regarder les langues de ce costé-là, dit Ariste, elles ont beaucoup de rapport avec les rivières qui changent à mesure qu'elles coulent, & qui sont en quelque façon différentes d'elles-mêmes, bien qu'elles ayent toujours le même rivage & le même lit. Les langues, reprit Eugene, ressembloient encore assez aux eaux minérales, qui prennent la teinture, & les qualitez des lieux par où elles passent: & de là vient, que comme dans les guerres du Levant nostre langue prit beaucoup de la langue Grecque; elle prit aussi quelque chose de la langue Italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les François eurent au-de-
là

là des monts, sous Charles VIII. sous François I. & sous Henri II. firent qu'il se mella à nostre langage quelques locutions étrangères.

Au reste les choses changerent beaucoup sous les regnes de ces deux derniers Rois. Les beaux esprits qui se rencontrent en foule à la Cour, depuis que François I. eût rétabli les belles Lettres, & les beaux arts, entreprirent tout de nouveau de polir la langue. Ils commencerent par reformer plusieurs mots vulgaires, qui estoient demeurez Latins avec une simple terminaison Françoisise: Ils les accommoderent à l'air de nostre nation, où ils les abandonnerent tout-à-fait; ils abolirent aussi les termes qui leur semblerent trop rudes, où ils y passerent la lime pour les adoucir. Ils firent mesme des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avoient ostez. Enfin ils donnerent à la langue un caractère d'elegance, & de doctrine qu'elle n'avoit point auparavant, en l'enrichissant des dépouilles de la Grece, & de l'Italie. Amyot, Joachim du Bellay, & Ronsard eurent le plus de part à ce changement: mais tout ce que firent ces grands maistres ne fut qu'une ébauche, dont les traits furent effacez ou corrigez dans les regnes suivans. Desportes, du Perron, Malherbe,

F 7

Coëf-

Coëffeteau reformerent le langage d'Amyot, de du Bellay & de Ronsard, comme Amyot, du Bellay & Ronsard avoient reformé le langage de ceux qui les avoient precedez. Coëffeteau tient le premier rang parmi ces derniers reformateurs : il embellit fort la langue ; & le stile de son *Histoire Romaine* sembloit si pur à Vaugelas, qu'il ne pouvoit presque recevoir de phrase qui n'y fust employée ; & qu'à son jugement, si nous en croyons Balzac, *il n'y avoit point de salut hors de l'histoire Romaine, non plus que hors de l'Eglise Romaine.*

Après tant de reformations la langue ne laissa pas de changer encore vers le milieu du dernier regne. Balzac fut le principal auteur de ce changement, en donnant à nostre langue un tour & un nombre qu'elle n'avoit point auparavant. Il fit à peu-près comme ces habiles architectes, qui changent & qui ajoûtent quelque chose à un superbe bastiment pour le rendre regulier : nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots, & la belle cadence de nos periodes.

Celuy qu'on a accusé si injustement d'avoir voulu bannir *Car* de nostre langue, contribua peut-estre autant que Balzac à la rendre non seulement nombreuse & magnifique, mais exacte & raisonnable.

C'est

C'est à ce prétendu ennemi de *Car*, que nous devons en partie le bannissement du galimatias, & du Phebus que Nerveze & des Escuteaux avoient autrefois introduits à la Cour. Il fut le premier qui se déclara pour la pureté, & qui enseigna comment il falloit accorder le beau stile avec le bon sens. Entre les autres Académiciens qui travaillèrent sur le même plan, Vaugolas s'attacha particulièrement à établir la netteté du stile, & à régler la langue selon la façon de parler des meilleurs écrivains du temps, & des plus honnestes gens de la Cour. Enfin les changemens qui se sont faits depuis trente ans, ont servi de dernières dispositions à cette perfection, où la langue Française devoit parvenir sous le regne du plus grand Monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gâté; & qu'on a tort de nous reprocher nostre inconstance sur le chapitre du langage. C'est là le cours ordinaire des choses humaines, & particulièrement des langues vivantes. L'Italien & l'Espagnol ont changé à leur tour, nonobstant toute la fermeté dont se piquent les Italiens & les Espagnols. L'un & l'autre n'estoit à sa naissance qu'un jargon qui faisoit pitié; & ce ne fut qu'en changeant qu'ils
de-

devinrent ce qu'ils sont aujourd'huy. Il est vray que ces deux langues ont esté plutôt faites que la langue Françoise ; mais cela ne leur donne aucun avantage sur elle. Les ouvrages qui sont le plutôt achevez, ne sont pas les plus parfaits : la nature est des siecles entiers à former l'or, & les pierres precieuses.

Quoy qu'il en soit, la langue Espagnole, & la langue Italienne, lesquelles sont nées de la confusion des peuples qui se sont rendus maistres de l'Espagne, & de l'Italie, ne languirent pas long-temps dans les foibleſſes de l'enfance : elles devinrent capables de quelque chose presque aussitôt qu'elles furent nées, pareilles en cela à ces rivières qui sont navigables à leur source. En un mot, elles parvinrent en assez peu de temps au comble de leur perfection : mais aussi bien loin de se purifier toujours de plus en plus comme la nostre, elles se sont gâtées peu à peu ; ou du moins elles sont décheûes de leur première pureté : de sorte qu'elles ne sont pas si pures presentement, qu'elles estoient aux siecles passez. Pour ce qui regarde l'Espagnol, les *lettres* de Guevarre, l'*histoire* de Mariana, toutes les *œuvres* de Sainte Therese, de Ribadeneira, & de Grenade, ont une netteté, & une elegance que les
livres

livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui est de l'Italien, je connois peu d'Auteurs modernes de delà les monts qui vailent les Villani, les Petrarques, & les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choses qui aquierent bientost leur perfection, tombent bientost en decaden-
ce. Ainsi les fruits avancez ne sont pas de garde, & les femmes vieillissent plutôt que les hommes. Au contraire ce qui se fait avec beaucoup de temps, dure aussi beaucoup de temps; & c'est ce qui m'assure en quelque façon de la durée de nôtre langue.

Si elle est dans sa perfection, dit Ariste, je meurs de peur qu'elle ne se corrompe bien-tost; car il me semble que les choses ne sont jamais plus près de leur ruïne, que quand elles sont arrivées au plus haut point où elles peuvent monter. Je pourrois vous citer là-dessus un aphorisme d'Hippocrate, & plus d'une sentence de Seneque; mais je me contente de vous citer l'exemple de la langue Latine. Ne degenera-t-elle pas en moins de rien de sa premiere noblesse? N'eût-elle pas la mesme fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affoiblit toujours depuis le siecle d'Auguste? Dès le regne de Neron le stile changea tout-à-fait.

Quin-

*Ipsa de-
nique
fermone
proavis
renun-
ciaſtis.
Tertull.
Apol. c. 6.*

Quintilien avouë que de son temps il n'y avoit presque nulles traces de l'ancienne pureté: & vous ſçavez que Tertullien reprocha aux Romains dans l'Apologie qu'il presenta à l'Empereur Severe, qu'ils n'avoient rien retenu de leurs ancestres; non pas meſme le langage.

Je ſçay tout cela, reprit Eugene, & je ſçay de plus que la belle Latinité ſeroit perdue entièrement après la destruction de l'Empire Romain, ſi elle n'avoit eſte conſervée dans les bibliothèques des Curieux. Neanmoins je ne puis m'imaginer que noſtre langue ait jamais de ſi funeſtes aventures; je croirois plutôt, ſ'il m'eſtoit permis de faire ſon horoscope, qu'elle ſera toujours floriffante.

Ce n'eſt pas, continua-t-il, que ces fortes de revolutions ne ſoient aſſez naturelles; mais c'eſt que la langue Françoise a quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire, qui doit la preſerver de la corruption, à laquelle les autres langues ſont ſujettes. Nous ſçavons que la langue Latine fut alterée d'abord, par le mélange de tant de nations diverſes, qui eſtoient tributaires ou ſujettes des Romains; & que la curioſité, le commerce, ou d'autres raiſons attiroient ſouvent à Rome:

Rome : qu'ensuite elle se corrompit tout-à-fait par les invasions des Goths , & des autres peuples du Nort : & qu'enfin l'usage s'en perdit insensiblement ; après que les Lombards se furent emparez de l'Italie.

Voila les veritables causes de la decadence , & de la perte entiere de la langue Latine. Mais pour peu que vous y fassiez de reflexion , la langue Françoisse n'a rien de pareil à craindre. Car en premier lieu , la passion que tous les autres peuples ont pour elle , nous peut presque assurer qu'ils n'y donneront aucune atteinte ; & l'experience nous fait voir que les nations differentes qui abordent de tous costez dans la Capitale du Royaume , oublient plutôt leur langue naturelle , qu'ils ne corrompent la nostre. D'ailleurs , il n'y a pas d'apparence qu'une monarchie qui n'a point changé depuis son établissement , devienne jamais la conquête des étrangers. L'étoile de nostre Grand Monarque promet à la France une fortune toute contraire ; & je ne sçay quelle inspiration me dit que les Lis qui viennent du Ciel , bien loin de se flectir dans le champ où ils sont plantez , fleuriront un jour par toute la terre.

Quand vos propheties seroient vrayes,
dit

140 LA LANGUE FRANÇOISE.
dit Ariste, il ne s'ensuit pas que nostre langue demeure toujours dans l'état où elle est presentement. Vous avez raison, repliqua Eugene : car encore que nous n'ayons rien à craindre du costé des causes étrangères, le seul caprice des hommes est capable de faire quelques changemens dans le langage. C'est la nature des choses vivantes de changer de temps en temps ; & s'il y a quelques langues modernes qui ne changent point, elles doivent estre comptées entre celles qui sont mortes. Je ne pretends donc pas que la nostre ne change point du tout ; mais je pretends que les changemens qui s'y feront dans la suite des siecles, ne seront pas plus essentiels ni plus remarquables, que ceux qui s'y sont faits depuis trente ans : je veux dire qu'ils n'altereront point le fonds de la langue. Il y aura toujours la mesme naïveté, la mesme clarté, le mesme ordre, & le mesme tour dans le stile. Quelques mots & quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir, selon la bizarrerie de l'usage ; mais ce changement sera tout au plus comme une legere maladie, qui arrive dans la force de l'âge, & qui ne change ni le temperament, ni l'humeur ; ou plutôt il sera de nostre langage, comme de nos modes.

A la

A la verité nos modes changent de temps en temps : mais avez-vous pris garde que ces changemens ne vont pas tant à l'essentiel des habits , qu'aux ajustemens , & à la petite oye ? Depuis que les vieilles modes ont esté bannies avec le vieux langage , on a porté en France des étoffes , & des rubans de toutes façons , & de toutes couleurs ; on a resserré ou élargi les chausses , selon que la fantaisie en a pris ; on a donné mille formes aux collets , & aux chapeaux : mais on ne s'est point encore avisé de porter des robes à la Romaine , ou des vestes à la Persane ; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs , ou le bonnet des Polonois ; les fraises mesme , les collets montez , les vertugadins ne sont point revenus , & apparemment ils ne reviendront jamais , parce qu'ils sont contraires à cet air libre , propre , & galant , dont on s'habille depuis plusieurs années , & qu'on a soin de conserver avec toutes sortes d'habillemens. Disons aussi pour ce qui regarde la langue , que le Nerveze , le galimatias , & le Phebus ne reviendront point , par la raison qu'il n'y a rien de plus opposé à cet air facile , naturel , & raisonnable , qui est le caractere de nostre nation , & comme l'ame de nostre langue.

Il seroit inutile, dit Ariste, de vous contester une chose qui ne peut estre décidée que quand nous ne serons plus au monde, & dont la posterité seule sera juge: Il vaut mieux, continua-t-il, vous en croire sur vostre parole, que de vous contredire mal-à-propos. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, repartit Eugene: je pourrois bien me tromper dans mes conjectures; & après tout je ne voy pas assez clair dans l'avenir, pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

Pour moy, dit Ariste, je suis d'avis que sans nous mettre en peine de ce que deviendra un jour nostre langue, nous tâchions de la bien sçavoir, telle qu'elle est presentement. Ce n'est pas une petite entreprise, repliqua Eugene: on a mis les choses à un tel point, que plus on étudie le François, plus il y a en quelque façon à apprendre: la pureté, la netteté, l'exactitude, & le beau tour coustent infiniment; tout cela demande une grande étude, & un grand travail.

J'en demeure d'accord, dit Ariste: mais une langue aussi belle que la nostre, ajouta-t-il, merite bien quelque application, & quelque soin. Je pardonne aux Italiens, & aux Espagnols de ne l'étudier pas à fond; mais je ne puis le pardonner

ner aux François , sur tout à ceux qui ont de la disposition , & du naturel pour les langues. N'est-ce pas une chose ridicule de cultiver soigneusement les langues étrangères , & de negliger sa langue naturelle ; d'entendre parfaitement le Grec , le Latin , l'Italien , l'Espagnol ; & de ne sçavoir ni parler, ni écrire poliment en François ?

Que faut-il faire , dit Eugene , pour bien parler , & pour bien écrire ? Vous le sçavez mieux que moy , répondit Ariste , & c'est à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. A vous dire la vérité , repartit Eugene , je dois le peu que je sçay au commerce des honnestes gens , & à la lecture des bons livres. Ce sont à parler en general , les deux voyes qu'il faut tenir , ce me semble , pour sçavoir bien la langue Françoisse : l'une ne suffit pas sans l'autre. En frequentant les personnes polies , on prend insensiblement je ne sçay quelle teinture de politesse , que les livres ne donnent point : ce n'est gueres que dans les belles conversations qu'on apprend à parler noblement , & naturellement tout ensemble. Mais aussi ce n'est gueres que dans les bons livres qu'on apprend à parler juste , & selon toutes les regles de l'art. Ceux qui ne font que lire ,

&c

& qui ne voyent point le beau monde , ne sont pas assez polis , & n'ont pas pour l'ordinaire cet air aisé & naturel , qui est si fort à la mode ; & ceux qui ne lisent point du tout , ou qui lisent sans nulle reflexion , comme quelques gens de la Cour qui passent toute leur vie dans les cercles , & dans les ruelles , ne sont pas fort exacts : à peine peuvent-ils écrire un billet , qu'ils ne fassent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du stile.

Mais puisque la lecture est si necessaire , reprit Ariste , que faut-il lire pour bien sçavoir nostre langue ? Je voudrois , répondit Eugene , qu'on leût d'abord Vaugelas : ses *Remarques* sont pleines de mille reflexions qui donnent une veritable idée de la langue ? elles contiennent presque toutes les regles , qui peuvent servir pour bien parler , & pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* est un modele sur lequel on peut se former sùrement.

Il faut lire Balzac , car il a de grandes beautez , & on apprend beaucoup en le lisant : mais il ne faut pas trop l'imiter. Il est aisé de parler mal , en voulant parler aussi-bien que luy.

Quoy-que le stile de Voiture ne soit pas toujours fort chastié , parce qu'il n'a jamais reveü ses quvrages , & que ce n'est pas

pas luy qui les a fait imprimer ; la lecture de ses Lettres ne laisse pas d'estre fort utile. Si on n'y trouve pas la dernière pureté du langage, on y trouve une naïveté & une délicatesse, qui ne se rencontre point par tout ailleurs.

La *Défense de Voiture* est le chef-d'œuvre de Costar : ses autres livres ne sont pas si fins ni si corrects que celui-là.

Tout ce que La Chambre & d'Ablancourt ont mis en lumière, mérite fort d'estre leû. Il seroit à souhaiter que nous eussions les Lettres du Secrétaire de l'Académie : car il ne sort rien de ses mains qui ne soit fini ; & il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honneste homme, qui me plaît infiniment.

Nous avons attendu long-temps les *œuvres* d'un Académicien, que les plus sçavans dans la langue consultent comme leur oracle : elles paroissent enfin ; & il ne faudroit presque que ce livre-là pour apprendre à bien écrire. Les *Plaidoyers*, qui en font la principale partie, ont les vraies beautés de l'éloquence Française ; & quand l'Auteur ne donneroit point au public la Rhétorique qu'il a promise, nous n'aurions rien à luy demander après le présent qu'ils nous a fait.

G

Que

Que pensez-vous, dit Ariste, des *Sentimens de l'Academie sur le Cid*. C'est à mon avis, repliqua Eugene, un ouvrage achevé en son genre; le nom que ce livre porte, & les mains par lesquelles il a passé avant que de voir le jour, le doivent faire estimer de tout le monde.

L'Histoire de l'Academie Françoise est un des livres François que j'estime le plus. Outre le bon sens, & la politesse qui y regnent par tout; l'Auteur y a joint ensemble la facilité & l'exactitude. Le *Discours* que le mesme Auteur a composé sur les œuvres de Sarazin, est une tres-belle chose. Je l'ay leû plusieurs fois, & je l'ay toujours leû avec plaisir.

La *Preface* qui a esté depuis peu au commencement des œuvres de Balzac est sçavante, & tres-bien écrite. Je serois d'avis qu'on la leût avant que de lire les Lettres & les Discours qui la suivent. A propos de *Preface*, dit Ariste, il ne se peut rien voir de plus sensé ny de plus juste que celle de la nouvelle Traduction de l'*Eneïde*.

Mais puisque nous sommes sur les *Prefaces*, dit Eugene, nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite sur de fort beaux *Panegyriques*. Elle est digne de l'approbation qu'elle a eüe dans le monde.

monde. Je ne sçay, dit Ariste, si la lecture de cette *Preface* ne m'a point causé plus de douleur que de plaisir; car je n'ay pu la lire sans pleurer celui dont elle parle. Comme j'avois pour ce cher Ami une grande tendresse, & toute l'estime qu'on peut avoir pour un homme extraordinaire, sa perte m'a sensiblement touché; & je ne pourrois m'en consoler de ma vie, si je ne retrouvois cet illustre mort dans ses freres, comme dans d'autres luy-mesme. Celuy qui a suivi une jeune Reine dans un país étranger, est un homme de grand merite, habile, modeste, secret, desinteressé, & infatigable dans le travail. Il écrit en sa langue d'une maniere à faire juger qu'il n'en auroit jamais étudié aucune autre. Cependant outre la connoissance qu'il a des langues Grecque & Latine, il parle celles de nos voisins, presque aussi facilement, & aussi poliment que la sienne.

Pour revenir aux bons livres & aux bons Ecrivains dont nous parlions, reprit Eugene; l'Auteur des *Reflexions ou Maximes morales* a un caractere tres-noble, & je ne sçay quelle finesse que tous les bons Auteurs n'ont pas. Le *Discours* qui a esté mis à la teste de ces *Reflexions*, est de la main d'un grand maistre, qui sçait le

148 LA LANGUE FRANÇOISE.
monde, aussi-bien que la langue, & qui
n'a pas moins d'honnesteté que d'esprit.
L'Auteur des *Conversations*, qui paru-
rent l'an passé; & celui des *Observations*
sur les Poëmes d'Homere & de Virgile,
écrivent d'une maniere judicieuse & deli-
cate.

Que vous semble, dit Ariste, des *Obser-
vations* qu'un sçavant Homme a faites
sur les Poësies de Malherbe ? elles sont
curieuses, repliqua Eugene, aussi-bien
que ses *Origines de la langue Françoise*; &
après les *Remarques* de Vaugelas je ne sça-
che rien en ce genre qui puisse instruire
davantage.

Je vous ay déjà parlé des *Avanta-
ges de la langue Françoise sur la langue*
Latine; quelque doctes que soient ces
Dissertations, elles ne sont pas moins a-
greables que la *Promenade de Saint-Ger-
main*. Je l'ay leüe depuis peu, dit Ariste,
& j'en ay esté charmé: Vous ne l'auriez
pas moins esté, ajoûta Eugene, des *Pro-
menades de Versailles & de Saint-Cloud*, si
vous les aviez leüës, elles ont quelque
chose qui enchante.

La Vie de Socrate, reprit Ariste, que le
Traducteur de Xenophon a composée,
me tomba l'autre jour entre les mains, &
j'en suis bien content: Elle est tres-exacte,
répon-

répondit Eugene, quoy-qu'elle ne soit pas fort nouvelle.

L'Histoire de la Vie du Duc d'Espernon composée par Girard, *La Guide des Pecheurs de Grenade* traduite par le mesme; Les *Paraphrases sur les Epistres de saint Paul*; les *Actions publiques* d'un Predicateur celebre, sont d'assez bons livres. *L'Histoire Sainte du Nouveau Testament* est également pure, & fleurie. Il n'y a rien de plus net, ni de plus elegant, que la *Morale du Sage*: on y trouve dequoy former ses mœurs, & son stile en mesme temps. Il n'appartenoit qu'à une Personne considerable par sa naissance, & par son merite d'estre l'interprete de Salomon; & il falloit sçavoir nostre langue aussi-bien que cette illustre Solitaire la sçait, pour le bien faire parler François.

Mais que pensez-vous, dit Ariste, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans? Je leur fais justice, repliqua Eugene; & j'avouë de bonne foy qu'ils ont beaucoup contribué à la perfection de nostre langue. Avez-vous veû, dit Ariste, la traduction qu'ils ont faite de *l'Imitation de Jesus-Christ*? J'ay ouï dire que c'est un de leurs chef-d'œuvres; & qu'ils la proposent eux-mesmes pour un modele de la pureté du langage. Je la lis

G 3

depuis

150 LA LANGUE FRANÇOISE.
depuis quelques jours , repartit Eugene ,
& je l'estime pour le moins autant que
les Confessions de Saint Augustin , & que la
Vie de D. Barthelemy des martyrs , où les
longues periodes fatiguent un peu le le-
cteur.

Il est vray , dit Ariste , que ces Ecri-
vains si fameux ne peuvent pas estre accu-
sez de Laconisme : ils aiment naturelle-
ment les discours vastes ; les longues pa-
rentheses leur plaisent beaucoup ; les gran-
des periodes , & sur tout celles qui par
leur grandeur excessive suffoquent ceux
qui les prononcent , comme parle un Au-
teur Grec , sont tout-à-fait de leur goust.
La belle Vie de l'Archevesque de Brague
commence par une periode démesurée : il
faut avoir de bons poulmons pour la lire
tout d'une haleine ; & une grande atten-
tion pour la comprendre la premiere fois
qu'on la lit.

Cela s'appelle se lasser dès le com-
mencement du voyage , dit Eugene. Mais
que voulez-vous , ajouta-t-il : ces Mes-
sieurs ont pris ce train-là , il y a long-
temps : ils y sont accoutumez , & appa-
remment ils auront de la peine à le quit-
ter. Après tout , il ne faut pas les chican-
ner sur un defaut qui ne vient que d'abon-
dance : si c'est un vice que de faire des
gran-

περίοδοι
μακράς
ἐποπεί-
ας τὰς
ἀγίας.
Dion. Ha-
licarn.

grandes periodes, c'est le vice des grands orateurs; & c'est ce qui me fait croire que ces Messieurs ne s'en corrigeront pas.

Pourquoy ne se corrigeroient-ils pas de leurs longues periodes, repartit Aristote; ils se sont bien corrigez avec le temps de leurs exagerations. Il n'y avoit rien de plus commun dans leurs premiers livres que des expressions excessives, comme *la plus grande & la plus punissable de toutes les hardiesses; la plus sanglante de toutes les invectives; la plus étrange temerité, & la plus grossiere ignorance qui fut jamais.* On y voyoit jusques dans les titres, & dans les narrations qui doivent estre simples & modestes, *une audace qui n'eut jamais de pareille, une ignorance insupportable, une insolence punissable, la plus insigne de toutes les fourberies, la plus lache prevarication qui fut jamais.* C'est ce que leur a reproché autrefois un des plus judicieux Critiques de nostre temps.

*Frane.
Vavasser.
de Libell.
supposit.*

Ils ne se sont pas défaits entierement de ces sortes d'expressions, dit Eugene. Ils mettent encore le *plus* en bien des endroits où il n'a que faire, ou s'ils ne se servent pas de ce terme pour exagerer ce qu'ils disent, ils employent de grands mots, & de grandes epithetes, qui font à peu près le mesme effet. Témoin *une imperti-*

Refuta-
tion de la
Lettre à
un Sei-
gneur de
la Cour.

nence signalée, un égarement prodigieux, un attentat insupportable, un emportement diabolique, un effroyable excès de malice, & de folie. Pour ce qui regarde l'étendue des périodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoutent des queuës qui rendent le discours extrêmement long. Par exemple, après de grandes périodes qui lassent déjà assez d'elles-mêmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme, *estant certain que... rien n'estant plus avantageux que...* ce qui ne sert pas trop à délasser les esprits, & à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la vérité, je ne trouve dans l'*Imitation de Jesus-Christ* ni des expressions hyperboliques, ni des périodes démesurées: cependant à ne vous rien déguiser, j'y trouve je ne sçay quoy qui me fait de la peine. Ce sont peut-estre de scrupules; vous en jugerez, s'il vous plaist: j'ay le livre sur moy, & j'ay marqué les endroits qui m'ont arresté. Je commence par l'*Epître* dedicatoire.

Tant s'en faut que ce glorieux rabaissement soit indigne du courage des personnes de vostre naissance.

Je vous avoue que *ce glorieux rabaissement*, ne me plaist gueres. Il ne me plaist point du tout, dit Ariste, & je doute que

que *rabaissement* soit François. J'ay bien oui dire le *rabais des monnoyes*, & on pourroit dire peut-estre le *rabaissement* d'une personne, à qui on fait perdre sa dignité, & son rang; mais je ne croy pas qu'on dise *rabaissement* pour *humilité*, & ce *glorieux* n'y revient point trop selon mon sens.

Il y a dans l'*Avertissement* au lecteur un mot qui m'a surpris, continua Eugene; le voicy. *Il égale la hauteſſe & la magnificence des ouvrages des saints Peres.* Que dites-vous de *hauteſſe*? J'avois creû jusqu'à cette heure, dit Ariste, que la *hauteſſe* estoit affectée au Grand Seigneur, & je ne croyois pas qu'on deust jamais donner de la *hauteſſe* aux saints Peres. J'aurois autant leur donner de l'*alteſſe*, & je trouverois aussi-bon l'*alteſſe* de leurs ouvrages, que la *hauteſſe*. Raillerie à part, la *hauteſſe* me choque encore plus que le *rabaissement*. Mais voyons le reste. Eugene lût alors les endroits suivans.

L'œil est insatiable de voir. Ils travaillent plus à s'acquérir de l'éclat, qu'à se fonder dans l'humilité. D'où viennent tous vos troubles, sinon des affections immortifiées de vostre cœur?

Je trouve vos premiers doutes assez bien fondez, dit Ariste. *Insatiable est de*

ces mots qui n'ont point de queue, & qui ne regissent rien. On dit, une avarice *insatiable*, un cœur *insatiable*: mais on ne dit point *insatiable de manger*, ni *insatiable de voir*. A la verité on peut dire un desir *insatiable d'apprendre*: mais alors, *d'apprendre*, est regi par *desir*, & non pas par *insatiable*.

Se fonder dans l'humilité, ne me semble pas trop bon; mais *acquérir de l'éclat*, ne me semble pas François. On dit bien *aimer l'éclat*, *faire de l'éclat*; mais on ne dit pas que je sçache *acquérir de l'éclat* en quelque sens que ce soit.

Pour *immortifié*, c'est un mot de la façon de ces Messieurs, aussi-bien qu'*in-experimenté*, *irreligieux*, *inallié*, *inalliable*, *incorrompu*, *inconvertible*, *intolérance*, *clair-voyance*, *inobservation*, *inattention*, *desoccupation*, *desoccuper*, *desaveugler*, *coronateur*, *insidiateur*: à quoy l'on peut ajoûter *élévement*, *abregement*, *brisement*, *déchirement*, *resserrement*, *attiedissement*; & ces adverbes, *déclarament*, *in-explicablement*, & *incontestablement*. Car ils ne font point de difficulté de faire des mots nouveaux, & ils prétendent mesme avoir ce droit-là; comme si des particuliers, & des solitaires avoient une autorité que les Rois mesmes n'ont pas.

C'est

C'est apparemment en vertu de cette autorité prétendue, dit Eugene, que le Traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais ouï parler: c'est *indisposer* avec une signification active; en voicy des exemples.

Celui qui après m'avoir receû, se ré- L. 4.
pand aussi-tôt en des satisfactions exte- c. 12.
rieures, s'indispose beaucoup pour me re-
cevoir.

Ainsi vous pourriez différer long-temps L. 4.
de communier, & vous y trouver plus indis- c. 10.
posé dans la suite.

Cet *indisposer* est gaillard, répondit Aristote; & je suis bien trompé, si ce mot-là fait fortune: car il est des mots à peu près comme des hommes; il y en a qui ont une étoille heureuse, pour parler ainsi, & qui sont receûs dès qu'ils se présentent: mais il y en a de malheureux qu'on ne peut souffrir, & auxquels on ne s'accoutume jamais. *Indisposer* est du nombre de ces mal-heureux, aussi-bien qu'*élevation*, que ces Messieurs mettent par tout, & dont personne qu'eux ne se sert.

Que voulez-vous, dit Eugene? ils aiment les mots nouveaux, & ils se plaisent à en faire. Mais passons outre. Aimez-vous *se trouver dans l'obscurcissement, dans l'en-*
yurement, & dans le resserrement?

L. 3. c. 7. Lorsque vous vous trouverez dans l'obscurcissement.

c. 9. Quand ma grace entre une fois dans un cœur, il ne se trouve plus dans le resserrement.

L. 3. c. 12. L'aveuglement, & l'enyvrement où ils se trouvent, ne leur permet pas de discerner ce qu'ils sont.

Aimez-vous l'enyvrement des divertissemens du monde? Complaître à Dieu au lieu de plaire?

L. 3. c. 20. L'enyvrement de l'amour, & des divertissemens du monde l'emporte en l'ame de plusieurs.

L. 3. c. 34. N'ayez qu'une fin unique, qui est de me complaire.

A ne vous rien déguiser, dit Ariste, je n'aime point tout cela. Je ne sçay, reprit Eugene, si vous aimerez davantage ce qui me reste à vous lire. Il leût alors les autres endroits qu'il avoit marquez, & Ariste luy dit son sentiment sur chaque endroit dans l'ordre qui suit.

L. 3. c. 33. Vous serez sujet malgré vous à la mutabilité & au changement.

L. 2. c. 3. Celuy qui est encore assujéti au trouble de ses passions.

Ces deux phrases ne me plaisent point. On est sujet au changement, mais on n'est point sujet à la mutabilité : qui dit
muta-

mutabilité, dit une disposition au changement; estre muable, c'est estre sujet à changer; de sorte qu'estre sujet à la *mutabilité*, vaut autant qu'estre sujet à la disposition au changement, & au pouvoir de changer: ce qui ne me semble pas trop raisonnable.

Je dis le mesme d'*assujéti au trouble de ses passions*. On est *assujéti à ses passions*; on est *esclave de ses passions*: mais on n'est point *assujéti au trouble*, ni *esclave du trouble de ses passions*. Cela n'est ni selon la raison, ni selon l'usage.

Qu'il est triste au contraire, & penible de voir des personnes sans ordre, & sans regle! L. 1. c. 26.

Il est *triste* de voir, il est *penible* de voir, me fait de la peine.

Celuy-là est vraiment sage qui ne preste point l'oreille aux amorces & aux enchantemens de ces sirenes qui tuënt en caressant. L. 3. c. 27.

Je pardonnerois ce *prester l'oreille aux amorces*, à de petits Ecrivains qui ne sont pas obligez d'estre si exacts; mais je ne puis le pardonner à de grands Auteurs qui ne se doivent rien pardonner à eux-mesmes. *Amorces* est de ces mots metaphoriques, auxquels il reste toujours quelque chose de leur signification propre: on dit bien *les amorces du vice*, on diroit bien

se laisser prendre aux *amorces* des sirenes ; mais je doute qu'on puisse dire , *prester l'oreille aux amorces*. Il me semble que ces deux mots *oreille* & *amorces* , ne sont pas faits l'un pour l'autre.

L. 3.
c. 20.

Que cette vie est mal-heureuse, puisqu'elle est toujours assiegée de pieges & de filets , & pleine d'une infinité d'ennemis qui l'environnent de toutes parts !

Ce mot d'*assiegée* ne s'accorde pas trop bien avec *pieges* & *filets* : ils s'accorderoit mieux avec *ennemis* , & cet endroit seroit plus juste de la sorte. Que cette vie est mal-heureuse, puisqu'elle est toujours assiegée d'ennemis , & pleine d'une infinité de pieges & de filets qui l'environnent de toutes parts !

L. 3.
c. 38.

Afin que vous soyez le dominateur de vos actions.

Bon Dieu, quelle façon de parler ! j'aurois autant dire, *le Seigneur & le Roy de vos actions* : ce n'est pas que *dominateur* ne soit François ; mais c'est que *dominateur* & *actions* ne s'accrochent pas ensemble.

L. 3.
c. 53.

Il faut que vous conserviez vostre ame dans une privation de toutes les douceurs.

L. 3.
c. 50.

Abaissez mon cou & ma teste superbe , afin de faire plier ma volonté dereglee & inflexible sous la rectitude & la sainteté de la vostre.

Voilà

Voila ce qui s'appelle des phrases. *Conserver son ame dans la privation de toutes les douceurs : faire plier sa volonté sous la rectitude de la volonté de Dieu ;* ou je ne m'y connois pas , ou cela est un peu Nerveze.

Je suis dans une défaillance generale de toutes choses. Ce n'est pas bien parler, pour dire, toutes choses me manquent : défaillance ne signifie pas *manquement & défaut*, en ce sens-là. On dit *défaillance* de cœur, *défaillance* d'esprits, *défaillance* des astres ; mais on ne dit pas *défaillance* d'argent, *défaillance* d'habits, *défaillance* de choses necessaires à la vie.

L'impuissance où je me trouve d'estre consolé par aucun homme. L. 3. 6: 40.

Estre dans l'impuissance, s'accommode bien à un verbe actif, mais non pas à un verbe passif : on dit *je suis dans l'impuissance de vous assister, de vous servir* : mais je ne croy pas qu'on puisse dire, *je suis dans l'impuissance d'estre assisté de mes amis, d'estre consolé par aucun homme.*

Si impuissant à vous taire ; si facile pour la dissipation, & le ris ; si fecond à former de bonnes resolutions, & si sterile à en produire les effets. L. 4. 5. 7:

Ces phrases-là ne sont point Françaises. Quel langage ! *je suis impuissant à parler*

parler, je suis impuissant à me taire, pour dire, je ne puis parler, je ne puis me taire. Les Etrangers qui commencent à apprendre le François, parlent de la sorte: il falloit dire, si peu maistre de vostre langue, au lieu de si impuissant à vous taire. Facile n'est pas bien avec pour, ni avec un nom: ou il ne veut rien après soy, ou il veut à, & un verbe. C'est un esprit facile; c'est une chose facile à faire.

Pour *second* & *sterile*, on ne les joint pas avec des *verbes*. La terre est *seconde*, un champ est *sterile*; mais la terre n'est point *seconde* à former des métaux dans ses entrailles, un champ n'est point *sterile* à produire du bled: tout au plus la terre est *seconde* en métaux, un champ est *sterile* en bled. Le Traducteur auroit pu dire: *si second en bonnes resolutions, & si sterile en bons effets.*

L.4. c.3. De peur que m'abstenant plus long-temps de vostre sacré corps, je ne me refroidisse peu à peu de mes saints desirs.

Se refroidir de ses saints desirs, c'est une phrase nouvelle que je n'ay point encore entenduë. J'ay toujours oui dire, se refroidir dans ses exercices de pieté, dans une entreprise où l'on s'est engagé avec chaleur.

O état

O état sacré de la vie religieuse , qui rend L.3.c.1.
l'homme cheri de Dieu !

Si vous aviez soin de rendre vostre ame L.2.c.7.
vuide de l'affection de toutes les creatures.

Je suis sûr que les gens un peu delicats dans la langue n'aimeront pas ces façons de parler ; rendre cheri, rendre vuide. Rendre ne s'accorde pas avec les participes, ni avec toutes sortes d'adjectifs. On ne dit point il se rend aimé , quoy qu'on dise il se rend aimable. On ne dit point aussi rendre vuide, non plus que rendre plein , pour dire vuidier & remplir. Ces locutions sont comme rendre connu , que Balzac a condamné absolument dans le Sonnet de Job.

Comme ils n'ont pas en moy une pleine L.3.c.37.
confiance, ils s'entremettent encore du soin d'eux-mesmes.

Cela n'est pas François. On dit bien s'entremettre d'une affaire ; mais on ne dit pas s'entremettre du soin d'une affaire, ni du soin d'une personne.

Tous mes desirs soupirent vers vous. L.3.c.48.

C'est le cœur, c'est la personne qui soupire : mais les desirs ne soupirent point, ce sont eux qui font soupirer. Soupirent vers vous , n'est pas bien ; il faut dire soupirent après vous , ou pour vous.

Je ne trouve du repos en aucune creature, L.4.c.11.
mais en vous seul, ô mon Dieu.

Cet-

Cette construction n'est pas reguliere. *Je ne trouve du repos*, ne se rapporte pas bien à *mais en vous seul*. Il falloit tourner autrement la phrase, ou du moins il falloit dire, *mais j'en trouve en vous seul*. Les verbes ne doivent point estre sous-entendus en ces rencontres; ils doivent estre toujours exprimez, & on ne doit point craindre de repeter le mesme mot: la repetition ne choque point, quand elle contribue à la regularité de la construction, & à la netteté du stile.

L.3.c.15. *Vous vous aimez trop par un amour déreglé.*

L.3.c.27. *Considerer tout par un œil si pur, & si éclairé.*

Dés qu'on s'aime trop, on s'aime ave déreglement; ainsi *par un amour déreglé*, est inutile après *trop*. D'ailleurs *s'aimer par un amour déreglé*, n'est pas bien dit, non plus que *considerer par un œil si pur & si éclairé*; il faut dire *s'aimer d'un amour déreglé: considerer tout d'un œil si pur & si éclairé*.

L.3.c.53. *Il y en a peu qui sortent entierement de leurs inclinations, & de leur humeur.*

Ce n'est pas bien parler François, pour dire, qui renoncent entierement à leurs inclinations, & à leur humeur. On dit d'un homme que la passion emporte, il est hors

hors de soy, il est rentré en soy-mesme, mais on ne dit point il est sorti de soy-même : ainsi on dit sortir de son peché, sortir de son caractere ; mais on ne dit point *sortir de ses inclinations, & de son humeur*, pour dire, renoncer à ses inclinations, & à son humeur.

*L'ancien serpent s'armera contre vous de L.3.c.12
toute sa malice, & sa violence.*

Elle s'attache à vous par toutes ses puissances, & ses mouvemens. L.3.c.34

L'exactitude demande qu'on dise, *de toute sa malice, & de toute sa violence : par toutes ses puissances, & par tous ses mouvemens*. Ces omissions sont des negligences qu'on doit éviter.

*A moins que Dieu ne leur fasse la grace L.3.c.7.
de renoncer à cette attache à leur sentiment.*

C'est se negliger beaucoup que d'écrire de la sorte. *A cette attache à leur sentiment*, fait un fort mauvais effet. Il y a une negligence qui ne gaste rien, qui plait mesme, & qui pare quelquefois le discours ; & c'est celle qui est opposée à l'affectation : mais il y en a une autre qui sied mal, qui choque toujours, bien loin de plaire, & c'est celle qui est opposée à l'exactitude. La negligence du Traducteur dans l'endroit que vous venez de lire, est de cette derniere espece.

Ne

Ne pourroit-on pas compter, dit Eugene, entre les negligences vicieuses, une construction qui est fort familiere au Traducteur? En voicy des exemples.

L.2.c.12. *Nostre merite ne consiste pas dans les joyes, & les gousts spirituels.*

L.4.c.15. *Remettant à Dieu le temps, & la maniere en laquelle il luy plaira de vous visiter.*

L.4.c.6. *Qui peut seul luy donner un secours, & une consolation parfaite.*

L.3.c.40. *Toute la hauteſſe, & l'éclat du monde estant comparé à vostre eternelle gloire, n'est que folie, & que vanité.*

A ce que je vois, dit Ariste, le Traducteur a bien en teste *la hauteſſe*; & il ne riendra pas à luy que toutes les Grandeurs de l'Univers ne partagent avec le Grand Turc un titre qui luy est propre, & que personne ne luy a encore disputé. Si le Traducteur en est creû, on dira bien-toſt *la hauteſſe des Rois, la hauteſſe des Papes, la hauteſſe des Anges, la hauteſſe de Dieu*, comme il dit *la hauteſſe du monde, & la hauteſſe des Saints Peres*.

Mais pour vous dire mon sentiment sur ce que vous me demandez: quand deux substantifs de different genre se rencontrent, comme *joyes & gousts, temps & maniere, secours & consolation, hauteſſe & éclat,*
ce

ce n'est pas absolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier substantif, & de dire *les joyes & les gousts spirituels; le temps & la maniere en laquelle; un secours & une consolation parfaite; la hauteſſe, & l'éclat du monde estant comparé.* Quoy que ces constructions soient irregulieres à l'égard du premier substantif, & que *spirituels, en laquelle, parfaite, comparé,* ne s'accordent pas avec *joyes, temps, secours, hauteſſe;* on ne laisse pas de parler, & d'écrire ainsi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la verité ceux qui se piquent d'une grande justesse, doivent éviter cela comme un écueil, selon l'avis de Malherbe, & de Vaugelas mesme; & je m'étonne que le Traducteur de *l'Imitation* au lieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure, & de tout son cœur.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'est qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoutez les endroits suivans.

A la veüe de l'abyſme de vos jugemens, L.3.c.14 dans lesquels je ne trouve en moy autre chose que le peché & le neant.

Le remede à ce mal est de n'avoir aucun L.4.c.16 égard à ces phantomes qu'il nous presente; mais d'en rejeter au contraire contre luy-mesme toute l'abomination, & toute l'horreur.

Les

L.3.s.8. *Les moindres étincelles de cette estime presumptueuse de moy-même seront comme éteintes, & étouffées dans cet abyfme de mon neant sans qu'elles en puissent ressortir jamais.*

Vrayment, dit Ariste, si ce n'est là du galimatias, c'est quelque chose qui en approche. Vos jugemens dans lesquels je ne trouve en moy : En rejeter contre luy-même toute l'abomination, & toute l'horreur : Les étincelles de l'estime de moy-mesme éteintes & étouffées dans l'abyfme de mon neant, sans qu'elles en puissent ressortir jamais ; ce sont des façons de parler si particulieres & si myfterieuses, que j'ay bien de la peine à les comprendre. Après tout, si le Traducteur est obscur, & guindé en quelques endroits, ce n'est pas la faute de l'Auteur qui est par tout clair, & simple, comme vous sçavez. Mais peut-estre que ce qui vous reste à lire, est plus net & plus aisé à entendre.

Nous ne finirions jamais, dit Eugene, si je vous lisois tous les endroits que j'ay marquez. Il n'y a pas un chapitre sur lequel je n'aye plusieurs doutes. Cependant, ajouta-t-il, *l'Imitation de Jesus-Christ* est le plus petit livre de ces Messieurs, & de tous leurs livres c'est celuy qui a eû le plus de cours : on en a fait jusqu'à treize editions, & mon *Imitation* est de la dernière, comme
vous

vous voyez. Je conclus de tout cela, dit ^{il s'est} Ariste, que les plus grands maîtres sont ^{fait trois} capables de se méprendre quelquefois; & ^{éditions} que les dernières éditions ne sont pas tou- ^{depuis} jours correctes, quoy qu'elles soient re- ^{celle-là} veûës & corrigées.

Je pense pour moy, reprit Eugene, que si l'on voit peu de livres François où l'on ne puisse trouver quelque chose à dire, il faut s'en prendre à la délicatesse du siècle, & à la perfection de la langue, plutôt qu'aux Auteurs des livres. Car enfin on veut aujourd'huy dans le langage des qualitez qu'il est assez difficile d'allier ensemble: une grande facilité, & une grande exactitude; des paroles harmonieuses, mais pleines de sens; de la brieveté, & de la clarté; une expression tres-simple, & en mesme temps tres-noble; une extrême pureté, une naïveté admirable, & avec cela je ne sçay quoy de fin, & de piquant. Il n'appartient pas à toutes sortes de gens de parvenir jusques-là. On a beau lire les bons livres, & voir le grand monde; on ne fait rien, si la nature ne s'en melle. Pour bien profiter de la lecture & de la conversation, il faut avoir du naturel pour la langue, beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement, & mesme beaucoup d'honnesteté: je prens ce mot dans un sens qu'on luy a donné de-

depuis peu ; & j'entens par honnesteté une certaine politesse naturelle, qui fait que les honnestes gens ne gardent pas moins de bienséances dans ce qu'ils disent, que dans ce qu'ils font. Ceux qui ont ces avantages, n'ont pas besoin comme les autres d'une longue étude, pour avoir une connoissance parfaite de nostre langue : leur genie leur tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le suivre pour bien parler. Il se voit à la Cour plusieurs personnes de ce caractère, qui sans avoir jamais beaucoup étudié la langue, parlent comme les maîtres, & peut-estre mieux que les maîtres ; avec le seul secours de la nature ils gardent exactement toutes les regles de l'art. Mais sçavez-vous bien que nostre grand Monarque tient le premier rang parmi ces heureux genies, & qu'il n'y a personne dans le Royaume qui sçache le François comme il le sçait. Les personnes qui ont l'honneur de l'approcher, admirent avec quelle netteté, & avec quelle justesse il s'exprime. Cet air libre & facile dont nous avons tant parlé, entre dans tout ce qu'il dit ; tous ses termes sont propres, & bien choisis, quoy qu'ils ne soient point recherchés ; toutes ses expressions sont simples, & naturelles : mais le tour qu'il leur donne est le plus delicat, & le plus noble du monde.

monde. Dans ses discours les plus familiers, il ne luy échape pas un qui ne soit digne de luy, & qui ne se sente de la majesté qui l'accompagne par tout: il agit & il parle toujours en Roy, mais en Roy sage, & éclairé, qui observe en toutes rencontres les bienseances, que chaque chose demande. Il n'y a pas jusqu'au ton de sa voix qui n'ait de la dignité, & je ne sçay quoy d'auguste qui imprime du respect & de la veneration. Comme le bon sens est la principale regle qu'il suit en parlant, il ne dit jamais rien que de raisonnable; il ne dit rien d'inutile; il dit en quelque façon plus de choses que de paroles: cela paroist tous les jours dans ces réponses si sensées, & si précises, qu'il fait sur le champ aux Ambassadeurs des Princes, & à ses sujets. Enfin pour tout dire en un mot, il parle si bien, que son langage peut donner une véritable idée de la perfection de nostre langue. Les Rois doivent apprendre de luy à regner; mais les peuples doivent apprendre de luy à parler. Si la langue Françoisse est sous son regne ce qu'estoit la langue Latine sous celui d'Auguste, il est luy-même dans son siècle ce qu'Auguste estoit dans le sien: entre les grandes qualitez qui luy sont communes avec cet Empereur si célèbre, il a l'avantage d'être

Augusto
prompta
ac pro-
fluens,
quæ de-
ceret
princi-
pem, elo-
quentia
tuit. Ta-
cit. Ann.
lib. 13.

H

tre

170 LA LANGUE FRANÇOISE.
tre né eloquent, comme il faut qu'un Prince le soit.

Il ne ressemble pas seulement à Auguste, dit Ariste, il ressemble aussi à Cesar. Le Roy de France parle sa langue, comme le Conquerant des Gaules parloit la sienne; c'est à dire qu'il la parle tres-purement, & sans nulle affectation: de sorte que si nostre Prince se donnoit la peine d'écrire luy-mesme son histoire, les commentaires de Louïs vaudroient bien ceux de Cesar.

Quoy que le Soleil fût déjà couché quand Ariste, & Eugene commencerent à parler du Roy, ils ne laisserent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade: & les autres vertus de ce grand Monarque les occuperent si agreablement, que leur entretien dura jusques à la nuit, qui les obligea enfin de se retirer,

L E S E C R E T.

III. ENTRETIEN.

C Ommes les entretiens d'Ariste & d'Eugene n'estoient point étudiez, & que l'occasion seule en faisoit naître les sujets ; une confidence que fit Eugene à son Ami au commencement de leur promenade , donna lieu à la conversation.

Vous voyez bien , mon cher Ariste, luy dit-il , après luy avoir communiqué une affaire tres-importante ; que je ne m'ouvrirois pas à vous comme je fais , si je n'estois persuadé qu'on ne risque rien en vous confiant un secret. Vous me faites justice, repartit Ariste, d'avoir un peu de confiance en moy ; car outre que je suis à vous il y a long-temps , je sçay assez bien me taire quand je ne dois point parler.

Vous ne sçauriez gueres vous louer davantage , repliqua Eugene. Il est si aisé de ne dire mot , répondit Ariste , que je ne crois pas me louer beaucoup , en me vantant de sçavoir assez bien garder le silence.

Aristote n'estoit pas de vostre avis , repartit

prit Eugene ; il croyoit que rien n'estoit plus difficile , que de taire ce qu'on ne devoit pas dire ; & je suis de son sentiment : car il faut pour cela estre toujours sur ses gardes , & avoir beaucoup d'empire sur soy-mesme. Les habiles gens ont tant de lumieres pour decouvrir nos pensees ; & tant d'artifices pour nous faire parler , qu'il est presque impossible de leur rien cacher. Il n'y a point de secrets un peu importans , que l'utilite ou la gloire ne sollicitent de reveler. Enfin c'est a mon avis un des plus grands efforts de l'esprit humain , que de se taire en quelques rencontres ; & Socrate avoit raison de dire qu'il estoit plus mal-aise de garder un secret , que de tenir dans sa bouche un charbon ardent.

Pour moy , dit Ariste , soit que je ne sois pas ne grand parleur , ou que je me sois fait une habitude de ne dire que ce que je veux ; j'ay si peu de peine a ne point parler de ce qu'on me dit , que je ne puis croire que ce soit une chose aussi difficile , que vous pensez. Je ne pretends pas aussi me faire honneur de mon silence. Je sçay bien que c'est une action infame , que de violer le secret d'un ami ; mais je ne crois pas que ce soit une action glorieuse , que de le garder fidelement. L'obligation que
nous

nous avons à cet égard est si étroite & si naturelle, qu'il ne faut qu'estre un peu raisonnable pour ne s'en dispenser jamais; & je ne voy pas qu'il y ait plus de merite à ne pas publier un secret, qu'à conserver un depost.

A la verité, repliqua Eugene, on ne fait en cela que ce qu'on doit; mais il y a souvent de la gloire à s'aquiter de son devoir: quoy que toutes les femmes soient obligées d'estre modestes & regulieres; celles qui le sont ne laissent pas d'estre estimées dans le monde.

Mais il faut avoir le cœur bien mal-fait pour abuser d'une confidence, dit Ariste; & pour moy je ne sçay point de plus noire trahison. Comme la confiance est le gage le plus essentiel d'une sincere amitié, c'est la derniere lâcheté que de faire un mauvais usage des choses qu'on nous confie; & c'est en quelque façon violer ce qu'il y a de plus sacré dans la société civile. Pythagore faisoit une Religion du secret. Le Chancelier Bacon, que je n'estime gueres moins que Pythagore, le compte entre les mysteres les plus saints: de sorte que selon la morale de ces deux grands hommes, on ne peut reveler un secret sans commettre en mesme temps une espece de sacrilege.

*Secretis
etiam
mysteria
deben-
tur.
Baco de
Augment.
Scient.*

Plenus
rimarum
fum, hac
atque il-
lac per-
fuo.
*Terent. in
Eunuch.*

Si cela est ainsi, dit Eugene, il se com-
met bien des sacrileges tous les jours; car il
y a peu de gens qui ne revelent les secrets
dont ils sont depositaires. La plupart des
hommes ressemblent à ce Valet de Te-
rence, qui ne pouvoit rien retenir, non
plus qu'un tonneau percé; ou plutôt un
secret dans la plupart des hommes est
semblable au vin nouveau, qui ne cher-
che qu'à s'échapper & qu'à se répandre.
Les plus fidelles ne sont pas toujours dis-
crets; & les plus discrets ne sont pas
toujours maîtres d'eux-mêmes, il y a
des momens où leur discretion les aban-
donne : & cela vient à mon avis de l'in-
clination naturelle que nous avons à par-
ler, & du plaisir que nous prenons à ap-
prendre aux autres ce qu'ils ignorent. En
parlant, il est aisé de parler trop : quand
la langue est une fois déliée, elle a de la
peine à se renfermer dans les bornes que
la prudence luy prescrit. Le plaisir qu'on
trouve à se faire écouter est d'autant plus
sensible, que l'attention qu'on nous don-
ne est plus grande; & l'attention est d'au-
tant plus grande, que ce que nous di-
sons est plus surprenant & plus nou-
veau. La vanité se mesle un peu là-de-
dans; en declarant à une personne ce
qu'une autre nous a confié, nous luy fai-
sons

sons entendre que l'on a creance en nous; que l'on nous estime, & que l'on nous consulte. Enfin c'est quelque chose de si doux, de faire une confidence, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en fasse tant dans le monde, aux dépens de la discretion & de la fidelité mesme.

Mais si les hommes ne peuvent retenir leur langue, que sera-ce des femmes, qui ont naturellement tant de babil ?

Femina cosa garrula e loquace.

Il semble que la pluspart d'elles ayent beû des eaux de ce Lac d'Ethiopie, dont Diodore de Sicile fait mention, qui trouble tellement l'esprit de ceux qui en boivent, qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils sçavent : car elles n'ont pas la force de se taire; & le silence leur est un fardeau insupportable, pour user des termes d'un Poëte Grec. Dès qu'on leur a dit un mot à l'oreille, elles ont une furieuse demangeaison de causer; elles étouffent, elles crevent si elles ne parlent. Mais elles n'ont garde d'étouffer, ni de crever, ajouta-t-il; il y en a peu qui ne se soulagent bien-tost: les plus retenues ne celent rien à leurs confidentes, & chaque femme a la sienne. Enfin elles sont presque toutes de la nature des echos, qui redisent tout ce qu'on leur dit; & je connois peu de

*Biblioth.
histor.
lib.2. c.5.*

femmes, à qui l'on ne puisse appliquer l'épithaphe d'une Dame Espagnole.

Aqui yaze sepultada

Una muy noble señora,

Qu'en su vida, punto ni hora

Tuvò la boca serrada.

Y tanto fue lo que hablò,

Que aunque no aya mas que hablar,

Nunca llegar à el callar

A donde sin hablar llegò.

Cette femme Espagnole, dit Ariste, n'avoit rien du caractère & de l'humeur de sa nation : car les Espagnols parlent peu, & ils sont si fidelles en ce qui regarde le secret, qu'au rapport d'un Ancien, il s'en est veû plusieurs qui ont mieux aimé souffrir toutes sortes de tourmens, & mourir même ; que de reveler les choses qu'on leur avoit confiées.

Au reste, toutes les femmes ne sont pas si indiscrettes, ni si causeuses que celle-là. Je vous en pourrois citer qui sçavent fort bien se taire : & si on examine l'histoire des siècles passez, on trouvera mille exemples fameux de la fidelité & de la discrétion des Dames. On en verra qui ont eû autant de constance que ces Espagnols dont je viens de parler ; & qu'on pourroit appeller les martyres du secret. Ne sçavez-vous pas ce que fit une femme d'Athenes,

Sæpe
tormentis
pro
silentio
perum
credita-
rum im-
mortui ;
adeo illis
fortior
taciturni-
tatis
cura
quàm
vitæ.
*Iustin.
lib. ult.*

thenes , pour ne pas declarer le secret de ses amis ? Après avoir enduré les gesnes & les tortures avec une fermeté incroya- ble , sans qu'on put jamais rien tirer de sa bouche , elle se coupa la langue avec les dents , & la cracha au visage du tyran , qui vouloit sçavoir ce qu'elle ne vouloit pas dire. Ne sçavez-vous pas aussi que les A- theniens luy dresserent une statuë confor- me à son nom & à son courage ? C'estoit une Lionne sans langue , selon Pline , ou avec une langue d'or , selon quelques au- tres.

Cette femme, dit Eugene , avoit raison de craindre que sa langue ne luy jouïast un mauvais tour ; & elle fit sagement de s'en défaire. Toutes les autres, continua-t-il, ne feroient pas mal de se couper la langue pour estre secretes ; encore ne sçay-je si après cela il ne faudroit point s'en défier : car je ne voudrois pas jurer qu'elles ne parlassent sans langue. Je suis assésûré du moins que si les paroles leur manquoient , elles auroient recours aux signes & aux gestes , pour faire entendre à tout le monde ce qu'elles ne pourroient dire. Serieu- sement elles ne peuvent se taire ; & deux ou trois exemples contraires sont des mi- racles qui ne font point de consequence.

* Une cigale muette est un prodige, se-

* Muta
cicada
pro mi-
raculo
est.

H 5.

lon le mot de Pline ; & les Atheniens mirent sur la base de la statuë , qu'ils élevèrent à cette femme qui se coupa la langue, *La vertu a triomphé du sexe* : pour marquer que son silence estoit au dessus de la nature , & qu'en devenant muette, elle avoit presque cessé d'estre femme.

Après tout , repartit Ariste , les femmes ont beaucoup d'avantage pour estre secretes. Elles sont naturellement artificieuses & dissimulées ; il ne tient qu'à elles de se déguiser. Les vertus de leur sexe , la retenuë , la modestie & la pudeur , sont de grands secours contre les indiscretions de la langue : joint qu'elles n'ont pas tant de part que les hommes dans le commerce du monde , & qu'elles sont moins exposées à la curiosité des habiles gens.

Quoy qu'il en soit , dit Eugene , c'est une vilaine chose que de n'estre point secret. C'est la marque d'une ame foible , aussi-bien que d'un estomac debile , de ne pouvoir rien retenir : mais aussi c'est le caractere d'une ame noble , d'estre reservé en ses paroles , & de sçavoir bien garder le silence. Ce sont les hommes , dit un sage Payen , qui nous apprennent à parler ; mais ce sont les Dieux qui nous apprennent à nous taire, en nous recommandant le

*Plutar. de
Garrul.*

le silence dans tous les myſteres de la Religion. Pour moy je regarde les perſonnes ſecrettes comme ces grandes rivières, dont on ne voit point le fond, & qui ne font point de bruit ; ou comme ces grandes forêts, dont le ſilence remplit l'ame de je ne ſçay quelle horreur religieuſe. J'ay pour ces ſortes de perſonnes, ajoûta-t-il, la meſme admiration qu'on a pour les oracles qui ne ſe laiſſent jamais découvrir qu'après l'évenement des choſes.

C'eſt cette vertu admirable qui fait les grands hommes & les grandes reputations. C'eſt par là qu'on merite la confiance des Princes ; qu'on a part aux intrigues du cabinet ; qu'on ſe rend digne d'eſtre favori, & d'entrer dans le miniſtere.

Quelque talent qu'ait un homme, il n'eſt bon à rien ſ'il ne peut ſe taire ; il eſt meſme à charge à toutes les perſonnes raiſonnables ; il n'y a point d'affaire qu'il ne gaſte, ni de converſation qu'il ne trouble. On eſt dans une perpetuelle contrainte, & comme à la torture, parmi les gens indifcrets : il faut toujours penſer à ne dire que ce qu'on veut qu'ils publient à tout le monde. En verité il n'y a rien qui rende les hommes plus mépriſables que ce défaut : & au contraire rien ne leur attire tant l'eſtime publique que d'eſtre ſecrets.

Sicut aqua profunda, ſic conſilium in corde viri. *Prov. c. 20.*
Lucos, & in iis ſilentia ipſa adoramus. *Plin. hiſt. nat. lib. 12. proem.*

Nec magnam rem ſuſtineri poſſe credunt ab eo, cui tacere grave ſit. *Quint. Curt. de Perſis lib. 4.*

Ce que vous dites , poursuit Ariste , regarde particulièrement les Princes. Le secret fait une partie de leur autorité , & de leur grandeur , non seulement parce qu'il contribué à faire réussir leurs entreprises ; mais aussi parce que c'est une espece de souveraineté , selon le mot d'un Politique Espagnol , que de tenir ses pensées & ses résolutions fort secretes : *Sí todo exceso en secreto , lo es en caudal ; sacramentar una voluntad sera soberania.* Et selon la pensée du même Auteur , il n'appartient qu'à un genie sublime & fait pour commander ; de penetrer les desseins des autres , & de sçavoir cacher les siens. *Arguye eminencia de caudal penetrar toda voluntad agena ; y concluye superioridad saber celar la propria.*

Ainsi les Rois & les Princes pour estre estimez de leurs sujets , & pour soutenir leur caractere , doivent estre discrets & tout-à-fait maîtres de leur langue. Et c'est pour cela sans doute que le Roy Numa rendoit un culte particulier à la muse , qu'il appelloit la *Secrette* & la *Taciturne* ; qu'Auguste avoit fait graver sur son cachet un Sphinx , qui estoit un animal adoré des Egyptiens , & reconnu pour le Dieu du secret & des enigmes ; que nostre Louis XI. vouloit que son fils ne sceût que

que ces mots de Latin, *qui nescit dissimulare, nescit regnare*. En effet, dit Eugene, que sert à un Prince d'estre éclairé & prudent, s'il ne sçait dissimuler? Quelques lumieres qu'il ait, & quelques mesures qu'il prenne, il ne peut rien faire sans le secret; c'est le ressort qui fait jouier la machine de l'Etat. Les conseils les plus sages, deviennent inutiles dès qu'on les découvre. Aussi les Romains qui estoient si sçavans en l'art de regner, bastissoient les temples du Dieu des conseils dans le fond des bois les plus solitaires, & les plus sombres; ils luy dressoient mesme des autels sous terre, pour faire entendre que les resolutions du Senat devoient estre ensevelies dans un profond silence.

Comme le Prince est la plus vive image de Dieu sur la terre, reprit Ariste, il doit estre semblable à Dieu, qui gouverne le monde par des voyes inconnuës aux hommes, & qui nous fait tous les jours sentir les effets de sa bonté & de sa justice, sans nous découvrir les desseins de sa sagesse.

Mais ceux à qui le Prince se confie, ne doivent pas estre moins secrets que luy; & c'est pour cela qu'Alexandre lisant un jour des lettres de consequence, & s'estant aperceû qu'Ephestion les lisoit en mesme

H 7. temps,

Taciturnitatem optimum ac tutissimum administrandarum rerum vinculum. *Valer. Max. lib. 2. c. 2.* Silentiosè geritur publicum bonum. *Cassiodor. lib. 11. c. 2.* Confus sub terra delite-scit. *Ter-tull. de spectac. c. 8.*

Vias illius quibus intelligit. *Ec-cles. c. 16.*

temps, il prit l'anneau qui luy servoit de cachet, & le mit sur les levres de son favori pour luy recommander le silence.

Ainsi les Ministres, les Secretaires d'Etat, tous ceux qui entrent dans le Conseil des Rois, & qui ont part au gouvernement, sont indispensablement obligez de se taire. Dans le Droit, les gens que le Prince employoit dans des commissions importantes sont appelez *Silentiaires*: & en Espagne, les personnes publiques avant que de prendre possession de leurs charges, font un serment particulier de garder inviolablement le secret. Le Roy Alphonse surnommé le Sage, ne recommandoit rien tant dans ses Lois: & le dernier Roy d'Espagne ne manquoit jamais d'ajouter aux ordres qu'il envoyoit à tous ses Ministres, *tambien os mando que se tenga gran cuydado en el secreto, porque sin el no se puede governar como se debe.*

*Secret.
in Arco-
pag.*

Il seroit à souhaiter, dit Eugene, que ces lois & ces maximes fussent aussi-bien observées dans tous les Conseils des Princes, qu'elles l'estoient anciennement à Athenes, & à Rome. Les Juges de l'Areopage estoient les gens du monde les plus muets; & pour les Senateurs Romains, ils parloient si peu, que les choses dont ils traittoient dans leurs assemblées, demeu-
roient

roient secretes pendant des années entieres. Jusques-là qu'à voir leur conduite, il sembloit que personne ne sçeut, ce que tant de gens sçavoient: témoin l'affaire d'Eumene Roy d'Asie. Ce Prince ayant averti le peuple Romain d'une entreprise de Persée Roy de Macedoine, & estant venu luy-mesme à Rome pour faire conclure la guerre contre luy; on ne put sçavoir ce qu'il avoit proposé aux Senateurs, ni ce qu'ils luy avoient répondu, qu'après la défaite & la prise de Persée. Mais cette discretion admirable estoit soutenüe dans les occasions d'une force vraiment Romaine. On a veü un Pompée, prisonnier du Roy des Illyriens, mais tout-à-fait maistre de soy-mesme, se brûler le doigt à un flambeau allumé, pour ne pas découvrir les desseins de la Republique.

Non dicam unum, sed neminem audisse crederes, quod tam multorum auribus fuerat commissum. *Val. Max. lib. 2. c. 2.*

Valer. Maxim. lib. 3. c. 3.

Les Lois Romaines, ajouta-t-il, ordonnent que ceux qui revelent les secrets de l'Etat, soient brûlez tout vifs. Les autres nations n'ont esté guere moins rigoureuses à cet égard, interrompit Aristote: les Egyptiens leur faisoient couper la langue, & je trouve qu'ils avoient raison d'en user ainsi; car ceux qui ne sçavent pas se taire, ne meritent point de parler. Ils ne meritent pas mesme de vivre,

L. si quis. ff. de pœnis.

reprit

reprit Eugene ; & les Perſes faiſoient bien de les condamner à la mort : car enfin c'eſt non ſeulement une foibleſſe, une imprudence, une infidelité, & une injuſtice ; mais c'eſt un crime de Leze - Majeſté, que de violer le ſecret du Prince. C'eſt ſe déclarer l'ennemi du bien public, que de découvrir les myſteres de ſes conſeils, pour parler le langage de l'Ecriture Sainte, qui marque par ce mot de myſtere, combien les ſecrets de l'Etat doivent eſtre religieusement gardez.

Vocavit-
que o-
mnes
maiores
nati, o-
mneſque
duces &
bellato-
res ſuos,
& habuit
cum eis
myſte-
rium
conſilii
ſui. *Jn-
dith c. 2.*

Ils ne l'ont peut-eſtre jamais eſté en aucun Royaume, comme ils le ſont maintenant en France, dit Ariſte ; le Roy eſt admirablement ſecret, & ſes Miniſtres ne le ſont pas moins que l'eſtoient les Senateurs de la Republique Romaine : de ſorte qu'on pourroit dire veritablement du Conſeil d'Etat, ce qu'un Hiſtorien a dit du Senat de Rome ; qu'il eſt *le cœur de l'empire, mais un cœur fidelle, impenetrable, & muni de tous coſtez du ſilence.*

Fidum
erat &
altum
Reip.
pectus
Curia, ſi-
lentique
ſalubri-
tate mu-
nitum &
vallatum
undique.
*Valer.
Max. l. 2.
c. 2.*

Il n'y a peut-eſtre point de Conſeil en Europe, où le ſecret ſe garde mieux que dans le Conſeil de la Republique de Veniſe, ajoûta Eugene ; & c'eſt peut-eſtre pour cela qu'elle ſubſiſte depuis tant de ſiecles. Si ces Meſſieurs les Senateurs, dit Ariſte, ſont toujors auſſi ſecrets qu'ils le furent

furent à l'occasion de Charles VIII. ils ne cedent guere à ceux de l'ancienne Rome. Philippes de Comines, tout éclairé & tout habile qu'il estoit, eût assez de peine à découvrir le motif qui attiroit de tous les endroits de l'Europe tant d'Ambassadeurs à Venise, où il estoit Ambassadeur luy-mesme; & il fut frappé comme d'un coup de foudre, au rapport du Cardinal Bembo, lorsqu'il apprit du Duc, la ligue qui avoit esté concluë contre le Roy son maistre, entre la Seigneurie, le Pape, l'Empereur, le Roy de Castille, le Roy de Naples, le Marquis de Mantouë, & Ludovic mesme, qui avoit appellé les François en Italie. Le profond secret de cette confederation déconcerta toute la politique, & renversa tous les desseins de la France, jusques-là que le jeune Conquerant fut contraint de faire une retraite un peu prompte, & d'abandonner sa conquête pour songer à sa sûreté.

*Bembo.
histor. Venet. lib. 2.*

Ce seul exemple, continua Eugene, fait voir clairement que le secret est l'ame des grandes affaires, comme le disoit souvent le Cardinal de Richelieu.

*Histoire
du Cardinal de
Richelieu.*

Les histoires des siècles passez, & celles de nostre temps, repartit Ariste, sont pleines de pareils exemples: mais je n'en sçay

*Sense Lu-
fran. libe-
rai. l. 3.
c. 2. 3.*

ſçay point de plus illuſtre que la grande
revolution du Portugal. Car enfin le
rétabliſſement des Rois legitimes en la
perſonne du Duc de Bragance , fut à pro-
prement parler l'ouvrage & le miracle
du ſecret. C'eſtoit l'affaire du monde la
plus difficile , & la plus delicate : les
Chefs s'étonnoient eux-mêmes de leur
reſolution : non ſeulement toutes les ap-
parences eſtoient contre eux ; mais il leur
eſtoit impoſſible de réuſſir par les voyes
ordinaires & naturelles , qui ſervent à
l'exécution de ces ſortes d'entreprises. La
domination Eſpagneſe eſtoit établie par
tout , les Caſtillans eſtoient maîtres de
toutes les places. Il n'y avoit ni forces , ni
argent dans le Royaume. Le peuple com-
mençoit à s'accoûter à la ſervitude.
La Nobleſſe, qui eſtoit d'autant plus mal-
traitée , qu'elle eſtoit plus ſuſpecte à l'E-
ſpagne , ne pouvoit faire que des vœux
pour la liberté publique. Il n'y avoit rien
à eſperer du coſté des Princes étrangers ,
qui eſtoient tous ou trop foibles , ou trop
attachez à l'Eſpagne, ou trop occupez chez
eux. De ſorte que les principaux de la con-
juration eſtant allé conſulter D. Gondical
Coutinho, que ſon extrême vieilleſſe ob-
ligeoit de garder le lit, & qui avoit manié
les plus importantes affaires de l'Etat ,
ils

ils n'eurent point d'autre réponse de luy, sinon qu'il louïoit leur zele, mais qu'il jugeoit la chose impossible. D. Rodrigo de Cunha, Archevesque de Lisbonne, homme d'un grand sens & d'une grande experience, fut effrayé de la proposition qu'ils luy firent, & tâcha de leur faire quitter ce dessein, que la difficulté de l'exécution luy faisoit paroistre chimérique.

Cependant tous ces obstacles ne les empêcherent pas de poursuivre leur entreprise. Ils s'assemblerent en divers lieux, & firent plusieurs conférences; ils engagèrent peu à peu toute la fleur de la Noblesse; ils s'ouvrirent à quelques artisans qui avoient le plus de credit parmi le peuple; ils firent provision d'armes, & leverent quelques soldats, sous pretexte de la revolte des Catelans; sans que la Duchesse de Mantouë, qui exerçoit la charge de Vice-Roy, se doutast de rien. Le moindre soupçon eust fait échouer cette grande affaire; il n'y avoit rien de plus aisé aux Espagnols, que de rompre toutes les mesures des Portugais: mais toute l'intrigue fut conduite si secretement & avec tant d'habileté, que le Secretaire d'Etat, par le meurtre duquel on avoit resolu de commencer, bien loin de se
dè-

défier de quelque chose, revint de la Campagne la veille du jour que l'entreprise se devoit executer. Jamais secret n'a esté communiqué à tant de gens, & jamais secret n'a esté plus inviolablement gardé: pas un des conjurez ne fit semblant de rien sçavoir. Les jeunes gens eurent une discrétion étonnante; D. Antonio, & D. Rodrigues de Meneses, fils du Comte de Cantanhede, auquel on n'avoit pas jugé à propos de confier le secret, n'en dirent pas un mot à leur pere: il n'y eût pas même jusqu'aux femmes qui ne s'eteussent en cette rencontre; car plusieurs Dames de qualité furent de l'intrigue, entre autres D. Philippa de Vilhena, & D. Antonia de Silva, qui le jour de l'execution armerent leurs fils elles-mêmes, & les exhorterent à bien faire leur devoir.

A ce que je vois, dit Eugene, les Dames Portugaises sont plus secretes que ne l'estoient autrefois les Dames Romaines; je dis même, les femmes de ces Senateurs si fameux par leur silence. Vous sçavez l'histoire du jeune Papirius. Je ne m'en souviens pas, répondit Ariste, & vous me ferez plaisir de me la dire. Elle est plaisante, repliqua Eugene.

*Aulus Gel.
lib. 1.
c. 23.*

Ce jeune Enfant alloit tous les jours

au

au Senat avec son pere ; car c'estoit la
 coûtume des Senateurs d'y mener leurs
 enfans pour les former de bonne heure
 aux affaires , & les accoutumer au se-
 cret. La femme de Papirius pressa un
 jour son fils de luy conter ce qui s'estoit
 fait au Senat. Le sage Enfant luy dit
 qu'on avoit fait une défense expresse
 d'en parler. Cela ne fit qu'augmenter la
 curiosité de sa mere , elle le conjura mil-
 le fois de luy dire ce qu'il sçavoit , elle
 ajouta les caresses aux prieres , elle n'é-
 pargna rien pour tirer de luy ce secret.
 L'Enfant s'en défendit autant qu'il put ;
 mais enfin pour se delivrer de sollicitations
 si pressantes , il luy dit qu'il luy declare-
 roit tout , pourveu que son pere n'en
 sçeût rien , & qu'elle n'en parlât jamais
 à personne , ce qu'elle luy promit avec
 serment. Eh bien , ma mere , luy dit-
 il , puisque vous le voulez sçavoir , on a
 mis ce matin en deliberation , s'il estoit
 plus à propos pour le bien de la Republi-
 que qu'une femme eût deux maris , ou
 qu'un homme eût deux femmes.

Cette nouvelle surprit étrangement la
 mere du jeune Papirius. Elle sortit aussit-
 ost du logis toute effrayée , & alla aver-
 tir ses amies de ce qu'elle venoit d'appren-
 dre. Toutes les femmes de la ville le
 sçeu-

ſceûrent un peu après ; & le lendemain ſ'eſtant toutes aſſemblées , elles vinrent en foule au Senat pleurant , & diſant tout haut , qu'on ne devoit rien conclure ſans les ouïr. Les Senateurs furent fort étonnez de ce ſpectacle , & ils n'euffent jamais pu comprendre ce que ces femmes vouloient , ſi le jeune Papirius ne leur eût raconté toute l'affaire. Ils admirerent ſa diſcretion & ſon adreſſe : pour l'en recompenſer , & pour éviter à l'avenir un pareil inconvenient , ils ordonnerent qu'excepté luy ſeul les enfans ne viendroient plus au Senat.

On ne pouvoit en uſer plus ſagement , dit Ariſte , car on ne ſçauroit trop prendre de ſeûretez pour les ſecrets de l'État : ils ne peuvent eſtre trop cachez ; & un ſçavant Cavalier a raiſon de vouloir , que les Cabinets des Princes ſoient comme les ruches des abeilles, impenetrables aux plus curieux & aux plus clair-voyans.

Didac.
Saavedra
Empref.
moral. y
polit.

Quoy-que toutes les affaires qui regardent le bien public , doivent eſtre fort ſecretes , pourſuivit Eugene , celles de la guerre demandent un ſecret particulier. Elles ne réuſſiſſent jamais ſans cela ; les mines dont on uſe dans l'attaque de places fortes , ne ſervent de rien , ſi elles ne ſont cachées aux ennemis. Dès qu'ils dé-

cou-

couvrent l'endroit de la mine, où ils en empêchent l'effet en l'éventant par une contremine, ou ils la font jouer contre ceux mesmes qui l'ont faite. Ainsi quelque grandes que soient les forces d'un Prince qui medite une expedition militaire, elles ne font pas un grand effet, quand on sçait de quel costé il tourne ses armes; car ceux que la tempeste menace, ne manquent pas de se precautionner par des alliances secretes, & par des levées de gens de guerre, qui leur donnent lieu de soutenir, & mesme de prevenir un ennemi redoutable: le secret seul fait qu'on les surprend, & qu'on les accable avant qu'ils aient le loisir de se reconnoistre.

Il faut pour cela cacher quelquefois un dessein de guerre sous des apparences de divertissemens ou de voyages à l'exemple de nostre sage Monarque. Car s'il vous en souvient, les Reveuës de Vincennes servirent de preparatifs à la guerre de Flandres: l'Entreprise de la Franche-Comté n'avoit l'air que d'un voyage de Bourgogne. Je m'en souviens, dit Ariste, & je me souviens aussi d'une belle devise que fit un galant homme sur ce sujet. C'est un Soleil couvert d'une nuée avec ces paroles:

Tegiturque, parat dum fulmina.

Mais

Mais c'est particulièrement dans le fort de la guerre, reprit Eugene, que le secret est nécessaire. Quand l'ennemi ne peut sçavoir à quelle ville ni à quelle place on en veut, il est obligé de les tenir toutes en état de se défendre, & rien ne l'affoiblit tant que le partage de ses forces. Les maîtres de la science militaire disent que les meilleures résolutions sont celles qui ne viennent point à la connoissance des ennemis, & que la première qualité d'un Capitaine c'est d'estre secret. Les Chefs des armées Romaines estoient tous de ce sentiment. Aussi portoient-ils dans leurs drapeaux la figure du Minotaure; & ils vouloient faire entendre par ce monstre enfermé dans le labyrinthe, que personne ne pouvoit découvrir leurs desseins.

Metellus a esté un des plus remarquables parmi ces sages Capitaines: c'est luy qui estant interrogé quel jour il combattroit les ennemis, fit cette réponse celebre, que Pierre III, Roy d'Arragon fit en une autre rencontre. *Si ma chemise sçavoit mon dessein, je la brûlerois.*

Nulla
sunt me-
liora
consilia,
quam
quæ i-
gnorave-
rit ad-
versarius
ante-
quam
facias.
*Veget. de
Re milit.
lib. 3.
cap. 26.*

Præter
opinio-
nem de-
stinatam
suorum
hostium-
que.
*Tit. Liv.
lib. 28.*

Si nous en croyons Tite-live, il n'y eut jamais un homme plus secret que Scipion: sa conduite estoit toute mystérieuse; & pour mieux tromper l'ennemi, il trompoit souvent ses soldats, en chan-
geant

geant tout d'un coup l'ordre des choses, sur le point de donner bataille, comme il fit avant que de combattre Asdrubal.

Les Carthaginois s'accordoient en cela avec les Romains: Annibal n'estoit pas moins reservé que Scipion; le mesme Historien remarque, qu'ayant resolu d'aller assieger Tarente, il fit partir devant luy dix mille hommes, sans leur declarer sa pensée, & qu'ayant campé ensuite à cinq ou six lieues de la ville avec toutes ses troupes, il ne s'ouvrit pas mesme là de ce qu'il avoit dessein de faire.

Ne ibi
quidem
nuntiato
quò per-
gerent.
Tit. Liv.
lib. 25.

Si nous voulions examiner la conduite des plus celebres Capitaines de l'Europe, dit Ariste; nous trouverions que les Italiens, les Espagnols, les Suédois, les Allemands, & les François sont de l'humeur des Carthaginois & des Romains: & que le Duc d'Albe, le Marquis de Spinola, le grand Gustave, le Comte de Tilly, Monsieur le Prince, & Monsieur de Turenne, ont suivi en mille rencontres l'exemple d'Annibal & de Scipion.

Ils s'ensuit de tout ce que nous venons de dire, ajoûta-t-il, que toute la vie civile roule sur le secret: & que comme les particuliers ne peuvent estre bons
I amis,

amis, ni honnestes gens, s'ils ne savent garder le silence ; les personnes publiques ne peuvent s'acquitter de leurs fonctions, s'ils ne sont maistres de leur langue.

Tout le monde est persuadé, repliqua Eugene, qu'il faut estre secret ; mais peu de gens savent comment il faut l'estre. On connoist assez la necessité & l'excellence de cette vertu ; mais on ignore fort la methode & la maniere de la pratiquer. C'est un grand art que celuy de se bien taire, il a ses principes & ses regles, comme l'art de bien parler. Voicy selon moy, le premier principe de l'art du secret.

Il ne faut jamais dire à personne ce qui vous a esté dit en confidence. Eh quoy, interrompit Ariste, ne peut-on pas dire à un ami intime tout ce qu'on sçait ? Non, repartit Eugene, nous sommes maistres de nos propres secrets ; mais nous ne sommes pas maistres de ceux d'autrui : ce sont des depôts dont nous ne pouvons pas disposer. Et si les Jurisconsultes condamnent de larcin un homme qui employe un dépôt d'argent, contre la volonté de la personne qui le luy a mis entre les mains, on doit condamner d'infidelité celuy qui decouvre le secret

cret d'un autre, sans sa permission, quoy-
que les gens à qui il le découvre, soient
fidelles. Ce qu'on nous confie n'est que
pour nous, & ne doit point nous passer :
ceux que nous aimons le plus, n'y ont
point de droit, & nous n'y en avons point
nous-mêmes. L'exemple de S. Ambroi-
se, & de Satyrus son frere, devoit estre
la regle de tout le monde. *Nous n'avions,*
mon frere & moy, dit ce Pere, qu'un esprit,
& qu'une volonté : tout estoit commun en-
tre nous, hors le secret de nos amis. Ainsi
il faut ensevelir profondément dans nô-
tre cœur, ce qu'on nous a dit en con-
fidence. Il faut qu'un secret non seu-
lement meure en nous, mais qu'il y
pourrisse, selon le mot d'Euripède, qui
pour se sauver du reproche qu'on luy fai-
soit, que sa bouche sentoit mauvais, dit
un jour qu'il ne falloit pas s'en éton-
ner, parce que plusieurs secrets y avoient
pourri.

Cum o-
mnia no-
bis ef-
sent no-
stra
commu-
nia, indi-
viduus
spiritus,
indivi-
duus af-
fectus;
solum
tamen
commu-
ne non
erat se-
cretum
amico-
rum.

De Obi-
t.
Satyr.
Fratr.

Mais si celuy dont vous sçavez le se-
cret, vous rend de mauvais offices; si de
vostre confident estant devenu vostre en-
nemi il se sert de la confiance que vous
avez eue en luy, pour vous nuire & pour
vous perdre; en un mot s'il publie vos
secrets les plus importants, luy devez-
vous une fidelité si exacte? Ouy, repliqua

Eugene; ou du moins je me la dois à moy-mesme; je la dois à l'amitié qui a esté, quoy-qu'elle ne soit plus. Ce que cet homme m'a confié lorsqu'il m'aimoit, est un depost de son cœur. Sa haine ne me donne point de pouvoir sur ce depost; elle n'en change pas la nature: son secret n'est pas moins à luy, qu'il estoit auparavant. Qu'il soit perfide, ingrat, dénaturé, & tout ce qu'il vous plaira; c'est à moy d'estre fidelle & genereux. Nous ne sommes jamais en droit de reveler ce qu'on nous a dit confidemment, quelque avantage que nous en devions retirer, en quelque necessité qui semble nous y contraindre. Cela s'entend, ajouta-t-il, supposé que l'interest du Prince & de la Patrie ne nous oblige point de parler; car en ces rencontres toutes les considerations particulieres doivent ceder au bien public.

Henriette de France
Reine d'Angleterre.

Au reste cette loy qui défend de dire à qui que ce soit le secret d'autrui, oblige toute sorte de personnes: ceux qui semblent estre audeffus des lois, n'en sont point exempts; & une grande Reine a dit sagement, que les Princes doivent garder le mesme silence, & avoir la mesme discretion que les Confesseurs. Selon la morale de cette Princeesse, il ne faut pas

pas se vanter de la confidence qu'on vous a faite; & mesme, lorsque la chose, qu'on vous a confiée, est publique. Il faut oublier ce qui vous a esté dit, ou du moins le sçavoir, comme si vous ne le sçaviez pas, & n'en dire jamais rien.

*Si sapias,
quod scis
nescias.
Terent.*

Voilà une morale bien severe, & qui est peu suivie dans le monde, dit Ariste; car après qu'une chose a éclaté, bien loin de faire scrupule d'avouer qu'on la sçavoit auparavant, on se fait honneur de l'avoir sçeuë des premiers: & ceux qui ont mieux gardé le silence sur quelque affaire mystérieuse; lorsqu'elle devient publique, ne manquent pas de dire aux gens qui la leur racontent, qu'ils ne leur apprennent rien de nouveau. Les personnes délicates sur le secret, repartit Eugene, écoutent une nouvelle, qu'elles sçavent par la confidence qu'on leur en a faite, comme si elles n'en avoient jamais ouï parler.

Mais pour bien faire son devoir à l'égard des autres, il faut commencer par le bien faire à l'égard de soy-mesme. Un homme qui garde mal ses propres secrets, ne gardera pas bien ceux de ses amis.

Selon vos principes, dit Ariste, nous avons droit sur nos secrets, & nous

Alium
filere
quod ve-
lis, pri-
mus file.
Senec. in
Hippol.

en pouvons faire ce qu'il nous plaira. Le plus sûr, repliqua Eugene, est de ne pas user de nostre droit. Un ancien Poëte a dit : *Ce que vous voulez que les autres taisent, ne le dites pas.* Et je dis moy : Ce que vous ne voulez pas que plusieurs sçachent, ne le découvrez à personne. Car comment les autres vous seront-ils fidelles, si vous ne l'estes pas à vous-mesme ? & comment pourrez-vous vous plaindre, qu'on ait revelé ce que vous n'avez pas eû la force de cacher ? On ne fait en cela que nous suivre, & je serois fou de pretendre que mon secret fust en scûreté dans le cœur des autres, quand il n'est pas en scûreté dans le mien.

Il y a des occasions, dit Ariste, où l'on est obligé de faire des confidences, quand ce ne seroit que pour demander conseil. D'ailleurs l'amitié ne s'entretient, & ne s'augmente que par la communication des secrets ; & ce seroit la détruire, que de n'avoir point de confiance en ses amis.

Il est vray, repartit Eugene, qu'on ne peut quelquefois se dispenser de communiquer son secret, soit pour prendre conseil dans une affaire importante, soit pour quelqu'autre raison particu-
re ;

re; mais alors il faut bien choisir, & ne nous ouvrir qu'à une personne sûre, & éprouvée. Il faut s'adresser en ces rencontres, non pas précisément à celle qui nous est la plus agreable & la plus chere, mais à la plus fidelle & à la plus sage. Samson ne se trouva pas bien d'avoir dit son secret à Dalila : & il en coûta la vie à l'Empereur Maxime, pour avoir revelé le sien à sa femme. Il y a des amis tendres, commodes, officieux, à qui il ne faut rien dire d'important, parce qu'ils ne sont pas secrets. Ce n'est pas violer les regles de l'amitié, que d'en user de la sorte: ce seroit pecher contre celles de la prudence, que d'en user autrement.

Mais quand on a un ami intime qui est fort secret, dit Ariste, ne doit-on pas luy decouvrir ce qu'on cele aux autres? Ouy sans doute, repliqua Eugene, il ne luy faut rien cacher; & c'est le plus doux plaisir de la vie d'avoir un autre soy-mesme, dans le sein duquel on puisse verser, pour dire ainsi, ses plus secretes pensées. Je dis un autre soy-mesme, car un suffit; & quoy-qu'on ait plusieurs amis, on ne doit point avoir plusieurs confidens dans les choses de la derniere consequence. Le secret d'un honneste homme doit estre comme le cœur d'une hon-

Secre-
tum si
tribus est
manife-
statum,
omnibus
est divul-
gatum.
S. Aug.

nefte femme , pour un seul. Ce que trois personnes sçavent , est public , ou ne tarde guere à le devenir. Dès qu'une chose a passé par plus d'une bouche , elle se répand à peu près comme l'eau des cascades , qui va de bassin en bassin ; ou plutôt , les secrets sont comme ces fontaines conduites sous terre , qui coulent dans les ruës , dès qu'elles commencent à se produire. Enfin il n'y a rien de plus vray que ce que disoit Emanuël Philibert, Duc de Savoye : *Les choses qu'un homme renferme dans son cœur , ne peuvent jamais estre découvertes ; & celles qu'il confie à un autre , ne peuvent pas demeurer long-temps cachées.* Ce que je dis regarde proprement les choses qui sont , pour dire ainsi , de simples secrets , sur lesquelles il n'y a point à deliberer ; & non pas celles qui demandent une grande deliberation , & sur lesquelles il est necessaire d'avoir l'avis de beaucoup de gens.

Il est vray , dit Ariste , que les secrets d'Etat , par exemple , doivent estre necessairement communiquez à plusieurs personnes : car quelque sage que soit un Prince , il a besoin de quelques ministres qui le secondent : & on a eû raison de blâmer Louïs XI. de ce qu'il faisoit tout de sa teste. C'est ce que Brezay , grand Seneschal

neschal de Normandie, luy reprocha un jour à la chasse, d'une maniere assez plaisante. Le Roy estoit monté sur une petite haquenée: *Sire*, luy dit-il, *je ne pense pas qu'il se puisse voir un cheval de plus grande force que cette haquenée. Comment cela*, dit le Roy? *C'est*, repartit le Seneschal, *qu'elle porte vostre Majesté, & tout son Conseil.* Ce bon mot fut perdu, il fit seulement rire le Roy; mais il ne luy fit point changer de conduite.

Il seroit à desirer, continua Eugene, que le Prince gouvernast tout seul, & qu'il fust luy-mesme tout son Conseil. Mais comme la foiblesse humaine ne le souffre pas, & que Louis XI. avec toute sa politique a fait des fautes énormes; il faut que la prudence des Rois soit soutenue par celle de leurs Ministres: mais il ne faut pas que la prudence des Ministres soit la regle de celle des Roys. Le Prince doit écouter les avis de son Conseil, sans dire le sien: après qu'une affaire a esté examinée meürement en sa presence, c'est à luy à decider; & il doit quelquefois cacher à son Conseil mesme, la resolution qu'il prend, à l'exemple de Tibere.

D'ailleurs le Conseil des Rois doit estre de peu de personnes. C'est assez de

deux ou trois hommes sages & fidelles : car le secret ne peut pas subsister longtemps dans la multitude ; & de là vient qu'à parler en general , il ne se garde jamais bien dans les Republiques. La conjuration de Portugal, & la ligue de Venise, dont nous parlions tout à l'heure, ne sont pas des exemples sur quoy il faille se régler : ce sont des miracles, comme vous les avez appelez vous-même. De sorte que les secrets du Prince doivent estre renfermez dans ce petit nombre, avec lequel il delibere.

Ceux qui executent, n'y doivent-ils pas avoir part , dit Ariste ? Quand le Prince peut s'empêcher de leur en donner connoissance, repliqua Eugene , il faut qu'il les fasse agir , sans leur declarer pourquoy ils agissent. Les gens qui sont employez dans l'execution , ne doivent sçavoir précisément que ce qu'ils doivent faire. Ainsi Philippe I I. Roy d'Espagne, qui a merité par sa conduite le nom de Prudent , ne communiquoit jamais entierement ses desseins à ceux dont il se servoit pour les faire réussir ; il cachoit mesme quelquefois à ses Ambassadeurs le fin de leur Ambassade, pour conduire ses affaires plus sûrement , & pour moins exposer sa reputation , en cas que l'evenement ne répondit pas à ses projets.

Didac.
Saavedra
Empref.
moral. y
polit.

Les

Les Generaux d'armée ne doivent découvrir leurs resolutions à personne. Il faut qu'ils conferent avec plusieurs de ce qui se peut entreprendre : mais il ne faut pas qu'ils declarent à qui que ce soit , ce qu'ils veulent executer , à moins d'une necessité indispensable ; & Scipion doit estre en cela leur modele , comme en tout le reste. Tite-Live a remarqué , que quand ce brave & sage Romain alla assieger la nouvelle Carthage, personne ne savoit où alloient les troupes , hors Lelius ; & que Lelius n'en auroit rien sceu luy-mesme , si ayant le commandement de l'armée navale , il n'eût dû sçavoir où il falloit joindre Scipion. C'est suivant cette maxime , que l'Empereur Othon dit dans Tacite , qu'il y a des choses que les soldats doivent ignorer , & qu'il y en a aussi qu'ils doivent sçavoir. Car à la guerre comme ailleurs , il ne faut tenir caché que ce qui doit l'estre.

Nemo omnium quò iretur scièbat præter C. Lælium. Lib. 26.

Tam ne scire quædam milites, quàm scire oportet, Tacit. hist. lib. 3.

Je connois des hommes qui font mystere de tout , dit Aristote : bien loin de dire ce qu'il faut taire , ils taisent souvent ce qu'il faut dire , ils ne parlent guere qu'à l'oreille , & ils donnent sous un grand secret tout ce qu'ils disent , jusqu'aux bagatelles , & aux bruits qui courent.

Ces hommes-là ne sont pas trop sages, reprit Eugene ; car il y a mille choses qui ne sont point matiere de secret, & dont la connoissance appartient à tout le monde, parce qu'elles sont communes & indifferentes : en faire finesse, ou confidence, c'est agir contre le bon sens ; c'est choquer la société civile, qui consiste dans la communication de toutes ces choses ; c'est pecher contre la sincerité & la franchise, qui est le lien du commerce que les hommes ont entre eux ou de vive voix, ou par lettres. Les choses qu'on peut celer, doivent estre d'une nature particuliere ; & c'est à la prudence à les distinguer des autres, à les choisir & à les mettre à part, selon l'etymologie du mot de *secret*. Ce qui a fait juger à Platon, que le devoir de l'homme prudent est de connoistre quelles sont précisément les choses qu'il faut taire, & qu'il faut dire. De sorte qu'il y a également de l'imprudence, & à publier ce qui se doit taire, & à taire ce qui se doit publier.

Au reste pour bien garder son secret, il ne suffit pas de ne le point dire : il faut se posseder tellement soy-mesme, qu'il n'échappe pas une parole qui fasse deviner aux autres ce qu'on cache, ou
qui

qui donne meſme à connoiſtre qu'on a un ſecret.

Après tout , interrompit Ariſte , tout l'art du ſecret ſe réduit à garder parfaitement le ſilence. Ce n'eſt pas aſſez , reprit Eugene , de bien retenir ſa langue. Il y a des gens qui ne parlent point ; mais pour peu qu'on les obſerve , on s'apperçoit qu'ils meurent d'envie de parler ; & ces gens-là me font ſouvenir de Paſquin , à qui un jour on mit un baillon ſur lequel ce mot eſtoit écrit , *io crepo*. Il y a des perſonnes diſcrettes , qui font paroître ſur leur viſage tout ce qu'elles ont dans le cœur , ſemblables en cela à la montre d'une horloge , laquelle marque au dehors ce qu'elle cache au dedans.

Quel che cela nel ſen , ſcopre nel volto.

L'Hori-
volo di
Girola-
mo Pre-
ti.

Tels ſont ces Miniſtres timides & peu expérimentez , dont un Sage de noſtre temps a dit qu'on apprend toutes les affaires dans leurs yeux ; qu'on y lit l'apreſdinée les dépeſches qu'ils ont reçues le matin.

Quelquefois un ſilence affecté nous trahit ; un ſigne de teſte , un clin d'œil peut quelquefois découvrir une affaire ſecrete : quoy que le cœur ſoit bien caché , le ſeul mouvement des arteres

fait connoître sa disposition. Ainsi pour se bien couvrir, il faut sauver toutes les apparences & tous les dehors; il ne faut point avoir l'air mystérieux; il faut avoir la bouche fermée, & le visage ouvert; il faut en quelques rencontres parler beaucoup, bien loin d'affecter de ne dire mot; enfin il faut agir comme si on n'avoit point de secret.

Ceux qui sçavent les secrets des Princes, doivent particulièrement observer cette maxime, par la raison qu'ils sont environnez de mille personnes qui les étudient, & qui taschent de les penetrer.

¶ Totum autem dissimulare debent quasi nescientes; nam sollicitis inquisitoribus, sepe & vultu proditur quod taceatur. Cass. l. 6. 16.

Et c'est aussi ce que le Roy ⁴ Theodoric commandoit sur toutes choses à ses Ministres. C'est à dire, poursuivit Ariste, que pour estre bien secret, il faut estre fort habile; je crois mesme que selon vos principes, il faudroit n'avoir aucun vice, ni aucune passion violente. Il faut du moins estre sobre, & maistre de ses passions, repartit Eugene: car tout ce qui trouble la raison, délie la langue; & c'est un oracle du ^b Sage, que le vin & le secret sont incompatibles.

¶ Noli regibus dare vi-

^c Horace est en cela de l'avis de Salomon,

num, quia nullum secretum est, ubi regnat ebrietas. Prov. c. 31.

^c Tu lene tormentum ingenio admoves Plerumque duro: tu sapientium Curas, & arcanum jocoso Consilium retegis Lyco-
Lib. 3. ed. 21.

mon, poursuivit Ariste ; il dit que le vin est une espece de torture douce & agreable , qui fait parler les personnes les plus secretes & les plus sages : qu'il decouvre leurs plus profondes pensees & leurs des-seins les plus cachez. L'usage du vin estoit pour cela defendu anciennement aux Rois & aux Magistrats , dit Eugene. Si cetteloy estoit encore en vigueur , reprit Ariste en riant, il y a peu d'Allemands qui ne renoncassent de bon cœur à la Royauté & à la Magistrature. Comme il achevoit ces paroles , Eugene & luy furent interrompus par un fâcheux , dont ils ne purent se defaire : car comme il avoit l'air d'un homme de condition, & que par malheur il sçavoit assez de François pour se faire entendre ; ils furent contrains de l'écouter , & d'achever leur promenade avec luy.

L E B E L
E S P R I T.
IV. ENTRETIE N.

Eugene & Ariste commencerent leur promenade par la lecture d'un ouvrage meslé de prose & de vers, qu'un de leurs amis avoit composé depuis peu. Ils le leûrent attentivement, comme on lit toujours les pieces nouvelles ; & après l'avoir examiné à loisir, ils jugerent tous deux que de long-temps il ne s'estoit rien fait de plus raisonnable, ni de plus spirituel.

Il faut avoir bien de l'esprit, dit Eugene, pour faire de ces sortes d'ouvrages, où l'esprit brille par tout ; & où il n'y a point de faux brillans. Il ne suffit pas pour cela d'avoir beaucoup d'esprit, répondit Ariste, il faut en avoir d'une espece particuliere. Il n'y a que le bel esprit qui soit capable de ces chef-d'œuvres : c'est luy proprement qui donne aux pieces excellentes ce tour qui les distingue des pieces communes, & ce caractere de perfection, qui fait qu'on y découvre toujours de nouvelles graces. Mais tout le monde n'a pas de ce bel esprit dont je parle, ajouta-

ajouta-t-il ; & tel qui fait le bel esprit , en a peut-estre moins qu'un autre. Car il y a bien de la difference entre estre bel esprit de profession , & avoir l'esprit beau d'une certaine beauté que je me figure.

Si cette beauté d'esprit que vous vous imaginez , est une chose fort rare , dit Eugene , la reputation de bel esprit est assez commune : il n'y a point de louange qu'on donne plus aisément dans le monde. Il me semble mesme qu'il n'y a point de qualité qui couste moins à acquérir. On en est quitte pour sçavoir l'art de faire agreablement un conte , ou de bien tourner un vers ; une folie dite de bonne grace , un madrigal , un couplet de chanson , est assez souvent le merite par lequel on s'erige en bel esprit ; & vous m'avouerez que ce n'est gueres que de ces diseurs & de ces faiseurs de jolies choses , dont on a coûtume de dire , *Il est bel esprit.*

J'avouë , repartit Ariste , qu'on a usurpé ce titre dans nostre siecle avec autant de liberté & d'injustice , que celui de Gentilhomme & de Marquis ; & si les usurpateurs estoient punis dans l'empire des Lettres , aussi severement qu'ils le sont depuis quelques années dans la France , il y auroit bien des gens degradez de bel esprit.

esprit, comme il y en a beaucoup qui sont degradez de noblesse. Ces Messieurs les beaux esprits auroient beau faire valoir leurs madrigaux, leurs bouts-rimez, & leurs in-promptus, pour se maintenir dans la possession où ils sont; je m'assûre qu'ils ne trouveroient pas dans leurs papiers dequoy justifier leur qualité pretendue. Tous leurs titres ne sont pas meilleurs que ceux des faux nobles; le nom qu'ils portent est un nom en l'air, qui n'est soutenu de rien; ils ont la reputation de bel esprit sans en avoir le merite ni le caractere.

C'est un caractere ridicule, que celui de bel esprit, dit Eugene; & je ne sçay si je n'aimerois point mieux estre un peu beste, que de passer pour ce qu'on appelle communément bel esprit. Toutes les personnes raisonnables sont de vostre goust, reprit Ariste. Le bel esprit est si fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite en le rendant trop commun, que les plus spirituels s'en défendent, & s'en cachent comme d'un crime. Ceux qui s'en font le plus d'honneur, ne sont pas les plus honnestes gens du monde; ils ne sont pas mesme ce qu'ils pensent estre; ils ne sont rien moins que de beaux esprits. Car la veritable beauté de l'esprit
con-

consiste dans un discernement juste & délicat, que ces Messieurs-là n'ont pas. Ce discernement fait connoître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, sans qu'on demeure court, comme le peuple, qui s'arreste à la superficie; ni aussi sans qu'on aille trop loin, comme ces esprits rafinez, qui à force de subtilizer, s'évaporent en des imaginations vaines & chimeriques.

Il me semble, interrompit Eugene, que ce discernement exquis appartient plus au bon sens, qu'au bel esprit. Le vray bel esprit, repartit Ariste, est inseparable du bon sens; & c'est se méprendre, que de le confondre avec je ne sçay quelle vivacité qui n'a rien de solide. Le jugement est comme le fonds de la beauté de l'esprit: ou plutôt le bel esprit est de la nature de ces pierres precieuses, qui n'ont pas moins de solidité, que d'éclat. Il n'y a rien de plus beau qu'un diamant bien poli & bien net; il éclate de tous costez, & dans toutes ses parties.

Quanta sodezza, tanto ha splendore.

C'est un corps solide qui brille; c'est un brillant qui a de la consistance & du corps. L'union, le mélange, l'assortiment de ce qu'il a d'éclatant & de solide, fait tout son agrément & tout son prix. Voila le sym-

symbole du bel esprit, tel que je me l'imagina. Il a du solide & du brillant dans un égal degré: c'est à le bien définir, le bon sens qui brille. Car il y a une espece de bon sens sombre & morne, qui n'est gueres moins opposée à la beauté de l'esprit, que le faux brillant. Le bon sens dont je parle, est d'une espece toute differente: il est gay, vif, plein de feu, comme celuy qui paroist dans les Essais de Montaigne, & dans le Testament de la Hoguette; il vient d'une intelligence droite & lumineuse, d'une imagination nette & agreable.

Ce juste temperament de la vivacité & du bon sens, fait que l'esprit est subtil, & qu'il n'est point évaporé; qu'il brille, mais qu'il ne brille point trop; qu'il conçoit promptement tout, & qu'il juge sagement de tout. Quand on a de cette sorte d'esprit, on pense bien les choses, & on les exprime aussi-bien qu'on les a pensées. On ramasse beaucoup de sens en peu de paroles: on dit tout ce qu'il faut dire, & on ne dit précisément que ce qu'il faut dire. Un vray bel esprit songe plus aux choses qu'aux mots: cependant il ne méprise pas les ornemens du langage; mais il ne les recherche pas aussi: la politesse de son stile n'en diminue pas la force;

&

& on pourroit le comparer à ces soldats de Cesar, qui tout propres & tout parfu-
mez qu'ils estoient, ne laissoient pas d'estre
vaillans & de bien combattre.

De la maniere dont vous en parlez, dit Eugene, il n'y a pas beaucoup de difference entre un bel esprit & un esprit fort. Il n'y en a point du tout, répondit Ariste, à prendre l'esprit fort dans sa vraye signification. La beauté de l'esprit est une beauté mâle & genereuse, qui n'a rien de mol, ni d'effeminé.

Mais cette force ne consiste pas à douter de tout, à ne croire rien, & à se roidir contre des veritez établies. Selon la pensée d'un Pere de l'Eglise, c'est estre fort comme le sont les phrenetiques, que de l'estre de la sorte. Elle consiste donc à raisonner bien, à penetrer les principes des sciences, & à découvrir les veritez les plus cachées. C'est le propre d'un esprit fort d'approfondir les sujets qu'il traite, & de ne se laisser pas surprendre par les apparences : les raisons qui contentent les esprits foibles, ne sont pas des raisons pour luy : il va toujours droit au but, en quelque matiere que ce soit, sans s'écarter, ni sans s'amuser en chemin. Son principal caractere est d'entraîner les autres esprits où il veut, & de s'en rendre maistre

*Iactare
solitus
milites
suos et-
tiam un-
guenta-
tos bene
pugnare.
Suet. in
Cesar.*

*Fortitudo ista
non san-
cti-
tatis est
sed insa-
niæ: nam
& phre-
netici
nihil
fortius.
Aug. in
Psalm. 58.*

maistre quand il luy plaist. C'estoit une des qualitez du dernier Marechal de Schomberg : on a dit de luy aussi-bien que de Cesar, qu'il parloit avec autant de courage qu'il combattoit, & que ses armes n'estoient pas plus invincibles que ses raisons.

Mais ne pensez pas qu'un bel esprit, pour avoir beaucoup de force, en ait moins de delicateffe: il ressemble à l'Achille d'Homere, & au Renaud du Tasse, qui avoient des nerfs, & des muscles extremement forts, sous une peau blanche & delicate. Sa solidité & sa penetration ne l'empeschent pas de concevoir finement les choses, & de donner un tour delicat à tout ce qu'il pense. Les images sous lesquelles il exprime ses pensées, sont comme ces peintures qui ont toute la finesse de l'art, & je ne sçay quel air tendre & *gracieux* qui charme les connoisseurs.

Il y a d'excellens esprits qui n'ont point de delicateffe, & qui font mesme gloire de n'en point avoir; comme si la delicateffe estoit incompatible avec la force. Leur maniere de penser & de dire les choses n'a nulle douceur, ni nul agrément. Avec toute leur lumiere & toute leur subtilité, ils ont quelque chose de sombre & de grossier dans l'imagination; comme ce
peintre

peintre Espagnol , qui ne pouvoit faire que de gros traits , & qui répondit un jour fierement à des gens qui y trouvoient à redire , qu'il aimoit mieux estre *primero en aquella grosseria , que segundo en en la delicadeza.*

Mais ces esprits , quelque bons qu'ils soient , ne sont pas si heureux dans leurs ouvrages , que ce peintre le fut dans les siens. Les pieces les plus sçavantes , & mesme les plus ingenieuses , ne sont point estimées dans nostre siecle si elles ne sont touchées delicatement. Outre ce qu'elles ont de solide & de fort , il faut qu'elles aient je ne sçay quoy d'agreable & de fleuri , pour plaire aux gens de bon goust ; & c'est ce qui fait le caractere des belles choses. Pour entendre ma pensée , souvenez-vous de ce que dit Platon , que la beauté est comme la fleur de la bonté. Selon l'idée de ce Philosophe , les bonnes choses qui n'ont point cette fleur , sont simplement bonnes ; & celles qui l'ont , sont veritablement belles. C'est à dire , ajouta Eugene , que le bel esprit , à le définir en Platonicien , est un bon esprit fleuri , semblable à ces arbres qui portent des fruits & des fleurs tout ensemble , & où l'on voit la maturité de l'automne avec la beauté du printemps.

Col

Col fior, maturo ha sempre il frutto.

Ces fleurs & ces fruits, reprit Ariste, marquent encore cette heureuse fécondité, qui est si propre à un beau génie. Car pour moy je trouve qu'il n'y a pas moins de différence entre les esprits fertiles, & ceux qui ne le sont pas; qu'il y en a entre de beaux orangers, & de meschans arbres qui ne rapportent rien.

Je ne sçay, interrompit Eugene, si la fertilité est une bonne marque de la beauté de l'esprit. Il me semble que les esprits les plus féconds ne sont pas toujours les plus raisonnables, ni les plus fins. Cette grande fécondité degénere le plus souvent en une abondance vicieuse, en une profusion de pensées fausses ou inutiles; & si vous y prenez garde, ce que vous appelez une propriété du bel esprit, n'est pour l'ordinaire que l'effet d'une imagination déréglée.

Je sçay bien, repartit Ariste, qu'il y a une fertilité d'esprit pareille à celle de ces arbres, qui pour estre trop chargez de fruits, en portent fort peu de bons. La fécondité dont je parle, n'est pas de cette nature. C'est une fécondité heureuse, comme je l'ay appelée: c'est non seulement un fonds de bonnes choses; mais c'est un fonds ménagé par le bon sens.

Un

Un vray bel esprit est comme ces gens riches & sages, qui sont magnifiques en tout, & qui néanmoins ne font jamais de folles dépenses.

A ce compte-là, dit Eugene, ce ne seroit pas un bel esprit que le Cavalier Marin. Car il ne s'est jamais veü une imagination plus fertile, ni moins réglée que la sienne. Vous le sçavez mieux que moy. S'il parle d'un rossignol, ou d'une rose, il en dit tout ce qu'on en peut imaginer; bien loin de rejeter ce qui se presente, il va chercher ce qui ne se presente pas; il épuise toujours son sujet. J'en tombe d'accord, répondit Ariste; & je vous confesse aussi, ajoûta-t-il en riant, que si l'on donnoit des lettres de bel esprit, comme on en donne de noblesse, je ne serois jamais d'avis qu'on en donnast à ces sortes d'Auteurs, qui ne ménagent ni leurs pensées, ni leurs paroles; & qui ne laissent rien à penser, ni à dire sur les matieres qu'ils traittent. Mais tous les Poëtes ne sont pas si fous, ni si emportez que le Marin. Il y en a de sages & de moderez, mesme parmi les Italiens, quand il n'y auroit que le Tasse.

Je vous assure, dit Eugene, que le Tasse n'est pas toujours le plus raisonnable du monde. A la verité on ne peut pas avoir

K

plus

plus de genie qu'il en a. Ses imaginations sont nobles & agreables ; ses sentimens sont forts ou delicats , selon que le sujet le demande ; ses passions sont bien touchées & bien conduites ; toutes les comparaisons sont justes ; toutes les descriptions sont merveilleuses : mais son genie l'emporte quelquefois trop loin ; il est trop fleuri en quelques endroits ; il badine dans des rencontres assez serieuses ; il ne garde pas aussi exactement que Virgile , toutes les bienseances des mœurs. Il a de si grandes beautez , repartit Ariste , qu'on peut bien luy pardonner ces petites taches. S'il manque un peu de ce bon sens , qui distingue Virgile des autres Poëtes ; il a beaucoup de ce beau feu qui fait les Poëtes. Après tout , quelque liberté qu'il se donne , il ne s'égare pas comme le Marin , ni comme l'Arioste.

Mais pour reprendre nostre discours , continua-t-il , un bel esprit est riche de son fond : il trouve dans ses propres lumieres ce que les esprits communs ne trouvent que dans les livres. Il s'étudie & s'instruit luy-mesme , comme a dit un sçavant homme d'un des plus beaux genies que la France ait jamais portez. Sur tout il ne s'approprie point les pensées des
 au-
 Felix ac
 fecun-
 dum in-
 genium ,
 quod in
 se uno
 invenit
 & do-
 ctorem
 & discipulum. *Ludov. Vives de Budeo.*

autres : il ne dérobe point aux Anciens, ni aux Etrangers les ouvrages qu'il donne au public. Cependant, dit Eugene, c'est ce que font la plupart de nos beaux Esprits. Ils pillent continuellement les Grecs & les Latins, les Italiens & les Espagnols : & si l'on vouloit se donner la peine de bien examiner leurs ouvrages, on trouveroit que le país des belles Lettres est plein de larrons ; & que Mercure qui preside aux arts & aux sciences, n'est pas sans raison le Dieu des voleurs comme a remarqué ingénieusement Bartoli dans son *Huomo di Lettere*. Car en blasmant ceux qui volent les pensées d'autrui, je n'ay garde de voler celle-là à son Auteur.

En défendant le larcin à un bel esprit, poursuit Ariste, je ne pretends pas luy interdire la lecture des bons livres : je ne pretends pas mesme que ses lectures luy soient inutiles. Je veux bien qu'il imite les grands modeles de l'Antiquité, pourvu qu'il tasche de les surpasser en les imitant : mais je ne puis souffrir qu'il fasse comme ces petits peintres qui se bornent à copier des originaux, & qui ne feroient rien de beau, si les maîtres de l'art n'avoient rien fait avant eux.

Je veux bien aussi qu'il se serve dans les rencontres des pensées des bons Auteurs,

teurs, pourveu qu'il y ajoûte des beautez nouvelles ; & qu'à l'exemple des abeilles, qui changent en miel ce qu'elles prennent sur les fleurs, non seulement il choisisse ce qu'il y a de bon dans les livres ; mais encore qu'il se fasse propre ce qu'il choisit, & qu'il le rende meilleur par l'usage qu'il en fait. C'est un des grands talens de Voiture. En imitant les autres, il s'est rendu inimitable. Il sçavoit admirablement l'art de mettre en œuvre, & de faire valoir les pensées des Auteurs : les traits qu'il emprunte quelquefois de Terence & d'Horace, semblent faits pour son sujet, & sont bien plus beaux dans les endroits où il les met, que dans ceux d'où il les a pris : de même que les pierres précieuses sont plus belles dans les bagues où on les enchâsse, que dans les rochers d'où on les tire.

Mais ne vous imaginez pas que toute la beauté de l'esprit se reduise là. Outre ce que je viens de dire, elle demande un génie capable de toutes les belles connoissances ; une intelligence élevée & étendue, que rien ne surpasse, & que rien ne borne. Car il est de la beauté de l'esprit à peu-près comme de celle du corps : les petits hommes quelque bien faits qu'ils soient, ne sont point beaux selon le sentiment

ment d'Aristote ; ils ne sont tout au plus que jolis , parce que l'avantage de la taille est une partie essentielle de la beauté. Ainsi les petits genies qui sont bornez à une seule chose , les faiseurs de jolis vers , qui ne peuvent faire que cela , quelque agrément & quelque politesse qu'ils ayent , ne sont pas , quoy qu'on en die , de beaux esprits : ce ne sont que de jolis esprits à le bien prendre ; & ce seroit bien assez pour eux d'estre regardez sur ce pied - là dans le monde.

Au reste il ne suffit pas pour avoir l'esprit beau , de l'avoir solide , penetrant , delicat , fertile , juste , universel ; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grands genies n'ont pas. Car il y en a qui sont naturellement obscurs , & qui affectent mesme de l'estre : la plupart de leurs pensées sont autant d'énigmes & de mysteres ; leur langage est une espee de chiffre , on n'y comprend presque rien qu'à force de deviner. Gracian est parmi les Espagnols modernes un de ces genies incomprehensibles ; il a beaucoup d'élevation , de subtilité , de force , & mesme de bon sens : mais on ne sçait le plus souvent ce qu'il veut dire , & il ne le sçait pas peut-estre luy-mesme ;

K 3 quel-

quelques-uns de ses ouvrages ne semblent estre faits que pour n'estre point entendus.

Histoire
de l'A-
cademie
Françoi-
se.

Cependant il ne doit y avoir ni obscurité, ni embarras dans tout ce qui part d'un bel esprit: ses pensées, ses expressions doivent estre si nobles & si nettes, que les plus intelligens l'admirent, & que les plus simples l'entendent. Malherbe, qui estoit sans doute un beau genie, taschoit sur tout de donner ce caractère de netteté à tout ce qu'il faisoit; & vous sçavez que quand il avoit composé un ouvrage, il le lisoit à sa servante, avant que de le montrer aux gens de la Cour, pour connoistre s'il avoit bien réussi; croyant que les pieces d'esprit n'avoient pas leur entiere perfection, si elles n'estoient remplies d'une certaine beauté, qui se fait sentir aux personnes mesme les plus grossieres. Vous voyez bien que cette beauté doit estre simple & naïve, sans fard & sans artifice, pour faire son effet; & vous devez juger par là de ces esprits qui ne sont point naturels, qui sont toujours guindez, & qui ne veulent jamais rien dire qui ne surprenne & qui n'éblouisse.

Mon Dieu! que vous me faites de plaisir, dit Eugene, d'exclure du nombre des beaux

beaux esprits ces diseurs eternels de beaux mots & de belles sentences ; ces copistes & ces singes de Senèque ; ces Mancini , ces Malvezzi , & ces Loredans , qui courent toujours après les brillans & les *vivezze d'ingegno* , comme ils les appellent en leur langue. Car , à vous dire le vray , je ne les puis souffrir ; & j'ay bien de la peine à souffrir Senèque luy-mesme , avec ses pointes & ses antitheses perpetuelles.

Il n'y a rien qui choque plus le bon sens que tout cela , dit Ariste : & c'est , à mon avis , un plus grand défaut de briller trop , que de ne briller pas assez.

Il ne se peut rien voir de plus beau que l'idée que vous avez du bel esprit , reprit Eugene ; j'ay pensé dire qu'il ne se peut rien voir de plus beau que vostre portrait : car on diroit que vous vous estes peint vous-mesme dans le tableau que vous venez de faire , tant il vous ressemble. Si je me suis peint , dit Ariste en souriant , je me suis tellement flatté , que je ne me reconnois pas. Mais à vous parler serieusement , ajouta-t-il , j'ay trop mauvaise opinion de moy , pour me croire un bon modele en matiere de bel esprit : je ne m'en picque pas , & je serois ridicule d'y pretendre. Il ne faut

pas aussi s'en picquer, dit Eugene; il ne faut pas même se sçavoir trop bon gré d'estre bel esprit, pour l'estre effectivement: & si j'osois mettre la main à la peinture que vous avez faite, j'y ajouterois la modestie pour un dernier trait. C'est une qualité qui relève toutes les autres, & qui ne sied pas moins bien aux beaux esprits, qu'aux belles personnes.

J'entre tout-à-fait dans vostre sentiment, repartit Ariste; & je vous avoue que je ne hais rien tant que certains esprits qui s'en font extrêmement accroître. Ils ont dans leur mine, dans leurs gestes, & jusques dans le ton de leur voix, un air de fierté & de suffisance, qui fait juger qu'ils sont fort contens d'eux-mêmes. Ils font profession de n'estimer rien, & de trouver à redire à tout. Il ne se fait pas un ouvrage d'esprit qui ne leur fasse pitié: mais en recompense, ils ne font rien qu'ils n'admirent. Ils prennent quelquefois un ton d'oracle, & decident de tout souverainement dans les compagnies. Pour leurs ouvrages ils en font un grand mystère, ou par affectation, ou pour exciter davantage la curiosité de ceux qui ont envie de les voir, ou parce qu'ils jugent peu de personnes capables d'en connoître le juste prix: ce sont des trésors cachez,

cachez, qu'ils ne communiquent qu'à trois ou quatre de leurs admirateurs.

Il est d'une autre sorte d'esprits, continua Eugene, qui sont moins mystérieux, mais qui ne sont pas moins entestez de leur merite. Ils n'ont pas plutôt fait une bagatelle, qu'ils en regalent tout le monde. Ils sont toujours prests à reciter leurs madrigaux & leurs odes, pour s'attirer un peu de loüange; ils se loüent sans façon, & se donnent de l'encens les premiers. Cependant les vrais beaux esprits sont de l'humeur des vrais braves, qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuyent les applaudissemens populaires, & bien loin de se produire mal-à-propos, ils se cachent autant qu'ils peuvent.

Je ne sçay, dit Ariste, s'il n'y auroit point plus de modestie à n'affecter rien.

Vous avez ouï parler de cette femme que Neron aimoit tant, & vous sçavez que ce n'estoit pas une fort honneste personne. Neanmoins, si nous en croyons Tacite, elle ne se montroit gueres, & elle ne sortoit point qu'elle ne fût voilée.

Modestiam præferre & lascivia uti: rarus in publicum egressus, idque volat à parte oris, ne satiret aspectum, vel

Un bel esprit doit, à mon avis, garder le temperament de la Sophronie du Tasse, qui estoit également belle & modeste.

K 5

Non

quia siq̃ decebat. *Annal. l. 13. de Toppa.*

Non copri sue bellezze, e non l'espone.

Il ne faut pas qu'il fasse toujours mystere de ses ouvrages ; mais il ne faut pas aussi qu'il les montre par tout : il ne doit ni se cacher par affectation , ni se produire par vanité.

Je vois bien à cette heure, dit Eugene, pourquoy les veritables beaux esprits sont si rares : des qualitez aussi opposées, que la vivacité & le bon sens, la delicateffe & la force, sans parler des autres, ne se rencontrent pas toujours ensemble. Mais je voudrois bien sçavoir, ajoûtait-il, d'où viennent toutes ces qualitez qui font le bel esprit. Elles viennent, répondit Ariste, d'un temperament heureux & d'une certaine disposition des organes : ce sont des effets d'une teste bien faite & bien proportionnée ; d'un cerveau bien temperé, & rempli d'une substance delicate ; d'une bile ardente & lumineuse, fixée par la melancolie, & adoucie par le sang. La bile donne le brillant & la penetration ; la melancolie donne le bon sens & la solidité ; le sang donne l'agrément & la delicateffe.

Je ne vous comprends pas, dit Eugene, avec vostre bile, vostre sang & votre melancolie ; car enfin je ne puis croire que des esprits, qui tiennent plus
de

de l'Ange que de l'homme, doivent tout ce qu'ils sont, à ce que nous avons de commun avec les bestes; & je ne vois pas comment les humeurs qui croupissent dans le corps, peuvent estre le principe des plus nobles operations de l'ame.

J'ay leû dans je ne sçay quel Philosophe Platonicien, reprit Ariste, que ces humeurs toutes materielles qu'elles sont, font les beaux genies; de mesme à peu près que les vapeurs de la terre font les foudres & les éclairs. La pensée de ce Philosophe est subtile & ingenieuse. Il veut dire, à mon avis, que les esprits du sang & de la bile s'allument dans le cerveau, ainsi qu'une exhalaison chaude s'enflâme dans une nuë froide & humide: que les esprits allumez répandent dans la teste cette *splendeur seche*, qui rend l'ame sage & intelligente, selon Heraclite: que comme entre les choses corporelles il n'y a rien qui ait moins de matiere & plus de vertu, qui soit plus pur & plus animé que ces esprits; la flâme qui en sort, est la plus subtile, la plus vive, & la plus ardente qui soit dans la nature: que c'est cette flâme qui éclaire la raison, & qui échauffe l'imagination en mesme temps; que c'est elle qui rend visibles à l'ame les especes des choses, & qui luy fait voir tous les

objets dans leur jour : en un mot , que c'est à la lueur de ce beau feu , que l'entendement découvre & contemple les veritez les plus obscures ; & c'est peut-estre ce feu qui brille dans les yeux des personnes spirituelles , & qui les distingue des gens stupides , dont les yeux mornes & sombres marquent assez qu'ils n'ont dans la teste qu'un feu noir & obscur, plus propre à offusquer l'ame qu'à l'éclairer.

Voilà ce qui s'appelle de belles visions, dit Eugene, & je ne sçay si les rêveries des Poètes ne meritent pas autant de creance que les idées de ces Philosophes. Quand vous devriez traiter de réveur & de visionnaire le Docteur Abaillard , reprit Ariste , il faut que je vous dise sa pensée touchant la difference des esprits. Sa chere Heloise luy fit un jour la question que vous me faites. Il luy répondit que tous les hommes avoient un miroir dans la teste ; & sa réponse estoit fondée sur les paroles de S. Paul , qui portent que nous voyons par un miroir en cette vie : mais il luy ajouta que les esprits grossiers avoient un miroir tout terni ; & que les esprits subtils en avoient un fort éclatant & fort net, qui leur representoit distinctement les objets. Il vouloit dire que la bile meslée avec le sang formoit dans le cer-
veau

Videmus
nunc per
specu-
lum.

1 Cor. 13.

veau une espece de glace polie & luisante , à laquelle la melancolie servoit comme de fonds.

Quoy-que vous en disiez , poursuivit Eugene , & quoy-qu'en dise vostre Docteur amoureux , je ne puis me resoudre à croire que les ames empruntent toutes leurs lumieres du corps , & que la beauté de l'esprit soit une perfection étrangere à l'esprit mesme. Je croirois bien plutôt que la perfection du corps dépend de celle de l'esprit , ou du moins que l'excellence de l'esprit vient de la noblesse de l'ame.

Je sçay bien que les ames sont toutes d'une mesme espece ; mais cela n'empêche pas , si nous en croyons les Philosophes les plus raisonnables , qu'elles n'ayent des perfections singulieres qui les distinguent assez les unes des autres , comme les étoiles ont des clartez & des vertus differentes , quoy-qu'elles soient toutes composées d'une mesme matiere. A la verité toutes les ames raisonnables sont des images de Dieu ; elles sont toutes marquées de la lumiere de son visage , selon la parole d'un Prophete : mais il y en a , où cette lumiere est mieux peinte , & où les traits de la beauté divine sont gravez plus profondément ; & ce sont

les plus nobles & les plus parfaites , les plus sensées & les plus ingenieuses. Car comme entre les figures faites sur la cire avec le mesme cachet , les unes sont plus nettes & mieux formées que les autres; sans que cela vienne d'autre part, que de la main qui a appliqué le cachet : de mesme la perfection qui se trouve en quelques ames, vient de ce que l'image de Dieu y est mieux imprimée; c'est cette impression plus forte qui les rend en quelque façon plus spirituelles & plus divines.

Mais si cela est ainsi , dit Ariste , d'où vient quel'ame estant incorruptible & inalterable de sa nature, une vapeur qui monte au cerveau altere l'esprit , & oste quelquefois la raison ? C'est que les ames les plus nobles , repliqua Eugene , sont comme les peintres , qui quelque habiles qu'ils soient , ne peuvent rien faire sans les instrumens de leur art. Les organes bien disposez , & les humeurs temperées d'une certaine maniere ne rendent pas precisément les ames sensées & ingenieuses ; non plus que les pinceaux delicats , & les belles couleurs ne font pas les peintres excellens : mais ces organes & ces humeurs sont des instrumens , dont les ames ont besoin pour agir tandis qu'elles sont dans les corps; dès
que

que ces instrumens sont gastez , elles n'agissent plus , ou n'agissent qu'imparfaitement , quelque parfaites qu'elles soient d'elles-mêmes. Ce sont de bons peintres , qui ont de méchans pinceaux & de méchantes couleurs.

Il y a de l'esprit à ce que vous dites , interrompit Ariste ; mais après tout , ces Philosophes que vous croyez les plus sages , ne sont pas mieux fondez en raison que les autres ; & je crains fort , ajouta-t-il , que si on examinait bien cette noblesse des ames , à laquelle ils attribuent l'excellence de l'esprit , toutes les preuves ne s'en trouvassent fausses. Le meilleur parti , à mon avis , est de n'en point prendre en des disputes où l'on ne peut connoître la vérité ; & les plus raisonnables sont peut-estre ceux qui raisonnent le moins sur ces sortes de matieres.

Quoy-qu'il en soit , continua Eugene , il est certain que la nature ne fait pas toute seule un bel esprit. La plus heureuse naissance a besoin d'une bonne education , & de cet usage du monde , qui raffine l'intelligence , & qui subtilise le bon sens. De là vient que les sçavans de profession ne sont pas d'ordinaire de beaux esprits : comme ils sont toujours ensevelis dans l'étude , & qu'ils ont peu
de

de commerce avec les honnestes gens, ils n'ont pas dans l'esprit une certaine politesse, & je ne sçay quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'est pas que la science soit contraire d'elle-mesme à la beauté de l'esprit; mais c'est que les grands Docteurs & ceux qui sçavent le plus de Grec & de Latin, ne sçavent pas le plus souvent bien user de leur science.

Il est certain encore, ajouta-t-il, que de quelque principe que vienne cette beauté, il est des beaux esprits de plus d'une espece. Car outre ceux dont nous avons parlé jusqu'à cette heure, qui excellent dans les Lettres, & qui ont acquis tout ce que l'étude peut donner de belles connoissances; il y en a qui sans avoir presque étudié que le monde, ont tout ce qu'il faut pour reüssir dans la conversation.

Le caractère de ces esprits-là est de parler bien, de parler facilement, & de donner un tour plaisant à tout ce qu'ils disent; ils font dans les rencontres des reparties fort ingenieuses; ils ont toujours quelque question subtile à proposer, & quelque joli conte à faire, pour animer la conversation, ou pour la réveiller quand elle commence à languir; pour peu qu'on les excite, ils disent mille choses
sur-

surprenantes ; ils sçavent sur tout l'art de badiner avec esprit , & de railler finement dans les conversations enjouées : mais ils ne laissent pas de se bien tirer des conversations serieuses ; ils raisonnent juste sur toutes les matieres qui se proposent , & parlent toujours de bon sens.

Il y a encore une autre sorte de beaux esprits , qu'on peut appeller des esprits de negociation & de cabinet. Ce sont des genies éclairés, judicieux, actifs, & propres pour les affaires : d'une veuë ils en penetrent le fond , ils en découvrent toutes les circonstances & toutes les suites ; ils trouvent en un instant tous les expediens & toutes les voyes par où l'on peut ménager & faire réussir les choses les plus difficiles. Mais ils ne voyent que ce qu'il faut voir , & qu'autant qu'il faut, pour prendre un bon parti & faire un choix raisonnable : car c'est quelquefois un foible dans la politique, d'avoir trop de penetration & trop de lumiere ; tant de biais & tant de jours differens dissipent l'esprit , & nuisent souvent à l'execution : le temps d'agir se passe à deliberer.

Ces esprits sont nez pour le gouvernement des Etats ; aussi ne forment-ils jamais que de grands desseins , utiles à leur Patrie & glorieux à leur Prince : ce qui

arrive

arrive particulièrement, quand le Prince persuadé de leur capacité, de leur fidélité & de leur zele, leur abandonne la direction des affaires. Comme ils ont un grand sens avec une grande experience, ils ne prennent point de fausses mesures, & ne font point de fausses démarches. Que si la fortune, qui ne s'accorde pas toujours avec la prudence, ne favorise pas toutes leurs entreprises, ils profitent d'un mauvais succès, en imitant ces sages pilotes, qui se servent des vents contraires comme des vents favorables. Dans les negociations ils se conduisent avec beaucoup d'habileté & d'une maniere fort delicate : ils découvrent d'abord les pensées de celuy avec qui ils traittent, sans se découvrir eux-mêmes; ils s'insinuent dans son esprit; ils l'engagent par ses propres interests; ils le manient & ils le tournent si bien, qu'il pense trouver son compte à entrer dans leurs sentimens, & qu'il donne où ils veulent, sans croire mesme y donner. Tels ont esté le Cardinal de Richelieu, & le Comte d'Olivares, les deux plus celebres Ministres que la France & l'Espagne aient jamais eûs.

Voila les divers caracteres du bel esprit. Ce sont trois sortes de beautez, qui pour estre

estre différentes , ne laissent pas de se rencontrer quelquefois en une même personne. Car sans parler des anciens & des étrangers , le Cardinal du Perron , & feu Monsieur d'Avaux estoient des génies universels , propres pour les lettres , pour la conversation , & pour les affaires ; & il y en a encore parmi nous qui ne cedent gueres à ces grands hommes , & qui sont capables de faire également bien un ouvrage d'esprit , un conte agreable , & un traité de paix.

Neanmoins à parler en general , ces trois talens ne se trouvent ensemble que bien rarement. Les esprits de negociation ne réussissent pas d'ordinaire aux belles lettres ; mais aussi les Auteurs les plus polis & les plus exacts ne brillent pas toujours dans la conversation. Les premiers ont plus de solidité que de delicateſſe ; l'étude de la politique les occupe tout entiers , ils comptent les autres sciences pour rien. Les seconds sont trop delicats & trop chagrins ; ils ne se contentent presque jamais de ce qui se presente à eux ; ils ne disent presque rien dans les compagnies où ils se trouvent , pour trop penser à ce qu'ils veulent dire : comme ils sont accoutumez à rêver profondément , afin de bien tourner une pensée , ils sont le
plus

plus souvent distraits ; ils gardent quelquefois un silence morne dans une conversation enjouée : mais aussi , comme ils ont souvent la teste pleine de leurs compositions , ils parlent quelquefois trop ; ils attirent toute la conversation à eux , & ne laissent pas aux autres la liberté de parler.

Pour l'esprit de conversation , comme c'est un esprit naturel , ennemi du travail & de la contrainte ; il n'y a rien de plus opposé à l'étude & aux affaires : aussi nous voyons que ceux qui ont ce talent , sont pour l'ordinaire des gens oisifs , dont le principal employ est de rendre & de recevoir des visites. De sorte qu'à examiner les choses à fond , il semble que ces divers esprits soient incompatibles , & qu'ils demandent mesme des dispositions naturelles tout-à-fait contraires.

Quoy-qu'il semble , dit alors Ariste , que le bel esprit soit different selon les differens caracteres que vous venez de marquer , il est cependant le mesme par tout ; car il est né à toutes choses , & a en soy dequoy réussir en tout ce qu'il veut entreprendre. La diversité qui paroist dans les esprits , vient moins du fonds des esprits , que des matieres où ils s'exercent. Les grands hommes qui excellent en de
cer-

certaines choses, parce qu'ils s'y sont appliqués dans leur jeunesse, auroient peut-être réussi également dans les autres, s'ils y avoient apporté autant de soin & d'application.

Le hazard qui se mesle de la conduite des hommes, & qui a souvent la meilleure part à la profession qu'ils embrassent, fait pour l'ordinaire cette différence que nous voyons parmi les esprits. Les uns se trouvent engagez, je ne sçay comment, à établir leur reputation & leur fortune par la poésie; il ne faut pour cela qu'avoir réussi dans un sonnet, qu'une passion, ou que le seul caprice aura inspiré; la louange qui en revient, est une amorce agreable pour en faire entreprendre un second; la bonne opinion que l'on conçoit aisément de soy-mesme, anime à quelque chose de plus grand: on lit les Poètes; on étudie les fables; on consulte les Maistres de l'Art; en un mot on se tourne tout à fait du costé de la poésie, & on devient insensiblement Poète de profession, sans pouvoir presque estre autre chose. Que si ces excellens Poètes n'ont pas toujours le talent des affaires, ni celui de la conversation; c'est qu'ils ont pris une autre route dès le commencement, & qu'au lieu d'étudier la politique, & de voir le monde,

ils

ils se sont attachez à la composition & aux livres.

L'esprit de negociation , auquel on donne la prééminence & qu'on appelle ordinairement grand esprit & grand genie, ne differe cependant des autres que par la noblesse de la matiere ; car on ne peut se rien proposer de plus noble , que de traiter des interets des Princes , d'entrer dans leurs desseins les plus secrets, d'accorder leurs differends , & de gouverner leurs Etats. C'est l'employ le plus sublime & le plus glorieux , où l'esprit se puisse occuper : rien ne flatte tant l'amour propre, rien ne remplit davantage l'ambition que ces titres éclatans d'Ambassadeur , de Plenipotentiaire , & de Ministre d'Etat. Ceux qui sont élevez à ces dignitez eminentes , ont un caractère de grandeur & d'autorité qui les distingue du reste des hommes ; ils sont sur la terre ce que sont dans le ciel les Anges du premier ordre , qui approchent de plus près du trône de Dieu ; qui reçoivent leurs lumieres de luy immediatement , & qui sont destinez aux choses les plus importantes.

Cependant quand on y regarde de près , on trouve que c'est la fortune qui fait ces grands hommes & ces grands esprits,

sprits, en les conduisant quelquefois en des païs & en des maisons, où par des rencontres fortuites & impreveuës, ils prennent parti auprès des Ambassadeurs & des Ministres. Cet engagement fait qu'ils s'appliquent aux affaires ; l'application les y fait reüssir, & les rend capables avec le temps des premieres charges de l'Etat. Ainsi c'est proprement la fortune qui fait jouïr un grand rôle à un bel esprit sur le theatre du monde, tandis qu'elle en laisse d'autres dans l'obscurité & dans la poussiere. Car assëûrément il y a de beaux esprits, qui sont inconnus & inutiles, faute d'un employ qui les fasse paroître & qui les oblige à travailler.

Je confesse, dit Eugene, que la fortune contribué beaucoup à former un homme d'Etat : mais elle ne fait rien sans la nature ; & quelque favorables que soient les occasions, quelque application que l'on ait, on parvient peu à la dignité de premier Ministre, quand on n'a pas le genie des grandes affaires. Car quoyque vous en disiez, le genie est une habileté particuliere, & un talent que la nature donne à quelques hommes pour de certaines choses. Les uns ont du genie pour la peinture ; les autres en ont pour les vers : il ne suffit pas d'avoir de l'esprit

l'esprit & de l'imagination pour exceller dans la poésie; il faut estre né Poëte, & avoir ce naturel qui ne dépend ni de l'art, ni de l'étude; & qui tient quelque chose de l'inspiration.

Je dis le mesme de la negociation & du Ministère. Ce n'est pas assez pour y réussir d'estre tres-éclairé & mesme tres-sage; il faut avoir un talent propre pour gouverner les autres esprits sous l'autorité du Prince, pour commander en obeissant.

Oraculo
Manual
y Arte
de pru-
dencia.

Ce qui a fait dire à un Politique Espagnol, que le genie & l'esprit sont les deux causes principales de l'elevation & de la gloire d'un grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas: el uno sin el otro felicidad a medias; no basta lo entendido, desease lo genial.*

Il est vray que le genie quelque puissant qu'il soit, languit en quelque façon & demeure comme étouffé hors des emplois qui luy conviennent; parce qu'il a besoin d'une certaine matiere pour se développer & pour agir: mais à le regarder en soy-mesme, il est indépendant du hazard & de la fortune: c'est un don du ciel où la terre n'a point de part; c'est je ne sçay quoy de divin, qui rend un bel esprit, que la providence de Dieu a destiné au gouvernement d'un Empire; qui le rend, dis-je,

je, naturellement droit & juste, zélé pour la gloire de son Prince, & pour le bien de sa Patrie, capable des plus difficiles entreprises, ferme & constant dans les rencontres les plus fâcheuses, impenetrable aux plus clair-voyans, insensible aux plaisirs, infatigable dans le travail, libre & tranquille dans l'embarras, & en tout temps maistre de soy-mesme & des affaires, lesquelles pour grandes qu'elles soient sont toujours au dessous de son genie.

Ce n'est pas qu'un Ministre tel que je me l'imagine, soit borné précisément aux affaires: comme son esprit a une étendue presque infinie, il n'y a point de science dont il n'ait quelque teinture; il peut mesme, quand il luy plaist, faire des discours eloquens, & tenir sa place dans une Academie de beaux esprits, comme il la tient dans le Conseil d'un puissant Monarque: mais après tout le genie de la politique est sa qualité dominante, & son veritable caractere.

Je trouve ce portrait du parfait Ministre fort à mon gré, dit Ariste; & ce qui m'en plaist davantage, c'est qu'apparemment vous ne l'avez pas formé en l'air. Votre homme d'Etat est, si je ne me trompe, quelque chose de plus réel que le Ma-

L

gnani-

gnanime d'Aristote, & que le Sage de Senèque : & j'en suis bienaise pour l'honneur de nostre nation ; car à vous dire le vray , j'aurois un étrange dépit que la France ne valût pas mieux que la Grece & que l'Italie.

Les Grecs & les Romains , repliqua Eugene , sont si jaloux de la gloire de leur nation , qu'on ne peut leur disputer rien là-dessus , sans se brouiller avec eux , & sans avoir des affaires avec les plus braves & les plus spirituels hommes du monde. Pour moy , continua-t-il en riant , comme je n'aime pas à me faire des ennemis , j'aime mieux ceder aux Grecs & aux Romains , & confesser de bonne foy que tous les païs sont steriles en heros , au prix de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie.

Il faut du moins que vous confessiez , dit Ariste , que le bel esprit est de tous les païs & de toutes les nations ; c'est à dire : que comme il y a eû autrefois de beaux esprits Grecs & Romains , il y en a maintenant de François , d'Italiens , d'Espagnols , d'Anglois , d'Allemands mesme , & de Moscovites. C'est une chose singuliere qu'un bel esprit Allemand ou Moscovite , reprit Eugene ; & s'il y en a quelques uns au monde , ils sont de la nature

re

re de ces esprits qui n'apparoissent jamais sans causer de l'étonnement. Le Cardinal du Perron disoit un jour, en parlant du Jesuite Gretser, *Il a bien de l'esprit pour un Allemand*, comme si c'eût esté un prodige qu'un Allemand fort spirituel.

J'avouë, interrompit Ariste, que les beaux esprits sont un peu plus rares dans les païs froids, parce que la nature y est plus languissante & plus morne pour parler ainsi. Avoüez plutôt, dit Eugene, que le bel esprit tel que vous l'avez défini, ne s'accommode point du tout avec les temperamens grossiers & les corps massifs des peuples du Nord.

Ce n'est pas que je veuille dire, ajouta-t-il, que tous les Septentrionaux soient bestes; il y a de l'esprit & de la science en Allemagne & en Pologne, comme ailleurs: mais enfin on n'y connoist point nostre bel esprit, ni cette belle science dont la politesse fait la principale partie: ou si cette belle science, & ce bel esprit y sont connus, ce n'est seulement que comme des étrangers, dont on n'entend point la langue; & avec qui on ne fait point d'habitude.

Je ne sçay mesme si les beaux esprits Espagnols & Italiens sont de la nature

des nostres : ils en ont bien quelques-qualitez & quelques traits ; mais je doute un peu qu'ils leur ressemblient tout-à-fait, & qu'ils ayent précisément le caractère que vous avez établi. Car enfin ce caractère est si propre à nostre nation, qu'il est presque impossible de le trouver hors de France : soit que cela vienne en partie de la temperature du climat ; soit que nostre humeur y contribuë quelque chose ; soit enfin que ce soit l'étoile de la nation Françoisë , d'avoir presentement ce beau tour d'esprit, que les autres peuples n'ont pas.

Je m'étonne, repartit Ariste, qu'un homme qui craint tant de se mettre mal avec les Grecs & avec les Romains ; s'attire sur les bras de gayeté de cœur les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonois, les Moscovites , & toutes les autres nations de la terre. Mais raillerie à part , continua-t-il, je vous trouve bien hardi de faire ainsi le procès à tous les Etrangers. Pour moy, comme je n'aime gueres à decider, ni à fascher personne , j'aime mieux croire que le bel esprit n'est étranger nulle-part , & je n'ay garde d'estre plus chagrin que le Poëte Satyrique , qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands genies naissent par tout.

Je

Je ſçay bien qu'il y a des païs plus ſpirituels que d'autres ; que l'Attique a eſté de toutes les contrées de la Grece la plus fertile en beaux eſprits ; & je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique : mais il ne ſ'enſuit pas que les autres païs ſoient auſſi ſteriles que vous dites ; & enfin il n'eſt pas des eſprits comme de l'or & des pierreries que la nature ne forme qu'en certains endroits de la terre ; il ſ'en trouve ſous les climats froids & chauds, auſſi-bien que ſous les climats temperez ; parmi les nations barbares, comme parmi les nations polies.

Mais ſi le bel eſprit eſt de tous les païs, dit Eugene, il n'eſt pas de tous les ſiecles : car il y en a de groſſiers & de ſtupides, où la barbarie & l'ignorance dominant, tel qu'a eſté le dixième ſiecle où les gens eſtoient ſi ſimples & ſi beſtes, que dès qu'un homme ſçavoit un peu de Grec, il paſſoit pour Necromancien. Il y a auſſi des ſiecles ingenieux, dit Arifte ; & il ne faut pas eſtre fort verſé dans l'Histoire & dans la Chronologie, pour ſçavoir que le ſiecle d'Alexandre a eſté ſecond en beaux eſprits. J'entends par le ſiecle d'Alexandre, non ſeulement le temps que ce fameux Conquerant a vécu ; mais encore celui qui a précédé ſa naiſſance, & ſuivi ſa

L 3

mort

mort de quelques années. C'est dans ce siecle qu'ont fleuri Anacreon, Socrate, Pindare, Euripide, Sophocle, Aristophane, Isocrate, Platon, Aristote, & Demosthene. Tout le monde sçait que le siecle d'Auguste a esté parmi les Romains le siecle du bel esprit & du bon sens, des bons Auteurs & des belles lettres.

Le quatrième siecle de l'Eglise a esté un des plus fertiles en grands genies. Car outre un Arius si celebre par les maux qu'il a faits au monde Chrestien; un Valens, un Ursace, & un Eusebe, défenseurs de la doctrine de cet heresiarque; un Julien l'Apostat, & un autre Julien disciple de Pelage, qui estoient tous de méchans hommes & de bons esprits, sans parler de Themistius le Philosophe, & de Libanius le Sophiste: il y a eû dans ce siecle-là un grand nombre de Saints Peres aussi considerables par la grandeur de leur esprit, que par la sainteté de leur vie. C'est le siecle des Chrysostomes, des Jerosmes, des Epiphanes, des Ambroises, & des Augustins.

D'où vient, interrompit Eugene, qu'un siecle est plus, ou moins spirituel que l'autre? Si vous faisiez cette demande à un Astrologue, répondit Ariste, il ne manqueroit pas de s'en prendre aux astres, & il

& il vous diroit sans doute que la révolution & le concours de certaines étoiles dont les influences agissent plus ou moins sur les esprits, est l'unique cause de cette différence. Mais comme je ne suis point Astrologue, je croirois plutôt que cela vient en partie de la bonne ou de la mauvaise éducation; & que les esprits sont plus subtils ou plus grossiers, selon qu'ils sont plus ou moins cultivez dans leur jeunesse.

Mais croiriez-vous qu'il ne faut quelquefois qu'un bel esprit pour polir une nation entière. Malherbe a reformé en France l'idée de la poésie, & nous a donné le goût des bons vers. On peut dire que Voiture nous a appris cette manière d'écrire aisée & délicate qui regne présentement. Avant luy on pensoit n'avoir de l'esprit que quand on parloit Balzac tout pur, & qu'on exprimoit de grandes pensées avec de grands mots.

L'émulation qui s'excite entre certaines personnes, ou même entre certaines nations jalouses l'une de l'autre, sert beaucoup à polir un siècle: l'intérêt fait souvent le même effet que l'émulation. L'on voit mille gens d'esprit, dans un Etat où l'esprit est un moyen pour faire fortune: ainsi dans les anciennes Républiques, où un homme parvenoit aux charges par son

son eloquence & par son sçavoir, il y avoit beaucoup de grands Orateurs & d'excellens Philosophes. Il y a toûjours eû des hommes sçavans dans les temps où les Princes ont eû de l'amour pour les sciences.

D'où vient, pensez-vous, que dans le siecle passé les lettres fleurirent tant en Italie, si ce n'est de l'affection que Laurens de Medicis & Leon dixième eurent pour elles? & ne fut-ce pas aussi la même affection de François I. qui fit que la France devint sous son regne spirituelle & sçavante, de grossiere & d'ignorante qu'elle avoit esté sous les regnes precedens? L'inclination qu'aura un premier Ministre pour une science particuliere, fera que les esprits s'y appliqueront, & qu'on y excellera avec le temps. La passion du Cardinal de Richelieu pour le Theatre a porté la comedie Françoisise à sa dernière perfection, & a fait naître dans nôtre siecle des poëtes dramatiques qui effacent presque les anciens.

Je trouve, dit Eugene, que les temps de paix contribuënt encore beaucoup à rendre les hommes spirituels: car, comme vous sçavez, les Muses aiment naturellement le repos & le silence; elles ne peuvent vivre dans le trouble & parmi le bruit: les beaux esprits sont rares dans

un

un temps de guerre ; soit que la guerre qui a quelque chose de sauvage & de farouche , empesche que les esprits ne se polissent ; soit que ceux qui ont de l'ambition, tournent leurs pensées du costé des armes , & prennent le parti de la valeur , comme fit Cesar , qui au sentiment de Quintilien eût pû disputer à Cicéron la gloire de l'éloquence.

Les temps de guerre , dit Ariste , ne sont pas toujours incompatibles avec les connoissances honnestes : ils sont quelquefois fort heureux , non seulement pour la grandeur des Etats , mais aussi pour la perfection des esprits ; & sans chercher des exemples étrangers , nous nous sommes polis plus que jamais , pendant que la guerre a esté le plus allumée entre la France & l'Espagne.

Il me semble , poursuivit-il , que les heresies naissantes ne servent pas peu à bannir la barbarie & l'ignorance : la passion qu'ont les uns pour établir & pour défendre une nouvelle doctrine ; le zele qu'ont les autres pour la combattre & pour la détruire , animent les deux partis à l'étude , & produisent d'ordinaire des ouvrages tres-ingenieux. Car pour ne rien dire des anciennes heresies , nous devons peut-estre , si j'ose parler ainsi , nous de-

vous dis-je, aux dernières une partie de l'embellissement de nostre langue, & de la politesse de nostre siècle.

Ne pourroit-on pas ajouter, dit Eugene, que la nature fait des efforts de temps en temps pour produire des genies extraordinaires; & qu'elle demeure ensuite sterile durant quelques siècles, comme si ces dernières productions l'avoient épuisées, & qu'elle eût besoin de repos après un si grand travail.

Mais on peut ajouter encore, repartit Aristote, qu'il y a en tout cela je ne sçay quelle fatalité, ou, pour parler plus chrétiennement, je ne sçay quelle disposition de la providence, où l'on ne voit goutte. Car cette barbarie ou cette politesse des esprits passe de país en país & de siècle en siècle par des voyes qui nous sont souvent inconnues. En un temps une nation est grossiere, & en un autre elle est ingénieuse. Du temps d'Alexandre les Grecs avoient plus d'esprit que les Romains: du temps de Cesar les Romains avoient plus d'esprit que les Grecs.

Le siècle passé estoit pour l'Italie un siècle de doctrine & de politesse; il luy a plus fourni de beaux esprits qu'elle n'en avoit eû depuis le siècle d'Auguste. Le siècle present est pour la France, ce que le
siècle

siècle passé estoit pour l'Italie; on diroit que tout l'esprit & toute la science du monde soit maintenant parmi nous, que tous les autres peuples soient barbares en comparaison des François. Ce n'est pas un avantage & un mérite en France que d'avoir de l'esprit, parce que tout le monde en a. Il n'y a presque personne qui ait un peu d'éducation, qui ne parle bien & qui n'écrive poliment. Le nombre des bons Auteurs & des faiseurs de belles choses est infini; celui des Academies sçavantes croist tous les jours: en un mot je ne sçay rien de plus commun dans tout le Royaume, que ce bon sens delicat qui y estoit si rare autrefois.

Au reste nostre bel esprit n'est pas borné aux hommes de Lettres; il s'étend aux gens d'épée, & aux personnes de la première qualité, dont il sembloit que l'ignorance fut le partage dans les derniers regnes. Nous avons des Princes qui peuvent le disputer en esprit aussi-bien qu'en valeur à Scipion & à Cesar; & en mon particulier j'ay l'honneur d'en connoistre un qui dans la fleur de son âge a tout le discernement & toute la maturité que l'on peut avoir. Ce jeune Prince a mille agrémens en sa personne, qui le rendent, tout fier qu'il est, le plus aimable du monde.

Il y a long-temps que je l'ay comparé au Renaud du Tasse, & que je luy ay appliqué ces quatre vers comme par un esprit de prophetie.

L'et à precorse, e la speranza; e presti

Pareano i fior, quando n'usciro i frutti.

Sè l'miri fulminar frà l'arme auvolto

Martelo stimi; Amor, se scopre il volto.

Mais je laisse-là son courage & sa bonne mine pour ne vous parler que de son esprit. Quelque froideur qui paroisse sur son visage, il a beaucoup de vivacité & beaucoup de feu : mais ce feu n'éclate pas toujours au dehors; cette vivacité est presque toute dans une intelligence subtile & penetrante, à laquelle rien n'échape. Il entend tout finement; il juge des ouvrages d'esprit avec une délicatesse admirable; il ne dit rien qui ne soit juste & plein de bon sens, mesme en disant des bagatelles : car avec son air sage & serieux, il ne laisse pas de badiner spirituellement & de bonne grace, quand l'occasion s'en presente.

Il sçait toutes les belles langues : & il a pris des sciences, tout ce qu'une personne de sa qualité en doit sçavoir : de sorte qu'il parle sur chaque matiere fort à propos & en Prince, sans faire le sçavant & sans se piquer de rien. Ajoûtez à cela une raison droite

droite & éclairée, qui luy fait toujours prendre le bon parti; un genie noble & élevé, qui le rend capable de tout; enfin je ne sçay quel tour particulier dans l'esprit, que les plus beaux esprits n'ont pas.

Nous avons encore des Ducs, des Marquis & des Comtes fort spirituels & fort sçavans, qui manient également bien la plume & l'épée, & qui ne s'entendent pas moins à faire un dessein de balet, & à écrire une histoire; qu'à former un camp, & à ranger une armée en bataille. Nous avons aussi des Duchesses, des Marquises & des Comtesses, qui valent peut-estre bien les Ducs, les Marquis & les Comtes, & qui sont de véritables beaux esprits.

Je ne pensois pas, interrompit Eugene, qu'une femme pût estre bel esprit; & quoy que vous en disiez, je doute un peu qu'elle puisse avoir toutes les qualitez qui sont necessaires pour l'estre effectivement. Ce beau feu & ce bon sens dont vous avez tant parlé, ne viennent pas d'une complexion froide & humide: la froideur & l'humidité qui rendent les femmes *foibles, timides, indiscrettes, legeres, impatientes, babillardes*, comme a fait voir clairement un de nos bons Auteurs dans son *Art de connoistre les hommes*, les

empeschent d'avoir le jugement, la solidité, la force, la justesse que le bel esprit demande. Cette pituite dont elles sont pleines, & qui leur fait le teint delicat, ne s'accorde pas trop avec la delicatessè & la vivacité de l'esprit; elle en émoussè la pointe, elle en affoiblit les lumieres: & si vous y faites reflexion, ce que les femmes ont de brillant, est de la nature des éclairs, qui éblouissent un moment, & qui n'ont point de consistance: elles brillent un peu dans la conversation, & pourveu qu'on ne parle que de bagatelles, elles ne parlent pas mal; mais hors de là, elles ne sont pas trop raisonnables; en un mot il n'y a rien de plus mince, ni de plus borné que l'esprit des femmes.

Ce que vous dites est vray en general, repartit Ariste, & je vous avouè qu'il y a quelque sorte d'opposition entre la beauté de l'esprit & celle du corps que les femmes ont en partage: mais cela n'empesche pas que quelques-unes ne soient exceptées de la regle generale. Ce sont celles qui du côté de l'esprit n'ont rien des imperfections de leur sexe, & auxquelles la nature a donné, ce semble, un temperament particulier.

On peut compter entre ces femmes privilegiées la fameuse Grecque qui inventa une nouvelle espee de vers, & qui fut

fut nommée la dixième Muse ; la vertueuse Cornélie mere des Gracques ; la sage & sçavante Athenais , que son merite éleva au trône de Constantinople ; l'illustre Marie Stuart dont toute l'Europe a admiré la beauté , le sçavoir & la vertu ; Victoire Colonne, Marquise de Pesquaire, Angeli-que Nogarole, Seraphine Contarin , Olive Marguerite Sarrochi , toutes quatre Italiennes ; Marguerite Morus , & Elizabeth Tanfield , Angloises ; Isabelle de Ro-feres Espagnole ; Catherine de Portugal , Duchesse de Bragance ; Marguerite de Valois, sœur de François I. qui fut appelée par les beaux esprits de son temps la dixième Muse & la quatrième Grace ; la Reine Marguerite , la Princesse de Conti fille de Henri Duc de Guise , Mademoi-selle de Gournay, que Montagne appelloit sa fille, & Juste Lipse sa sœur, & tant d'au-tres qui ont esté l'ornement de leur país & de leur siecle , sans parler de celles qui vi-vent encore.

Mais outre l'esprit des belles Lettres , celui des grandes affaires se rencontre aussi en quelques femmes que la nature a élevées au dessus des autres. Il y en a eû presque dans tous les temps d'intelligen-tes & d'habiles , qui ont esté capables des negotiations les plus importantes ;

&c

& il s'en est veû mesme en quelques Etats qui ont eû la teste assez forte pour porter le faix des affaires publiques.

Ariste dit alors à son Ami tout ce que sa memoire luy put fournir, sur le chapitre des sages Princesses qui ont gouverné les Empires. Il n'oublia pas Pulcherie sœur de Theodose, Blanche mere de Saint Louis, Isabelle femme de Ferdinand, Catherine Paléologue Duchesse de Mantouë & Marquise de Monferrat: de sorte qu'Eugene fut obligé de confesser à la fin, qu'il y avoit parmi les femmes, de beaux esprits de toutes les especes & de toutes les manieres.

Les reflexions qu'ils firent ensuite l'un & l'autre sur la conduite admirable de ces Princesses, les engagerent si avant dans l'histoire & dans la politique, qu'ils ne purent presque finir leur conversation.

L E

JE NE SÇAY QU'OY.

V. ENTRETIEN.

L Ors qu'Ariste & Eugene se furent rendus au lieu de leur promenade, ils se témoignèrent d'abord la joye qu'ils avoient de passer ensemble de si douces heures : & Eugene prenant la parole, quelque solitaires que nous soyons, je ne porte, dit-il, aucune envie aux plus agreables societez du monde.

Ariste dit là-dessus à son ami tout ce qu'une tendre amitié peut inspirer en ces rencontres; & puis laissant aller son esprit où son cœur le conduisoit, il faut avouër, mon cher Eugene, continua-t-il, qu'il y a peu d'amis comme nous, qui soient éternellement ensemble, sans se laisser l'un de l'autre. Les conversations particulieres fatiguent presque toujours quand elles sont trop frequentes, ou qu'elles sont un peu longues. Quelque estime & quelque affection qu'on ait pour un honneste homme, on s'ennuyé insensiblement de ne voir que luy, & de ne parler qu'à luy; on sent mesme je ne sçay comment diminuer par là les sentimens que son merite avoit

avoit fait naistre: soit qu'on s'accoustume peu à peu à ce qui paroissoit extraordinaire en sa personne, soit qu'à force de la pratiquer, on découvre en luy des defauts cachez, qui rendent ses bonnes qualitez moins estimables. De sorte que pour trouver tous les jours du plaisir dans nos entretiens, comme nous y en trouvons, il faut necessairement que nostre amitié soit plus forte que ne sont les amitez ordinaires. C'est à dire, ajoûta Eugene, qu'il faut que nous soyons faits l'un pour l'autre, & qu'il y ait une étrange sympathie entre nos esprits.

Ce que vous dites est bien vray, reprit Ariste, & en mon particulier je sens fort ce que vous dites. L'ennuy qui me prend dès que nous sommes separez, la joye que me donnent nos plus longues conversations, le peu de cas que je fais des connoissances nouvelles, & le peu de soin que j'ay de cultiver mes anciennes habitudes, sont apparemment des effets d'une grande sympathie, & de ces inclinations secretes qui nous font sentir pour une personne, je ne sçay quoy que nous ne sentons point pour un autre.

De la maniere dont vous parlez, repliqua Eugene, vous avez la mine de connoistre aussi-bien la nature de ce je ne sçay quoy,

quoy, que vous en ressentiez les effets. Il est bien plus aisé de le sentir que de le connoître, repartit Ariste. Ce ne seroit plus un je ne sçay quoy, si l'on sçavoit ce que c'est; sa nature est d'estre incompréhensible, & inexplicable.

Mais ne peut-on pas dire, reprit Eugene, que c'est une influence des astres, & une impression secrète de l'ascendant sous lequel nous sommes nez? On le peut dire sans doute, répondit Ariste, & on peut dire de plus, que c'est le penchant & l'instinct du cœur; que c'est un tres-exquis sentiment de l'ame pour un objet qui la touche; une sympathie merveilleuse, & comme une parenté des cœurs, pour user des termes d'un bel Esprit Espagnol, *un parentesco de los coraçones*.

Mais en disant tout cela & mille autres choses encore, on ne dit rien. Ces impressions, ces penchans, ces instincts, ces sentimens, ces sympathies, ces parentez sont de beaux mots que les sçavans ont inventez pour flatter leur ignorance, & pour tromper les autres, après s'estre trompez eux-mêmes. Un de nos Poëtes en a mieux parlé que tous les Philosophes; il décide la chose en un mot.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,

Dont

Nescio
quod
certè est
quod te
mihi
temperat
altrum.
Perf.
Sat. 5.

*Dont par le doux rapport les ames as-
sorties*

*S'attachent l'une à l'autre, & se laissent
piquer*

*Par ces je ne sçay quoy qu'on ne peut ex-
pliquer.*

Quand cela seroit vray du je ne sçay quoy qu'on a pour les gens, & qu'on sent dans le fond du cœur, dit Eugene; cela ne le seroit peut-estre pas de celuy qui se trouve dans les personnes qui plaisent, qui paroist sur le visage, & qui saute aux yeux à une premiere veüe.

Je vous asseûre, dit Ariste, que ce dernier je ne sçay quoy est aussi caché & aussi inconcevable que l'autre: pour estre visible, il n'en est pas pour cela plus connu, ni plus aisé à definir. Car enfin ce n'est précisément ni la beauté, ni la bonne mine, ni la bonne grace, ni l'enjouement de l'humeur, ni le brillant de l'esprit: puisque l'on voit tous les jours des personnes qui ont toutes ces qualitez sans avoir ce qui plaist; & que l'on en voit d'autres au contraire qui plaisent beaucoup, sans avoir rien d'agreable que le je ne sçay quoy.

Ainsi ce qu'on en peut dire de plus raisonnable & de plus certain, c'est que le plus grand merite ne peut rien sans luy, & qu'il n'a besoin que de luy-mesme pour
faire

faire un tres-grand effet. On a beau estre bien-fait, spirituel, enjoué, & tout ce qu'il vous plaira; si le je ne sçay quoy manque, toutes ces belles qualitez sont comme mortes; elles n'ont rien qui frappe, ni qui touche. Ce sont des hameçons sans amorce & sans appast, des flèches & des traits sans pointe: mais aussi quelques défauts qu'on ait au corps & en l'esprit; avec ce seul avantage on plaist infailliblement, & on ne fait mesme rien qui ne plaise; le je ne sçay quoy raccommode tout.

Il s'ensuit de là, dit Eugene, que c'est un agrément qui anime la beauté & les autres perfections naturelles; qui corrige la laideur & les autres défauts naturels: que c'est un charme & un air qui se melle à toutes les actions, & à toutes les paroles; qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix, & jusques dans le moindre geste de la personne qui plaist.

Mais qu'est-ce que cet agrément, ce charme & cet air, repartit Ariste? Si l'on vient à examiner tout cela, on ne sçait plus où l'on en est, & il en faut toujours revenir au je ne sçay quoy. Un de nos beaux Esprits l'a bien exprimé en ces vers.

Sur

*Sur tout, il avoit une grace ,
 Un je ne sçay quoy qui surpasse
 De l'amour les plus doux appas ,
 Un ris qui ne se peut décrire ,
 Un air que les autres n'ont pas ,
 Que l'on voit & qu'on ne peut dire.*

Cet agrément , ce charme , cet air ressemble à la lumière qui embellit toute la nature , & qui se fait voir à tout le monde , sans que nous sçachions ce que c'est ; de sorte qu'on n'en peut mieux parler à mon gré , qu'en disant qu'on ne peut ni l'expliquer , ni le concevoir. En effet c'est quelque chose de si délicat , & de si imperceptible , qu'il échappe à l'intelligence la plus pénétrante , & la plus subtile : l'esprit humain qui connoît ce qu'il y a de plus spirituel dans les Anges , & de plus divin en Dieu , pour parler ainsi , ne connoît pas ce qu'il y a de charmant dans un objet sensible qui touche le cœur.

Si cela est , dit Eugene , il faut démentir les Philosophes qui ont soutenu de tout temps que la connoissance précède l'amour ; que la volonté n'aime rien qui ne soit connu de l'entendement. Ils ont eû raison de le soutenir , dit Ariste : on ne peut aimer sans connoître , & aussi on connoît toujours la personne qu'on aime ; on connoît qu'elle est aimable :
 mais

mais on ne connoist pas toujours ce qui la fait aimer.

Mais de grace, interrompit Eugene, est-ce assez connoistre que de connoistre la personne, & que de connoistre qu'elle est aimable ? peut-on l'aimer, & ignorer en mesme temps ce qui la rend digne d'estre aimée ? Ouy, repartit Ariste, & c'est en cela que consiste le mystere du je ne sçay quoy. La nature aussi-bien que l'art, a soin de cacher la cause des mouvemens extraordinaires : on voit la machine, & on la voit avec plaisir ; mais on ne voit pas le ressort qui la fait jouer. Une personne plaist & se fait aimer dès qu'on la voit, sans qu'on sçache bien pourquoy elle plaist, ni pourquoy on l'aime. Vous direz que la nature en ces rencontres tend elle-mesme des pieges à nostre cœur pour le surprendre ; ou plutôt que le connoissant aussi fier & aussi delicat qu'il est, elle l'épargne & le ménage, en luy cachant le trait qui le doit blesser.

Je pense pour moy, dit Eugene, que si l'ame ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres, c'est qu'il fait son effet si promptement, qu'elle n'a pas le temps de le remarquer. Car si vous y avez pris garde, tout ce qui va avec une extrême vitesse ne se voit point : ainsi les flèches,
les

les balles de mousquet, les boulets de canon, les carreaux de foudre passent devant nos yeux, sans que nous les appercevions; ces choses sont visibles d'elles-mêmes, mais le mouvement qui les emporte, les dérobe à nostre veüe.

Cela me fait souvenir, repartit Ariste, de la simplicité de ce Canadois, qui ayant reçu un coup de fusil, & ne pouvant comprendre ce qui l'avoit blessé, disoit que c'estoit ou la flamme qui avoit paru, ou le bruit qu'il avoit ouï. Si la pierre, le feu, le plomb, & le bois, reprit Eugene, se rendent invisibles par la vitesse avec laquelle ils volent dans l'air; faut-il s'étonner que le trait dont l'ame est frappée à la premiere veüe d'une personne, ne se puisse appercevoir? Car enfin de tous les traits celui qui va le plus viste, c'est le trait qui blesse le cœur; & le plus court de tous les momens, si j'ose parler de la sorte, c'est celui dans lequel le je ne sçay quoy fait son effet.

Quoy-qu'il en soit, dit Ariste, il est certain que le je ne sçay quoy est de la nature de ces choses, qu'on ne connoist que par les effets qu'elles produisent. Nos yeux sont témoins des mouvemens admirables que l'aiman cause dans le fer; mais qui peut dire ce que c'est que la vertu de
cette

cette pierre merveilleuse ? Le vent qui ébranle les montagnes & les rochers , qui renverse les villes , qui trouble tous les elemens , est quelque chose qu'on ne voit point , & qu'on n'a pu encore bien définir ; non plus que les influences qui tombent du ciel , & qui forment les minéraux dans les entrailles de la terre. Disons le même de cet agrément & de ce charme particulier dont nous parlons ; il attire les cœurs les plus durs , il excite quelquefois de violentes passions dans l'ame , il y produit quelquefois de très-nobles sentimens ; mais il ne se fait jamais connoître que par là. Son prix & son avantage consiste à estre caché : il est comme la source de ce fleuve de l'Egypte , d'autant plus fameuse qu'elle n'a point encore esté découverte ; ou comme cette divinité inconnue des Anciens , qu'on n'adoroit que parce qu'on ne la connoissoit pas.

On peut dire, ajoûta Eugene , qu'il n'y a rien de plus connu ni de plus inconnu dans le monde ; on peut dire du moins, poursuivit Ariste , que c'est un des plus grandes merveilles & un des plus grands mysteres de la nature. N'est-ce point pour cela , dit Eugene en riant , que les nations les plus mystérieuses le font entrer dans tout ce qu'elles disent ;

M

Les

266 LE JENESÇAY QUOY.

Les Italiens qui font mystere de tout ,
employent en toutes rencontres leur *non*
sò che : on ne voit rien de plus commun
dans leurs Poëtes.

Un certo non sò che
Sentesi al petto.

Apoco à poco nacque nel mio petto ,
Non sò da qual radice ,
Com herba suol che per se stessa ger-
mini ,
Un incognito affetto ,
Un estranea dolcezza ,
Che lascia nel fine
Un non sò che d'amaro.

In queste voci languide risuona
Un non sò che di flebile , e soave ,
Ch'al cor gli serpe , E ogni sdegno am-
morza.

Non v'è silentio e non v'è grido espresso ;
Mà odi un non sò che roco e indi-
stinto.

Un non sò che d'inusitato e molle ,
Par che nel duro petto al Rè trapasse.

Un non sò che d'insolito e confuso
Trà speranza e timor tutto m'ingombra.
Je n'aurois jamais fait , si je voulois
vous dire tous les , *non sò che* , dont je me
sou-

souviens. Les Espagnols ont aussi leur *no se que*, qu'ils meslent à tout, & dont ils usent à toute heure; outre leur *donayre*, leur *brio*, & leur *despejo*, que Gracian appelle, *alma de tota prenda*, *realce de los mismos reales*, *perfeccion de la misma perfeccion*; & qui est selon le mesme Auteur au dessus de nos pensées & de nos paroles, *lisongez la inteligencia*, *y estraña la explicacion*.

El Heroe
primor.
xiii.

Si vous vouliez vous donner la peine de lire nos livres avec autant de reflexion, que vous avez leû les Italiens & les Espagnols, dit Ariste, vous trouveriez que le je ne sçay a beaucoup de vogue parmi nous, & que nous sommes en cela aussi mystereux que nos voisins.

Mais pour revenir à ce que nous disions, il est du je ne sçay quoy comme de ces beautez couvertes d'un voile, qui sont d'autant plus estimées, qu'elles sont moins exposées à la veüe; & auxquelles l'imagination ajoûte toujours quelque chose. De sorte que si par hazard on venoit à appercevoir ce je ne sçay quoy qui surprend, & qui emporte le cœur à une premiere veüe, on ne seroit peut-estre pas si touché, ni si enchanté qu'on est: mais on ne l'a point encore decouvert, & on ne le decouvrira jamais apparemment:

M 2

puis-

puisqu'il n'en pouvoit le découvrir, il cesseroit d'estre ce qu'il est, comme je vous l'ay déjà dit.

Au reste comme on ne sçauroit l'expliquer, on ne sçauroit aussi le peindre; & c'est peut-estre pour cela qu'on ne peut faire aimer véritablement une personne en faisant voir son portrait, non plus qu'en faisant son éloge, quoy-qu'en disent les Fables & les Romans. La description la plus avantageuse, & le portrait le plus flatté peuvent donner de l'estime pour la personne, & une grande envie de la voir; mais ni l'un ni l'autre ne cause jamais une vraie inclination; parce que le pinceau & la langue ne peuvent exprimer le je ne sçay quoy qui fait tout.

Mais outre ce je ne sçay quoy qui repara, comme nous avons dit, tous les défauts naturels, & qui tient lieu quelquefois de beauté, de bonne mine, de belle humeur, & mesme d'esprit; il y en a un autre qui fait un effet tout contraire: car il détruit, il gaste, & il empoisonne, pour parler ainsi, tout le mérite des personnes où il se rencontre.

Nous en voyons tous les jours qui dans les règles devroient plaire infiniment, & qui néanmoins déplaisent fort; comme ces deux Seigneurs assez connus
à la

à la Cour, de qui on disoit qu'il y avoit en eux plus de bonnes qualitez qu'il n'en falloit pour faire quatre honnestes gens, & que cependant ils ne l'estoient pas.

On s'étonne quelquefois pourquoy un homme ne plaist point ; on s'en demande une raison à soy-mesme, on en trouve mille qui font qu'il devroit plaire, & on n'en trouve pas une pourquoy il déplait ; sinon je ne sçay quoy de choquant, qui fait dire malgré qu'on en ait, il est bien fait, il a bonne mine, il a de l'esprit, mais il a je ne sçay quoy qui me déplaist. Il semble à quelques-uns que cela se dit par délicatesse ou par caprice ; que ce n'est qu'un faux pretexte : cependant c'est une bonne & une solide raison ; mais cachée, mais inconnue à la Philosophie, & que la nature toute seule nous suggere.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'est que ce mesme homme qui vous déplait, me plaira peut-estre. Il ne faut pas s'en étonner, reprit Ariste : comme il y a des je ne sçay quoy universels, dont tout le monde est touché également, il y en a de singuliers qui ne touchent que quelques personnes ; & il est de ces je ne sçay quoy comme de ces fantômes qui n'apparoissent qu'en de certains lieux, & qu'à de cer-

M 3 taines.

Non amo te,
Sabidi,
nec possum dicere
quare,
Hoc tantum possum dicere,
non amote.
Martial.

taines gens. Tous les hommes ont un je ne sçay quoy particulier qui fait qu'ils plaisent, ou déplaisent à la premiere veüe, selon les différentes personnes qui les voyent ; & c'est le fondement de ce qu'on appelle sympathie ou antipathie.

Si cela est ainsi, dit Eugene, on a tort de condamner le goust, & l'inclination d'autrui, quelque bizarre que soit ce goust, & quelque extravagante que cette inclination puisse estre: Car c'est à la nature à qui il faut s'en prendre, & non pas à nous qui ne faisons que la suivre, & qui ne pouvons luy résister en ces rencontres.

En effet, repartit Ariste, ces je ne sçay quoy en beau & en laid, pour parler de la forte, excitent dans nous des je ne sçay quoy d'inclination, & d'aversion, où la raison ne voit goutte & dont la volonté n'est pas la maistresse. Ce sont de premiers mouvemens qui préviennent la reflexion, & la liberté: nous pouvons bien en arrêter le cours; mais nous ne pouvons pas en empêcher la naissance. Ces sentimens de sympathie & d'antipathie naissent en un instant, & lorsque nous y pensons le moins: on aime, & on hait d'abord, sans que l'esprit s'en aperçoive, & si je l'ose dire, sans que même le cœur le sçache.

Mais

Mais sçavez-vous bien , continua-t-il, que le je ne sçay quoy se trouve presque par tout ? L'air du visage qui distingue une personne de cent mille autres , est un je ne sçay quoy tres-remarquable , & néanmoins tres-difficile à connoître ; car qui a jamais bien démêlé quels sont les traits, & les lineamens , en quoy consiste précisément cette différence ?

La physionomie ingenieuse est un autre je ne sçay quoy : car si l'on se donne la peine de chercher ce qui fait qu'un homme d'esprit se reconnoît d'ordinaire à la seule veüe ; on trouvera que ce n'est ni la largeur du front, ni le brillant & le feu des yeux, ni la delicateffe & la regularité des traits, ni la forme & la couleur du visage : que c'est quelque chose qui résulte de tout cela, ou plustost que ce n'est rien de tout cela.

Ily a un je ne sçay quoy dans les maladies, non seulement dans celles qui sont extraordinaires , & où les maîtres de l'art reconnoissent quelque chose de divin, comme ils parlent eux-mêmes ; mais aussi dans les plus communes, comme dans la fièvre. Ces accès si reglez, ces frissons & ces chaleurs, ces intervalles dans un mal qui dure des années entières, ne sont-ce pas autant de je ne sçay

M 4

quoy?

quoy ? & n'en est-ce pas un aussi que le flux & le reflux de la mer ; que la vertu de l'aiman ; que toutes les qualitez occultes des Philosophes ?

Les personnes de haute naissance ont pour l'ordinaire sur le visage je ne sçay quoy de noble & de grand , qui leur attire du respect , & qui les fait reconnoître dans la foule. Je l'avouë , dit Eugene , & ce caractere de grandeur , que Dieu a imprimé particulièrement sur le front des Rois , distingue le nostre de tous les Seigneurs de sa Cour : il y a dans toute sa personne un air , & je ne sçay quoy de majestueux qui le marque si bien , que les gens qui ne l'ont jamais veû n'ont que faire de demander où il est , quand ils le voyent dans un caroussel ou dans un ballet.

Enfin, poursuivit Ariste, toute la nature est pleine

De ces je ne sçay quoy qu'on ne peut expliquer.

Au moins , ajoûta Eugene , le je ne sçay quoy est renfermé dans les choses naturelles ; car pour les ouvrages de l'art toutes les beautés y sont marquées , & l'on sçait bien pourquoi ils plaisent. Je n'en tombe pas d'accord , repartit Ariste ; le je ne sçay quoy appartient à l'art , aussi bien

bien qu'à la nature : sans parler des manières différentes des peintres ; ce qui nous charme dans ces tableaux excellens , dans ces statuës presque vivantes , à qui il ne manque que la parole , ou plutôt à qui la parole même ne manque pas , si nous en croyons nos yeux.

Manca il parlar , di vivo altro non chiedi ;

Ne manca questo ancor , s' à gli occhi credi.

Ce qui nous charme , dis-je , dans ces peintures & dans ces statuës , c'est un je ne sçay quoy inexplicable. Aussi les grands maîtres qui ont découvert que rien ne plaist davantage dans la nature , que ce qui plaist sans qu'on sçache bien pourquoi , ont tâché toujours de donner de l'agrément à leurs ouvrages , en cachant leur art avec beaucoup de soin , & d'artifice.

E quel ch'è'l bello , e'l caro accresce à l'opre ,

L'arte che tutto fa , nulla si scopre.

Les pieces delicates en prose & en vers ont je ne sçay quoy de poli & d'honneste qui en fait presque tout le prix , & qui consiste dans cet air du monde , dans cette

teinture d'urbanité que Cicéron ne sçait comment définir. Il y a de grandes beau-

Quis est iste tandem urbanitatis color ? nescio.

M 5

tez

cantum esse quemdam scio. Cic. de clar. orat.

274 LE JE NE SÇAY QUOY
tez dans les livres de Balzac ; ce sont des
beautez regulieres qui plaisent beaucoup :
mais il faut avouer que les ouvrages de
Voiture , qui ont ces charmes secrets , ces
graces fines & cachées dont nous parlons,
plaisent infiniment davantage.

Passons outre, mon cher Eugene, &
disons encore que quand on fera un peu de
reflexion sur les choses de ce monde que
nous admirons le plus, on verra que ce
qui nous les fait admirer, c'est je ne
sçay quoy qui nous surprend, qui nous
éblouit, & qui nous enchante. On ver-
ra mesme que le je ne sçay quoy est à
le bien prendre, l'objet de la plupart de
nos passions. Outre l'amour & la haine
qui donnent le branle à tous les mouve-
mens du cœur, le desir & l'esperance qui
occupent toute la vie des hommes, n'ont
presque point d'autre fondement. Car
enfin nous desirons & nous esperons tou-
jours, parce qu'il y a toujours au delà du
but que nous nous sommes proposez, je ne
sçay quoy où nous aspirons sans cesse, &
où nous ne parvenons jamais : & de là
vient que nous ne sommes jamais con-
tens dans la jouissance des choses que
nous avons souhaitées le plus ardem-
ment.

Mais pour parler chrestienement du
je

je ne sçay quoy , n'y en a-t-il pas un dans nous, qui nous fait sentir, malgré toutes les foiblesses & tous les desordres de la nature corrompue, que nos ames sont immortelles ; que les grands de la terre ne sont pas capables de nous satisfaire ; qu'il y a quelque chose au dessus de nous, qui est le terme de nos desirs, & le centre de cette felicité que nous cherchons par tout, & que nous ne trouvons nulle-part. Les ames vraiment fidelles ne connoissent-elles pas, comme dit un Pere de l'Eglise, que nous avons esté faits Chrestiens, non pas pour les biens de la vie presente, mais pour je ne sçay quoy d'un autre ordre, que Dieu promet dès cette vie, & que l'homme ne peut pas encore concevoir.

Ainsi donc, interrompit Eugene, le je ne sçay quoy est de la grace, aussi-bien que de la nature & de l'art. Ouy, reprit Ariste, la grace elle-mesme, cette divine grace, qui a fait tant de bruit dans les Ecoles, & qui fait des effets si admirables dans les ames ; cette grace si forte & si douce tout ensemble, qui triomphe de la dureré du cœur, sans blesser la liberté du franc arbitre ; qui s'assujétit la nature en s'y accommodant ; qui se rend maistresse de

Hoc
nosse
primitus
& Chri-
stiano
corde te-
nere de-
bemus,
non ad
presentis
temporis
bona nos
factos
esse Chri-
stianos,
sed ad
nescio
quid
aliud
quod
Deus jam
promit-
tit, & ho-
mo non-
dum ca-
pit.
S. Aug.
serm. 64.
de verb.
Dom.

Nescio
quid ma-
gnum est
quod vi-
suri su-
mus
quando
tota
merces
nostra
visio est.
S. Aug. in
Psal. 90.

la volonté en la laissant maistresse d'elle-mesme; cette grace, dis-je, qu'est-ce autre chose que je ne sçay quoy de furnaturel & de divin, qu'on ne peut ni expliquer, ni comprendre, non plus que la gloire qui en est le fruit.

Les Peres de l'Eglise ont tasché de la définir, & ils l'ont appelée *une vocation profonde & secrette, une impression de l'esprit de Dieu, une onction divine, une douceur toute-puissante, un plaisir victorieux, une sainte concupiscence, une convoitise du vray bien*; c'est à dire que c'est quelque chose qui se fait bien sentir; mais qui ne se peut exprimer, & dont on feroit bien de se taire.

Je conclus de tout cela, dit Eugene, que les sçavans & les ignorans sont égaux en la connoissance du je ne sçay quoy, ou plutôt que le je ne sçay quoy est l'asyle de l'ignorance; car il me semble qu'on se sauve toujours par là, quand on ne sçait plus que dire. Mais je n'eusse jamais creû, ajouta-t-il, que le je ne sçay quoy nous eût menez si loin: je voy bien qu'il n'est rien de tel que de parler des choses qu'on n'entend pas, & dont les livres ne parlent point.

Il est vray, poursuivit Ariste, que le je ne sçay quoy est peut-estre la seule matiere
sur

sur laquelle on n'a point fait de livres, & que les doctes n'ont pas pris la peine d'éclaircir. Il s'est fait des discours, des dissertations, & des traitez sur les sujets les plus bizarres; mais aucun Auteur que je sçache, n'a travaillé sur celuy-cy.

Il me souvient, dit Eugene, d'avoir leû dans l'histoire de l'Academie Françoisé, qu'un des Academiciens prononça un jour dans l'Academie un discours sur le je ne sçay quoy: mais comme ce discours n'a point paru, le monde n'en a pas esté plus instruit qu'il l'estoit auparavant; & peut-estre que quand ce discours Academique auroit esté mis en lumiere, nous n'en serions pas plus sçavans que nous sommes; cette matiere estant de la nature de celles qui ont un fond impenetrable, & qu'on ne peut expliquer que par l'admiration, & par le silence. Je suis bienaise, dit Ariste, que vous preniez enfin le bon parti, & que vous vous contentiez d'admirer ce que d'abord vous vouliez comprendre. Si vous me croyez, ajoûta-t-il, nous en demeurerons-là, & nous ne dirons plus rien d'une chose, qui ne subsiste que parce qu'on ne peut dire ce que c'est: aussi-bien il est temps de finir nôtre promenade; l'air se broüille de tous costez, la pluye commence, & nous som-

mes en danger d'essuyer l'orage qui se prepare, si nous ne nous retirons bientôt.

LES DEVISES.

VI. ENTRETIEN.

UN navire de France estant entré la nuit dans le port, Ariste & Eugene eurent la curiosité de le voir avant que de se promener sur le rivage: car il estoit non seulement bien basti, & propre à faire des voyages de long cours; mais encore tres-bien équipé, & orné au dehors. Outre que l'or & l'azur y brilloient de tous costez, le Soleil au dessus du globe de la terre y estoit peint en plusieurs endroits, avec ces Paroles,

Nec pluribus impar.

Cette devise arresta les yeux d'Eugene, & remplit tellement son esprit, qu'aussi-tôt qu'ils furent au bord de la mer, il faut avoier, dit-il, qu'il n'appartient qu'à nostre auguste Monarque de porter une devise aussi heroïque que celle qu'il porte depuis quelques années. A la verité, répondit Ariste, ce grand Prince ne pouvoit prendre un symbole plus illustre, ni plus di-

digne de luy que le Soleil ; ce bel astre est son veritable portrait.

Il y a long-temps , interrompit Eugene, que j'ay envie de sçavoir ce que c'est precisément qu'une devise ; & vous me feriez plaisir de me l'apprendre : car je sçay que vous avez étudié à fond cette matiere , & que vous avez mesme fait des devises qui ont esté loüées par les connoisseurs. Quand ce ne seroit que pour m'acquitter de ce que je vous dois touchant le flux & le reflux de la mer , repartit Ariste en riant , je serois obligé de vous dire tout ce que je sçay sur le chapitre des devises ; & je veux bien satisfaire tout à l'heure à une obligation aussi juste que celle-là.

La Devise est à le bien prendre une metaphore , & une metaphore *de proportion*, μεταφορα κατ' αναλογiam. Arist. Rhet. lib. 3. c. 10. qui represente un objet par un autre avec lequel il a de la ressemblance : de sorte que pour exprimer en langage de devise, par exemple, que nostre sage Monarque est capable de gouverner luy seul tous les peuples de la terre , il faut chercher une image estrangere qui mette cela devant les yeux, & qui donne lieu à une comparaison juste, comme seroit un Soleil avec ce Mot ,

sufficit orbi.

C'est parler proprement, & communément

nément que de dire, *le Roy est un Prince qui a assez de sagesse pour gouverner le monde luy seul*: C'est parler metaphoriquement que de dire, *le Roy est un Soleil qui a assez de lumiere pour éclairer le monde luy seul*: où vous voyez qu'on compare le Roy avec le soleil, la sagesse avec la lumiere; & que la comparaison est fondée sur le rapport que ces choses ont entre elles.

Une metaphorre de cette espece fait l'essence de la Devise; & c'est par là aussi particulièrement qu'on doit juger si les devises sont vrayes, ou fausses. Elles sont vrayes quand elles contiennent une similitude metaphorique, & qu'elles se peuvent reduire en comparaison: elles sont fausses quand cela leur manque. Car la metaphorre est selon les maistres de l'éloquence une similitude abrégée, & une comparaison en un mot. Ainsi les deux Spheres de François II. avec ces Paroles,

Unus non sufficit orbis:

les trois Couronnes de Henri III. dont deux sont représentées en terre, & l'autre en l'air avec ce Mor,

Manet ultima calo:

les Colomnes d'Hercule, que Charles-Quint prit pour sa devise avec cette Ame,

Plus outre:

L'Aigle qui fait les Armes de la Maison d'Este,

Similitu-
dinis est
ad ver-
bum u-
num
contra-
cta bre-
vitas.
Cic. de
Orat.
lib. 3.

d'Este, & que le Gratiani a mis au commencement de son Poëme de la Conquête de Grenade, qu'il a dédié au Duc de Modene, avec ce Mot,

Non alio Pegaso:

le Demon au milieu des flammes, que le Comte de Villamediana fit peindre avec ces Paroles,

Mas penado y menos arrepentido:

sont des symboles illustres & ingenieux, mais ce ne sont point des devises regulieres. Les Globes de François II. & les Couronnes de Henri III. n'ont ni metaphore, ni similitude. Les Colomnes de Charles-Quint, & l'Aigle du Gratiani ne roulent que sur l'opposition, comme vous voyez; & pour le Diable en feu, il ne fonde pas la ressemblance dont il s'agit. La pensée du Comte Espagnol n'est pas précisément de se comparer avec le demon; il ne dit pas, *je souffre beaucoup*, & *je ne me repens point*: mais dit-il, *je souffre davantage*, & *je me repens moins*. A la verité ce sens-là est plus delicat que l'autre, pour exprimer une passion excessive: cependant quelque delicat qu'il soit, il ne convient pas à la Devise. Ce symbole est si vous voulez quelque chose de plus beau qu'une devise; mais enfin ce n'en est point une.

Ne

Ne pourroit-on pas, dit Eugene, trouver de la comparaison dans ce symbole, en disant du Diable *mas penado y menos arre-pentido* ; & en expliquant la pensée du Comte de cette sorte , *Plus le Demon souffre, moins il se repent ; ainsi, plus je souffre en aimant, moins je me repens d'aimer.*

Vrayment, dit Ariste, vous le prenez bien ; & je ne doute presque pas que vostre explication ne soit la meilleure.

Ema-
nuele
Tesauro.

Al's d-
xivis me-
taforai.
Rhet. lib.
3. c. 11.

Au reste la metaphore dont je parle, ajouta-t-il, est une metaphore en figure, & comme l'appelle un bel Esprit de delà les monts, *Una metaphora in fatto*. C'est une metaphore peinte & visible qui frappe les yeux ; au lieu que celles des orateurs, & des poëtes frappent seulement l'oreille. Si bien que les devises peuvent estre comptées parmi ces metaphores qu'Aristote nomme des peintures & des images. Cependant ces figures metaphoriques sont accompagnées de quelques paroles, & en cela elles sont semblables aux metaphores communes. Car enfin quoy qu'en disent quelques Auteurs Italiens, la Devise est un composé de figures & de paroles.

L'Aigle qui estoit représentée dans les drapeaux des Legions Romaines ; le Sphinx qui estoit gravé sur le cachet d'Auguste, n'estoient rien moins que des devises :

ses : non plus que ces Paroles de Cesar Borgia ,

Aut Cesar , aut nihil :

non plus que celles de Jean de Medicis ,

E che non puote Amore ?

La Figure seule ne fait qu'un symbole hieroglyphique : & les Paroles seules ne font qu'un dicton , ou tout au plus qu'une sentence. Il faut une Figure , & des Paroles pour faire une vraye devise. Un Italien a dit assez plaisamment qu'un Mot sans Figure , est un fantosme plutôt qu'une devise ; ou bien que c'est un de ces esprits follets , dont on entend les paroles , & dont on ne voit point le corps. *Una fantasima più tosto che impresa ; ò pur un di questi spiriti folletti , che n'udiamo le parole , mà non ne vediamo i corpi.*

On a donné à la Figure le nom de Corps , & aux Paroles celui d'Ame , parce que comme le corps , & l'ame joints ensemble font un composé naturel , certaines figures , & certaines paroles étant unies font une devise. Je dis certaines figures , & certaines paroles : car toutes sortes de figures , & toutes sortes de paroles n'y sont pas propres ; & il faut observer exactement quelles sont les conditions des unes & des autres. Voicy celles

celles qui regardent les Figures, ou les Corps.

Les Figures qui entrent dans la composition de la Devise ne doivent avoir rien de monstrueux, ni d'irregulier; rien qui soit contre la nature des choses, ou contre l'opinion commune des hommes: comme seroient des aîles attachées à un animal qui n'en a point; un astre détaché du Ciel. Selon cette regle, ce ne sont pas des devises, que la Tortuë à laquelle un Prince de Salerne donna des aîles avec ce Mot,

Amor addidit :

ni celle que Cosme de Medicis couvrit d'une voile de navire enflée par le vent, avec ces Paroles,

Festina lente.

On peut mettre dans le mesme rang l'Aigle de l'Empire enchaînée aux Colonnes d'Hercule,

Non ultra Metas,

pour marquer la retraite de Charles V. de devant Mets: & le Croissant avec une colonne entre ses deux pointes, qu'elle empesche de se joindre,

Ne totum impleat orbem,

pour exprimer que Marc Antoine Colonne empescha les Turcs, par l'avantage qu'il eût sur eux à la bataille de Lepan-

Lepante , d'étendre par tout leurs conquêtes.

Il ne faut pas aussi unir ensemble des figures qui ne se rencontrent point d'ordinaire , & qui n'ont nulle liaison d'elles-mêmes, comme seroient trois oiseaux enfilez en l'air d'une même flèche , tels que sont les trois Alerions de Godefroy de Bouillon, auxquels il ajouta ces Paroles ,

Dederitne viam casusve, Deusve.

Je juge par là, dit Eugene , que ce n'est pas une devise reguliere, qu'une Fleur de Souci exposée à un miroir ardent qui reçoit les rayons du soleil , & qui les réfléchit sur elle, avec ce Mot ,

Muero porque te mira :

que ce n'en est pas une , que celle qui fut prise par M. le Chevalier d'Harcourt au Caroussel des Thuilleries. C'estoit une Croix de Lorraine dans un Soleil qui jette des rayons sur une Croix de Chevalier , & des foudres sur des Croissans, avec ces Paroles ,

Hinc lumen , hinc fulmina.

Vous en jugez bien , reprit Ariste : & la raison est que la Devise estant essentiellement une metaphore, & un symbole naturel , elle doit estre fondée sur quelque chose de réel & de certain , & non pas sur le hazard , ou sur l'imagination ; joint que
s'il

s'il estoit permis de faire de ces unions bizarres & chimeriques , la Devise deviendrait trop aisée , & trop commune. J'entends par ces unions bizarres & chimeriques , celles que chacun peut faire selon son caprice , & non pas celles qui sont établies dans les fables , & autorisées par l'usage ; comme l'Aigle avec la foudre , le Serpent autour du caducée de Mercure : car ces sortes d'unions sont reçues ; & quoy-que ne soient pas naturelles , elles passent en quelque façon pour naturelles dans l'esprit des doctes. Et de là vient que les monstres fabuleux peuvent trouver place dans la Devise. Ainsi pour exprimer la disgrâce d'un Favori qui a eû de nostre temps la teste tranchée sur un échaffaut , l'Hydre a esté employée avec ces paroles d'un Poëte ,

Nec crescere profuit.

Une teste de Meduse servit autrefois à représenter le bon-heur des armes de Louis le Juste, avec ce Mot ,

Vincit quem respicit hostem.

Comme le Corps de la Devise est naturel , & qu'il ne doit jamais estre pris qu'en sa naturelle signification ; la Devise ne peut estre fondée sur l'allegorie qui se fait lorsqu'on parle d'une maniere , & qu'on entend de l'autre. Ainsi on nomme quel-
que-

quefois la palme pour la victoire, & le cyprès pour la mort. Ces Corps pris en un sens allegorique ou hieroglyphique ne sont point legitimes ; & la devise que prit Marc-Antoine Colonne, allant à la guerre, n'est point reguliere : c'estoit une Palme & un Cyprès croisez, avec ce Mot ,

Erit altera merces :

pour donner à entendre qu'il retourneroit victorieux du combat, ou qu'il y perdrait la vie.

Le corps humain n'entre point dans les Devises : c'est le sentiment des bons Auteurs , excepté Aresi & Tesauro qui pensent que la figure d'un homme dans une situation extraordinaire , ou avec un habillement bizarre , est contraire à la perfection, mais non pas à l'essence de la Devise. N'en déplaît à ces deux grands Maîtres, ils se méprennent , & ils parlent mesme contre leurs principes : car la Devise estant essentiellement une similitude , sa fin est de montrer la proportion qu'il y a entre l'homme & la figure , sur quoy la similitude est fondée. Or ce seroit comparer l'homme avec soy-mesme , que de prendre un corps humain pour sujet de similitude ; puisqu'en quelque état , & sous quelque habit que ce corps humain paroisse, c'est toujours un homme.

D'ailleurs

τὸ ὁμοίον
ἐν πολλοῖς
ἴκνυται
συνεισὶν
ἐν ὁμοίᾳ.
Arist.
Rhet. lib.
3. c. 11.

D'ailleurs la similitude dont il s'agit, doit estre ingenieuse. Mais il ne faut pas faire de grands efforts d'esprit pour trouver quelque convenance entre un homme & un homme. Il y a plus de subtilité à découvrir un rapport juste, & une ressemblance parfaite entre des objets éloignez, comme entre un homme & une fleur; joint que la ressemblance dont je parle n'est pas une ressemblance simple, mais metaphorique: d'où il s'ensuit que quand la figure humaine pourroit estre le fondement d'une belle comparaison; on ne devroit pas la recevoir, ne pouvant estre le fondement d'une veritable metaphore. Car la metaphore ne se fait que quand on transporte une signification de son lieu propre, à un sujet étranger: ce qui ne se peut faire à l'égard de l'action d'un homme, & de celle d'un autre homme, estant toutes deux de mesme espee, & dans le mesme ordre.

Il faut juger sur ce pied-là du Negre qui adore le Soleil,

Adoro quem me quema,
pour un Grand d'Espagne qui aimoit une Princesse; de l'Hercule qui porte le ciel,

Ut quiescat Atlas,
pour Philippes II. après l'abdication de Char-

Charles-Quint : d'Apollon poursuivant
Daphné qui se change en laurier ,

Chi me fuggia , me corona :

pour Louis le Juste victorieux des Re-
belles.

Car je ne pardonne pas mesme aux
Dieux de la fable , & je vous avouë que je
ne puis les souffrir dans la Devise sous
une figure humaine , non plus que ces
petits Amours , ou ces petits Anges
qu'on voit dans mille symboles. Je sçay
bien que quelques Auteurs ont pour les
divinitez du paganisme des égards , qu'ils
n'ont pas pour l'homme ; & qu'ils
croient que ces dieux profanes peuvent
entrer dans la Devise , avec les armes , &
les marques qui les distinguent du com-
munes autres hommes , avec certaines
actions qui sont singulieres & merveil-
leuses ; mais enfin je ne voy pas que tout
cela puisse fonder une metaphore. Quel-
ques armes , & quelques livrées que por-
tent ces Dieux , ils ont une figure humai-
ne ; & quelque merveilleses que soient
leurs actions , elles sont de mesme espee
que les nostres. De sorte que Jupiter avec
son foudre , Hercule avec sa massue & sa
peau de lion , l'Amour avec son flambeau
à la main & son bandeau sur les yeux ,
Mercure avec son caducée & avec ses
N ailes ,

aîles, ne sont bons que pour les emblemes : car l'Embleme admet-indifferement toutes sortes de figures ; & c'est ce qui la distingue le plus de la Devise.

Vous jugez bien que je n'aime pas plus les Demons que les faux Dieux : & vous devez conclure de là que quand la devise du Comte de Villamediana seroit fondée sur une veritable similitude, elle manqueroit encôre de quelque chose du costé de la Figure pour estre une devise juste ; quoy-qu'elle ait tout ce qu'il faut pour estre une embleme excellente ; ou un symbole plus admirable, que l'embleme la plus ingenieuse.

Les Auteurs qui rejettent le corps humain de la Devise, en rejettent aussi les portraits, comme portraits ; & parce que ce sont des figures humaines, & parce que ces sortes de figures ne representent que les lineamens, & l'exterieur de la personne : au-lieu que la Devise en doit faire voir les qualitez & le naturel. J'ay dit, comme portraits : car si on les regarde comme des ouvrages de l'art, ils sont des Corps legitimes aussi-bien que les statues ; mais alors le portrait, ou la statue de Cesar, par exemple, n'a nul rapport à la personne de Cesar, mais à quelque propriete de la Peinture, ou de la Sculpture.

pture. Ainsi pour exprimer qu'une personne se sanctifie par les disgraces qui luy arrivent, on peut se servir d'une Statuë de Cesar, ou d'Alexandre, qu'une main taille avec le ciseau, en y ajoutant ces Paroles,

Perficitur dum caditur.

Je pensois, dit Eugene, que les membres du corps humain n'entroient point dans la Devise, non plus que le corps humain. Ils n'y entrent point aussi, répondit Ariste, comme parties de la Devise : non seulement pour les raisons qui regardent la figure humaine ; mais encore parce que les membres separez du corps de l'homme ont quelque chose de monstrueux, & de choquant, comme une oreille en l'air, un œil au bout d'un sceptre, un cœur au haut d'une pyramide, une main coupée sur un livre ; je dis une main coupée : car une main sortant d'un nuage ne fait pas le mesme effet ; on la regarde comme attachée au reste du corps qui ne paroist point. C'est la seule partie du corps qui soit receüe dans la Devise ; encore n'y sert-elle que de soutien, & d'ornement ; ou tout au plus, si elle fait quelque chose davantage, elle ne sert qu'à rendre la Figure complete par l'action dont elle l'anime, comme

vous voyez dans la Devise de la Statue qu'une main taille avec le ciseau.

Il est vray qu'Aresi s'étonne pourquoy on n'admet pas la main toute seule dans la Devise. Si on l'en croyoit, elle y auroit place comme estant d'une nature particuliere, & pouvant fonder non seulement une comparaison, mais aussi une metaphore. Il en apporte un exemple tiré de la distinction, & de l'inégalité des doigts, qui rendent la main plus belle; & pour faire une Devise, il ajoute ces Paroles,

Disparitate pulchrior.

Il pretend exprimer par là que la diversité des esprits & des humeurs rend la société des hommes plus agreable.

Un des plus beaux Esprits de ce siecle est dans le sentiment d'Aresi. Pour représenter qu'un grand Ministre a un genie capable de tout, & qu'il regle toutes choses en suivant les ordres de son Prince, ce sçavant Homme a fait deux Devises, qui ont le mesme Corps; c'est une Main sortant d'un nuage, & tenant les instrumens des beaux Arts, avec ces deux Ames,

Habile ad ogni ministerio.

Cuncta regit, dum pareat uni.

Mais quand cela seroit raisonnable & bien fondé, l'usage ne veut pas qu'on en use ainsi; & l'usage n'est guere moins le
maistre

maître en matiere de Devise , qu'en matiere de Langue.

C'est cet usage qui a introduit des Faces avec des joües enflées pour représenter les Vents qui soufflent : témoin la devise fameuse qui a pour Corps des Vents peints de la sorte sur une mer , & pour Ame ce Mot ,

Turbant, sed extollunt.

Il s'ensuit de ce que je vous ay dit jusqu'à cette heure ; que les vrais Corps se doivent prendre de la Nature & des Arts. La Nature fournit à l'esprit tous les estres sensibles qui ont des proprietéz particulières , comme sont les astres , les meteo- res, les fleurs, les animaux. Les Arts nous présentent leurs ouvrages , & leurs instrumens , par exemple un miroir , un cadran au soleil , un compas , une equerre. Car quoy-que ces sortes de choses ne soient pas naturelles , à prendre ce mot dans sa propre signification ; elles ont des proprietéz réelles & veritables , qui peuvent servir de fondement à des similitudes & à des comparaisons.

Comme la Nature est devant l'Art, les Corps naturels tiennent le premier rang , & rendent les devises plus parfaites. Les artificiels sont du second ordre ; & ils approchent d'autant plus des autres , que

les Arts d'où ils sont tirez imitent plus parfaitement la Nature.

Outre cela on peut emprunter quelques figures de la Fable, comme je vous ay déjà dit: car quoy-que les Corps fabuleux ne soient point réels, l'autorité des Poètes & la prescription du temps les ont établis dans l'esprit des hommes, & leur ont donné un estre vrai-semblable, qui leur tient lieu d'un estre veritable & naturel. Ainsi les monstres du Zodiaque & tous les animaux qui forment les constellations, passent pour des Corps legitimes, comme il se voit dans la devise qui fut faite autrefois pour Louis le Juste, faisant la guerre aux Heretiques & aux Rebelles; & qui a pour Corps le Soleil entre le Scorpion & le Lion, avec ce Mot,

Nec monstra morantur.

Il arrive quelquefois que la Nature & la Fable se meslent ensemble dans la Devise: c'est une chose naturelle que le soleil communique sa lumiere à la lune, & que la lune perde son éclat, quand elle ne voit point le soleil; mais c'est une chose fabuleuse que le soleil & la lune soient frere & sœur. Cependant on a fondé des devises là dessus. Il y en a une de cette nature parmi celles de la Gallerie du Palais Royal pour Gaston de France Duc d'Orleans, c'est un Croissant avec ce Mot,

Fra-

Fraterna luce coruscat.

L'Ammirato a peint une Lune eclipsée avec ces Paroles ,

Sic rapto fratris lumine deficiamus , pour exprimer la douleur qu'eût Laure Caraffe de la mort de son frere le Comte de Policastre. Ce *Sic* gaste la devise , en transportant à la Personne ce qui doit estre appliqué à la Figure , & faisant dire à Laure , ce que la Lune devoit dire. Où vous devez apprendre en passant , que ces particules , *Sic* , *Ita* , n'ont point lieu dans les devises regulieres , parce que la comparaison se doit entendre d'elle-mesme , sans que l'Auteur la fasse remarquer.

il ne suffit pas que le Corps soit réel , ou qu'il passe pour réel dans l'esprit des hommes ; il faut que la propriété , sur laquelle on établit la devise , soit veritable ; ou du moins que communément on la croye telle. Ainsi le Phenix qui adore le soleil , & qui renaît de ses cendres , l'Heliotrophe qui suit le mouvement du soleil ; le Cigne qui chante en mourant ; la Salamandre qui vit dans le feu , & qui l'éteint ; le Diamant qui se conserve parmi les flammes , & qui resiste aux coups de marteau , ont servi de Corps à une infinité de devises.

ἡ δὲ ἐκ μὴ-
 ρατορίας
 ἐν τῷ οὐρανῷ
 ἐκ τῶν ἀν-
 κυλλῶν.
Arist.
Rhet. lib.
 3. c. 2.
 Quo-
 niam
 hæc vel
 summa
 laus est
 verbi
 transfe-
 rendi, ut
 sensum
 feriat id
 quod
 transla-
 tum sit;
 fugien-
 da est o-
 mnis
 turpitu-
 do earum
 rerum,
 ad quas
 eorum
 animos
 qui au-
 diunt,
 trahit
 similitu-
 do. *Cic.*
de Orat.
lib. 3.

Le Corps doit estre noble, & agrea-
 ble à la veüe. Car la Devise ayant esté
 instituée pour declarer un dessein heroï-
 que, & estant de son essence une meta-
 phore; une figure basse & difforme ne
 luy convient pas, comme seroit un cra-
 paud, & une chauvesouris : ces figures,
 dis-je, ne luy conviennent pas, par la rai-
 son que les vilaines images ne sont pas
 propres à exprimer les belles choses; &
 que les metaphores se doivent toûjours
 prendre des objets illustres, & qui plaisent
 le plus aux sens.

Selon cette regle, dit Eugene, il fau-
 droit exclure les serpens de la Devise; &
 cependant on voit beaucoup de serpens
 dans les devises d'aujourd'huy. Comme
 le serpent, repartit Ariste, a passé toû-
 jours pour un Corps symbolique, non
 seulement parmi les Egyptiens; mais
 aussi parmi les autres Nations: & que
 l'Ecriture sainte mesme nous le propose
 pour un symbole de la prudence, il n'y a
 pas lieu de s'étonner qu'on l'employe
 dans les Devises. Joint que la peinture
 d'un serpent ne fait point d'horreur: au
 contraire elle donne du plaisir; sur tout
 quand elle en represente d'une certaine
 espece, qui a quelque chose de particulier
 & de beau, comme la Couleuvre avec sa
 peau

peau tavelée, & le Basilic avec sa couronne.

Cette noblesse, & cet agrément du Corps a fait exclure de la Devise les ouvrages & les instrumens des Arts les plus vils. Il y a eû néanmoins d'excellens Esprits qui pour s'égayer ont pris de ces sortes de Corps, imitant en cela les bons peintres, qui se plaisent quelquefois à faire des grotesques, & qui pechent avec art contre l'Art mesme. La fameuse *Accademia della Crusca* est un illustre exemple de ce que je dis, & par le nom qu'elle porte, qui signifie du son; & par sa devise qui est un Bluteau par où l'on passe la farine, avec ce Mot,

Il più bel fior ne coglie.

Il n'appartient qu'aux maîtres de ne s'attacher pas toujours scrupuleusement aux regles, estant en quelque façon au dessus des regles: mais il ne faut pas les imiter en tout; il seroit facile de s'égarer en voulant les suivre.

Les Corps ont plus de beauté, & plus de grace quand ils ont de l'action. Une Aigle, par exemple, qui vole parmi les éclairs & les foudres, a quelque chose de plus animé, & de plus brillant qu'une Aigle immobile. Un Lion furieux qui terrasse un tigre fait une plus belle fi-

N 5

gure,

gure, qu'un Lion en repos. Un Soleil qui dissipe les nuages, dont il est environné; ou mesme qui élève des vapeurs, dont il se couvre, frappe plus les yeux qu'un Soleil rayonnant qui ne fait rien. Et cela vient de ce que le mouvement est de toutes les choses, celle qui se rend la plus sensible à la veüe, & qui l'égaye davantage. Cela vient aussi de ce que la metaphore estant inventée pour mettre les objets devant les yeux, elle est d'autant plus parfaite, qu'elle les marque plus vivement, & qu'elle les fait voir en action: car, comme dit Aristote, lorsqu'il parle de la metaphore, on met les objets devant les yeux, quand on les represente agissans.

Transla-
tio si-
gnandis
rebus ac
sub ocu-
los sub-
jiciendis
reperta
est.

Quint.

Inst. Orat.

lib. 8. c. 6.

λίγω δὲ

πρὸ ὀμ-

μάρτων

ταύτων

πρὸς ὅσα

ἀνερπύοντα

ἐκμαίνε.

Rhet. lib.

3. c. 11.

ὅτι τὸ σὺ-

φισ, ὅτι τὸ

ἡδὺ ἔστι

μέλις, ἢ

μύκητος.

Rhet. lib.

3. c. 2.

Ce n'est pas encore assez que la Figure soit noble & agreable; il faut de plus qu'elle soit connue, & qu'elle se fasse mesme reconnoistre dès qu'on la voit: car un objet inconnu ne touche pas; & si nous en croyons Aristote, la metaphore ne donneroît point de plaisir, si elle estoit fort obscure.

Cette condition exclud les animaux que nous n'avons pas accoutumé de voir; les fleurs étrangères qui ne sont point communes parmi nous; certaines plantes, lesquelles n'ont rien qui les distingue.

Si

Si cela est, dit Eugene, la devise que prit autrefois Marie Stuart après la mort de François I I. son premier mari, manquoit d'une condition necessaire: c'estoit, si je ne me trompe, une Plante de Reglisse, dont la racine estoit en terre, avec ce Mot,

Dulce meum terra tegit.

Vous en jugez, comme il faut, répondit Ariste, & vous devez aussi juger par cette regle, que les Corps qui ne peuvent estre representez sans couleurs, ni reconnus sur le metal ou sur la pierre, ne sont pas propres aux devises qu'on fait exprés pour estre gravées; car, comme Aristote a encore bien remarqué, une metaphore est vicieuse, quand elle n'est pas conceüe en des termes qui se fassent aisément entendre; & tout ce qu'on écrit, doit estre marqué de sorte qu'on le puisse lire.

φύλη δὲ
ἢ μέλισσα
ἐν ταῖς
ἀσκήσεσι
φωνεῖται.
Rhet. lib.
3. c. 2.

Mais que dites vous, interrompit Eugene, de ces devises qui n'ont pour Corps qu'une toile d'attente, ou un cartouche sans nulle figure, avec ces mots,

Ni con pluma, ni con pinxel.

Nulla equat imago.

No ay figura por mi dolor.

Melior fortuna notabit.

Secretum meum mihi.

N 6

Non

*Non est mortale.**Multa describam.*

Je dis que ce ne sont pas des devises, à proprement parler, repartit Ariste: non seulement parce que le corps y manque; mais aussi parce qu'il n'y a point de similitude. J'ajoute néanmoins que ces symboles tout irreguliers qu'ils sont en matiere de Devise, ont quelque chose de bien spirituel; & qu'il y a des rencontres, où une devise dans les formes vaudroit moins qu'un symbole de cette nature.

Un de mes Amis qui fait des devises exactes quand il veut, prend quelquefois plaisir à laisser aller son imagination où il luy plaist, & à negliger mesme les regles de l'Art; mais ses caprices & ses égaremens, si j'ose parler ainsi, sont toujours fort raisonnables. Au retour du Voyage de la Franche-Comte il presenta au Roy la Toison d'or del'Ordre de Bourgogne, avec ce Mot,

Et major Fasone vindex.

Lorsque sa Majesté se preparoit à l'Expédition de Flandres, il fit graver un Soleil penetrant de ses rayons une Tour des Armes de Castille, fortifiée de tout ce qui entre dans les écartelures de l'Ecu d'Espagne, par où elle paroist inaccessible de toutes

tes

tes parts : & élevant un nuage prest à cre-
ver, contre elle, avec ces Paroles ,

Mihi non impervia.

Il excelle en ces symboles genealogi-
ques, & l'on peut dire qu'ils sont de son in-
vention. Celuy qu'il a fait sur les Armes de
la Maison de Longueville est fort inge-
nieux, & digne du Prince à qui il l'a pre-
senté. Le voicy, si ma memoire ne me
trompe.

Vous sçavez que les Armes de Longue-
ville sont des Fleurs de Lis de France bri-
sées du Lambel d'Orleans, & sous-brisées
du Baston de Longueville.

D'un costé de l'Arbre genealogique de
cette Maison, un cartouche represente
trois Lis au naturel, environnez d'une haye
composée des Bastons, & des Lambels de
Longueville, qui empeschent les Lions
d'Espagne, les Aigles de l'Empire, & les
Serpens de Milan d'endommager les Lis.
De l'autre costé ce Lambel comme un
joug domte deux Leopards d'Angleterre,
& le Baston baillonne le troisiéme. Sur le
premier costé, *Arcentque* : sur le second,
Domantque.

Tout cela est bien imaginé ; & il faut
avoir, comme vous voyez, de belles idées
dans l'esprit pour faire des symboles de
cette espece.

Mais pour revenir aux devises justes, il doit y avoir de l'unité dans les figures qui servent de Corps. Je n'entends pas par-là qu'il ne doive y avoir nécessairement qu'une seule figure dans la Devise ; mais j'entends que s'il y a diverses figures, elles doivent se rapporter toutes à une même fin, & estre subordonnées l'une à l'autre ; ou plutôt qu'il ne doit y en avoir qu'une principale, de laquelle les autres dépendent. Ainsi le nombre ne gaste rien, & plusieurs figures ne font qu'un Corps, comme le Rocher dans la mer battu des vents, de la pluye, & des flots ; le Fer sur l'enclume avec les tenailles, & le marteau.

Au reste quoy que le nombre des figures ne soit point déterminé, elles ne doivent gueres estre plus de trois ou quatre ; autrement il y auroit danger que la multitude ne fît de la confusion, & de l'embarras. J'excepte de cette regle des étoiles sans nombre dans un ciel ; une infinité de fleurs dans un parterre ; quantité de pierreries, ou de pieces d'or sur une table ; un essain d'abeilles sur une ruche : car outre que cette sorte de multitude ne fait proprement qu'un objet, elle n'a rien qui embarrasse, ni qui choque.

Après tout, moins il entre de figures dans le Corps de la Devise, plus le Corps

Corps a de perfection , & de beauté ; car
la brieveté est essentielle à la métaphore ,
& il y a plus d'esprit à exprimer une gran-
de pensée par un seul objet , que par plu-
sieurs.

ὅσον ἂν
ἐλάττω
λεκτὴν
τοσούτῳ
εὐδοκίμῳ
μυθῶν.
Arist.

Au reste comme le Corps tel que je
viens de vous le dépeindre , fait un bel ef-
fet de luy-mesme , il n'a besoin d'aucuns
embellissemens étrangers. Les païssages
qu'on peint quelquefois dans l'espace qui
renferme la Figure ; & toutes les grottes-
ques, dont quelques-uns ornent le cartou-
che, sont assez hors d'œuvre, & ne servent
qu'à détourner l'esprit de l'objet qu'on
luy propose.

Rhet. lib.
5. c. 11.

Les devises aussi-bien que les armoi-
ries , si nous en croyons Tesauro, veulent
un champ net , sans autre couleur que
celle de l'Écu , où elles sont peintes. De
sorte qu'à son avis, il n'y a pas plus de rai-
son d'ajouter quelque chose au Corps des
devises , qu'aux pièces des Armes : mais
l'usage l'emporte souvent sur la raison ,
comme je vous ay déjà dit ; & c'est une
coutume si établie de peindre le ciel dans
le camp de la Devise , & d'y faire quelques
ornemens extérieurs , que je n'ose la
condamner. Je voudrois pourtant qu'on
gardast un temperament en cela com-
me en tout le reste. Les Corps , ce me
semble,

semble, devroient estre peints dans le point de veüe, où nous avons accoustumé de les voir. Si on represente une riviere, un oiseau volant, une fleur sur sa tige; on peut sans difficulté, & on doit mesme peindre le ciel & la terre, comme des accompagnemens necessaires. Mais si on represente une montre, un miroir, & d'autres Corps semblables qui ne se voyent d'ordinaire qu'en des lieux couverts; on ne doit peindre, à mon avis, ni ciel, ni païsage.

Pour le cartouche, il est toujours à propos de l'enjoliver: il ne faut pas neanmoins y faire des figures trop remarquables, de peur que l'esprit ne prenne le change en s'attachant plus aux ornemens de la divise, qu'à la devise mesme. Voila à peu près les regles qui appartiennent à la Figure: voicy celles qui appartiennent aux Paroles, ou pour mieux dire au Mot qui anime la Figure.

Le Mot doit estre proportionné à la Figure. Car l'un & l'autre devant faire un composé, semblable en quelque façon à celuy que la matiere, & la forme font ensemble; il est necessaire qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre à peu près, comme il y en a entre la matiere & la forme. Cette proportion demande que le
Mot

Mot convienne au Corps , dont il est l'Ame; & qu'il luy convienne de sorte, qu'il ne puisse convenir à une autre Figure, non plus que l'ame de l'homme ne peut convenir au corps du lion.

Il s'ensuit de là que *Loco & tempore*, qui fut mis à un Serpent par Edoüard Roy de Portugal; que *Natura dictante*, qu'on a écrit sous un Faucon prenant l'essor, ne sont pas des Mots legitimes, parce que ce sont des Mots communs, qui conviennent aux autres animaux, comme au serpent, & au faucon.

On voit le contraire dans les bonnes devises, telles que sont une Mer sous une lune,

Ut variat moveor :

une Barre de fer sur l'enclume,

Se non arde, non si piega.

Ces Ames sont proportionnées à leurs Corps, & ne peuvent s'appliquer à d'autres pour faire le sens qu'elles font : c'est à dire pour signifier que la mer a divers mouvemens selon les differens aspects de la lune; & que le fer ne se ploye que quand il sort tout ardent de la fournaise.

Les Paroles ne doivent point dire ce qu'on voit clairement, ni ce qu'on peut entendre aisément sans elles. Leur propre office est de declarer quelque chose que
la

la Figure ne marque pas , & qu'on ne peut connoistre sans leur secours.

Cette regle veut qu'on ne nomme point dans le Mot une figure qui paroist. Ainsi ce sont des Mots defectueux : *Flectimur, non frangimur undis*, sous des joncs dans un Etang agité ; *Obstantia nubila solvet*, sous un Soleil entouré de nuages : si bien que pour rectifier ces Mots , il en faudroit retrancher *nubila* & *undis*. Vous sçavez que la devise des joncs fut prise par les Colannes , au rapport de Paul Jove , quand ils furent contraints de sortir de Rome sous le Pontificat d'Alexandre VI. pour marquer que la persecution qu'ils souffroient , n'estoit pas capable de les abatre : & que l'autre devise estoit celle de Loüis de Luxembourg , qui vouloit faire entendre par ce symbole , qu'il se tireroit bien des méchantes affaires, que ses ennemis luy avoient faites , depuis que le Connestable de France son Pere avoit eü la tête coupée.

Au reste la regle dont je parle , a une exception à laquelle vous devez prendre garde. Quand la Devise est entenduë principalement d'une partie du Corps qui la compose; on peut, & on doit mesme nommer cette partie, parce qu'autrement il seroit impossible de concevoir la pensée de l'Au-

l'Auteur. Cela paroist dans la devise d'une jeune Grenade,

Fert nec matura coronam:

pour une Princesse qui parvient à la Couronne, avant que d'avoir atteint l'âge de raison; où vous voyez qu'une partie de la Grenade est nommée. C'auroit esté une faute de nommer la Grenade mesme; mais ce n'en est pas une de nommer la Couronne, sur quoy porte tout le sens de la devise: au contraire cela fait une beauté, non seulement parce que le sens est entendu sans aucune peine; mais encore parce que le mot de *Couronne* est une de ces paroles à double face, qui regardent également la Figure, & la personne, comme je vous diray dans la suite.

A cette exception près, la regle de ne point nommer ce qui paroist, est generale, & il faut s'y tenir constamment: ce seroit s'en écarter que de mettre sous un Soleil rayonnant *Illustrat*; car dès qu'on voit le soleil, on voit qu'il éclaire.

J'ay veû des devises assez estimées, dit Eugene, où le Mot declare, ce me semble, ce que la veüe seule du Corps fait entendre: & je me souviens d'une entre autres qui est peinte au Louvre dans l'Antichambre de la feu Reine mere Anne d'Autriche. C'est un Soleil avec ces Paroles,

Ogn'

Ogn' altro lume offusca.

Ce Mot, repartit Ariste, n'est pas inutile comme *Illustrat*. Car en voyant le Soleil, on ne voit pas clairement qu'il obscurcit toutes les autres lumieres, comme on voit qu'il brille. La clarté luy est si propre qu'on ne peut le peindre, ni l'imaginer sans elle: c'est sa nature que d'avoir de l'éclat, & cet éclat n'a besoin que de luy-mesme pour estre connu: il frappe les yeux d'abord, & il se fait sentir aux plus stupides, sans qu'on leur en dise rien. De sorte qu'ajouter ce Mot au soleil, *il brille*, c'est à proprement parler ne rien dire.

Il n'en est pas de mesme des autres qualitez du soleil; quoy qu'elles luy soient essentielles, elles ne sont pas si visibles, ni si marquées que la lumiere. Il est vray qu'en voyant le soleil, les gens un peu éclairés conçoivent que sa clarté obscurcit toutes les autres; qu'il échauffe, & qu'il anime toute la nature; qu'il a du mouvement; qu'il ne s'écarte jamais de sa route: mais ils ne conçoivent tout cela que confusément; & pour concevoir une de ces qualitez en particulier, la premiere, par exemple, plutôt qu'une autre, ils ont besoin de quelque chose qui la leur fasse distinguer, comme de ces Paroles,

Ogn'

Ogn' altro lume offusca.

Ce que je dis, doit s'étendre à tous les Corps qui ont plusieurs proprietéz. Le Mot qu'on y ajoute n'est pas inutile, quand il separe une propriété des autres; qu'il la marque, & la determine si bien, que l'esprit s'y porte, & s'y attache aussitôt. Cette determination est le principal effet du Mot; & c'est aussi principalement parce qu'il determine la Figure à une signification particuliere, qu'on l'appelle Ame; le propre de l'ame estant de determiner la matiere à une certaine espece.

Le Mot ne doit point avoir un sens achevé; & la raison est, que devant faire un composé avec la Figure, il doit estre necessairement partie, & par conséquent ne signifier pas tout. Ce seroit pecher contre cette regle, que de donner pour Ame à une Hironnelle *Una hirundo non facit ver*: car ces paroles toutes seules ont une signification complete, & dès qu'on les a entenduës, on a une notion claire, & distincte indépendamment de toute figure. Je ne dis pas que le Mot ne doive avoir nul sens de luy-mesme; mais je dis qu'il ne doit point avoir le sens entier qu'ont le Mot & le Corps estant joints ensemble. Car enfin la signification qui
fait

fait la forme, & l'essence de la Devise, selon Aresi, resulte de la signification du Corps, & de celle des Paroles. La signification du Corps prise séparément est imparfaite; celle des Paroles l'est aussi: mais la signification qui resulte de l'une & de l'autre, est entiere; & c'est celle-là que le Mot ne doit point avoir, & qu'il n'a point aussi dans les devises exactes. Un seul exemple vous le fera voir clairement.

Bargagli a donné pour Ame à un Serpent replié, & faisant un cerole,

Ad me redeo.

Le sens propre, & literal de la devise est que le serpent revient à soy en se ramassant & en joignant sa queue à sa teste. Le Mot tout seul n'a pas cette signification. A la verité, *Je reviens à moy* signifie quelque chose, mais il ne signifie pas en particulier sans la representation du serpent, *que le serpent revient à soy en se repliant, & en joignant sa queue à sa teste.*

Cette condition du Mot distingue encore la Devise de l'Embleme, dont les Paroles seules ont non seulement un sens plein & achevé; mais encore toute la signification qu'elles ont avec la Figure: comme *Virtutem fortuna premit* sous la For-

Fortune qui enchaîne un Lion. *Agere & pati fortia Romanum est* sous la figure de Scevola qui met sa main dans le feu.

Les Paroles pour estre fort justes doivent avoir un sens suspendu, & laisser quelque chose à deviner: comme *Si tangar* sous un pistolet bandé; *Ut vivat* sous un Phenix à demi brûlé. Ce dernier mot tout simple vaut mieux, à mon gré, que *De mi muerte mi vida*, ou *Ut vivat moritur*. De mesme *Ne fa fede il pianto* sous un Alambic est plus beau que *Dentro hai le fiamme e fuori il pianto*; parce que ces dernieres paroles disent, ce que les autres font penser. Par cette raison, *Mas dentro* sous le Mont Gibel, seroit peut-estre plus fin, que *Mas dentro que fuera*.

De là vient que dans le Mot *le Verbe* s'omet elegamment, lorsque, sans l'exprimer on peut entendre la devise. Ainsi le *Cominus & eminus* de Loüis X I I. sous le Porc-épi a plus de beauté que n'auroit *Cominus & eminus ferit*, ou *se tuetur*; non seulement parce que le Mot est plus court, & que le sens du Mot est plus ample: mais encore parce qu'il nous donne lieu d'imaginer ce qu'il ne dit pas. Or comme a remarqué le nouveau Traducteur de l'Eneïde dans sa Preface; rien ne plaist tant à l'esprit de l'homme, que de trou-

trouver quelque chose de luy-mesme dans les objets qu'on luy presente ; & au contraire, rien ne le choque davantage, que de luy donner sujet de croire qu'on se défie de sa capacité & de sa penetration, en luy montrant tout.

C'est à dire, interrompit Eugene, que le Mot doit estre court, & que moins il a de paroles, plus il a de grace. Il doit estre court, reprit Ariste, & c'est pour cela qu'on luy a donné le nom de *Mot*. Mais sa brieveté doit estre proportionnée : & deux ou trois paroles, comme *Moriendo cornuscat* sous un Bout de flambeau ; *Cœlestis sequitur motus* sous un Tournesol ; *Per vulnera crescit* sous une Teste de Saule ; deux ou trois paroles, dis-je, sont plus agreables qu'une seule, comme *Lacessitus* sous un Cigneterassant un Aigle, pour Hercule de Gonzague ; *Resurgam* sous un Roseau abbattu par le vent, pour un Homme de merite maltraité de la Fortune. Car quoy qu'il y ait de l'esprit à renfermer un grand sens en une parole ; cependant l'unité n'estant pas un nombre, une parole seule ne fait aucune harmonie : au lieu que deux ou trois ont quelque chose de nombreux, qui remplit & flatte l'oreille en même temps.

Mais le Mot est-il borné à deux ou trois

trois paroles, demanda Eugene? Non, dit Ariste, il peut s'étendre jusqu'à quatre ou cinq : mais c'est aussi le dernier terme où il peut aller, sur tout si les paroles sont Latines : car si elles sont Italiennes, il peut estre un peu plus long, pourveu qu'il ait la mesure d'un vers. C'est le sentiment de tous les maistres ; & de plus c'est l'usage : soit que les vers Italiens ayent moins d'étendue que les autres, soit qu'ils ayent un agrément particulier.

Les demi-vers Latins, comme ceux que vous venez de citer, font, ce me semble, un bel effet, dit Eugene. Il n'est pas nécessaire absolument, repartit Ariste, que le Mot soit toujours un demi-vers, ni même qu'il soit le commencement ou la fin d'un vers. Cela fait une beauté, mais une devise peut estre belle sans cela, & les Mots de plusieurs devises excellentes font en prose, témoin *Cominus & e-minus*.

Ce qu'il y a icy à remarquer, c'est que le Mot doit avoir une juste mesure de vers, ou estre une pure prose ; rien n'estant plus desagreable, ni moins harmonieux, qu'une harmonie imparfaite, comme celle de ce Mot sous une Lune qui eclipse le soleil, *Adimit quo ipsa resulget* ; & de cet autre qui sert d'Ame à des Mouches

O

ches

ches sur un miroir, *Scabris tenaciùs hærent*, & qui est tiré de ce vers :

Labuntur nitidis, scabrisque tenaciùs hærent.

Il faut bien se donner de garde d'estropier un vers pour faire le Mot d'une devise ; mais aussi il ne faut pas négliger la cadence d'un vers quand elle se présente, comme dans la devise de M. Bochart Seigneur de Champigny & Sur-Intendant des Finances. C'est un Chien couchant, qui après avoir découvert des perdrix, se couche à terre & les arrête sans se jeter dessus, avec ce Mot,

Inventis fidus abstinet.

Il falloit dire pour le nombre, *Abstinet inventis fidus* ; & pour la perfection de la devise, *Abstinet inventis*, en retranchant *fidus*, qui s'entend assez. *In tenebris clarior* sous une Lune, ne sonne pas si bien que *Clarior in tenebris*.

Mais ne faut-il pas, dit Eugene, tirer les Mots de quelque poëte celebre ?

Cela n'est pas non plus nécessaire, répondit Ariste ; celui qui fait une devise, peut en faire le Mot luy-mesme, & c'est un usage fort établi. A la verité les devises sont plus sçavantes, quand les Mots sont pris d'un ancien Auteur : elles sont mesme plus spirituelles quand on donne
aux

aux paroles de cet Auteur un sens différent du sien. Par exemple, Virgile dit en parlant de la Renommée,

Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.

On a appliqué ingénieusement *Mobilitate viget* à une Horloge, & *Vires acquirit eundo* à une Riviere. Cet autre vers du mesme Poëte,

Ignæus est ollis vigor & cælestis origo:

Ce vers, dis-je, a servi à deux devises pour le Clergé de France, sous deux Figures différentes. *Ignæus est ollis vigor* a esté mis sous des Etoilles, & *cælestis origo* sous des Perles.

Il y a du bonheur & de l'esprit à employer les paroles d'un poëte à une chose à quoy le poëte ne pensa jamais, & à les employer si à propos, qu'elles semblent avoir esté faites exprés pour le sujet auquel elles sont appliquées. Ceux qui ont leû les Auteurs dont on met les paroles en œuvre, sont touchez de ces applications heureuses; car l'esprit trouve quelquefois du plaisir à prendre le change, & à estre trompé. Ce qui arrive, selon Aristote, quand les metaphores nous surprennent agreablement, & qu'une parole a un autresens que nous ne pensions: mais enfin cette perfection n'est pas essentielle;

ἡ γὰρ μεταφορὰ
ἡ δὲ ὁμοίωσις
παράδειγμα
ἐστὶν ὅτι, ὡς
μὴ περὶ
τὴν ἑμπροσθεν
ὁδὸν ὁρίζεται.
Rhet. 1.3.
c. 11.

& après tout je ne sçay s'il n'y a point autant de gloire à inventer un Mot juste & ingenieux, qu'à en appliquer un en la maniere que je viens de dire. Pour moy je vous avouë, ajoûta-t-il, que je me sçau-rois bon gré d'avoir fait un Mot aussi beau qu'est celuy de la devise de Monsieur,

Alter post fulmina terror.

Ce Mot sous une Bombe qui creve en l'air, vaut mieux à mon gré que tout ce qu'on pourroit trouver dans les poëtes.

Quoy-qu'il en soit, une des plus essentielles qualitez du Mot est de ne rien énoncer qui ne se puisse verifïer de la Figure. Comme dans une proposition, on n'attribuë rien au sujet qui ne soit dans le sujet, selon un des axiomes de Logique; dans la Devise on ne doit rien attribuër à la Figure, qui ne soit dans la Figure: car la Devise est une espece de proposition figurée, où le Corps tient lieu de sujet, & l'Ame d'attribut, comme parlent les Logiciens François:

Suivant cette regle ce n'est pas un Mot regulier que *Calum non animum mutat*, qui a esté mis sous une Galere: car *non animum mutat* ne se peut pas verifïer d'une Galere prise en elle-mesme, comme elle doit l'estre, pour servir de Corps à une devise.

Il faut dire le mesme d'*Adimit quo ingrata resulget* dans la devise d'un Soleil eclipsé , que prit le Cardinal Ascanio, pour faire entendre que Rodrigue Borgia, qu'il avoit élevé au Pontificat, estoit devenu son ennemi. Cet *ingrata* ne se peut pas dire veritablement de la lune. Quoy-qu'il soit vray qu'en couvrant le soleil, elle luy dérobe sa clarté à nostre égard, il est faux qu'elle le fasse par ingratitude. Aussi Ferro a remarqué, que pour reformer la devise, on retrancha cette parole vicieuse; mais par malheur on corrigea une faute par une autre, en changeant *Adimit quo ingrata resulget*, en *Adimit quo ipsa resulget*, qui est un bout de vers estropié, comme je vous ay dit.

Il s'ensuit de là que tous les Mots qui expriment une pensée morale, ou qui n'ont rapport qu'à la personne, ne sont pas justes, comme *Domine probasti me* sous l'Or dans le creuset; *Ardo y adoro* sous l'Encens allumé dans l'encensoir; *At lachrymis mea vita viret* sous l'Amaranthe dans l'eau. Car ces paroles ne peuvent s'entendre sans fausseté ni de l'or, ni de l'encens, ni de l'amaranthe; n'estant point vray que l'or parle à Dieu, que l'encens adore, ni que l'amaranthe pleure.

La verité dont il s'agit doit estre con-

stante , nécessaire & éternelle , comme parlent les Philosophes ; c'est à dire que le Mot doit estre toujours vray , & se verifier en tout temps de la Figure , soit qu'elle soit naturelle , ou artificielle : car les ouvrages de l'art aussi-bien que ceux de la nature , estant faits selon des regles certaines , ont des proprietétez qui ne changent point. Ainsi Bargagli condamne à bon droit *Morantur* , *non arcens* sous une Galere qui estant repoussée par les vents , tâche d'entrer dans le port à force de rames : car il arrive quelquefois , & mesme d'ordinaire , que les vents rejettent les vaisseaux en mer , & les empêchent d'aborder ; de sorte que ces Paroles *Morantur* , *non arcens* , bien loin d'estre toujours vraies , sont souvent fausses.

Je vous disois tout-à-l'heure que les Mots qui ne conviennent qu'à la personne , sont defectueux : j'ajoute que les Mots qui ne conviennent qu'à la Figure , le sont aussi. Il faut que le mot tombe juste sur la Figure qu'il anime ; mais il faut encore , à mon avis , qu'il vienne bien à la personne pour qui on fait la devise ; & je voudrois qu'il fust conceû en des termes equivoques , qui convinssent également à l'une & à l'autre : car il me semble que le Mot est comme le lien de la Figure & de la chose

se figurée, & que dès qu'on l'entend, on doit concevoir tout à la fois le sens literal & le sens mystique de la devise. Je m'explique : ces deux sens se rencontrent dans toutes les devises regulieres, comme dans celle de la Flamme,

Deorsum nunquam.

Le sens literal est que la flamme ne descend jamais en bas : le sens mystique est que la personne dont il s'agit, n'a jamais eû le cœur tourné vers les choses de la terre. Quand le Mot convient à la Figure, & à la personne, comme *Deorsum nunquam*, l'esprit conçoit la metaphore, & fait la comparaison en mesme temps ; d'un même regard il voit la Figure, & la chose figurée. Que si les paroles ne conviennent qu'à la Figure, comme celles d'un Cadran sous un soleil couvert de nuages,

Mihi tollunt nubila solem.

C'est la devise qui fut faite pour Anne d'Autriche l'an mille six cens quinze, lorsque Louis le Juste faisoit la guerre aux Rebelles : si les Paroles, dis-je, ne tombent que sur le Corps ; l'esprit ne conçoit d'abord que le sens propre & literal. Par exemple dans la devise que je viens de vous dire, on conçoit seulement que les nuées cachent le soleil au cadran ; & pour concevoir que cela signifie que les

troubles privoient la Reine de la presence du Roy, il faut faire un second pas, & comparer le cadran avec Anne d'Autriche, les nuages avec les troubles, & le Soleil avec Louis le Juste. Un Mot equivoque épargneroit à l'esprit cette fatigue, & luy donneroit du plaisir: car nous aimons les voyes abregées, & les paroles les plus agreables sont celles qui nous instruisent promptement.

Αστὴρ,
ἑστὶ πῶσι
μαῖν μά-
θησι τα-
χέως.
Arist.
Rhet. l. 3.
c. 10.

Selon cette regle, dit Eugene, ce n'est pas une devise juste que celle d'un Phare au bord de la mer sous un ciel plein d'étoilles,

Quod nequeunt tot sidera, præstat.

Elle fut faite autrefois sur le Marechal de Bassompierre, reprit Ariste, pour signifier que les personnes les plus signalées de son temps, ne le valoient pas; & il faut avouer que le sens en est beau: mais comme vous remarquez fort bien, elle manque de justesse, non seulement parce que les étoiles qui paroissent dans le Corps, sont exprimées dans le Mot; mais encore parce que cette parole *sidera* ne convient pas proprement aux personnes auxquelles on prefere le Marechal. Il faut dire le mesme de la devise que porta le Duc d'Albe dans une Course de Taureaux, c'estoit une Aurore avec ce Mot,

Al

Al parecer de l'Alva s'ascondan las Estrellas.

Il faut confesser néanmoins que l'allusion d'*Alva* au nom du Duc, & d'*Estrellas* aux armoiries des Fonseques après lesquels il devoit entrer, fait un effet si agreable, qu'il y a bien des devises regulieres qui ne valent pas celle-là.

Ce que je dis du Mot se doit entendre des vers dont on a coûtume d'accompagner les devises; car ces vers ne sont proprement qu'une explication du Mot; & pour estre justes, ils doivent convenir à la Figure, & à la personne. Ils ne le seroient pas à mon gré, s'ils ne convenoient qu'à l'une, ou à l'autre. La plupart des faiseurs de devises ignorent cette regle, ou ne se mettent pas trop en peine de la garder: il est vray que ces sortes de vers coustent un peu, & qu'ils demandent un genie heureux, ou beaucoup d'application & de travail; il faut quelquefois tourner un vers en mille façons, & rêver long-temps, avant que de trouver ce qu'on cherche; à moins que d'estre fort exact, & difficile à contenter, on ne reüssit pas.

Je voudrois bien, dit Eugene, que vous me donnassiez un exemple de ces vers qui expliquent les Paroles de la Devise. Je me souviens, répondit Ariste, de deux

O 5 qua-

quatrains qui me semblent assez justes , & qui pourroient servir de modeles ; ils sont de la façon d'un bon Maistre. L'un est fait sur la Devise du Soleil ,

Non sibi , sed mundo.

Le voicy :

Je fais la loy moy seul à cent peuples divers ;

Une pompe éclatante en tous lieux m'environne :

Mais tout l'éclat qui me couronne

Est beaucoup moins pour moy , qu'il n'est pour l'univers.

L'autre explique les Paroles qui ont esté mises sous un Ver à soye commençant à filer ,

Sibi vincula nequit.

Je suis libre , & pourrois vivre affranchi des peines ,

Qu'on prend au service des Grands :

Cependant je leur donne & ma peine & mon temps ,

Et travaille moy-mesme à me faire des chaines.

Le premier quatrain convient également au soleil , & à un puissant Monarque : le second , au ver à soye , & à un homme qui s'engage dans le service des Princes. Toutes les paroles en sont heureuses & equivoques. Ces quatrains ne renferment

ferment que les pensées des devises sur lesquelles ils sont faits; & en cela ils me plaisent beaucoup plus que certains madrigaux fort spirituels & fort pompeux, qui outre la pensée de la devise qu'ils expliquent, en contiennent d'autres qui n'y ont nul rapport: car le bon sens veut, ce me semble, que cette espece de madrigaux n'estant qu'une explication de la devise; il n'y entre que la pensée de la devise, ou que les pensées, qui y conduisent, & qui sont liées naturellement avec elle.

Je voudrois me souvenir des vers qu'un bel Esprit a ajoûtez aux belles devises qu'il a faites pour le Roy. C'est celuy dont nous avons leû autrefois avec tant de plaisir le *Poëme de la Peinture*. Il a plusieurs talens qui le rendent digne de son employ; mais il en a un particulier pour faire de ces madrigaux dont je parle.

Au reste, par les Mots equivoques, dont je vous ay parlé, je n'entends pas des allusions, & des jeux sur une parole, comme il s'en voit en quelques devises: par exemple, dans celle de Diane de Poitiers Duchesse de Valentinois; c'étoit un Dard tiré de ses Armes avec ce Mot:

Consequitur quodcumque petit.

O 6

Le

Le jeu est dans ces paroles, *consequitur & petit*, dont l'une signifie *atteindre & obtenir*, l'autre *demandeur & aller à un terme*. La pensée de cette Dame estoit de faire connoître qu'elle avoit beaucoup de credit, & que comme un dard poussé par une main adroite, atteint le but où il va, elle ne manquoit point d'obtenir ce qu'elle demandoit.

Le mesme jeu se rencontre dans la Devise de Henry II. Roy de France; c'est comme vous sçavez un Croissant avec ce Mot,

Donec totum impleat orbem.

& dans celle que Philippe I I. Roy d'Espagne prit par un sentiment d'emulation, & de jalousie; c'est un Cheval fougueux dans une enceinte fermée, sautant par dessus, avec ce Mot,

Non sufficit orbis.

Car comme vous voyez, *Donec totum impleat orbem*, signifie à l'égard de la lune, jusqu'à ce qu'elle remplisse tout son cercle de lumiere; & à l'égard de Henri, jusques à ce qu'il remplisse tout le monde de la gloire de son nom. *Non sufficit orbis*, veut dire à l'égard du cheval, que l'enceinte est trop étroite; & à l'égard de Philippe, que le monde est trop petit.

M. le Marquis de Lauriere Pompadour prit

prit à sa premiere campagne un jeune Laurier parmi de grands Lauriers avec ce Mot,

Majores donec superem.

Ce *majores* signifie d'un costé de grands Lauriers, & de l'autre des Aneestres.

Je ne blasme pas ces sortes d'allusions; elles peuvent avoir lieu dans la Devise, elles y ont de la grace quelquefois: mais je dis que par les paroles equivoques dont je parle, j'entends seulement celles qui estant communes peuvent s'appliquer à deux choses en mesme temps. Car selon la doctrine d'Aristote, ce sont les termes universels qui font l'equivoque, comme *Deorsum nunquam, Cominus & eminus.*

Je vous dis ce que je pense là-dessus: mais je ne pretends pas faire une regle de mon sentiment, ni condamner toutes les devises dont le Mot est particulier, & déterminé à la Figure. Il y en a de ce nombre, qui ont eû une approbation generale, comme celle du Duc de Sully, Grand Maistre de l'Artillerie: c'est une Aigle portant la foudre, avec ce Mot,

Quo jussa Fovis.

Ce *Fovis* a rapport à l'Aigle, & ne convient pas au Grand Maistre, comme à l'Aigle.

On peut mettre dans le mesme rang
une Pluye d'or tombant d'un nuage ,

Fulminibus dum parcit Juppiter :

le Soleil élevant des vapeurs de la terre ,

In rorem & fulmina :

un Essain d'Abeilles ,

Sponte favos, agrè spicula :

un Oranger chargé de fruits & de fleurs ,

Miscens autumnæ & veris honores.

Ces quatre devises ont quelque chose d'admirable. La premiere a esté faite sur Dunkerque , quand le Roy l'acheta des Anglois : la seconde sur la Justice du Roy, pour exprimer qu'il employe l'argent qu'il leve dans son Royaume pour recompenser ses bons serviteurs , & pour faire la guerre à ses ennemis : la troisieme sur le Pape Urbain VIII. pour donner à entendre qu'il faisoit des graces volontiers ; mais qu'il ne lançoit des excommunications que quand il y estoit contraint : la quatrieme sur M. le President de Mesmes, pour montrer qu'il n'a pas moins de sagesse que d'agrément ; & que la vieille est belle & fleurie en sa personne. Les vers qui ont esté faits sur cette dernière devise, en expliquent bien les Paroles.

Je suis le favori des cieux :

Mon nom est celebre en tous lieux :

Et

*Et la gloire que l'on me donne ;
C'est d'estre seul en mesme temps ,
Enrichi des fruits de l'Automne ,
Et paré des fleurs du Printemps.*

Selon l'idée que vous avez , interrompit Eugene , les devises qui regardent nôtre Grand Monarque ; & dont les Mots renferment le Soleil , ne sont pas les plus justes , ni les plus fines du monde. Elles peuvent avec cela , dit Ariste , avoir beaucoup de justesse & de beauté , pourveu que le Soleil ne paroisse point dans la Figure , & que rien ne manque d'ailleurs à la devise.

Depuis que le Roy a pris un Soleil pour son symbole , & qu'il s'est approprié ce bel astre , pour m'exprimer de la sorte ; les personnes un peu éclairées prennent le Soleil pour luy : on conçoit en mesme temps l'un & l'autre. Suivant ce principe , on doit compter entre les Mots réguliers , *Ut se Soli explicet uni* sous un Serpent replié en plusieurs tours , pour un Ministre fort secret , qui ne se découvre qu'à sa Majesté : *Uno Sole minor* sous une Lune , pour Monsieur Frere unique du Roy : *Soli paret , & imperat undis* sous le mesme Corps , pour le Duc de Beaufort , Admiral de France.

Il n'en est pas tout-à-fait de mesme
de

de *Solem sola sequor* sous la Fleur solaire, pour Marie de Medicis ; ni de *Mihi tollunt nubila Solem* sous le Cadran, dont je vous ay parlé, pour Anne d'Autriche ; ni de tous les autres Mots où le *Soleil* entre. Ils s'entendent des Figures, mais non pas en mesme temps des Personnes ; comme *Soli* & *Sole* s'entend du Roy aussi-tost que du Soleil, dans les devises faites pour Monsieur, pour un Ministre secret, & pour le Duc de Beaufort.

Après tout, les belles devises, dit Eugene, ont le plus souvent un Mot tel que vous le voulez ; & pour moy je serois d'avis que tous les Mots fussent ainsi, autant que cela se peut. Il n'y a rien de plus raisonnable, & je me sçay assez bon gré de n'avoir pas trop admiré autrefois quelques devises, où cette regle n'est pas gardée : comme un Oranger chargé de fleurs & de fruits, *Nil mihi tollit hyems*, pour Anne de Montmorency Connestable de France, à qui la vieillesse n'affoiblit ni l'esprit, ni le corps ; une Perle hors de sa nacre, *Deseruisse juvat mare*, pour Marguerite d'Autriche Reine d'Espagne, après sa mort.

Il s'ensuit de cette regle, poursuit Aristote, que dans les devises des femmes, le genre masculin ne fait pas un bon effet :

un

un exemple vous fera entendre ma pensée. Marguerite de Valois Reine de Navarre; prit pour sa devise un Tournefol avec un Mot tiré de Virgile,

Non inferiora secutus.

Ces paroles sont belles & harmonieuses; mais ce *Secutus* ne convient pas à une femme. Cela s'appelle un solecisme en fait de Devise.

Il faut raisonner de mesme à proportion des devises qui sont pour les hommes, & éviter le défaut de celle d'un Duc d'Urbain. C'est une Palme, avec ce Mot,

Inclinata resurgo.

Le plus sûr en ces rencontres, quand le genre de la Figure, & celui de la personne sont differens, c'est de ne point marquer le genre dans le Mot, à moins que le genre ne soit commun, comme *degener*, *sublimis*.

On ne peut pas se dispenser en nostre langue, dit Eugene, de marquer le genre, a cause de l'article qui ne s'omet point. Par exemple, si je veux comparer une femme avec un de ces verres triangulaires qui imposent agreablement aux yeux: je diray bien en Latin *Decipit & placet*; en Italien *Inganna e piace*; en Espagnol *Engaña y agrada*, parce que ces langues omet-

omettent leurs articles : mais en François je suis obligé de dire, *Il trompe & il plaist*. Cet *Il* convient au verre triangulaire, & non pas à la femme. C'est peut-estre pour cela en partie, répondit Ariste, que nostre langue n'est pas si propre aux devises, que le sont les autres. Cependant il y a un parti à prendre pour se tirer d'affaire, & pour sauver l'honneur de nostre langue; c'est de mettre le Mot de la devise à la premiere personne, par exemple, *Je trompe & je plais*.

Il s'en suit encore que le Mot ne doit point estre metaphorique; car s'il estoit metaphorique, il ne conviendrait pas proprement à la Figure. Joint que la Figure estant déjà une metaphore, si les Paroles qui l'animent sont figurées, c'est metaphore sur metaphore; ce qui a de l'affectation, & fait de l'obscurité. L'Auteur de l' *Art des Devises* a remarqué cela judicieusement, en faisant luy-mesme la critique d'une devise qu'il confesse avoir faite; avant que de bien sçavoir les regles, qu'il a enseignées depuis aux autres. C'est une Rose avec ce Mot :

Tutta fiamma, tutta strali.

Il y a beaucoup d'esprit en ces paroles, comme en tout ce que fait le mesme Auteur : elles sont vives, & brillantes; mais
estant

estant toutes metaphoriques, elles ne sont pas legitimes.

J'en entends pas par les paroles metaphoriques, celles qui sont autorisées, & devenues propres par l'usage, comme il y en a dans toutes les langues. Car ces sortes de paroles étant communément reçues, elles n'ont rien d'étranger, ni d'obscur à nostre égard; & bien loin de faire un meschant effet, elles en font un tres-bon. Ainsi l'on peut dire elegamment que parmi toutes les étoiles du ciel la Boussole n'en regarde qu'une,

Aspiciunt unam.

A parler proprement il faudroit dire, *Ne se tourne que vers une.* Mais le Mot de regarder en cet endroit-là étant de ces Mots que l'usage a rendu propres, *Aspiciunt unam*, est plus beau que ne seroit, *Se convertit ad unam.*

Cette observation peut servir à justifier plusieurs belles devises, dont les Mots contiennent quelque metaphore. La Fusée volante du Marechal de Bassompierre est sans doute de ce nombre, dit Eugene; car le Mot est en partie metaphorique, & c'est, si je m'en souviens bien,

Da l'ardore, l'ardire.

L'Auteur de l'*Art des Devises*, repartit
Ariste,

Ariste, propose celle-là pour modele, & en admire sur tout le Mot, qui est selon luy le plus ingenieux, & le mieux tourné qu'on ait jamais fait. Il trouve que l'ardire est une de ces metaphores, qui sont si retenues & si modestes, qu'elles ne paroissent metaphores qu'à ceux qui les regardent de près; qui n'ont rien de rude, ni d'écarté; rien qui s'élève au dessus de la simplicité du naturel. Il voudroit que celles-là fussent privilégiées, & qu'on leur fît grace en faveur de leur modestie. Il dit que l'ardore est propre, & que l'ardire est metaphorique; mais que ce metaphorique approche fort du propre, & luy ressemble si naïvement, qu'il n'y a personne qui de bonne foy ne le prenne pour estre de mesme coin, & de mesme espece. Et il dit tout cela pour ne laisser point de lieu aux scrupules de certains esprits timides, que la veüe d'une feuille, ou d'une paille hors de sa place pourroit arrester.

Pour moy je vous avouë franchement que je suis de ces esprits timides, & scrupuleux, que ces sortes de metaphores effarouchent. La hardiesse d'une fusée me paroist une metaphore assez hardie. Je doute mesme que l'ardire parmy les Italiens qui aiment tant les metaphores, ne soit point trop fort dans le sens que luy a donné l'Auteur de la devise du Marechal de

de Bassompierre. Je suis sûr du moins qu'à l'égard de la Fusée, ce n'est pas un Mot devenu propre par l'usage, comme je voudrais que fussent toutes les paroles métaphoriques qui composent les Mots des devises.

Ce que je trouve de joli dans ce Mot *da l'ardore l'ardire*, c'est la ressemblance de ces deux paroles qui ont le même tour & le même sens : comme, *Dum flagrat fragrat* sous de l'Encens allumé ; *Et scopus & scopulus* sous un Rocher où le vent pousse un navire ; *Ut potiar patiar* sous un Papillon qui vole autour d'un flambeau. Mais pour une rencontre heureuse de paroles, qui n'est après tout qu'une beauté superficielle, il ne faut pas négliger ce qu'il y a de plus essentiel dans le Mot ; je veux dire la vérité & la propriété : car enfin, à parler proprement, il n'est point vrai que la fusée ait de la hardiesse, quand elle s'enflamme ; & *l'ardire* ne lui convient pas mieux que le courroux, & la fureur à une comète : de sorte que j'aurois presque autant *Ardore d'ira e non d'amore* sous une Comète, que *Da l'ardore l'ardire* sous une Fusée.

Balet de l'Amour & du Contre-Amour. dans l'an 1613.

Il me semble, dit Eugene, que l'opposition fait un plus beau jeu dans les Paroles, que la ressemblance. Vous avez raison,

ἄρα δὲ
ἐλάττω
ἐν τικε-
μίνος
λαχθῆ,
τοσούτω
ἐυδοκίμῳ
μᾶλλον.
Arist.
Rhet. lib.
3. c. 11.

son, répondit Ariste: l'antithèse donne bien de la grace au Mot, & les maîtres l'employent d'ordinaire dans leurs devises, comme, *Omnibus unus* sous le Soleil, que le Roy a pris pour son symbole; *Omnibus & nulli* sous un Miroir; *Immobilis movet* sous une Pierre d'aiman qui attire un fer; *Più sepolta, più viva* sous une Fontaine jaillissante.

Quand on peut joindre dans le Mot la ressemblance avec l'antithèse, cela y fait un double agrément, comme *Morior dum orior* sous un Eclair; *Si deferar efferar* sous un Jet d'eau. Ce n'est pas qu'il faille affecter, ni rechercher avec trop de soin ces sortes de graces, car il ne faut jamais rien forcer; mais quand le sujet les presente, & qu'elles viennent naturellement, il ne faut pas les rejeter. Ce qu'on peut dire en general de plus certain, selon le sentiment des maîtres, c'est que le Mot doit estre toujours spirituel & avoir je ne sçay quoy qui pique, ou dans le sens, ou dans les paroles.

Je croy, dit Eugene, que le Mot doit estre toujours en une langue étrangere. La raison le veut, repartit Ariste: car la Devise estant un symbole ingenieux, elle ne doit pas estre entenduë du peuple; & il n'y a que les personnes intelligentes qui en doivent pene-

penetrer le secret. Cependant les Italiens , & les Espagnols ont un usage contraire : ils font la plupart de leurs devises en leur langue. Nous en usons autrement , & soit que nous y entendions plus de finesse qu'eux ; ou que nostre langue ne nous ait pas semblé si propre pour la Devise , nous n'avons pas coûtume de faire les Mots de nos devises en François. Ce n'est pas que nous ne nous servions quelquefois de nôtre langue ; mais c'est que nous nous en servons plus rarement. Pour une Ame Française, il y en a cent Latines, Espagnoles, & Italiennes.

Toutes sortes de langues apparemment ne sont pas propres pour la Devise , continua Eugene. Non , dit Ariste. Les langues Orientales, & celles du Nort en sont bannies : un mot Hebreu ou Arabe, Polonois ou Allemand, seroit quelque chose de monstrueux parmi nous. Il faut que le Mot soit en une langue étrangere, afin qu'il soit plus mystereux , & que le peuple ne l'entende pas ; mais il ne faut pas qu'il soit en une langue barbare , ou trop difficile & inconnue d'ordinaire aux honnestes gens.

Je suis bien trompé, dit Eugene , si je n'ay veü plusieurs devises , dont les Paroles sont en Grec. Vous en avez pu voir quel-

quelques-unes, repartit Ariste: mais aussi le Grec est plus commun que l'Hebreu, & plus agreable que l'Allemand. Un Mot Grec ne convient pas mal à la devise d'un homme docte; & je trouve bon qu'une Academie de Naples, qui porte le nom de *Partenii*, ait pris pour la sienne une Plante appelée *Agnus Castus*, dont l'ombre seule chasse les serpens, avec ce Mot,

Βλαβερώτερον διώκει.

Ce qui signifie, comme vous voyez, *il chasse le plus nuisible*. Mais je ne puis souffrir que Catherine de Medicis ait pris pour sa devise un Arc en Ciel avec ce Mot,

Ὡς φέροι, ἢ δὲ χαλκήνην,

pour faire entendre qu'elle portoit par tout la tranquillité, & la lumiere. Il seroit mieux à un docteur qu'à une Reine de parler Grec: & d'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'une femme soit assez sçavante pour s'exprimer de la sorte. Car quoy que les devises des Princes ne soient pas toujours de leur façon, elles doivent toujours estre faites d'une maniere, qui laisse penser qu'ils en ont pu estre les auteurs: Je parle des devises qu'ils portent, & non pas de celles qu'on fait pour eux en plusieurs rencontres. Après tout, les langues

gues qui regnent le plus dans la Devise, sont le Latin, l'Espagnol, & l'Italien.

Mais encore, dit Eugene, d'où vient que les Italiens se servent communément de leur langue ? C'est peut-estre, repliqua Ariste, qu'ils ont peu d'usage des autres langues. C'est peut-estre aussi que les François ayant inventé les Devises, lorsqu'ils allerent à la conquête du Royaume de Naples sous Charles VIII. ils ajoûterent des Mots Italiens à celles qu'ils prirent ; & que cela donna lieu aux beaux esprits d'Italie d'employer leur langue dans les devises qu'ils firent ensuite.

Quoy qu'il en soit, poursuivit-il, les Patoles Italiennes ou Latines, Espagnoles ou Françoises, doivent estre dites de la Figure en troisième personne, ou estre proferées par la Figure, comme si elle parloit elle-mesme. C'est un usage reçu ; & la construction du Mot ne peut estre reguliere autrement. Ainsi pour animer en Italien une Fusée volante que le feu élève en l'air, il faut dire,

Ardendo m'inalzo,

ou

Ardendo s'inalza.

Ce sont les regles principales qu'on doit observer pour faire des devises justes. J'ajoute seulement que la fin de la

P

Devise

Devise est de faire connoître une pensée noble & particuliere, par le moyen de la Figure, & du Mot, dont je vous ay marqué les conditions. Je dis une pensée, & j'entends par là un dessein & une entreprise, ou la pensée qu'on forme sur une action remarquable. Je dis une pensée particuliere, pour exclure les maximes, & les propositions dogmatiques; car il y a encore cette difference entre la Devise, & l'Embleme, que la Devise est un symbole déterminé à une personne, pour exprimer quelque chose qui la touche en particulier; & que l'Embleme est un symbole fait pour instruire, & qui regarde en general tout le monde.

Mais cette pensée particuliere doit estre noble; car la Devise, à la prendre dans son origine, est selon le Comte Tesauro, une metaphore peinte sur le bouclier des Heros, *Una metafora dipinta nello scudo de gli heroi*. Ainsi il faut que la pensée qu'elle exprime tienne de la metaphore, qui doit avoir quelque chose de sublime; & de plus qu'elle soit digne de l'Ame d'un Heros. Or comme la vertu heroïque a pour objet les choses grandes, & difficiles; & qu'elle est d'autant plus excellente, que les entreprises, où elle engage, sont plus relevées, & plus perilleuses: les devises

Υψηλο-
ποιδον
μεταφο-
ρα.
Dion.
Long.

devises les plus parfaites du costé de la pensée, sont celles qui signifient la conquête d'un Royaume, la défense de la Patrie, ou de la Religion.

A la verité toutes les devises ne doivent pas signifier une entreprise heroïque du premier ordre ; mais elles doivent au moins exprimer une action glorieuse, une passion honneste, une vertu eminente, enfin quelque chose de grand, & d'illustre : sur tout elles ne doivent presenter rien de sale, ni aux yeux, ni à l'esprit. Ce seroit un monstre, qu'une devise qui blesseroit l'honnesteté & la pudeur.

Il ne suffit pas que la pensée soit noble, & particuliere ; il faut encore qu'elle soit une, c'est à dire, qu'elle n'exprime qu'une chose. L'unité n'est pas moins necessaire à la Devise qu'à la Tragedie ; & comme selon les maîtres du Theatre, plusieurs actions ne peuvent estre le sujet d'une tragedie parfaite, plusieurs conceptions ne peuvent estre l'objet d'une devise reguliere. L'ancienne devise des Ducs de Bourgogne manquoit de cette unité. Elle avoit pour Corps un Fusil sur deux bâtons de laurier en croix, & la Toison d'or, avec ce Mot,

Flammescit uterque.

Tout cela vouloit dire qu'ils mettroient

le feu par tout , qu'ils remporteroient victoires sur victoires , & qu'ils s'exposeroient à toutes sortes de perils pour se rendre maîtres de la France , comme avoient fait les Argonautes pour la conquête de la Toison d'or. Voila plusieurs pensées , comme vous voyez , & des pensées qui n'ont point de liaison l'une avec l'autre ; étant fondées sur des Corps fort differens , comme sont le Fusil , les branches de laurier , & la Toison d'or. Disons le mesme d'une Horologe avec une pierre à fusil , *Sopitos suscitât* , que certains Academiciens de Gennes appelez *Addormentati* , portent pour leur devise. Voila un beau nom pour des Academiciens , dit Eugene en riant.

C'est le mélange de ces pensées diverses , qui détruit l'unité de la Devise , reprit Ariste : car si un Corps a deux proprieté & que ces deux proprieté qui naissent d'une mesme racine , se presentent à l'esprit , pour signifier quelque chose ; alors deux pensées n'en font qu'une à proprement parler , à cause de la liaison qu'elles ont ensemble. Cela se voit dans plusieurs bonnes devises , & entre autres dans celles de Louis XII. Ce Prince vouloit marquer par le Porc-épi avec ce Mot ,

Comi-

Cominus & eminus,

qu'il feroit sentir de près & de loin à ses ennemis, ce que pouvoit une puissance comme la sienne. Vaincre ses ennemis *de près & de loin*, ce sont deux pensées, mais ce sont deux pensées unies par la Figure qui les représente; le Porc-épi ayant ces deux propriétés de piquer de près, en se jetant sur celui qui l'attaque; & de loin, en luy lançant ses éguillons.

Une des premières Devises que j'ay faites a esté pour un grand Seigneur qui faisoit de grandes charitez dans sa province; mais fort secrettement selon l'esprit & la maxime de l'Evangile: *Faire des charitez, & les faire secrettement*, ce sont deux choses qui se reduisent à une, estant exprimées par un grand fleuve, qui roulant ses eaux doucement & sans bruit, fertilise les campagnes, & porte l'abondance dans les villes. C'est ce que disent les Paroles que j'ay données pour Ame à ce Corps,

Fert tacitus, quo fertur, opes.

Le quatrain qui explique la devise, fait encore mieux concevoir ma pensée.

*Je suis au peuple heureux pour qui Dieu
m'a produit,*

De tous biens une riche source:

Mais réglé toujours dans ma course,

P 3

Plus

Plus je luy fais de bien, & moins je fais de bruit.

Je conclus de tout ce que vous m'avez dit jusques à cette heure, ajoûta Eugene, que pour faire des devises justes, il ne faut point suivre d'autres regles que celles de la metaphore & du bon sens.

Mais pour vous dire tout ce que je sçay sur cette matiere, poursuivit Ariste, & ce que j'en ay appris d'un fort galant Homme qui est en nostre siecle le grand maistre de la Devise, & qui a réveillé parmi nous l'étude de cette belle science: les devises ne sont point parfaites, si le merveilleux ne s'y rencontre. Il y a des metaphores de deux sortes: les unes sont superficielles, & ont un sens si facile, que tout le monde les comprend d'abord; les autres renferment un sens profond & caché, on ne les conçoit qu'en les pénétrant: mais aussi dès qu'elles sont conçues, elles donnent de l'admiration & du plaisir. Les premieres sont les devises communes, comme celles de la Perle dans sa nacre,

Dat pretium candor;
de la Lune en son ciel,

Non vultus, non color unius.

Les secondes sont les devises excellentes, comme celles del'Arbrisseau auprès d'un

d'un cheſne abbatu par des vents qui ſouf-
flent de tous coſtez ,

Cedendo reſiſtit ;

de l'Eau froide verſée ſur de la chaux ,

E fredda m' accende.

Où vous devez remarquer que le mer-
veilleux conſiſte d'ordinaire dans l'u-
nion de deux penſées , & de deux termes
qui ſemblent contraires & incompati-
bles.

La devife de la Giroüette ,

Nunca mudo, ſi no mudan,

eſt , ſi je ne me trompe , dit Eugene , une
de ces deviſes merveilleuſes. Oüy , re-
partit Ariſte. Car il n'y a rien de plus ad-
mirable que d'employer la giroüette , qui
eſt le ſymbole de la legereté , pour marquer
de la fermeté & de la conſtance.

Au reſte le merveilleux dont je parle
doit eſtre non ſeulement ſoutenu de la
vray-ſemblance , comme celui du Poëme
Epique ; mais fondé ſur la vérité meſme.
Il faut que ce qui cauſe de l'admiration ,
ſoit vray & réel de tous les coſtez qu'on le
regarde. Un exemple vous fera entendre
aiſément ce que je diſ.

On fit il y a quelques années une devi-
ſe pour un grand Miniſtre , à qui le Roy
a donné l'adminiſtration de ſes Finances.
Elle a pour Corps le Dragon qui garde

les Pommes d'or du jardin des Hesperides avec ce Mot,

Servat, & abstinet.

Cette devise a esté fort estimée, & je vous avouë qu'elle a bien dequoy éblouir. La Figure en est éclatante, & singulière; le Mot en est harmonieux, & bien tourné; la pensée en est belle, & heureuse: le merveilleux y paroist par tout; mais par malheur, ce qui semble y estre n'y est pas; & à examiner les choses à fond, il y a du faux dans ce merveilleux, qui surprend d'abord.

Il est vray que le Dragon garde les Pommes d'or, & qu'il veille toujours pour empêcher que personne n'en approche. De ce costé-là la devise exprime bien la vigilance, & l'application du Ministre à qui les Finances ont esté confiées. Mais il n'est pas vray à parler exactement, que le Dragon s'abstienne des Pommes d'or: car pour s'abstenir d'une chose, il faut pouvoir en user. Si le Dragon pouvoit manger de ces Pommes d'or qu'il garde, & qu'il n'en mangeast pas en les gardant; la pensée seroit justé, & il y auroit du merveilleux dans l'union de ces deux termes, *Servat, & abstinet.* Mais dès qu'il n'en peut manger, la merveille cesse, & de ce costé-là la devise ne signifie pas
par-

parfaitement ce qu'on luy fait signifier.

Il est inutile de dire que ces Pommes d'or ne sont effectivement que des oranges, ou des citrons, & qu'ainsi le Dragon en pourroit manger. Car dans la devise dont il s'agit, elles sont Pommes d'or, & ont l'estre que la fable leur a donné: autrement elles ne representeroient pas bien les Finances; & la devise perdrait tout son prix. De sorte qu'en voulant la rectifier d'un costé, on la gasteroit de l'autre.

La devise du Chien couchant qui découvre & qui arreste les perdrix, *Abstinet inventis*, a ce qui manque à celle du Dragon, qui garde les pommes d'or.

Le merveilleux resulte, comme vous voyez, d'une Figure, qui cause de l'étonnement, & du plaisir tout ensemble. Ainsi pour le faire entrer dans la Devise, il faut choisir des Corps qui tout naturels qu'ils soient en eux-mêmes, ayent ce semblable des qualitez au dessus de la nature. Cependant il n'est pas nécessaire pour cela de chercher toujours des figures extraordinaires, & surprenantes: il y auroit danger qu'elles ne fussent inconnues; & cela feroit un mauvais effet, comme je vous ay dit. Il suffit donc de trouver dans des figures ordinaires des proprieté, qu'on n'y ait point encore découvertes; car on

ῥῶν τῶ
Συμμε-
σῶν.
Arist.
Rhet. lib.
3. c. 11.

ne peut voir sans surprise quelque chose de rare & d'exquis dans un objet, qui sembloit n'avoir rien que de commun. Le secret de l'art consiste à découvrir ces nouveaux jours; & c'est en quoy excelle particulièrement celuy que je regarde comme le maistre des autres en cette matiere. Il a fait plusieurs devises, où le merveilleux se rencontre avec des Corps fort communs. Une des plus remarquables est celle qu'il fit pour le Roy à l'occasion d'un ballet, où ce grand Prince parut tout couvert de pierreries. Elle a pour Corps le Soleil, qui est de tous les Corps le plus commun; & pour Ame ce Mot Espagnol,

Mas virtud que luz.

Il ne faut que des yeux, pour voir que le soleil brille plus que tous les astres; & il ne faut qu'un peu d'intelligence, pour connoistre qu'il a une grande vertu; mais il faut avoir un discernement fin, & beaucoup de délicatesse dans l'esprit, pour s'appercevoir que ce bel astre, tout brillant qu'il est, a plus de vertu que d'éclat. Le madrigal, qui accompagne cette devise exprime admirablement ma pensée.

*Du plus beau feu des cieux divinement
formé,*

Par

*Par tout où je suis veü, par tout je suis
aimé :*

*Mes bienfaits m'ont acquis un souverain
empire.*

Et cet éclat brillant dont je suis revêtu,

Quoy-que les yeux en puissent dire,

N'est rien au prix de ma vertu.

L'Auteur de cette belle devise, & de tant d'autres que je vous diray à mesure qu'elles se presenteront à ma memoire, sans parler de celles que je vous ay déjà dites, me disoit un jour en riant, qu'il estoit à peu près des devises comme des melons: que pour une bonne, il y en avoit cent mauvaises; que les excellentes devoient avoir quelque chose de piquant, & de relevé; & que c'estoit le merveilleux qui leur donnoit cette pointe.

Mais il m'ajouta qu'en cherchant ce qui cause de l'admiration, il falloit prendre garde de ne pas aller trop loin; & que c'estoit une mauvaise voye pour se faire admirer, que de ne se pas faire entendre. Les metaphores, me disoit-il, tiennent un peu de l'enigme, selon le sentiment d'Aristote; mais selon celuy de Ciceron, elles ne doivent point estre obscures. Il faut joindre les pensées de ces deux grands hommes pour former une idée parfaite de la Devise; c'est à dire, qu'il

*μὴ λατρεῖν
τῷ αὐτῷ
τοῦ τῶν.*

*Lib. 3.
Rhet. c. II.*

*Est hoc
magnum*

orna-

mentum

oratio-

nis, in

quo ob-

scuritas

fugienda

est.

De orat.

faut concevoir en mesme temps je ne sçay quoy de mystereux, & de clair; ou plutôt quelque chose qui ne soit ni trop clair, ni trop obscur. La Devise ne doit point estre trop claire, parce que les esprits grossiers en auroient l'intelligence: elle ne doit point estre trop obscure, parce que les esprits delicats n'y prendroient pas de plaisir; car ce qui demande beaucoup d'application, ne divertit pas. Un juste temperament de clarté & d'obscurité fait le principal caractere de la perfection que nous cherchons; & de là vient que si la Devise demande un Corps merveilleux, elle veut que ce Corps soit connu: si elle s'exprime en une langue étrangere, elle en choisit une qui soit aisée à entendre.

Enfin les devises pour estre parfaites doivent estre appropriées à la personne, & au sujet qu'elles representent; de sorte qu'elles ne puissent s'appliquer ni à une autre personne, ni à un autre sujet. La

Αὐτὸ δὲ τὰς
μεταφορὰς
ἀκριβοῦς
ἐστὶν ἡ ἀντι-
στοιχία.
Arist. lib.
3. c. 11.
Nolo es-
se aut
majus
quàm res
postulet,
aut mi-
nus. Cic.
de Orat.
1. 3.

Devise estant essentiellement une metaphore, doit convenir aux personnes, & aux sujets; car c'est le propre d'un mot metaphorique, selon les maistres de l'eloquence, d'estre proportionné à la chose à quoy on le transporte, sans estre ni plus petit, ni plus grand qu'elle.

Ainsi pour parler metaphoriquement d'un

d'un brave qui ne craint point le peril, on dit que c'est un lion. Pour parler dans le mesme stile d'une dame qui abhorre tout ce qui peut blesser la pudeur, on dit que c'est une hermine. Il y a de la convenance entre un homme intrepide, & un lion; entre une femme chaste, & une hermine. Cette proportion est necessaire à toutes les devises, comme je vous ay dit au commencement; & ce n'est pas de celle-là, dont je vous parle à cette heure. Il s'agit icy d'une certaine convenance plus exacte, qui est de la perfection, & non pas de l'essence de la Devise.

Cette convenance particuliere a pour fondement les circonstances propres & individuelles qui distinguent une personne des autres. La premiere de ces circonstances est le nom de la personne mesme; & il faut avoüer que quand il entre naturellement dans une devise, il luy donne une justesse admirable.

Un Cavalier Italien, surnommé *il Ferma Fede*, pour témoigner que son cœur n'estoit ouvert qu'à une Personne qu'il aimoit, & qui avoit nom *Luchetta*, fit peindre un de ces Cadenats qui ne s'ouvrent que par la rencontre de certaines lettres, & que les Italiens appellent *Luchetti*, avec ce Mot, *Uni patet.*

Les

Les lettres marquées sur le Cadenat étoient celles qui font *Luchetta* ; de sorte que le nom de la Personne est deux fois dans la devise comme vous voyez.

L'allusion est plus sensible, & plus marquée, quand le nom fait les Paroles de la devise, comme *Gelat & ardet*, qui joué sur le nom de *Gelarda*, & qui sert d'Ame au Mont-Gibel couvert de neiges, & jettant des flammes, pour exprimer les effets contraires d'une passion violente. Ce fut dans cette pensée qu'aux nocces de Cosme de Medicis Prince de Toscane, & de Marie Madeleine d'Autriche fille de l'Archiduc de Gratz, on fit une devise dont le Mot marquoit le nom du Prince ; c'étoit un Soleil au milieu du Zodiaque, avec ces Paroles Grecques,

Οὐδέ μοι, ἀλλὰ Κόσμος.

Ce fut sans doute dans cette pensée, dit Ariste, qu'un bel Esprit de la Cour de Charles-Quint, pour marquer la victoire remportée sur François I. representa un Lis flétri sous des vents qui souffloient du costé du Midi, avec ce Mot,

Perflantibus Austris.

Il faisoit allusion à la Maison d'Autriche, & à je ne sçay quel passage d'un S. Pere qui dit que le lis se fane quand le vent de Midi souffle.

Cette

Cette allusion est assez froide, & un peu tirée de loin, repartit Ariste. Mais quoy-qu'il en soit, ajouta-t-il, la seconde circonstance est celle des Armes de la personne, qui fait le sujet de la devise; & quand on les fait entrer dans la Figure, ou dans le Mot, on rend la devise plus propre & plus juste. Celle de Louis XII. avoit cette perfection, le Porc-épi estant tiré des Armes de Blois, qui estoit de l'apanage de ce Prince, avant qu'il parvint à la Couronne.

Quand le nom, & les Armes se rencontrent ensemble, il y a plus de justesse; comme dans la devise qui fut faite pour le Cardinal Jerosme Colonne, l'appuy & l'ornement de l'Eglise; c'estoit une Colonne avec ces Paroles,

Fulcit & ornat:

comme dans celle du Cardinal Crescenzio, qui estoit un Croissant tiré de ses Armes, & un Soleil tiré des Armes du Pape Sixte V. avec ce Mot,

Aspice, crescam.

Les actions singulieres sont d'autres circonstances qui attachent les devises aux personnes. Ainsi Charles-Quint prit fort à propos pour le Corps de la sienne les Colomnes d'Hercule, après avoir passé le détroit où les Anciens les ont plantées,

tées, & avoir porté ses armes victorieuses en Afrique.

Cependant selon la remarque de Tesauro, ce symbole auroit esté encore plus propre au Roy Ferdinand; car ce Prince fut le premier qui fit aller ses navires, & qui poussa ses conquestes au delà de ces Colomnes fameuses, comme pour verifiez ce qu'un poëte Latin avoit dit,

Herculeis aufertur gloria metis.

Ainsi pour exprimer que S. Pierre de pescheur estoit devenu martyr de JESUS-CHRIST, & la pierre solide sur laquelle a esté bastie l'Eglise; Ainsi, dis-je, a peint le Coral hors de l'eau, avec cette Ame *Indurabitur*, qui ne répond pas au Corps, & qui n'a ni harmonie, ni delicateffe. A cela près la devise est belle & reguliere: non seulement le nom y est marqué; mais l'action y est dépeinte dans le coral qui s'endurcit, & se change en pierre à mesure qu'il sort de l'eau. Tous les rapports y sont justes: car comme le coral qui estoit dans la mer une plante molle, s'affermir & devient rouge quand il en est une fois dehors: ainsi S. Pierre qui estoit foible, & timide dans sa condition de pescheur; après avoir esté tiré de cet état, est devenu genereux & intrepide jusques à souffrir constamment une mort
san-

sanglante. De quelque costé qu'on regarde le coral, il est une naïve image de saint Pierre; outre sa fermeté & sa couleur, il a plusieurs vertus merveilleuses.

Il n'y a pas beaucoup de devises, dit Eugene, où toutes ces proportions soient gardées. Cela n'est pas aussi absolument nécessaire, repartit Ariste: il suffit que la propriété qui sert de fondement à la devise, convienne bien au sujet; & que sous ce regard la ressemblance soit parfaite. Car comme les Corps ont plusieurs faces, on peut les considérer sous divers aspects: par exemple je puis regarder le soleil dans son lever, dans son couchant, & dans son eclipse. Si je le regarde dans son lever pour exprimer le mérite d'une personne qui dans la fleur de son âge efface toutes les autres, je ne le regarde ni dans son couchant, ni dans son eclipse, ni sous aucun autre aspect; c'est assez qu'il y ait une entière convenance entre le soleil levant, & la personne que je luy compare; quoy-qu'il n'y en ait point peut-estre entre le soleil couchant ou eclipsé, & cette même personne.

Cette regle justifie une infinité de devises, dont les Corps ont de bonnes & de mauvaises propriétés, comme la lune, & le serpent. Quand on compare une per-
sonne

personne dont la vertu éclate dans l'adversité, avec la lune qui brille dans l'obscurité de la nuit, on ne regarde pas cet astre du costé de son inconstance; & quand on compare un sage politique avec un serpent enveloppé, & comme renfermé en soy-mesme, on n'a pas égard à la malignité, ni à la bassesse de cet animal. Suivant cette remarque la devise qui fut faite autrefois sur l'exaltation de Gregoire XIII. n'est pas tout-à-fait si méchante que pretend un celebre Auteur. C'est un Dragon tiré des Armes de la famille des Buoncompagni, dont estoit ce Pape, avec le Mot *Delubra ad summa*, pris de Virgile dans l'endroit, où il dit que deux Dragons monterent au haut du temple de Minerve. Du moins ce n'est pas, à mon avis, la figure du dragon, qui rend la devise mauvaise: celuy qui l'a faite, n'a pas considéré le dragon par l'endroit affreux, par lequel il n'a point de convenance avec un Pape. Celuy, dis-je, qui l'a faite, a comparé le Cardinal-Buoncompagni élevé au Pontificat, avec le Dragon montant au haut du temple; & non pas avec le Dragon devorant Laocoon, & ses enfans.

Pour moy si je voulois faire la critique de cette devise, que les Italiens estiment peut-estre un peu trop, ce que j'y trouverois

verois le plus à dire, c'est que la propriété qui luy sert de fond, n'est point naturelle; car enfin c'est un hazard que ce Dragon soit monté au haut du temple, ou plutôt c'est une pure fantaisie du Poëte, laquelle n'a nul fondement dans la nature du dragon.

Au reste il y a de l'esprit à découvrir une propriété qui convienne à nostre sujet, dans un Corps qui semble en avoir de fort opposées. Par exemple le champignon n'a rien en apparence qui puisse fonder un éloge: & il faut avoir des veûes que tout le monde n'a pas, pour s'en servir à exprimer la prudence & la maturité d'un jeune homme, comme a fait l'Auteur qui y a ajouté ces Paroles, *Nascendo maturus*, en faveur de Gaston de Foix, dont la conduite égala toujours la vaillance; & qui en la fleur de son âge fut établi Vice-Roy de Milan par Louïs XI.

Mais pour revenir où nous en estions, on peut encore rendre une devise propre & parfaite, en faisant allusion à une autre. Ainsi les Colonnes ayant pris des Jones marins avec ces Paroles, *Flectimur, non frangimur*: les Cesarini prirent au contraire une Colonne avec ce Mot,

Frangor, non flector.

L'opposition est spirituelle, & ce retour
de

de paroles fait un jeu qui rend la devise plus piquante, & plus fine. Cela me fait souvenir, dit Eugene, d'un Mot plaisant que mettoient les Ligueurs à la devise de Henry III. au lieu de *Manet ultima caelo*, sous les trois Couronnes; ils disoient,

Manet ultima claustro.

Je vous avouë, poursuivit Ariste, que toutes les devises ne peuvent pas avoir toutes ces sortes de beautez; & que les circonstances du nom, des Armes, & des actions, ne se rencontrent gueres ensemble. Mais si une devise avoit tout cela avec les autres conditions que je vous ay dites, ce seroit un chef-d'œuvre, & un miracle de l'Art.

Ἐπεὶ δ' αὖ
πλὴν
καὶ τοῦ
τοῦ ἑστί-
τερον φαί-
νεται.
Arist.
Rhet. lib.
3. c. 11.

Il faut tant de choses, dit Eugene, pour parvenir à ce haut point de perfection, où les maîtres portent la Devise, que tout ce qu'on peut faire à mon avis, est d'en concevoir une belle idée. Il y a divers degrez de perfection, reprit Ariste: quoy-qu'on ne puisse pas peut-être les atteindre tous, on peut en atteindre quelques-uns, & cela suffit. Ce n'est pas, ajoûta-t-il, que cette sorte de perfection mesmes ne soit bien rare. Paul Jove, qui estoit un des plus grands genies de son temps, & qui a esté le premier maître de la Devise, avouë
de

de bonne foy, qu'il n'en a jamais pu faire une, dont il ait esté entierement satisfait. Ruscelli dit qu'il n'appartient qu'aux plus excellens esprits de s'appliquer à cette science.

De toutes les productions spirituelles, il n'y en a point où l'esprit doive plus briller; car afin que les regles soient bien observées, il faut non seulement que la pensée soit ingenieuse; mais que la Figure & les Paroles le soient aussi.

En verité, interrompit Eugene, je ne sçay si j'ay eu raison de vouloir apprendre ce que c'estoit qu'une devise reguliere. Je me repens presque de ma curiosité, & je ne suis pas trop aise de voir que cette science me passe: il n'appartient qu'à des esprits comme vous de s'en mesler. Vrayment, répondit Ariste en souïrant, il vous sied bien de vous plaindre de vostre esprit, & de vous en défier. Croyez-moy, mon cher Eugene, après avoir penetré, comme vous avez fait dans tous les secrets de la Nature, il n'y a rien dont vous ne soyez capable; & je gage, que pour peu que vous vous mettiez la Devise en teste, vous en ferez de tres-belles, & de toutes les especes.

Il y en a donc de plus d'une espece, dit Eugene. Oüy, repartit Ariste. Il y en a d'he-

d'heroïques, de passionnées, de satyriques, de burlesques, de morales, de politiques, de chrétiennes; & afin que vous en fassiez de toutes les sortes, quand il vous plaira, je veux bien vous expliquer toutes ces especes, en vous marquant le caractere de chacune.

La plus noble espece, & celle qui tient le premier rang parmi les autres, c'est l'heroïque, par la raison, que ce sont les Heros qui ont inventé la Devise. Aussi un des maîtres de l'Art l'a appelée en sa langue *Linguaggio de gli Heroi*; comme s'il n'appartenoit qu'aux Heros de s'exprimer de la sorte.

Cette premiere espece comprend les desseins militaires, les actions glorieuses, les vertus & les belles qualitez, non seulement des Princes & des Grands, mais de toutes les personnes de merite: car il est des Heros de plus d'une sorte; & toute la vertu heroïque ne se reduit pas à braver la mort, & à conquerir des empires.

Les devises passionnées ont pour leur objet les affections nobles & honnestes. Quand ce sont des amours de Heros, ou que ces affections portent l'ame à des entreprises guerrieres & perilleuses, les devises sont passionnées, & heroïques tout à la fois; & de ces especes mêlées
ensem-

ensemble, il s'en fait une qui participe de toutes les deux.

Les satyriques, & les burlesques sont celles qui marquent les defauts & les vices; qui servent pour la raillerie, & pour la censure. Eh quoy, dit Eugene, n'est-ce pas abuser de la Devise, que de l'employer à la satire? Oüy sans doute, répondit Ariste: mais par malheur, c'est un abus autorisé par l'usage.

L'Auteur de l'*Art des devises* ne peut souffrir ce desordre; il le croit contre les bonnes mœurs, & mesme contre le bon sens. Il dit, ce me semble, *qu'une marotte ne pourroit pas entrer dans un écuillon d'armoiries; qu'un chaperon garni de sonnettes ne pourroit pas tenir la place du timbre, ou de la couronne. Que les devises sont aussi-bien que les armoiries des signes d'honneur, des representations de vertu, & des expressions de gloire: qu'il n'y doit rien entrer que de noble, que d'auguste, que de belle montre. Il ajoute que l'heroïque, & le satyrique sont des termes opposez: que l'heroïque ne doit représenter qu'en beau & en grand; qu'il n'a dans son équipage & à sa suite que des chariots dorez, que des chevaux qui ont des ailes, que des tours traînées par des elephans, que des armes pretieuses & enchantées: que le satyrique au contraire estant sale &*
diffor-

difforme de tout costé, n'a garde de rien représenter en beau, ni en grand. Quelle belle idée pourroit entrer dans une teste cornuë, dit-il? & que pourroit-on s'imaginer de glorieux, & de relevé à la veüe de l'Asne de Silene?

Tout cela est bien imaginé; & je vous avouë que ce seroit confondre les especes que de compter entre les devises heroïques, celles qui font rire, qui sont piquantes & malignes; par exemple l'Asne parmi des chardons, avec ce Mot,

Pungant, dum saturent;

pour marquer l'humeur d'un Parasite, qui ne se soucioit pas d'estre mocqué aux tables des Grands, pourveu qu'on le laissast manger tout son saoul. Ce symbole n'a rien d'heroïque; mais il a quelque chose de fort spirituel, & mesme de fort beau en sa maniere.

Au reste, je ne conseilleray jamais à personne de faire des devises satyriques, non plus que des libelles diffamatoires; & Dieu nous garde d'en faire nous-mesmes. Mais tous les faiseurs de devises ne sont pas si scrupuleux que nous pouvons estre. Il s'est fait des devises contre l'honneur du prochain, aussi-bien que des libelles; & apparemment il s'en fera encore: car la raillerie, & la médisance regnent plus

plus que jamais dans le monde ; & d'ailleurs il se trouve des metaphores assez justes pour exprimer les vices aussi-bien que les vertus. Ces metaphores peuvent estre assorties de toutes les conditions essentielles à la Devise, sans que rien leur manque, que le caractère heroïque, comme vous pouvez voir dans celle de l'Asne parmi les chardons.

Après tout, ce relaschement, ou cet abus, n'est pas peut-estre si injurieux à la Devise, que l'Auteur de l'*Art des Devises* se l'imagine, quand il dit, que vouloir mettre les satyriques & les burlesques au nombre des devises, *c'est comme si on donnoit place dans un cabinet, ou sur une estrade à des Bohemiennes parmi des femmes de qualité.* Car pour m'exprimer à mon tour par des images sensibles, les habits qui ont esté faits pour les carousels, & pour les courses de bague, peuvent servir sans deshonneur, & sans scandale aux ballets & aux mascarades : joint qu'une chose peut perdre en partie l'usage qu'elle avoit dans son origine, sans perdre pour cela ni sa nature, ni son nom. La Carriere, où les plus braves de la Grece couroient avec tant d'emulation dans des chariots, servoit encore aux jeux du peuple. Le vers lambe que les Grecs, & les Latins ont
 Q inventé,

inventé, pour dire des injures en poésie, a esté employé à des sujets honorables ; & les poëtes tragiques , qui ne mettent en œuvre que des actions serieuses , & illustres , se le sont approprié dans la suite. Pourquoy donc la Devise ne pourroit-elle pas servir quelquefois à exprimer des pensées plaisantes , quoy-qu'elle ait esté instituée pour signifier des desseins militaires ? Elle sert bien à en représenter de moraux , de politiques , & de chrétiens , qui le plus souvent n'ont nul rapport à la guerre.

Quoy que les devises morales , politiques , & chrétiennes soient différentes selon la diversité de leurs objets ; elles sont semblables , en ce qu'elles ne sont attachées à nulle personne , & qu'elles sont des instructions symboliques ; en quoy elles tiennent de l'emblemé , dont le principal caractère est d'instruire.

Les morales contiennent les regles des mœurs , & tout ce qui regarde l'honnesteté naturelle. Les politiques renferment les maximes d'Etat , & ce qui sert à l'éducation des Princes , à la conduite des Ministres , & au bon gouvernement des Empires. Enfin les chrétiennes nous représentent les mysteres de la Foy , & les veritez de l'Evangile.

Vous

Vous m'obligeriez bien, dit Eugene, de me donner des exemples de toutes ces especes de devises. Je le feray volontiers, repartit Ariste ; & pourveu que ma memoire me soit fidelle , je suis seür que vous serez content de moy : car non seulement j'ay eu la curiosité de recueillir une infinité de devises ; mais encore j'ay pris la peine de ranger les plus belles dans ma teste.

Pour suivre l'ordre naturel, il faut commencer par les devises heroïques. La premiere qui se presente à mon esprit est celle que porte le Roy Chico dans l'*Histoire des guerres de Grenade*, lorsqu'il va assieger Jaën ; une Grenade en fait le Corps , & ces Paroles luy servent d'Ame ,

Con la Corona naci.

La seconde est celle que prit Selim , Empereur des Turcs , en partant pour une grande expedition : c'estoit un Croissant, qui se couche & passe à un autre hemisphere, avec ce Mot ,

Redibo plenior ;

ou ce qui me paroist plus probable, avec un Mot Turc qui avoit le mesme sens. Ce Prince vouloit dire qu'il estoit asseüré de la conquête qu'il meditoit , & qu'il retourneroit comme le croissant avec plus d'éclat.

Le croissant que le Grand-Seigneur a

Q 2

pour

pour son symbole, perd sa lumiere quand il s'approche du soleil, que nostre auguste Monarque a pris pour le sien : comme si c'estoit un presage que les Turcs doivent perdre la victoire, quand ils se rencontrent avec les François dans le combat ; & ce fut dans cette pensée que M. de Coligny, General des troupes que le Roy envoya en Hongrie contre le Turc, prit pour sa devise une Lune qui s'efface à la jonction du soleil, avec ce Mot,

Tibi se peritura reservat.

Le Corps est le plus juste du monde ; & si le Mot l'estoit autant, la devise seroit admirable.

Galeas Fregose estant fait Lieutenant general des galeres du Duc de Florence, se servit d'un Aigle volant parmi les éclairs & les foudres, avec ces Paroles,

Ni matar me, ni espantar me ;

pour faire entendre qu'il ne craignoit point les perils de la guerre ; & que les ennemis les plus fiers ne pourroient ni le vaincre, ni l'effrayer.

Jean Comte de Dunois, qui a merité le nom de Restaurateur de l'Etat, a esté figuré par un Laurier sous un ciel orangeux plein de foudres & d'éclairs, avec ce Mot,

Solum natale tuetur.

Le

Le laurier n'estant point frappé de la foudre, selon l'opinion commune, en preserve la terre qui le porte ; & le Comte de Dunois ayant toujours esté invincible, a preservé la France de la domination Angloise.

On a peint dans la Galerie du Palais Royal, une Fumée d'Encens sortant d'un encensoir,

Pereundo numen honorat,

pour Simon Comte de Montfort, qui mourut devant Toulouse, en soutenant les interets de Dieu & de l'Eglise contre les heretiques Albigeois.

Un Barbet tenant un heron,

Pradam de pradone facit,

pour le Marechal de Boucicault, qui prit le Comte de Perigord prisonnier, & l'amena au Roy ; comme le chien prend les oiseaux qui vivent de rapines, & les apporte à son maistre.

La Femelle du Faucon, laquelle a plus de force & de courage que le masle,

Mares hac foemina vincit,

pour la Pucelle d'Orleans, qui a surpassé en valeur les plus braves hommes de son temps.

L'Auteur de l'*Art des Emblemes*, qui sçait tous les secrets de la science symbolique, & qui ne s'entend pas moins en de-

vifes qu'en emblemes , a montré combien la prefence du Roy estoit redoutable à fes ennemis , par un Eclair qui effraye dès qu'il fe fait voir ,

Vel folo lumine terret.

La Bombe qui creve en l'air , avec ce Mot fi magnifique & fi juſte dont je vous ay déjà parlé ,

Alter poſt fulmina terror ,

fait entendre qu'après ſa Majeſté il n'y a rien de plus brave que ſon Alteſſe Royale.

M. le Comte de Saint Paul prit pour la devife de ſon Regiment un Soleil levant qui diſſipe des nuages ,

Nec dum omnis ſeſe explicat ardor.

Ce jeune Prince vouloit dire , que quelque ardeur qu'il euſt alors pour la gloire , il en feroit paroître davantage dans la ſuite.

Les belles actions qu'il a faites en Flandre , dit Eugene , & ſon voyage de Candie ont veriſié admirablement ſa devife.

Celle de M. le Comte du Pleſſis allant à la guerre , reprit Ariſte , estoit une Fuſée dans ſa courſe ,

Ardorem lux magna ſequetur.

Ces trois devifes ſont toutes guerrieres
com-

comme vous voyez. En voicy d'autres , qui pour n'avoir point le mesme caractere , ne laissent pas d'estre heroïques. Elles sont du mesme Auteur.

Pour exprimer que le Roy n'est pas moins redoutable pendant la paix , qu'il l'estoit pendant la guerre , il a representé un Lion en son repos ,

Et dum tenet otia, terret.

Pour declarer la generosité du Roy sur le sujet du Duc de Lorraine , après la Campagne de 1663. il a peint un gros Nuage où il paroist un reste d'éclair , & d'où il sort une pluye abondante qui arrose une terre seche ,

Ditat quos terruit.

Il a marqué le merite d'Anne d'Autriche par une Grenade avec ce Mot Espagnol ,

Mi precio no es de mi corona :

Et la dignité de M. le Dauphin par l'Ettoile du jour appelée Phosphore , qui luit en la presence du soleil ,

Coram micat unus.

Je trouve belle & propre à M. le Dauphin , dit Eugene , la devise d'un Meteoire qui represente le soleil , & qu'on nomme Parelie ,

Par dum respectet.

Q 4

Un

Un de nos Amis , reprit Ariste , après la paix generale , qui fut le fruit du mariage de leurs Majestez , fit graver un Aigle s'égayant dans un air serain , avec ce Mot ,

Nec jam sua fulmina curat :

Et une Lune montant sur l'horison , avec ces Paroles ,

Affert cum luce quietem.

La premiere devise signifioit , que le Roy avoit quitté les armes au milieu de ses victoires pour prendre un peu de relâche ; & la seconde , que la Reine donnoit avec la paix un nouvel éclat à la France.

Je me souviens de ces devises , dit Eugene : mais il me semble que nostre Ami en a fait d'autres pour un fameux Magistrat , qui n'a pas moins de probité que de suffisance ; & que le premier Parlement du Royaume fait gloire d'avoir pour son chef. Il est vray , repartit Ariste ; & ces devises meritent bien d'estre remarquées.

La premiere est une Colonne dressée sur un plan uni ,

Mi derechura me sustenta ,

La seconde est une Ancre au bord de la mer ,

In solido tantùm heret.

Je reconnois dans ces devises , dit Eugene ,

gene, le veritable caractere de celuy pour qui elles ont esté faites. Elles marquent, comme vous voyez, poursuit Aristote, la droiture de son ame, & la solidité de son esprit.

Le mesme Auteur a exprimé la severité d'un grand Ministre envers les Partisans, par le Serpent qui garde les Pommes d'or du jardin des Hesperides, avec ce Mot,

Prædonibus asper.

N'avez-vous pas fait vous-mesme des devises pour ce Ministre celebre, dit Eugene. J'en ay fait pour luy sur d'autres sujets, répondit Aristote; & puisque je suis en humeur de vous dire tout ce que je sçay, je vous les diray sans façon.

L'une est sur le soin qu'il prenoit de l'education de son fils aîné, nonobstant toutes les affaires de l'Etat. Elle a pour Corps un Cadran, où le Soleil marque l'heure; & pour Ame,

Mæque regit, dum dirigit orbem.

L'autre est sur sa modestie parmi les honneurs & les graces dont le Roy le comble. L'Océan où des rivières se déchargent, en compose la Figure que ce Mot anime,

Cresco, non tumeo.

Mais pour vous donner de meilleurs

Q 5

modet-

modelles , il faut que je vous cite l'Auteur de l'*Art des Devises* au-lieu de me citer moy-mesme. Il en a fait plusieurs dignes de la beauté de son genie , & de la grandeur des sujets sur lesquels il a travaillé.

La premiere qui me vient, est celle qu'il a faite pour le Roy ; elle a pour Corps le Soleil avec ce Mot ,

Nusquam meta mihi.

Cela signifie , comme il n'y a rien qui arreste le soleil dans sa course, il n'y a rien aussi qui borne la puissance & la gloire de nostre invincible Monarque.

Il a representé autrefois la liberalité de feu M. le President le Bailleul Sur-Intendant des Finances , par un Soleil qui eleve des vapeurs ,

Colligit ut spargat.

La reputation que feu M. d'Avaux s'estoit acquise dans ses Ambassades, par un grand Fleuve ,

Nomen sibi fecit eundo.

L'empire que feu M. le President de Mesmes avoit sur les esprits dans les assemblées , par un Croissant sur la mer ,

Sedatque, cietque.

Comme le Croissant & les Ondes font les Armes de la Famille des de Mesmes, ces
der-

dernieres devises sont propres à ceux pour qui elles ont esté faites.

Celles où entrent les Armes me plaisent extrêmement, dit Eugene.

Il y en a qui sont belles sans cela, reprit Ariste; comme une Nuée d'où il sort un foudre,

Orbis terrorem gessit,

pour Anne d'Autriche, mere de nostre victorieux Monarque.

La Clef d'une Montre,

Quo regimur, rexit,

pour M. le Marechal de Villeroy, Gouverneur de sa Majesté. Ces deux devises sont de l'Auteur de l'*Art des Emblemes*.

D'autres beaux Esprits ont représenté le genie sublime de Henri de Bourbon Prince de Condé, par un grand Jet d'eau,

Altus origine ab alta:

La fidelité d'un General d'armée envers son Prince, par un Epervier tenant dans ses serres l'oiseau qu'il a pris,

Non sibi, sed domino:

La pieté exemplaire d'une Princesse, par une Etoile du firmament,

Calo haret, terris lucet.

Le merite d'une Personne qui a un caractère singulier, par une Comete,

Apenas una en un siglo:

Q 6

Les

Les occupations d'une Dame de qualité retirée en une maison Religieuse, où elle passe les plus belles heures de sa vie à travailler pour les autels, & pour les malades, par une Abeille,

Aris, agrisque laboro;

L'abeille fournit sa cire aux autels, & son miel aux malades.

A propos de malades, dit Eugene, nous en connoissons une tres-spirituelle, & tres-vertueuse, sur laquelle on a fait bien des devises; il me semble qu'un de ses Amis l'a représentée par un Soleil éclipsé, avec ce Mot Italien,

E pur le oscura tutte.

Je m'en souviens, repartit Ariste, & je me souviens mesme des vers qui expliquent la devise. Ils sont dans les regles que je vous ay dites.

Vous toutes qui brillez un peu,

Et qu'on regarde en mon absence,

Vous perdez devant moy vostre éclat, vostre feu;

Vous n'êtes rien en ma presence.

Je languis à la verité;

La palseur me couvre la face:

Mais j'ay pourtant encor dans mon obscurité,

Je ne sçay quoy qui vous efface.

Un honneste-Homme de mes amis
qui

qui remplit dignement la place qu'il tient dans l'Academie Françoisé, & dans celle de Florence, pour loüer cette Malade, a marqué l'abbatement de son corps, & l'élevation de son esprit, par une Balance, dont un bassin s'abaisse, & l'autre s'élève,

Hinc deprimor, erigor illinc.

Elle a fait elle-mesme au fort de son mal, une devise qui montre sa foy, & sa resignation aux ordres de Dieu: c'est une Fontaine où une pierre fait des cercles en tombant,

Ferisca pur che coroni.

Elle en a fait une autre, dit Eugene, où entre son nom, & qui exprime tout-à-fait bien son caractère. C'est une Vigne avec ces Paroles Italiennes,

Ardor temo, e gielo m'offende.

Celuy que les plus sçavans dans la Devise, consultent comme leur oracle, reprit Ariste, pour montrer que cette Personne dans l'extremité où le mal l'avoit reduite, n'estoit soutenüe que de son esprit, où plutôt que de celuy de Dieu, a peint un Vaisseau tout brisé de la tempeste, que le vent seul fait aller,

Solusque regit me spiritus.

Il a exprimé encore que la mesme Personne vit innocemment dans le monde, & que les sentimens qu'on a pour elle, ne

Q 7

don-

donnent aucune atteinte à sa vertu ; il l'a exprimé, dis-je, par une Lune proche de la region du feu,

Frà gli ardori 'l mio candor dura.

Pour faire le portrait d'une autre Personne fort raisonnable, & fort reguliere, il a mis en œuvre une Montre enrichie de diamans,

De mi regla mi valor :

Un Miroir dont la glace est bien polie,

Por mi limpieza me quieren :

Un ver à soye qui s'enferme dans sa coque,

In me m'involgo :

Un But de marbre contre lequel plusieurs fleches sont tirées,

O no llegan, o se quiebran.

Ajoutez à ces devises les deux qu'il a faites pour un des plus sages & des plus honnestes hommes de nostre siecle.

La premiere est une Pierre de touche sur des loüis d'or,

Quos probat illustrat,

pour exprimer que son approbation rend illustres ceux à qui il la donne.

La seconde, est un Drapeau de guerre déchiré,

El acero ogni virtù spira,

pour faire entendre combien il a l'ame noble & genereuse, tout infirme & tout incommodé qu'il est.

Mais

Mais parmi les devises heroïques de cet excellent Maistre, il ne faut pas oublier une grosse Perle sortant de sa nacre,

Decus allatura corona,
pour la Princesse Marguerite de Savoye,
Duchesse de Parme.

Le Roy des Abeilles au milieu de son essain,

Exemplo, non imperio,
pour une Abbessé considerable par sa naissance, & par sa vertu.

J'ay exprimé la modestie d'une autre Abbessé tres-illustre, & qui n'a pas moins de sçavoir que d'esprit; mais qui se cache autant qu'elle peut dans la conversation, par un Soleil dans un nuage, d'où il échappe plusieurs rayons, avec ce Mot,

E quanti ne cela?

Ces vers vous feront entendre ma pensée.

*Je cherche en vain l'obscurité;
Cent traits brillans me font connoistre:
Mais malgré toute ma clarté,
J'en cache beaucoup plus, que je n'en
fais paroistre.*

On pourroit presque dire le mesme, interrompt Eugene, du jeune Prince, dont vous me faisiez dernièrement le portrait: il est modeste dans la conversation,
il

il parle peu, mais il parle toujours bien, & avec beaucoup de sens. Une Personne de la premiere qualité, poursuivit Ariste, me disoit l'autre jour, qu'il se faisoit un grand outrage de ne parler point; & un bel Esprit a bien marqué son caractere par une Etoile de la premiere grandeur, avec ce Mot,

Mas luz aun, que resplandor.

Une grande Etoile brille beaucoup à nostre égard, mais quelque éclatante qu'elle nous paroisse, elle l'est bien davantage en elle-mesme. L'éclat dont elle frappe les yeux, n'est rien au prix du fonds de lumiere qu'elle a, & que les yeux ne voyent pas.

J'ay veü sur l'humilité d'une Ame sainte qui se cache en faisant de bonnes œuvres, un Ver à soye qui s'enferme dans sa coque,

Operitur dum operatur :

Sur la charité d'un Homme Apostolique, un Miroir,

Omnibus omnia.

A ce que je voy, continua Eugene, toutes les matieres des devises ne sont pas profanes. Non, reprit Ariste. Les vertus des Saints entrent dans la Devise aussi-bien que celles des Grands du monde. Il y a mesme de belles devises sur Nostre
Sci-

Seigneur crucifié : par exemple , le Soleil
eclipsé avec ces Paroles ,

Languet & urit ;

L'Arbre de baume distillant sa liqueur par
les incisions qu'on luy a faites , avec ce
Mot,

Vulneror ut sanem.

Il y en a aussi sur la Sainte Vierge d'as-
sez estimées, comme sont, une Mere-perle
sous les rayons du soleil,

Pario caelesti è semine :

Un Oranger chargé de fruits & de fleurs,

Florem non adimit fructus.

Ces devises ne sont pas moins nobles,
ni moins heroïques que les autres. Je
comprends bien à cette heure, dit Eugene,
ce que vous entendez par des devises he-
roïques. Les satyriques leur sont oppo-
sées, poursuit Ariste : comme les unes
sont des eloges en abrégé, les autres sont
des satyres en petit. En voicy quelques-
unes , dont je me souviens , outre celle de
l'Asne parmi les chardons , que vous ne
devez pas oublier.

Quand Charles-Quint leva le siege de
devant Mets , on railla fort dans le monde
sur sa retraite ; & on opposa à ses Colom-
nes, & à son ambitieux *Plus outre*, un Can-
cre marin qui recule en marchant , avec
ce Mot,

Plus

Plus citra.

On a représenté un homme bien-fait
qui parle mal à propos, par un Paon ,

Ut placeat, taceat :

Un Juge corrompu à force de presens,
par une Balance ,

Piega onde più riceve :

Le mesme par un Poisson qui mord l'a-
morce attachée à l'hameçon ,

Dumque capit, capitur :

Un Ami intéressé , qui ne s'attache
qu'aux gens qui luy sont utiles , par une
Sangsue ,

Et dum fatiatur adheret :

Un faux Devot qui affecte une mine au-
stere , & qui mene une vie douce , par un
Châtaigner chargé de fruits ,

Velantur mollia duris :

Un homme élevé de la profession de Pe-
dant à une haute fortune , par un grand
Arbre ,

A virga huc crevit.

Comme ces devises ne sont pas de l'es-
pece la plus noble , reprit Ariste , je ne
vous en dis pas davantage sur ce sujet ; &
je passe aux devises passionnées , dont il y
a de beaux exemples.

Un Auteur fameux a exprimé la ten-
dresse & la fidelité de Felice des Ursins,
Duchesse de Montmorency pour le Duc
son

son mari, par une Nuée, qui paroist
toute en feu au dessus d'un soleil cou-
ché,

Ardet ab extincto.

La generosité d'un veritable Ami qui ne
cherche qu'à plaire à celuy qu'il aime, &
qui sacrifie tout pour cela, par une Cas-
solette,

Dum placeam peream :

Le grand maistre de la Devise a peint deux
miroirs opposez,

L'un nell' altro, più ch' in se stesso,
pour deux intimes Amis.

Deux Palmiers mâle & femelle pro-
ches l'un de l'autre,

Casu pendemus ab uno,
pour un Mariage heureux. Quand l'un
des palmiers vient à mourir, l'autre meurt
un peu après.

Une Tourterelle sur une branche d'ar-
bre,

Piango sua morte e mia vita,

ou

Vivo ad altrui, se pur vivo,
pour une Veuve veritablement affligée.

Il a fait encore les devises suivantes.

Un Heliotrope tourné vers un Soleil
qui se couche,

Benche altrove si volga,
pour un Seigneur qui aimoit constam-
ment

ment une personne, quoy-qu'elle l'eût
quitté pour aimer ailleurs.

Deux mains qui serrent un nœud, le
tenant par les deux extrémités,

En s'éloignant elles le serrent,
pour la Princesse Marguerite de Savoye,
& la Princesse Adelaïde sa sœur, lorsqu'el-
les se separerent: Ce nœud fait allusion
au Las d'amour de Savoye.

Le Ciel plein d'étoilles sans lune,

Non mille quod absens.
pour un Homme éloigné de la personne
qu'il aimoit.

L'Ammirato a exprimé le déplaisir que
luy causa la mort de sa femme, par un Ser-
pent coupé en deux, avec ce Mot,

Nec mors, nec vita relictæ.

Une Personne qui fait beaucoup d'hon-
neur à son sexe, estant fort malade employa
un Tournesol penchant la teste, avec un
soleil au dessus,

Hasta la muerte,
pour témoigner à une de ses Amies qui a
bien de l'esprit, du sçavoir & de la vertu,
qu'elle l'aimeroit jusques à la mort. Le
Tournesol tout mourant qu'il est, regar-
de & suit toujours le soleil.

Un fameux Academicien a donné au
Secretaire de l'Academie plusieurs Cercles
l'un dans l'autre tracez de sa main, avec ce
Mot alentour, Mi-

Minimus intimus.

pour faire entendre, que quoy-qu'il fust le moindre de ceux qui ont part à son amitié, il pretendoit estre le plus intime de ses amis.

Celle qui merite bien mieux le nom de dixième Muse que l'ancienne Sappho, a présenté au mesme le Nœud Gordien avec ce Mot Espagnol,

Sin Alexandro.

Quoy-que ce symbole ne soit pas tout-à-fait dans les regles de la devise, n'estant pas fondé sur une comparaison, il a quelque chose de si noble & de si fin, qu'il vaut peut-estre mieux qu'une devise reguliere.

Celuy dont vous parlez, dit Eugene, a merité les bonnes graces de feu Madame la Marquise de Ramboüillet, dont le nom seul est un eloge. Elle luy marqua un jour par une embleme ingenieuse, que l'amitié qu'elle avoit pour luy, dureroit toujours : c'estoit une Vestale gardant le feu sacré avec ce Mot,

Fovebo.

Une Romaine ne pouvoit prendre un symbole plus juste, repartit Ariste, pour exprimer une affection innocente & immortelle.

Les devises morales & politiques qui
sui-

suivent les passionnées , ajouta-t-il , tiennent un peu de l'emblemé , en ce que ce sont des sentences & des maximes générales qui ne regardent aucune personne en particulier. Je vous en diray quelques-unes dont je me souviens.

Une Horloge à rouës , avec ces paroles ,

Ex pondere motus.

signifie que l'amour est le poids qui donne le mouvement à l'ame.

Le Feu elementaire , avec cette Ame ,

Eterno perche puro,

fait voir qu'il n'y a que les amitez pures qui soient éternelles.

Le soleil avec ce Mot ,

Ut præsît & profit.

ou avec ces paroles que je vous ay déjà dites , & qu'on ne sçauroit trop repeter aux Princes ,

Non sibi , sed mundo ,

fait entendre que l'utilité des peuples est la fin du gouvernement.

J'ay exprimé autrefois , qu'il faut que le Prince suive les regles de la religion & de la prudence pour bien gouverner , par une Bouffole tournée vers l'étoile polaire ,

Non rego , ni regar :

Que les principes de sa conduite doivent estre cachez , quoy-que ses actions soient
pu-

publiques , par une Montre d'horloge,
Motibus arcanis.

Saavedra propose dans ses *Symboles politiques* , qui sont la pluspart irreguliers , & dont quelques-uns apparemment ne sont des devises justes , que par hazard ; il propose, dis-je, une Bride de cheval ,

Regit & corrigit ,
 pour marquer les effets de la loy civile , qui tient les peuples dans le devoir , en les reglant & en les corrigeant.

Une Citadelle au milieu des flots de la mer ,

Me combaten y me deffinden ,
 pour signifier que les guerres étrangères servent à la conservation des Etats.

Puisque nous sommes sur la Politique, dit Eugene , n'a-t-on point exprimé en devise, que pour réussir dans les affaires, il faut aller droit à son but , & ne pas perdre le temps de l'exécution à deliberer. Si je voulois exprimer cela, répondit Ariste , je peindrois une Fleche décochée , avec ce Mot ,

Recte & citò.

De quelle peinture vous serviriez-vous, ajoûta Eugene , si vous vouliez exprimer qu'il faut quelquefois prendre des détours pour venir à ses fins dans les negociations delicates ? Je me servirois , dit Ariste ,
 d'un

d'un Fleuve qui fait plusieurs tours pour se rendre à la mer, & j'y ajouterois ces Paroles,

Obliquus non devius.

Mais pour ne me pas écarter moy-même, il faut que je vous die des devises chrétiennes, après vous en avoir dit de morales, & de politiques.

Un Soleil avec ces Paroles,

Ni aspiciat, non aspicitur :

Un Cadran au Soleil,

Non nisi celesti radio,

sont des images naturelles qui signifient, que la connoissance de Dieu est un effet de sa grace ; & que nous ne pouvons rien sans la lumière du ciel.

Une Vigne chargée de raisins,

Dopo le lagrime i frutti,

donne à entendre que les larmes de la pénitence produisent les fruits de la grace, & de la gloire.

Une Perle dans sa conque,

Me dura tuentur,

signifie que ce sont les mortifications qui conservent la pureté dans son lustre.

Une Enseigne toute déchirée,

Quanto lacera più, tanto più bella,

représente les beautés de la pauvreté évangélique.

Une Presse d'imprimerie,

Fin-

Fingitque premendo,

exprime que c'est l'affliction qui forme une Ame; & qui luy donne le caractère du Christianisme.

Je n'aurois jamais fait, ajouta-t-il, si je voulois vous dire toutes les devises chrétiennes que j'ay remarquées. Il y en a des volumes entiers; & il suffit que vous en connoissiez l'espece. Je ne sçay, dit Eugene, ce que je dois le plus admirer, ou la fidelité de vostre memoire, ou la beauté des devises que vous avez retenuës. La plupart de celles que je vous ay dites, reprit Ariste, sont assez bonnes; & il faudroit estre de mauvais goust pour n'en estre pas content. Mais dites-moy un peu, tous ces exemples ne vous donnent-ils pas une belle idée de la Devise? On ne peut pas en estre plus charmé que je le suis, repliqua Eugene; & ce qui m'y plaist extrêmement, c'est qu'on y voit en mesme temps deux objets, & que l'un se voit dans l'autre: par exemple le Roy dans le Soleil: un Prince qui fait la guerre, dans un Porcépi, qui lance ses éguillons.

Il n'y a rien qui réjouisse plus que cela, dit Ariste; car comme l'esprit humain desire naturellement de sçavoir beaucoup sans qu'il luy en couste beaucoup de peine, il prend plaisir à apprendre plusieurs cho-

R

ses

Καὶ τὸ
ἡδὺ, ὃ τὸ
ἐνικόν,
ἐστὶ μάλι-
στον ἢ μίλα-
σθαι.
Arist.

*Rhet. l. 3.
c. 3.*

Συμμετρὸν
τῶν ἀπὸν-
των ἐστίν.

ἡδὺ δὲ τὸ
συμμετρὸν.

Ibid.

Is qui
audit,
aliò du-
citur co-
gitatio-
ne, nec
tamen
errat,

quæ ma-
xima est
delecta-
tio. *Cic.
de Orat.*

l. 3.

Omnis
translatio
quæ qui-
dem sum-
pta ra-
tione est,
ad sensus
ipso ad-
movetur,
maximè
oculo-
rum, qui
est sensus
acerri-
mus. *Ibid.*

ses à la fois ; & c'est le plaisir que donne la métaphore, en représentant toujours deux choses ensemble. Elle plaît encore parce qu'elle nous fait voir les objets sous un habit étranger, & si je l'ose dire, sous un masque qui nous surprend. Vous sçavez combien les étrangers & les masques nous divertissent. Ajoutez que la métaphore porte l'esprit, où il ne semble pas qu'il doive aller, sans l'écarter néanmoins, ni sans luy faire prendre le change. Enfin elle frappe les sens, & particulièrement la veüe qui est de tous les sens le plus vif, & le plus subtil. Voilà ce qui rend la devise agreable.

Elle est de plus de toutes les productions de l'esprit la plus jolie, & la plus spirituelle. C'est un genre d'ouvrage extraordinaire qui a toutes les perfections des autres, sans en avoir les défauts ; car elle joint ensemble la subtilité & le bon sens, la doctrine & la galanterie, la clarté & la brieveté. Elle tient du chiffre, de l'enigme & de l'oracle ce qu'ils ont de curieux ; mais elle n'en a point l'obscurité. Elle cache cependant à la façon des mysteres beaucoup plus de choses qu'elle n'en découvre ; & l'on y conçoit je ne sçay quoy d'admirable que l'on ne voit point, comme dans les tableaux de ce fameux peintre, dont

dont parle Pline. Quoy-que l'Art y fust dans sa perfection, & qu'il n'y eût rien à ajouter à la peinture, les connoisseurs y remarquoient toujours quelque chose de plus beau & de plus parfait que la peinture mesme.

Ce qui m'étonne, dit Eugene, c'est que les Grecs & les Romains qui avoient tant d'esprit, n'ont eû nulle connoissance de la Devise. Car enfin l'Histoire ne fait point de mention des devises d'Alexandre; & nous n'avons jamais oui dire qu'Aristote en ait fait sur les conquestes de son disciple. Les Romains ne portoient que des Aigles peintes sur leurs boucliers; & Horace tout spirituel qu'il estoit, n'eut jamais l'esprit de faire une devise pour Auguste, ou pour Mecenas.

A la verité, répondit Ariste, il n'est pas des sciences comme des familles: les plus anciennes ne sont pas toujours les plus nobles. Les figures hieroglyphiques, les enigmes, & les emblemes sont presque aussi vieilles que le monde: mais la Devise est nouvelle; & toute heroïque qu'elle est, elle a esté inconnue au temps des Heros. Je parle de l'usage de la Devise tel que nous l'avons presentement. Car pour la nature de la Devise, elle est aussi ancienne que la metaphore: & quand Antisthene

In omni-
bus ejus
operibus
intelligi-
tur plus
semper
quam
pingitur;
& cum
ars sum-
ma sit,
ingeni-
um ta-
men ul-
tra est.
*Plin. l. 35.
c. 10.*

R 2

dit

Αντιόδι-
ως Κηφι-
σόδωτον
λίσσινον
ἔτι ἀποδ-
λόμενον
εὐφραίνε-
ται.

Arist.

Rhet. l. 3.

c. 3.

Faulsto
Borghe-
si.

dit que Cephisodote estoit semblable à l'encens, qui donne du plaisir en se consumant, il fit une devise sans y penser. L'Encens qui brûle en est le Corps, & ce Mot Grec en est l'Ame,

Ἀπολλύμενον εὐφραίνει,

Cette devise est reguliere, & elle a paru si bonne à un Cavalier de delà les monts, qu'il se l'est appropriée en changeant le Grec en Italien,

Dilecta consumandosi.

Les orateurs & les poëtes de l'Antiquité ont autant de devises qu'ils ont de metaphores, à prendre la Devise dans son essence. Cependant il faut avouer que la Devise exacte est une invention des derniers temps, & que sa naissance ne precede gueres le temps de Paul Jove, qui en a donné les premieres regles. Comme ce fut dans l'expédition que firent les François en Italie sous Charles VIII. qu'on commença à mettre les devises en usage, & que c'est une invention militaire; c'est particulièrement dans des entreprises guerrières qu'on s'en sert.

On a fait des devises depuis en bien d'autres occasions, dit Eugene. Comme les tournois & les carouzels sont des representations de la guerre, dit-Ariste, les Princes qui en ont fait, y ont d'ordinaire meslé

meilé des devises, non seulement pour rendre ces festes plus ingenieuses, mais encore pour marquer le caractere des Chevaliers, & les distinguer les uns des autres.

Les Courses & les Joustes qui se firent à Turin l'an 1608. aux nopces des Infantes de Savoye, l'une mariée au Duc de Mantouë, & l'autre au Duc de Modene, furent accompagnées de tous les ornemens que la magnificence, la galanterie, & la joye peuvent inventer. Les Tenans & les Assaillans ne manquerent pas de porter des devises sur leurs Ecus. Mais comme la pluspart de ces devises ne sont pas fort raisonnables, je n'ay pas pris la peine de les remarquer; & il ne me souvient que de celle du Prince de Piémont. C'estoit un Navire agité de divers vents, dont l'étendart montre le predominant, avec ce Mot, qui faisoit allusion au nom du Prince,

Victorem indicat unum.

Il estoit armé d'armes violettes parsemées de Soleils d'or: il avoit pour cimier un Soleil d'or, & un Amour; comme s'il eust voulu dire en equivoque, *un sol Amore*, qu'il n'avoit qu'un Amour.

Au Carouzel qui fut fait à Paris dans la Place Royale l'an 1612. pour les maria-

ges de Louis XIII. avec Anne d'Autriche, & de Madame de France avec le Prince d'Espagne; parmi les *Chevaliers de la gloire*, M. de Nevers portoit le Mont-Gibel frappé de la foudre, & jetant des flammes, avec ces Paroles du Guarini,

Fulminato, e fulminante:

M. le Comte de Joinville un Foudre sortant d'une nuée,

Mas daño, que ruydo.

Parmi les *Chevaliers du Soleil*, M. le Comte de Croisi prit un Cadran au soleil,

Si me miras, me miran.

Cette devise, dit Eugene, est fort semblable à celle de Louise de Vaudemont, femme de Henri III. qui avoit un Cadran au soleil, avec ce Mot,

Aspice, ut aspiciar.

Au moins c'est le même Corps & la même pensée, si ce ne sont les mêmes Paroles.

Le *Chevalier du Soleil* pourroit bien avoir volé la Reine de France, repartit Ariste en riant. Mais ce ne seroit pas le premier voleur de devises, ajouta-t-il. Il n'y a point de larcin qui se fasse plus communément, ny plus hardiment que celui-là. On s'approprie tous les jours des devises que d'autres ont faits; & on croit

croit presque en estre l'auteur, après en avoir changé les Paroles. Ce qui me semble aussi plaisant, que si un voleur croyoit qu'une étoffe qu'il a dérobée, luy appartient, parce qu'il l'a déguisée, & qu'il luy a donné une nouvelle teinture. Baggagli dit qu'un Gentil-homme Florentin nommé Alessandro Pucci, fit la devise du Cadran au soleil avec ce Mot,

Si aspicias, aspicior,

pour exprimer, que si son Prince le regardoit de bon œil, il seroit considéré de tout le monde. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois donner dans la pensée d'un autre, & que le hazard ne fasse souvent que deux devises soient les mêmes. Quoiqu'il en soit, il faut avouer que le Cadran au soleil avec le Mot de la Reine de France est une des plus belles devises qui aient jamais été faites.

Mais pour revenir au Carouzel de la Place Royale, M. le Duc de Longueville sous le nom de *Chevalier du Phenix*, portoit un Phenix avec ces Paroles écrites en lettres d'argent,

Por l'immortalidad buscar la muerte.

La devise de l'Assaillant estoit aussi un Phenix sur son bûcher allumé, avec ce Mot,

Morir por no morir.

M. Dessiat, qui estoit un des *Chevaliers*

R 4

de

de l'Univers, portoit un Soleil, autour duquel une nuée faisoit par son opposition un cercle de lumiere, avec ce Mot,

Quien se me oppone, me corona.

M. le Marquis de Nermoutier, qui estoit un des *Illustres Romains*, avoit le Soleil tout seul avec ces Paroles,

A todos yo, a mi ninguno.

Je ne vous dis que les devises qui m'ont touché davantage; les autres m'ont échappé.

Le Tournoy que M. le Cardinal Antoine Barberin fit faire à Rome dans la Place Navonne l'an 1634. pour témoigner la joye qu'il avoit de l'arrivée du Prince Alexandre Charles de Pologne; ce Tournoy, dis-je, fut fort superbe, & fort galant. Comme le Marquis Bentivogle qui estoit le principal Tenant sous le nom de *Tiame de Memphis*, fit publier ce Cartel,

Che l' Amore non dee tenerfi celato.

les Assaillans prirent des devises en faveur du secret. L'un avoit le Mont-Gibel en feu,

Causa latet.

L'autre un Feu caché sous des cendres,

Porque no se apague.

Le Commandeur Vincent Machiavelli, sous le nom de *Vincestas Chevalier de Rhodes*, prit une Rose un peu entrouverte,

Quan-

Quanto si mostra men, tanto è più bella.

A propos de fleurs , interrompit Eugene, que dites-vous du Carouzel qui fut fait à la Cour de Savoye l'an 1620. si je ne me trompe , & dont le sujet estoit la dispute des fleurs pour meriter l'honneur de couronner la Princesse de Piémont le jour de sa naissance. Ce fut une feste tres-spirituelle & tres-galante , répondit Ariste , comme sont toutes celles de Savoye. Le dessein en estoit bien imaginé ; tout y estoit agreable & fleuri , jusques aux noms des Chevaliers qui avoient pris chacun celui d'une fleur. Mais leurs devises , quoy-que nobles & ingenieuses , n'estoient point faites dans les regles dont vous avez voulu que je vous donnasse des exemples.

Celles du grand Carouzel des Thuilleries sont plus regulieres ; mais à vous dire la verité, elles ne sont pas toutes excellentes. La devise du Roy representant un Empereur Romain est belle & heureuse ; c'est un Soleil , avec ce Mot ,

Ut vidi vici.

Le Corps est celui-là mesme que sa Majesté a pris pour son symbole ; & l'Amé fait allusion à ces fameuses paroles de Jules Cesar , *Veni, vidi, vici.* L'un & l'autre ensemble signifie , que comme le soleil n'a

R 5 qu'à

qu'à se faire voir pour dissiper les tenebres ; ainsi ce grand Monarque , n'a qu'à se montrer pour vaincre ses ennemis.

La devise de M. le Prince représentant l'*Empereur des Turcs* , a de la justesse de quelque costé qu'on la regarde ; c'est un Croissant ,

Crescit ut aspicitur.

Il veut faire entendre que sa gloire augmente à mesure qu'il est regardé favorablement du Roy.

M. le Comte d'Iliers avoit une Fusée volante ,

Poco duri, purche m'inalzi.

Une fusée volante ne dure pas longtemps ; mais elle s'élève bien haut. Il souhaite de luy ressembler , & il est content que sa vie soit courte , pourveu qu'il s'élève en peu de temps au plus haut point de la gloire.

M. le Marquis de Canaples avoit un But entouré de plusieurs flèches , & une dedans ,

Nec nulla , nec omnis :

Il vouloit dire qu'il n'estoit pas insensible ; mais aussi qu'il n'estoit pas touché de toutes les Beutez qu'il voyoit.

M. le Marquis de Beuveron avoit la devise dont je vous parlois tantost , en parlant du merveillaux ; & qu'on ne sçau-
roit

roit trop admirer : c'est une Giroüette
avec ces Paroles ,

Nunca mudo, si no mudan.

La devise que porta le Roy aux festes de
Versailles de l'année 1664. me semble
fort juste , dit Eugene : c'est comme vous
sçavez un Soleil avec ce Mot ,

Nec cesso, nec erro.

On peut y ajoûter, poursuit Ariste, celle
de M. le Duc de Foix, un Vaisseau sur la mer,

Longè levis aura feret :

Et celle de M. le Prince de Marillac , une
Montre à roües ,

Cheto fuor, commoto dentro.

Mais ce n'est pas seulement aux joustes
& aux tournois , aux courses de testes & de
bagues qu'on fait des devises ; on en fait
aussi aux autres divertissemens des Prin-
ces, comme font les balets : témoin celui
des quatre Saisons dansé l'an 1623. où
dans l'une des entrées de l'Esté, le Cheva-
lier de la Canicule portoit pour devise la
Canicule avec ce Mot ,

Ne più ardente, ne più fedele.

Comme astre, il n'y en a point de plus ar-
dent ; & comme chien, il n'y en eût jamais
de plus fidelle : c'estoit le Chien d'Astrée ,
qui fut mis au ciel pour sa fidelité. Le fa-
buleux & le naturel se rencontrent ensem-
ble dans cette devise.

R. 6

Pour

Pour l'entrée de l'Hyver, un des Chevaliers surnommez, *les Amans gelez en apparence*, avoit le Mont Etna couvert de neige,

Dentro le fiamme, e fuori il ghiaccio.

Il n'y a pas jusqu'aux mascarades, qui n'ayent des devises pour ornement. Mais en ces rencontres les devises doivent estre burlesques, comme celle que prit un Italien sous le nom du Chevalier *Risentito* dans une jouste ridicule: c'estoit un Oignon avec ce Mot,

Chi mi morderà, piangerà.

Il me semble, dit Eugene, qu'on fait d'ordinaire des devises aux entrées des Princes. On en fit plusieurs, repartit Aristote, quand Louïs XIII. fit son Entrée à Toulouse l'an 1621. qu'il faisoit la guerre aux Religionnaires. Ce fut en cette occasion que parut la premiere fois la devise du Soleil entrant dans le Signe du Lion,

Nec monstra morantur.

Celle qui fut faite à l'Entrée de la Reine est digne de son sujet, & de son Auteur; elle a pour Corps la Lune en son ciel, & ces Paroles pour Ame,

Todos me miran, yo a uno.

On en fait à la naissance des Grands; & je me souviens de celle qui fut faite à Naples, quand le Roy d'Espagne naquît:

quit : c'est un Soleil levant avec ce Mot ,

Nascendo auviva ,

pour dire que sa naissance rendoit la vie à l'Espagne , en luy donnant un heritier. J'ay representé le fils d'un Grand Maître del' Artillerie , nouvellement né , par un Aiglon qui ne fait que de naistre , avec ces Paroles ,

Ad fulmina nascor.

Mais c'est particulièrement à la mort des Princes & des personnes de qualité qu'on fait des devises : ces peintures ingénieuses servent beaucoup à orner les pompes funebres.

Les funeraillles de Marguerite d'Autriche Reine d'Espagne , furent celebres par les larmes de ses sujets , & par les devises qu'on fit sur sa mort : les principales sont, une Etoile qui en brillant semble tomber ,

Cecidisse videtur :

Une Aurore qui apporte le jour au monde ,

Dum pario pereor ,

pour exprimer que cette Princesse mourut en couche.

La Lune en conjonction avec le soleil , lorsqu'elle ne paroist point à nostre égard , a esté employée aux obseques

R 7.

d'Asca-

d'Ascanio Piccolomini Archevesque de
Sienne,

At cælo fulget.

J'ay veu sur la mort de Gustave Adol-
phe Roy de Suede, qui mourut à la bataille
qu'il gagna près de Lutzen, un Elephant
tombant mort, & écrasant par sa cheûte
un dragon,

Etiam post funera victor.

Les naturalistes remarquent que l'ele-
phant estant piqué par le dragon son en-
nemi, qui luy suce le sang & le tuë peu à
peu, il tombe sur luy à la fin, & l'étouffe
de sa masse.

Mais en vous parlant de la mort des
Grands, je ne puis oublier un Prince que
j'ay veû mourir, & qui avoit un peu de
bonté pour moy. Vous voyez bien que je
veux parler de feu M. le Duc de Longue-
ville. Sa vie a esté glorieuse devant les
hommes, mais sa mort a esté pretieuse de-
vant Dieu. Il mourut, comme vous sça-
vez, dans des dispositions tout-à-fait
chrétiennes, & il laissa en mourant une
memoire de ses vertus, qui sera immortel-
le dans l'Eglise. Je fis alors deux devises
sur ce sujet, ausquelles j'ay depuis ajoûté
des vers pour les expliquer. La premiere
est une Cassolette, d'où il sort une fumée
qui monte en haut, avec ces Paroles,

Lo.

Lo spirito al ciel, l'odor' in terra.

J'expire consumé d'une mortelle ardeur :

Mais mon sort n'a rien de funeste ;

Mon esprit monte au ciel, & de moy-mes-
me il reste

Sur la terre une douce odeur.

La seconde est un grand Fleuve à son emboucheûre, avec ce Mot ,

Mayor en su finar.

Celebre & grand dès ma naissance ;

Je porte en tous lieux l'abondance ;

Rien ne peut m'empescher de m'avancer
toujours ;

Je suis de mon païs le rempart & la gloire :

Mais qui le pourroit croire ?

Je suis plus grand encor, quand j'acheve
mon cours.

Dans le temps que vous fistes ces devises , dit Eugene , la premiere fut , ce me semble , critiquée. Oüy , repartit Ariste : quelqu'un s'imagina que dans la Cassolette l'esprit & l'odeur estoit une mesme chose ; mais je le détrompay bien-tost. Car ce que j'entends icy par l'esprit , c'est la partie la plus subtile du parfum , laquelle s'exhale & monte en haut , quand le parfum brûle ; l'odeur est ce qui demeure , même après que le parfum est dissipé. L'un est une substance ; & l'autre n'est qu'une qualité , selon le sentiment d'Aristote.

Il est vray que les poëtes appellent quelquefois l'odeur, l'esprit & l'ame des fleurs ; mais ils ne parlent pas exactement , ni dans les principes de la philosophie.

Pour reprendre nostre discours , continua-t-il ; à la mort de Henriette de France Reine d'Angleterre , l'Auteur de tant de belles devises que je vous ay dites , fit paroistre une Fusée en l'air, avec ces paroles tirées de Virgile.

Quasivit cœlo lucem.

Sa pensée estoit que cette Reine en quittant la terre , où elle menoit une vie assez obscure , estoit allé chercher de la gloire dans le ciel.

C'est encore la coûtume de faire des devises aux mariages des Princes. A celui de leurs Majestez le mesme Auteur representa pour le Roy un Palmier s'inclinant vers un autre ,

Flexit amor, potuit vis nulla :

Et pour la Reine un Diamant qu'une main pose en son chaton ,

Splendidior nexu.

Au mariage de Mademoiselle de Valois avec le Duc de Savoye , une Riviere qui tombe dans un grand fleuve fut peinte par l'Auteur de l'*Art des Emblemes* , avec ces Paroles ,

Perde il nome , mà cresce.

Il vouloit dire que quelque glorieux que fust le nom de cette Princesse, elle devenoit plus grande en le quittant.

Au mariage de Mademoiselle d'Aumale avec le Roy de Portugal, celui qui fait des devises regulieres quand il luy plaist, peignit avant le depart de la Princesse une Fleur de Grenadier avec cette Ame,

Aguardo à mi corona.

Les devises servent encore comme vous pouvez juger, à celebrer les victoires des Conquerans, & à marquer les succès heureux des grandes affaires.

La conquête de la Franche-Comté faite si promptement, & pendant une saison si fascheuse, fut exprimée par un Soleil qui faisoit fondre des montagnes de neiges,

Satis est vidisse.

Dans le temps que les Neveux d'Alexandre VII. furent accusez d'avoir fait un insulte à la France; & qu'on se prepa- roit à les aller visiter pour en tirer raison, un des plus beaux Esprits du Royaume, qui joint la valeur à la pieté, & à la science, fit une devise sur ce sujet: elle avoit pour Corps des Montagnes tirées de leurs Armes, couvertes & grossies de neiges, avec un Soleil un peu éloigné, & pour Ame ces Paroles,

Si

Si se adelanta, se abaxaran.

C'est luy encore, ce me semble, qui à l'occasion d'une mascarade dont fut sa Majesté; & dans le temps qu'elle se divertissoit aux Reveuës de Vincennes avant la guerre de Flandre, fit la devise du Soleil couvert d'un nuage,

Tegiturque, parat dum fulmina.

Un autre bel Esprit exprima l'ardeur que le Roy inspiroit aux troupes par ces Reveuës, en representant un Soleil dans les Signes du Zodiaque;

Lustrando virtutem acuit.

Mais ne pensez pas que l'usage des devises soit borné à des actions, & à des evenemens profanes: il s'étend encore à des ceremonies chrétiennes, comme sont le Sacre des Rois, la Promotion des Cardinaux, & la Canonization des Saints.

J'ay veû sur le Sacre de sa Majesté, une Epée qu'on frote avec de l'huile,

Ungitur ad pugnam.

C'estoit anciennement la coûtume d'oindre les Athletes avant le combat; & le Roy fut sacré avant sa premiere Campagne.

Celuy qui a décrit en de si beaux vers Latins toutes les beautés du jardinage, & qui connoist si bien la nature de toutes les fleurs, a peint sur la Promotion de M. le

Duc

Duc d'Albret un Genadier en fleur, avec
ce Mot,

Primo contingit purpura flori.

Il veut dire, que ce jeune Prince a esté fait
Cardinal en la fleur de son âge. Le Grenadier
est rouge quand il est en fleur. On peut
dire aussi, ajoûta Eugene, que ce Prince,
tout jeune qu'il est, a une maturité & un
sçavoir, qui le font admirer de tout le
monde, & qui le rendent capable des premiers
emplois.

A la Canonization de S. François de
Sales, poursuivit Ariste, il se fit des devises
de tous costez. Les plus remarquables
sont celles qui parurent à Grenoble dans
le *Triomphe des vertus* de ce Saint; j'en ay
retenu une ou deux. Son intégrité dans le
grand commerce du monde, fut exprimée
par un Miroir,

Ostendit navos, non contrahit:

Les effets admirables de son zele, furent
representées par un Soleil dans l'Ecliptique,

Hoc spatium tam magna brevi.

Comme le soleil fait le tour du monde
en un jour; & que sans sortir de l'Ecliptique,
il répand par tout sa lumiere, &
ses influences: Saint François de Sales
dans un Evêché aussi petit que celui de
Geneve, & en peu de temps conver-

tit

tit soixante & douze mille heretiques.

Puisque vous estes aujourd'huy en humeur de m'apprendre tout ce que vous sçavez, dit Eugene; il faut, s'il vous plaist, que vous me disiez la devise que vous avez faite pour un illustre Prelat, qui a servi si utilement l'Eglise & la France en plusieurs rencontres; & qui en passant de l'Archevesché d'Ambrun à l'Evesché de Mets pour des raisons canoniques, a conservé son rang d'Archevesque par l'ordre du Pape & du Roy. La devise dont vous parlez, repartit Ariste, est un Soleil qui passe à un autre hemisphere, avec ce Mot,

Muda lugar, y no estado.

Ces vers vous feront mieux entendre ma pensée.

Une supreme loy me porte en d'autres lieux

Pour y dispenser ma lumiere.

Mortels, si je paroïs m'abaisser à vos yeux,

Sçachez que par l'ordre des Cieux

Je conserve toujours ma grandeur toute entiere.

Je voy bien, dit Eugene, que les devises sont d'usage en mille rencontres; & qu'on en peut faire sur tous les evenemens remarquables. Il n'y a rien, reprit Ariste, qu'on n'exprime heureusement
en

en devise, quand on a un peu étudié la Nature: le ciel & la terre nous fournissent des images naturelles, pour représenter les choses les plus surprenantes, & les plus particulieres, par exemple, un Soleil éclipsé,

Deficit & sufficit,

pour faire connoître que le Cardinal de Richelieu tout infirme qu'il estoit, remplissoit tous les devoirs du Ministère.

Un Faucon sur la perche avec ses longues,

Vincior ut vici,

pour exprimer qu'un fameux Capitaine fut arrêté prisonnier, après avoir remporté plusieurs victoires.

Un Rossignol en cage,

De mi canto mi carcel,

pour montrer qu'une histoire satyrique a coûté la prison à son Auteur.

Une Sangsue,

Mordendo sanat.

pour dire qu'un Satyrique corrige les personnes en les piquant.

Une Fleche en l'air,

Et penna & ferro.

pour signifier qu'un Homme s'est élevé à une haute fortune par sa plume & par son épée.

Le Comte d'Essex estant envoyé en Irlande

lande par la Reine Elizabeth pour y commander, se servit du Diamant taillé avec ces Paroles,

Minuis dum formas.

pour faire entendre que sous pretexte de l'élever, on le ruinoit en l'éloignant de la Cour.

Un homme de la Cour, qui a beaucoup d'esprit & de reputation, pour déclarer qu'il ne fait des vers que quand il aime, a peint un Rossignol sur un arbre en fleur, ce qui marque le printemps, avec ce Mot,

De mi amor mi canto.

Le quatrain qui accompagne la devise, est fort joli.

Je chante quand l'Amour m'inspire,

Et je chante mesme assez bien :

Mais dès que mon cœur ne sent rien,

Je n'ay plus rien à dire.

Vous sçavez que les rossignols ne chantent que quand ils sont amoureux; ils ne chantent plus dès qu'ils ont des petits.

Ces sujets sont assez particuliers: en voicy d'autres qui ne le sont pas moins. J'ay fait deux devises pour M. le Marquis de Montpezat; l'une, sur ce qu'il a conservé la ville d'Arras pendant la peste, par les ordres rigoureux qu'il établit, pour
em-

empescher tout commerce avec les villes infectées. L'autre, sur ce que tout fier & tout severe qu'il est quand il le faut estre, il a dans son air, & dans toute sa conduite je ne sçay quoy de charmant qui luy gagne tous les cœurs.

La premiere est le Serpent d'Esculape qui delivra Rome de la peste au rapport de Tite-Live, avec ce Mot,

Servat dum terret.

Comme serpent il se fait craindre ; mais comme serpent d'Esculape il chasse la peste.

La seconde est un Aiman armé qui attire un fer,

Il più duro attrahe.

J'ay expliqué cette devise de la sorte.

*Tout armé que je suis, j'ay de puissans
attraits,*

Dont la vertu se fait assez connoistre :

Dés que je commence à paroistre,

*J'attire le plus dur par mes charmes
secrets.*

Pour montrer qu'une personne fort malade n'en mourroit point, j'ay peint un Soleil eclipsé,

Pallesco, non extinguor.

Quatre vers expliquent ce Mot.

*Je ne suis pas encore au bout de ma car-
riere.*

Mor-

*Mortels , ne craignez point la rigueur de
mon sort :*

*Car je perds la couleur, sans perdre la lu-
miere ;*

*Et ma langueur n'a rien des langueurs de
la mort.*

Pour représenter un Esprit fort vif,
& fort brusque ; mais en mesme temps
fort juste & fort regulier , j'ay fait pa-
roistre un Soleil dans sa course , avec ce
vers du Tasse ,

Rapido si , mà rapido con legge.

En voicy l'explication.

*Je brille , je vas viste, & j'agis prompte-
ment.*

*Un esprit tout de feu m'agite à tout
moment ;*

*Je n'en puis arrester l'action vive &
forte :*

*Mais je garde toujours une constante loy,
Dans le mouvement qui m'emporte ;*

*Et rien n'est plus ardent , ni plus réglé
que moy.*

Je vous parlois l'autre jour d'un E-
sprit extraordinaire que l'étude a consu-
mé en la fleur de son âge , & qu'on peut
compter entre les plus sçavans hommes
de nostre siecle , quoy-qu'il soit mort à
trente-trois ans. Une de ses Amies a peint
un Flambeau allumé, avec ce Mot ,

Me-

Menos luz , mas vida ;

pour dire que s'il eût eû moins de feu , & moins de lumiere , il auroit vécu plus long-temps.

Un de ses Amis a représenté une Fusée en l'air , qui éclate & répand des étoiles de tous costez , avec ces Paroles ,

Lucem in cursu celaverat ;

pour faire entendre qu'il a esté caché pendant sa vie ; & qu'après sa mort il a esté connu par ses écrits.

Le mesme Auteur a employé un Ver à soye dans sa coque ,

Inclusum labor illustrat ;

pour exprimer qu'un celebre Prisonnier s'est acquis beaucoup de gloire par les écrits qu'il a faits dans sa prison.

Une Nouvelle Lune ,

Latuit , non defuit orbi.

pour marquer la vie cachée de M. le Cardinal de Rets dans le temps de sa disgrâce.

Pour signifier qu'un grand Homme est devenu plus grand par ses disgrâces , on a gravé une Colonne renversée ,

Majorem ostendit casus :

Un Soleil entouré de brouillars ,

Major ab adversis.

J'ay veû quelque-part , dit Eugene , le mesme Corps avec ce Mot ,

S

Ad-

Adversa coronant.

C'estoit la devise du Marechal de Toiras, repartit Ariste, comme celle que portoit Henri de la Tour Duc de Bouillon, estoit une Etoile parmi des brouillars qui la rendoient plus éclatante, & qui formoient une couronne alentour, avec ces Paroles,

Dant adversa decus.

Je pense, dit Eugene, que chacun peut prendre & porter une devise telle qu'il luy plaist. Il n'appartient pas à tout le monde d'en porter, répondit Ariste: comme c'est un symbole heroïque de sa nature, il n'y a que les Heros qui ayent ce droit-là. Les Rois & les Princes portent des devises, depuis que cette belle science est inventée. A la verité toutes les devises des Princes ne sont pas aussi bonnes que celle de Louis XII. Roy de France.

Mais comme tout ce qui regarde les Grands merite nostre attention & nostre curiosité; que leurs symboles sont leurs vrais portraits, & les principales pieces de leur histoire, vous ferez bien-aïse de sçavoir les devises que quelques Princes des derniers siècles ont portées.

François I. portoit pour la sienne une Salamandre dans le feu, avec ce Mot rapporté par Paul Jove,

Mi

Mi nutrisco :

ou avec celuy-cy qui se voit en plusieurs maisons Royales, & que plusieurs Ecrivains rapportent,

Nutrisco & estingo.

Ce Prince qui n'avoit pas moins d'esprit que de cœur, fit luy-mesme sa devise : & il voulut marquer par là son courage, ou plutôt son amour. *Nutrisco* montre qu'il se faisoit un plaisir de sa passion ; mais *estingo* peut signifier qu'il en estoit le maistre, & qu'il pouvoit l'éteindre quand il vouloit : le propre de la Salamandre estant non seulement de vivre dans le feu, & de s'en nourrir ; mais encore de l'éteindre.

La France Metallique fait mention d'une medaille de François I. où la Salamandre estoit gravée avec ces Paroles Latines,

Extinguo, nutrior.

Dans le temps que Henri II. prit le Croissant, avec ce Mot,

Donec totum impleat orbem.

Philippe I I. prit le Soleil levant avec ces Paroles,

Fam illustrabit omnia.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne portoit un Fusil,

Ante ferit quàm flamma micet :

Il vouloit dire que la vertu n'éclate que sous les coups de la fortune; ou qu'il estoit d'une humeur pacifique & semblable à la pierre à fusil, qui ne fait du feu que quand on la frappe.

Ferdinand I. Duc de Toscane avoit le Roy des Abeilles à la teste d'un essain.

Majestate tantum.

Ce Mot est tiré de Pline, qui dit que c'est le sentiment de quelques Auteurs que le Roy des abeilles n'a point d'éguillon, & qu'il n'est armé que de majesté.

Majesta-
te tan-
tū ar-
matus.
l. 11. c. 17.

Le Roy des Abeilles, dit Eugene, estoit aussi le symbole de Louis XII. Roy de France. Comme ce Prince, pour-suivit Ariste, avoit beaucoup de bonté; & qu'il merita d'estre appelé le Pere du peuple, non seulement, parce qu'il diminua les tailles de moitié; mais encore parce qu'il remit liberalement au peuple le present que le Royaume a coûtume de faire aux Rois à leur avenement à la Couronne: comme ce Prince, dis-je, avoit beaucoup de clemence & de bonté, il fut aimé tendrement de ses sujets; & sous son regne on fit pour luy une devise, dont le Corps estoit le Roy des Abeilles; & l'Ame,

Rex spicula nescit.

Où vous devez remarquer qu'il y a de la diffé-

difference entre la devise que porte un Prince, & celles qu'on fait pour luy en de certaines rencontres. La devise du Roy des Abeilles fut faite pour Louïs XII. La devise du Porc-épi est celle qu'il portoit dans ses drapeaux & sur ses medailles. L'autre fut faite peut-estre, dit Eugene, à l'occasion de la fameuse réponse que fit ce grand Prince, lors qu'estant sollicité de punir ceux qui luy avoient rendu de mauvais offices sous le regne de Charles VIII. & sur tous, Louis de la Trimouille qui l'avoit pris prisonnier à la bataille de Saint Aubin; il dit que le Roy de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orleans.

Mais que dites-vous d'une autre devise que quelques Auteurs luy donnent, pour montrer qu'il a succédé à Charles VIII. mort sans enfans masles; c'est la Constellation de la Coupe avec ces Paroles,

Inter eclipses exorior.

Je dis, repartit Ariste, que ce n'est point là une devise, par la raison que les eclipses ne conviennent point à la Coupe celeste; & que le Mot ne peut se verifier de la Figure de quelque costé qu'on la regarde. Je dis de plus que ces Paroles, *inter eclipses exorior*, lesquelles sont

Anno. gravées sur une medaille de François I.
 Christi conviennent bien à ce Prince, qui selon la
 1544. remarque d'un sçavant Mathematicien
 Eclipses naquit dans une année, où il y eut quatre
 4. natus Franciscus II. eclipses : comme si la nature eut voulu
 Gallie marquer dès sa naissance, que sa vie se-
 Rex, de roit courte ; & qu'il ne monteroit sur le
 quo di- Trône que pour y mourir : car il ne vé-
 etum in- cut que dix-sept ans, & ne regna que dix-
 ter Ecli- sept mois.
 pses exo-
 rior. Ja-
 cob.

Granda-
 micus
 Chronol.
 Christ.
 part. 3.

Alexandre de Medicis avoit un Rhinoceros,

No Buelvo sin vencer.

Ces Paroles sont fondées sur ce que disent les naturalistes, & les poëtes,

*Rhinoceros nunquam victus ab hoste
 redit :*

L'Elephant est l'ennemi du Rhinoceros.

Louis de Gonzague, surnommé le Rodomont, portoit un Scorpion,

Qui vivens ledit, morte medetur.

Vous voyez bien que je ne garde pas l'ordre de la Chronologie, & que je vous dis les choses comme elles me viennent.

Guillaume de Henault, Comte d'Orstrevant, fils aîné du Duc Albert de Bavières, portoit une Herse dans un champ,

Evertit & aquat.

Il avoit cette devise l'an 1390. à la guerre contre les Sarrazins, devant la ville de Maroc en Barbarie : & il vouloit faire entendre, que comme la herse abbat & applanit les motres de terre, il abbatroit l'orgueil des Infidelles, & les mettroit dans leur devoir.

Guillaume V. Marquis de Montferrat avoit une Pyramide battuë des flots & des vents, au milieu de la mer,

Undique frustra.

François Sforce premier Duc de Milan avoit un chien assis sur ses pieds de derriere,

Quietum nemo impune laceffet.

Il prit cette devise après s'estre mis en possession du Duché, qui luy écheût par succession du costé de sa femme.

Les femmes, interrompit Eugene, ont-elles droit de porter des devises? Les Princesses & les Dames de la premiere qualité, ou d'un merite extraordinaire, en peuvent porter, répondit Ariste. Je vous ay dit que celle de Catherine de Medicis estoit un Arc-en-ciel, avec ce Mot,

Φως φέροι, ἡ δὲ χαλκήνη.

Elle porta cette devise pendant la vie de Henry II. mais elle la quitta estant veuve; & elle prit des Cendres chaudes, ou selon quelques Auteurs, de la Chaux vive

d'où il sortoit une grande fumée, à cause des eaux qui tomboient dessus, avec ces Paroles,

Ardorem extincta testantur vivere flamma.

comme pour dire que ses larmes faisoient paroître l'amour qu'elle conservoit pour son mari : & pour publier à tout le monde que son cœur estoit toujours ardent, quoy-que le feu qui l'avoit enflamé, fût éteint. Elle entendoit par ce feu éteint, son mari mort.

Julie de Gonzague Duchesse de Trayet-
re, & Comtesse de Fondi, avoit une Ama-
ranthe que les herboristes appellent *Fleur*
d'Amour, avec ce Mot,

Non moritura.

Elle prit cette devise après la mort de Vespasien Colonne son mari, lorsque les plus grands Seigneurs d'Italie la rechercherent : elle prit, dis-je, cette devise comme une marque publique, que sa premiere amour seroit immortelle.

La merveille est que son mari estoit vieux ; qu'elle estoit en la fleur de son âge, & dans une si grande reputation de beauté, que Solyman Empereur des Turcs eût envie de la voir. Il envoya pour cela Barberousse Roy d'Alger, & son Lieutenant General avec une puissante
armée

armée jusqu'à Fondi, où elle faisoit son séjour ordinaire : mais il ne réussit pas dans son dessein ; car quoy-que Barberousse arrivast la nuit, & prist la ville d'assaut, la belle & chaste Julie ne tomba pas entre les mains du Barbare. Soit qu'elle fust avertie du mal-heur qui la menaçoit ; ou qu'elle fust inspirée de Dieu, elle s'enfuit les pieds nus, au premier bruit qu'elle entendit ; & pour sauver son honneur, elle exposa sa vie à mille dangers.

Chrétienne de France Duchesse de Savoye portoit un Diamant avec ces Paroles,

Plus de fermeté que d'éclat.

Victoire Colonne Marquise de Pesquaire, un Rocher au milieu de la mer,

Conantia frangere frangit.

Au reste vous jugez bien, que puisque les grandes Dames portent des devises, les grands Seigneurs & tous les grands hommes en portent aussi.

Dom Garcia de Toledé Vice-Roy de Catalogne avoit pour la sienne une Boussole tournée vers l'Etoile polaire,

Nunca otra :

il vouloit donner à entendre qu'il ne regardoit en toutes ses actions que la gloire de son Prince ; ou plutôt qu'il n'auroit jamais d'inclination que pour une seule personne, qui estoit selon Ruscelli,

Victoire Colonne d'Arragon, ou selon d'autres, la Comtesse de Colifan.

Le Marquis Ferdinand Bentivogle avoit un Cheval de manege dans une carriere fermée,

Exilio, non transilio,

pour dire que quelque liberté qu'il prist, il ne vouloit point transgresser les loix de Dieu.

Saint Valier, pere de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, avoit un Flambeau renversé que la cire éteint en dégouttant,

Qui me alit, extinguit.

pour marquer que l'amour le faisoit vivre & mourir tout ensemble. Il porta cette devise à la Journée, où les Suisses furent défaits près de Milan par François I.

Nicolas des Ursins Comte de Pitilian, & Generalissime de l'armée Venitienne, avoit pour sa devise un Collier, comme en portent les dogues, tout herissé de pointes,

Sauciat & defendit.

pour declarer qu'il traitteroit mal ceux qui attaqueroient la Republique, & qu'il la défendrait toujours, comme le collier défend le chien, & blesse le loup qui l'attaque.

Les Republiques, dit Eugene, peuvent por-

porter des devises? Oüy, repartit Ariste; & celle des Suisses pourroit prendre une Cavalle fougueuse sans mors & sans bride, avec ces Paroles,

Dominum generosa recusat.

Les grandes Maisons en portent aussi; témoin la devise des anciens Ducs de Bourgogne, de laquelle je vous ay parlé: témoin encore celle de la Maison de Montmorency, qui est comme vous sçavez, une Etoile fixe, avec ce Mot Grec,

Ἀπλωῶς.

pour signifier que cette maison a esté toujours ferme dans la vraye Religion.

Les Ordres de Chevalerie ont le même droit que les Republiques, & que les Maisons; ou pour mieux dire, ils ont un droit particulier: car la Chevalerie & la Devise ont une liaison essentielle. Mais par malheur, ajouta-t-il, ils ne se sont gueres servis de leur droit. Parmi plus de soixante Ordres militaires, dont les histoires font mention, je n'en sçay que trois qui aient pris des devises, ou qui en aient pris de raisonnables; l'Ordre de l'Etoile en France, l'Ordre de la Toison d'or en Flandre, & celui de Saint André, ou du Chardon en Ecosse. Car ce ne sont rien moins que des devises que

Rubet ensis sanguine Arabum, de l'Ordre

de Saint Jacques de l'Epée en Espagne; *Honni soit qui mal y pense*, de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre; *Deus exaltat humiles*, de l'Ordre du Genest en France.

L'Ordre de l'Etoile avoit pour sa devise une Etoile avec ces Paroles,

Monstrant regibus astra viam.

Il fut institué par Jean, fils aîné de Philippe de Valois. C'est luy qui receut la Croix des mains du Pape Innocent à Avignon, & qui voulut bien estre nommé Chef de l'Armée Chrétienne contre les Infidelles. Il vouloit dire par sa devise que les Rois, pour ne se point égarer dans leur conduite, doivent suivre les lumieres de la Foy: son Etoile faisoit allusion à celle qui servit de guide aux Rois Mages.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne institua à Bruges l'an mille quatre cents trente, l'Ordre de la Toison d'or, & il luy donna sa devise du Fusil,

Antè ferit quàm flamma micet.

aussi le grand Collier de cet Ordre estoit composé de Fusils, entrelacez de cailloux étincellans.

La devise de l'Ordre de saint André, ou du Chardon, estoit un Chardon fort herissé, & fort piquant, avec ce Mot Ecoissois,

In defens:

c'est

c'est à dire, *pour ma défense*; & cela signifie, que les Chevaliers n'estoient armez que pour se défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le Jesuite *Petra Sancta* donne à cès Chevaliers pour l'Ame de leur devise,

Nemo me impune laceffit.

Mais apparemment ce Mot n'est pas si ancien que l'Ordre, qui fut institué vers l'an huit cens neuf, par Achaius Roy d'Ecosse; après qu'il eut remporté la victoire sur Althelstain Roy d'Angleterre, par le secours de Saint André, dont il aperceut la Croix au ciel avant que de donner la bataille. Il prit la devise du Chardon, après avoir fait alliance avec Charlemagne. Où vous devez remarquer en passant qu'il s'est fait des devises par les seules regles du bon sens, avant qu'il se parlât de l'Art des devises.

Un Roy de Navarre, dit Eugene, n'avoit-il pas pour la sienne un Chardon avec ces Paroles,

Nul ne s'y frotte.

Oüy, repartit Ariste. Mais pour vous dire tout ce que je pense sur les Ordres de Chevalerie, ajouta-t-il en riant, je ne puis souffrir que les derniers Ordres de France manquent de devise. Je pardonne aux chevaliers de la Couronne Royale, & mes-

mesme à ceux du double Croissant ; de n'en avoir point : ils sont bien plus anciens que la Devise ; & les temps où ils ont parû , se sentoient un peu de la barbarie. Mais je ne puis pardonner aux Chevaliers de Saint Michel , & du Saint Esprit, qui sont venus après la devise , & dans un siecle assez poli , d'estre semblables en cela aux Chevaliers de l'Elephant en Danemark, de l'Ours en Suisse, du Dragon renversé en Allemagne & en Boheme.

Comme les Italiens sont de grands faiseurs de devises, dit Eugene , je m'imagine que les Ordres d'Italie se sont distinguez par leurs devises.

Les uns n'en ont point , répondit Aristote , comme l'Ordre de Saint Maurice & de Saint Lazare en Savoye , l'Ordre de Saint Estienne à Florence , & celuy de Saint George à Gennes. Les autres n'ont pour devise que des chiffres , ou quelques paroles peu spirituelles & assez mal rangées , comme l'Ordre du Las d'Amour, nommé depuis de l'Annonciade en Savoye, qui a quatre lettres F.E.R.T. comme l'Ordre du precieux Sang de nostre Sauveur J E S U S - C H R I S T, dit l'Ordre de Mantouë , sur le Collier duquel est écrit , *Domine probasti* ; outre *Nihil hoc ariste recepto* , qui est autour del'ovale , laquelle

quelle pend au bout du Collier ; & où sont deux Anges tenant un Calice , sur lequel paroissent trois gouttes de sang.

Tout cela est bien mystereux & bien devot, dit Eugene. Je ne voy pas , repar- tit Ariste , qu'il y ait beaucoup de devo- tion dans l'Ordre du Las d'Amour. Amedée V. surnommé le Comte Verd , l'insti- tua en memoire d'un Bracelet que la Da- me qu'il aimoit luy avoit envoyé , & qui estoit fait des cheveux de cette Dame tres- sez & cordonnez en las d'Amour. Le Col- lier estoit composé de Roses d'or , émail- lées de rouge & de blanc, jointes ensemble par un nœud ou las d'Amour de soye cou- leur de cheveu. Cela me semble un peu plus galant que devot.

Le changement que fit à l'Ordre Amedée VII. premier Duc de Savoye , en a osté toute la galanterie , dit Eugene. Au lieu du nom de Las d'Amour , il voulut que l'Ordre prist le nom de l'Annoncia- de, ou de l'Annonciation de la Vierge Marie, dont il mit l'image au bout du Collier. Il changea aussi les Las d'A- mour de soye en Cordelieres d'or chargées des quatre lettres F. E. R. T. Il expliqua mesme ces lettres mysterieuses par ces Pa- roles que portoit Amedée le Grand pour sa devise, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*. C'est celuy

celuy qui après avoir assisté de ses forces & de sa personne les Chevaliers de Rhodes contre la puissance d'Ottoman, premier Empereur des Turcs, quitta les Armes anciennes des Comtes de Savoye, pour prendre celles de la Religion de Rhodes, qui sont de gueules à la Croix d'argent.

Je ne puis entendre parler de Rhodes, dit Ariste, que je ne me souvienné du Grand Maistre d'Aubusson, qui la défendit si bien contre l'Armée de Mahomet II. que les Infidelles furent contraints de lever le siege, & de se retirer en desordre. Ce Heros Chrétien que j'estime plus que tous les Heros profanes, fit paroître en cette occasion tant de fermeté & tant de zele, tant de prudence & tant de valeur, que le Pape l'honora ensuite du Chapeau de Cardinal. C'est de ce Cardinal Grand Maistre, & du Vicomte de Monteil son frere, qui se trouva au siege de Rhodes, & qui fit de son costé tout ce qu'un vaillant homme peut faire; c'est de l'un & de l'autre, dis-je, qu'on peut dire aussi-bien que d'Amedée le Grand,

Fortitudo ejus Rhodum tenuit.

Mais pour revenir aux Italiens, ajouta-t-il; si les Ordres d'Italie manquent de devises, en recompense les Academies de

ce pais-là en ont d'assez bonnes. Je vous ay dit celle de la fameuse Academie de Florence. Les *Humoristi* de Rome ont une Nuée qui se resout en pluye sur la mer avec ce Mot,

Redit agmine dulci,

pour exprimer, que comme la nuée est formée de vapeurs qui s'élevent des eaux salées de la mer, leur Academie est composée de personnes qui se separent du commun des hommes: & que comme la nuée revient à la mer avec une abondance d'eaux douces, les Academiciens se redonnent au public par plusieurs ouvrages agreables qu'ils composent.

Les *Intrepidi* de Ferrare, ont une Presse d'Imprimerie,

Premat dum imprimat:

Les *Assetati* de Naples, des Grappes de raisin sous le pressoir,

Et coit omnis in unum:

Les *Accordati* de je ne sçay quelle ville, un Livre de Musique ouvert avec des instrumens,

Discordia concors:

Les *Affilati*, deux Couteaux que deux mains passent l'un sur l'autre.

Acuimus, acuimur:

Aresi a pris la mesme Figure avec ce Mot,

Alter ab altero,

pour

pour exprimer les offices mutuels que se rendent deux amis.

L'Academie que le Prince Maurice de Savoye a instituée sous le nom de *Solinghi*, a une devise fort spirituelle: c'est un Miroir Conique, ou Pyramidal, dans lequel divers griffonnemens qui sont tracez sur un plan, estant réfléchis, font paroistre des caracteres distincts, qui composent le Mot de la devise,

Omnia in unum.

Thesauro qui est enchanté de cette devise, fait plusieurs reflexions pour en découvrir toute la beauté; & il remarque entre autres choses, que par une rencontre merveilleuse la Figure forme le Mot, & que le Mot forme la Figure.

Au reste, il sied bien à des Assemblées sçavantes d'avoir une devise ingenieuse; & je m'étonne que l'Academie Françoisse n'en ait une digne d'elle. Je luy sçay bon gré de n'avoir point pris de ces noms bizarres que les Italiens affectent, l'affectation ne vaut rien en quoy que ce soit: mais il me fâche qu'elle n'ait point d'autre devise qu'une Couronne de Laurier, avec ce Mot,

A l'immortalité.

En Italie non seulement les Academies ont une devise; mais chaque Academicien a la

a la sienne avec un nom particulier, d'ordinaire assez extravagant, comme *Ammartellato secreto*, *Frizzante intronato*, *Rugginoso gelato*, *Armonico esiravagante*.

Un *Humoriste* surnommé l'*Aggirato*, avoit une Rouë de moulin dans l'eau,

Agit dum agitur,

pour exprimer qu'il ne faisoit aucun ouvrage, que quand il estoit animé de l'esprit de l'Academie.

Un *Intrepide* de Ferrare portoit une H avec ce mot,

Si cateris addar,

pour montrer que comme l'H ne fait rien si elle n'est ajoûtée aux autres lettres; ainsi il n'estoit capable de rien, estant separé de l'Academie, dont la devise est une Presse d'Imprimerie avec des caracteres pour imprimer.

On pourroit dire du zero, continua Eugene, le mesme à peu près que de l'H. Vous avez raison, dit Ariste; & aussi le zero a esté employé dans les devises.

J'ay veû dans une These de Mathematique dediée à Guillaume Leopold Archiduc d'Autriche, & Gouverneur des Paisbas, quatorze zeros après un 1. avec ce Mot,

Quod tantum valeamus, ab uno est;

pour montrer que les Flamands tiroient
toute

toute leur gloire , & toute leur force de ce Prince.

Mais pour revenir à nos Academiciens, ajouta-t-il, vous ne devez pas douter , que si les hommes de Lettres portent des devises ; les hommes d'Etat & les hommes de Guerre n'ayent droit d'en avoir.

Vous sçavez celle de M. de Champigny qui exerça avec tant d'integrité la charge de Premier President , & de Surintendant des Finances , sous le regne de Louis le Juste.

M. de Thou, aussi Premier President au Parlement de Paris , avoit des Abeilles tirées de ses Armes; avec ce Mot ,

Ut profint aliis.

Les Cavaliers de Siene prirent autrefois des Abeilles qui aiguisoient leurs éguillons , avec ces paroles,

Pro Rege exacunt ,

pour marquer leur fidelité envers le Roy de France.

Les Gardes du Corps de la Compagnie de M. le Comte de Charost , ont des Abeilles autour de leur Roy ,

Amore tuentur & armis.

Les Gendarmes de M. le Dauphin ont des Dauphins qui se jouient dans la tempeste ,

Pericula ludus.

Je

Je vous ay dit les devises de quelques Regimens : chaque Compagnie porte dans son guidon , ou dans son drapeau la devise de son Regiment. C'est là qu'une Devise paroist dans son jour parmi l'or & la soye.

Le Regiment de Cavalerie de M. le Prince a pour la sienne un Feu qui commence à s'allumer ,

Splendescam, da materiam.

Les devises, dit Eugene, se mettent ailleurs que dans des guidons , & dans des drapeaux. On les mettoit autrefois sur les boucliers & sur les cottes d'armes , répondit Ariste ; & on les y met encore aux tournois , & aux carouzels. Elles ont lieu dans les tapisseries ; & la Salamandre de François I. se voit dans plus d'une tapisserie à Fontainebleau.

Les devises servent aussi à orner les obelisques , les pyramides , les bases des statues , les frontispices des maisons , les galeries & les cabinets. Elles peuvent servir à l'embellissement de tous les lieux agreables , & tenir leur place jusques dans les cascades , & dans les grottes , comme nous voyons à Saint Cloud dans la belle maison de Monsieur. On pourroit en mettre sur un carosse magnifique , & sur des chaises fort propres. La Reine Marguerite

guerite dit dans ses *Memoires* en parlant de son voyage de Flandre, qu'elle alloit en *une litiere faite à piliers doublez de velours incarnadin d'Espagne en broderie d'or & de soye nuée à devise*; que cette litiere estoit toute vitrée, & les vitres toutes faites à devise, y ayant ou à la doublure, ou aux vitres quarante devises toutes differentes, avec les Mots en Espagnol & Italien sur le soleil & ses effets.

Le Vaisseau que nous avons veû dans le port, avec la devise du Roy, dit Eugene, me fait juger que les devises ont bonne grace sur les navires. Oüy sans doute, repondit Ariste; & si l'on suivoit les idées d'un Brave fort sçavant, qui n'entend pas moins la marine que la guerre; & qui a signalé son courage & son esprit en mille rencontres, les navires de France seroient mieux ornez qu'ils ne sont pour l'ordinaire. Le dessein qu'il a fait de la Poupe d'une Galere nommée la *Prudente*, est le plus beau & le plus ingenieux du monde. Le Serpent comme le symbole naturel de la prudence y regne par tout, & sert de Corps aux devises: en voicy trois qui m'ont frappé davantage, & qui ont un sens que vous n'aurez pas de peine à deviner, quelque fin qu'il soit.

La premiere est le Dragon du Jardin
des

des Hesperides , marqué par une branche
chargée de pommes d'or ,

Vigilat qui custodit.

La seconde est un Serpent qui passe par
des rochers , & par des brossailles ,

Nil sistit euntem.

La troisième est un Serpent qui entre dans
une haye en glissant.

Quanto men s'inalza, più s'inoltra.

Mais c'est particulièrement sur les me-
dailles , sur les jettons , & sur les cachets
qu'on met des devises. L'an 1598. un
Herisson fut gravé sur une medaille avec
ce Mot ,

Undique tutus,

lorsque Henri le Grand assiegeant A-
miens, prit toutes ses seuretez contre le se-
cours des Espagnols.

La France Metallique est pleine de de-
vises qui ont esté gravées sur des Medail-
les. On en grave tous les ans sur les jet-
tons du Roy & de la Reine ; & il y a mes-
me un fonds assigné pour ceux qui font
ces devises. Le Tresor Royal a sur ses jet-
tons un Reservoir avec ces Paroles

Servat & effundit.

Les devises qu'on fait pour des cachets
doivent avoir des Figures simples , &
des Mots courts , afin qu'elles puissent
estre gravées sans confusion dans un si
petit

432 LES DEVISES.
petit espace ; comme le Mont-Gibel en
feu ,

Mas dentro ,

ou

Causa latet.

Uu Cadran au soleil ,

Nil sine te.

J'ay veû depuis peu sur un cachet un
Serpent coupé en deux , avec ces Paroles
alentour ,

Se rejoindre ou mourir.

Les naturalistes remarquent que le ser-
pent estant coupé se rejoint quelquefois ,
& que sans cela il meurt bien-tost.

Deux Amis separez l'un de l'autre , ont
mis sur leurs cachets deux Palmiers sepa-
rez par un ruisseau , & qui s'inclinent l'un
vers l'autre ,

Fungit amor.

Mais vous devez remarquer en passant
que la devise qu'une personne met sur son
cachet , ne doit point estre fanfaronne , ni
hautaine ; elle ne doit pas mesme contenir
aucune loüange directe ; car il ne sied bien
à personne de se loüer soy-mesme. Il faut
donc que ces sortes de devises expriment
les sentimens que nous avons pour les au-
tres ; ou qu'elles marquent quelque noble
inclination de nostre ame , mais d'une
maniere modeste. L'exemple d'un celebre
Ma-

Magistrat peut en cela servir de modele. Il a fait graver sur son cachet un Croissant tiré de ses Armes, avec ces Paroles,

Crescam ut prosim.

Cesentiment est genereux & modeste tout ensemble: il n'y a rien de plus genereux que d'employer sa grandeur à faire du bien; mais il n'y a rien de plus modeste que de ne vouloir estre grand, que pour faire du bien. Les paroles de la devise conviennent au Croissant, qui fait plus de bien à la Nature, & éclaire davantage pendant la nuit, à mesure qu'il croist. Elles conviennent aussi à celuy qui la porte: son caractere est un caractere bienfaisant; & s'il croissoit en dignité & en richesses, il répandroit des graces avec abondance sur tout le monde.

En verité, dit Eugene, on apprend dans la Devise beaucoup plus que je ne pensois. J'avois presque creû jusqu'à cette heure que ce n'estoit qu'une bagatelle: mais mon Dieu que de beautez! que de choses dans cette sorte de bagatelle! J'y trouve l'histoire naturelle avec l'histoire heroïque; les beaux arts & les belles langues; la poésie, la politique & la morale.

C'est effectivement une science admirable, dit Ariste. Un Auteur Italien l'a appelée la Philosophie des Gentilshommes, *Una Filosofia del Cavalier*. Pour

T moy

Scipione
Ammi-
rato.

moy je l'appelle la science de la Cour ; & je la distingue fort des autres. Les lices où se font les courses de bague & les carouzels, sont les Academies où elle s'apprend. Les braves & les galans Chevaliers, les Princes amans & conquerans, sont les maîtres qui l'enseignent.

Au reste, cette science a mille choses qui attirent la curiosité, & n'a rien qui rebute l'esprit comme les autres. Chaque science a un objet particulier où elle s'arreste. La Physique considere le corps naturel ; l'Astrologie contemple les astres ; l'Histoires'attache aux grands evenemens : elles ont chacune des bornes qu'elles ne passent point. Cependant estant limitées comme elles sont, elles ne laissent pas d'estre longues à apprendre : la vie est trop courte pour en bien sçavoir une seule ; & ce qu'il y a de fascheux, c'est qu'on ne les apprend qu'avec peine. La carrière n'est pas seulement longue & vaste ; mais elle est aussi raboteuse, & pleine d'épines. Il y a beaucoup de difficultez à devorer dans les sciences les plus aisées : les commencemens en sont toujours difficiles ; & si les fruits en sont doux, les racines en sont ameres.

La Devise n'a rien de tout cela, au lieu d'estre bornée comme les autres, elle a
une

une étendue presqu'infinie. Les objets de toutes les sciences & de tous les arts, sont en quelque façon de son ressort ; les ouvrages de tous les bons Auteurs en sont aussi. Cependant elle est courte, parce qu'elle ne prend que le fin des choses : elle choisit ce qu'il y a de plus rare dans la Nature, de plus curieux dans les Arts, de plus remarquable dans l'Histoire, & de plus exquis dans les Auteurs.

Ainsi bien loin de charger l'esprit de beaucoup de matieres, & de luy donner une nourriture qui l'accable, elle ne le nourrit que d'essences : elle fait à peu près pour l'esprit, ce que font pour le corps ces medecins habiles, qui ont des voyes abregees pour guerir les maladies ; qui sçavent excellemment l'art de distiller les mineraux & les simples, & qui donnent tous leurs remedes en grains, & en gouttes. Elle imite aussi la Nature, qui a trouvé le secret de renfermer de grandes merveilles en de petites choses. Car les devises sont des abreges, aussi-bien que les pierreries, de ce qu'il y a de plus auguste dans le monde ; elles ont de mesme que les principes & les semences, beaucoup de vertu, & peu de corps : c'est-à-dire, qu'elles contiennent

T 2

beau-

περὶ τῶν ζώων, Arist. de Generat. Animal. l. 3. c. 7.

beaucoup de doctrine & de sens en peu d'espace, & qu'elles reduisent, pour ainsi parler, en petit volume les sciences & les livres; comme on reduit une grosse somme en peu d'especes, & un tresor en une pierre precieuse.

La science des devises est courte encore, parce qu'elle instruit en un moment. Il ne faut que regarder pour apprendre: une veüe simple, mais une vüe éclairée & penetrante, est toute la lecture, & toute la meditation qu'elle demande. Enfin, c'est une science qu'on apprend avec plaisir: au lieu d'épines, ce ne sont que fleurs; c'est moins une étude qu'un divertissement & un jeu. Et c'est proprement dans cette étude divertissante & enjouée, que s'accomplit à la lettre le precepte d'un Philosophtres-raisonnable, *philosophando nugari, & nugando philosophari*.

Tout ce qui entre dans la composition de la Devise contribue à cela parfaitement. Les Figures réjouissent la veüe par leur diversité, & par leurs couleurs. Les Mots qui animent les Figures, étant d'ordinaire des demi-vers, ont une cadence agreable qui flatte l'oreille: comme ils sont subtils, ils éveillent l'esprit, ils le surprennent, & ils le touchent; mais comme ils sont courts, ils ne le
fati-

fatiguent pas. Ainsi la science des devises emprunte les beautés de la peinture & les charmes de la poésie, pour plaire davantage, & pour instruire plus agréablement : si bien que les devises, à les regarder de près, sont des peintures animées de l'esprit des Muses, des peintures qui parlent, & qui font souvent de grands discours en un Mot. Quelqu'un a dit que les tableaux estoient les livres des ignorans : les tableaux dont nous parlons, sont les livres des sçavans ; je dis des sçavans délicats que le college n'a point gâtez, & que le monde a polis.

Il ne se peut rien de mieux imaginé que ce que vous dites, continua Eugene ; & pour moy si j'avois à instruire un jeune Prince, je voudrois le faire par la Devise. Je ferois peindre toutes les devises que les Princes ont portées, & celles qui ont esté faites pour eux en diverses rencontres. J'y ajouterois les devises des grands hommes ; non seulement pour les faire connoître tous au jeune Prince ; mais encore pour l'animer à la vertu par leur exemple. Je ferois des devises sur tous les devoirs du Prince, tant à l'égard de Dieu, qu'à l'égard de ses sujets, & de soy-même : par les unes & par les autres il apprendroit aisément & avec plaisir, non

seulement la Morale & la Politique ; mais encore l'Histoire heroïque , & l'Histoire naturelle.

Mais la Devise nous fait oublier la pêche , interrompit Ariste en riant : nous ne songeons pas qu'il est temps de nous approcher du port , si nous voulons voir pêcher cette nuit : les pêcheurs pourroient bien ne nous pas attendre. Après ces paroles , ils s'avancerent vers le port ; & y estant arrivez , ils se mirent dans une barque qui estoit presté d'en sortir. Ils eurent pendant quelques heures le divertissement , & la fatigue de la pêche ; car ce n'est pas un plaisir tout pur , que de passer la nuit sur la mer dans une barque incommode. Au retour de la pêche Ariste trouva des lettres , ou plutôt des ordres qui le rappelloient en France : de sorte qu'il fut contraint de partir brusquement ; & de dire adieu à son ami , & à la mer , dans un temps où il pensoit jouir de l'un & de l'autre.

F I N.

TA-

T A B L E

D E S M A T I E R E S

selon l'ordre des Entretiens.

L A M E R.

<i>P</i> ourquoy en ne se lasse point de voir la Mer.	Pag. 3. 4. 5
Si la mer est plus belle quand elle est agitée, que quand elle est calme.	5. 6. 7
L'origine & les avantages de la navigation.	8. 9
Des coquilles qui se trouvent au bord de la mer.	9. 10
Du flux & du reflux de la mer.	11. 12
Differentes opinions des Philosophes sur ce sujet.	12. 13. 14, &c.
L'histoire du flux & du reflux est inexplicable.	19. 20. 21. 22, &c.
Odeur de la Mer.	17
Si la Mer est un animal.	18. 19
La Mer est l'image de Dieu.	24
La Mer est l'image du monde.	25
La Mer donne exemple de moderation à l'homme, en ne passant point ses bornes.	27
Paroles écrites sur le sable.	28
L'eau de la Mer douce au fond & salée au dessus.	29
Pourquoy l'eau de la Mer est salée.	29. 30
La Mer est le theatre de la puissance divine.	31
Des animaux qui sont dans la Mer.	31. 32. 33
Des plantes qui naissent dans la Mer.	32
Proprietez admirables des poissons.	33. 34
Les Sirenes ne sont pas de pures fables.	ibid.
Des Perles.	35. 36

T . A B L E .

<i>Du Corail.</i>	36. 37. 38
<i>De l'ambre-gris.</i>	38. 39
<i>Sila Mer est utile ou pernicieuse à l'homme.</i>	40. 41

LA LANGUE FRANÇOISE.

L <i>Es Truchemens ne servent pas beaucoup.</i>	43
<i>Postel renommé par la connoissance des langues.</i>	43. 44
<i>La langue Françoisse est repandue par tout.</i>	44. 45, &c.
<i>Elle est noble & agreable.</i>	47. 49. 54
<i>La langue Espagnole a plus de faste que de majesté.</i>	47. 48. 49
<i>Son caractere.</i>	56. 57. 66. 77. 78
<i>La langue Italienne est enjoinée.</i>	50. 57
<i>Son caractere.</i>	53. 57. 66. 77. 78. 79
<i>La langue Françoisse n'aime point les diminutifs & les rimes.</i>	52. 53
<i>Elle n'aime point les hyperboles & les metaphores hardies.</i>	58. 59
<i>Elle n'a point de superlatifs.</i>	58
<i>Elle est naturelle.</i>	55. 65. 66. 67. 68. 69. 70
<i>Elle est naturelle jusques dans la poésie.</i>	60
<i>Elle ne peut souffrir l'affectation.</i>	61
<i>Elle ne se plaist point à la composition des mots.</i>	63
<i>Elle n'aime point ce qu'on appelle Phrases.</i>	64
<i>Elle aime fort la clarté & la netteté dans le stile.</i>	68
<i>Elle aime la brieveté.</i>	69. 70. 71, &c.
<i>Le genie des Langues est conforme au genie des peuples.</i>	70
<i>L'estime que Charles-Quint faisoit de la langue Françoisse.</i>	72. 73
<i>Vision d'un Espagnol sur la langue.</i>	72
<i>La langue Françoisse n'a rien de la rudesse des langues du Nort.</i>	73. 74
<i>Elle n'a rien de la mollesse de la langue Italienne.</i>	

T A B L E.

lienne.	75
Elle ne souffre rien qui blesse la pudeur.	76
En quoy elle est semblable à la langue Latine.	78
Elle est capable de toutes choses.	80
Le sentiment qu'avoit Erasme de la langue Françoisse.	80. 81
Si elle est riche ou pauvre.	81. 82, &c.
Le retranchement de quelques mots ne l'a pas appauvrie.	98. 99
Mots nouveaux & phrases nouvelles qui sont présentement en usage.	91. 92. 93, &c.
La langue Françoisse est riche en traductions & en toutes sortes de livres.	116. 117, &c.
Si elle est changeante.	118. 119
En quoy elle ne change point.	120
Les divers changemens de la langue Françoisse depuis sa naissance jusques à sa perfection.	122. 123, &c.
C'est le propre des Langues de changer.	121. 135
Pourquoy la langue Françoisse n'a pas esté si-tost faite que les autres.	136
Si elle demeurera toujours dans l'estat où elle est.	137
Quelles ont esté les causes de la decadence de la langue Latine.	138
Conjectures sur les changemens qui peuvent arriver à la langue Françoisse.	139. 140, &c.
Ce qu'il faut faire pour la bien sçavoir.	142. 143
Livres bien écrits en nostre langue.	144. 145, &c.
Doutes sur un livre fort estimé.	149. 150, &c.
Il est difficile de parler bien François.	142. 167.
Il faut avoir un beau genie pour sçavoir parfaitement la langue Françoisse.	167. 168
Le Roy la sçait parfaitement.	168. 169

T A B L E.

LE SECRET.

<i>S'il est difficile de garder un Secret.</i>	171.172
<i>Quel crime c'est que de violer un Secret.</i>	173
<i>Pourquoy la plupart des hommes ne sont point Secrets.</i>	174
<i>Peu de femmes Secrettes.</i>	177.178
<i>Quelques femmes fort Secrettes.</i>	176.177.178
<i>C'est une grande vertu que d'estre secret, & c'est un grand defaut que de ne l'estre point.</i>	178.179
<i>Le Secret est necessaire aux Princes.</i>	180.181, &c. 200.201, &c.
<i>Les Secrets d'Etat doivent estre gardez inviolablement.</i>	181.182, &c.
<i>Peines ordonnées contre ceux qui violent les secrets.</i>	183
<i>Le secret est l'ame des grandes affaires.</i>	181.185
<i>Le Secret bien gardé dans la Republique de Venise.</i>	185
<i>La grande revolution de Portugal fut l'ouvrage du Secret.</i>	186.187, &c.
<i>Histoire plaisante touchant le Secret.</i>	186
<i>Le Secret se doit garder particulièrement dans les affaires de la guerre.</i>	188.189, &c.
<i>Exemples des grands Capitaines qui ont esté fort secrets.</i>	192.193.194
<i>S'il faut dire tous ses Secrets à ses amis.</i>	194
<i>L'art de garder un Secret.</i>	194.195, &c.
<i>Il ne faut pas faire mystere de tout.</i>	203
<i>Il ne suffit pas de ne point parler pour bien garder un Secret.</i>	204.205
<i>Le vin & le Secret incompatibles.</i>	206

T A B L E.

LE BEL ESPRIT.

R Eputation de bel Esprit fort commune , & souvent mal fondée.	209.210
Bel Esprit décrié.	211.212
En quoy consiste le veritable bel Esprit.	210.211. 212.220.221
Le bel Esprit, & l'Esprit fort ne sont point differens.	213
Ce que c'est que la delicateffe de l'Esprit.	214. 215, &c.
Si la secondité est une marque de bel Esprit.	216. 217
Caractere du Cavalier Marin.	217
Caractere du Tasse.	217.218
Un bel Esprit ne doit point voler les pensées des autres.	218.219
Comment il se doit servir de ses lectures.	219.220
La modestie sied bien aux beaux Esprits.	224
Le portrait de certains Esprits à qui cette qualité manque.	ibid.
D'où viennent les qualitez qui font le bel Esprit.	226.227, &c.
Si la beauté de l'Esprit est un effet de la perfection des corps, ou de celle des ames.	229.230, &c.
La Nature ne fait pas toute seule un bel Esprit.	231
Trois especes de bel Esprit.	232.233
Si l'Esprit de conversation, l'Esprit d'affaires, & l'Esprit de science se peuvent rencontrer ensemble.	234.235
Le vray bel Esprit est universel.	236.237, &c.
Portrait d'un bel Esprit destiné au gouvernement d'un Etat.	240.241
Si le bel Esprit est de tous les pays.	242.243, &c. S'il

T A B L E.

<i>S'il est de tous les siècles.</i>	245.246
<i>D'où vient qu'il y a plus d'Esprit dans un siècle que dans un autre.</i>	247.248, &c.
<i>Portrait de l'Esprit de M. le Comte de saint Paul.</i>	251.252
<i>Si une femme peut estre bel Esprit.</i>	253.254.
<i>Exemples de femmes qui ont esté de beaux Esprits.</i>	254.255.256

LE JE NE SÇAY QUOY.

<i>Effets du Je ne sçay quoy qu'on sent pour une personne.</i>	258.259
<i>Ce que c'est que ce Je ne sçay quoy.</i>	259
<i>Autre Je ne sçay quoy visible & agreable.</i>	260
<i>On ne peut dire ce que c'est.</i>	ibid. &c.
<i>Il n'est connu que par ses effets.</i>	264.265
<i>En quoy consiste le mystere du Je ne sçay quoy.</i>	263
<i>Le Je ne sçay quoy est fort en usage parmi certaines nations.</i>	265.266
<i>La nature du Je ne sçay quoy est d'estre caché, & inconcevable.</i>	265.267
<i>On ne peut peindre le Je ne sçay quoy.</i>	268
<i>Il y a un Je ne sçay quoy desagreable. Quels sont ses effets.</i>	268.269
<i>Ces deux Je ne sçay quoy sont les fondemens de la sympathie, & de l'antipathie.</i>	270
<i>Le Je ne sçay quoy se trouve par tout.</i>	271.272

LES DEVISES.

<i>Ce que c'est que la Devise.</i>	279.280
<i>Devises fameuses examinées.</i>	280.281
<i>La Devise demande une Figure & des Paroles.</i>	282
<i>Pourquoy la Figure de la Devise s'appelle Corps, & la</i>	282

T A B L E.

le Mot Ame.	283.309
Conditions des figures qui entrent dans la composition de la Devise.	284
Les Figures doivent estre naturelles, & non pas chimeriques.	284.285.286
Les corps fabuleux sont receüs dans la Devise.	286.294
La Devise ne souffre point l'allegorie.	287
Le corps humain n'entre point dans la Devise.	ibid. &c.
Les Dieux de la fable n'y doivent point estre admis non plus que les Demons.	289.290
Comment les portraits & les statuës entrent dans la Devise.	290
Si la main peut servir de Figure dans la Devise. Sentiment d'Aresi, & d'un sçavant homme sur ce sujet.	291.292
Les vrais Corps de la Devise se prennent de la Nature & des Arts.	293
Les proprietéz sur lesquelles on fonde la Devise, doivent estre réelles, ou en elles-mesmes, ou dans l'opinion des hommes.	295
Les Corps de la Devise doivent estre nobles & agreables.	296
Ce qui leur donne le plus de grace.	297.298
Ils doivent estre connus.	298.299
Pourquoy les serpens entrent dans la Devise.	296
Si les Devises qui n'ont pour Corps qu'un cartouche sans Figure, sont legitimes.	299.300
Il doit y avoir de l'unité dans les Figures de la Devise.	302
Quel doit estre le champ & le cartouche de la Devise.	303.304
Le Mot de la Devise doit estre proportionné à la Figure.	304
Il ne doit point dire ce que la Figure fait voir.	305.306, &c.

T A B L E.

<i>Il ne doit point avoir un sens achevé.</i>	309.310
<i>Il doit laisser quelque chose à deviner.</i>	311
<i>Il doit estre court.</i>	312.313
<i>Si le Mot de la Devise doit estre un bout de vers.</i>	313.314
<i>S'il doit estre tiré d'un poëte.</i>	315.316
<i>Le Mot de la Devise doit estre vray.</i>	316.317.318
<i>Il doit convenir à la Figure, & à la chose figurée.</i>	318.319.324.325,&c.
<i>Quels doivent estre les vers qui accompagnent les Devises.</i>	321.322
<i>Le Mot de la Devise ne doit point estre metaphorique.</i>	330
<i>L'antithese a bonne grace dans le Mot de la Devise.</i>	333.334
<i>En quelle langue doit estre le Mot de la Devise.</i>	335
<i>Quelle doit estre la pensée de la Devise.</i>	338.339.
	340
<i>Les Devises ne sont point parfaites, si le merveilleux ne s'y rencontre.</i>	342
<i>En quoy consiste le merveilleux de la Devise.</i>	343.
	344.345,&c.
<i>Les Devises pour estre parfaites, doivent estre appropriées aux personnes en marquant leur nom & leurs Armes.</i>	348.349
<i>La Devise est un ouvrage fort ingenieux & fort agreable.</i>	356.357.386
<i>Differentes especes de Devises.</i>	358.359
<i>Si les Devises satyriques sont des Devises legitimes.</i>	359.360.361
<i>Devises genealogiques.</i>	301.302
<i>Devises heroïques.</i>	363.364.365.409.410,&c.
<i>Devises satyriques.</i>	377.378
<i>Devises passionnées.</i>	378.379
<i>Devises morales.</i>	381.382
<i>Devises politiques.</i>	382
	De-

T A B L E.

<i>Devises chrétiennes.</i>	384
<i>Si la science des Devises est ancienne.</i>	387.388.
<i>Les occasions où l'on fait d'ordinaire des Devises.</i>	388.389,&c.
<i>Il n'y a rien qu'on ne puisse exprimer en Devise.</i>	404.405,&c.
<i>Quelles personnes ont droit de porter une Devise.</i>	410.415.428
<i>Les Ordres de Chevalerie en devroient tous avoir une.</i>	419
<i>Chaque Academie a sa Devise en Italie.</i>	424.425
<i>Chaque Academicien a aussi la sienne.</i>	426
<i>Où les Devises se mettent d'ordinaire.</i>	429.
<i>Quelles doivent estre les Devises qu'on fait graver sur les cachets dont on se sert.</i>	430,&c.
<i>La science des Devises est differente des autres sciences.</i>	432
<i>Les differences qu'il y a entre la Devise & l'Embleme.</i>	433.434,&c.
	289.311.362.363

F I N.



12000 27425

Ayuntamiento de Madrid

R 852

BIBLIOTECA HISTORICA MUNICIPAL



1200027425

216 14 57



Bibl. 2 (Nº 818)

K180

Ayuntamiento de Madrid